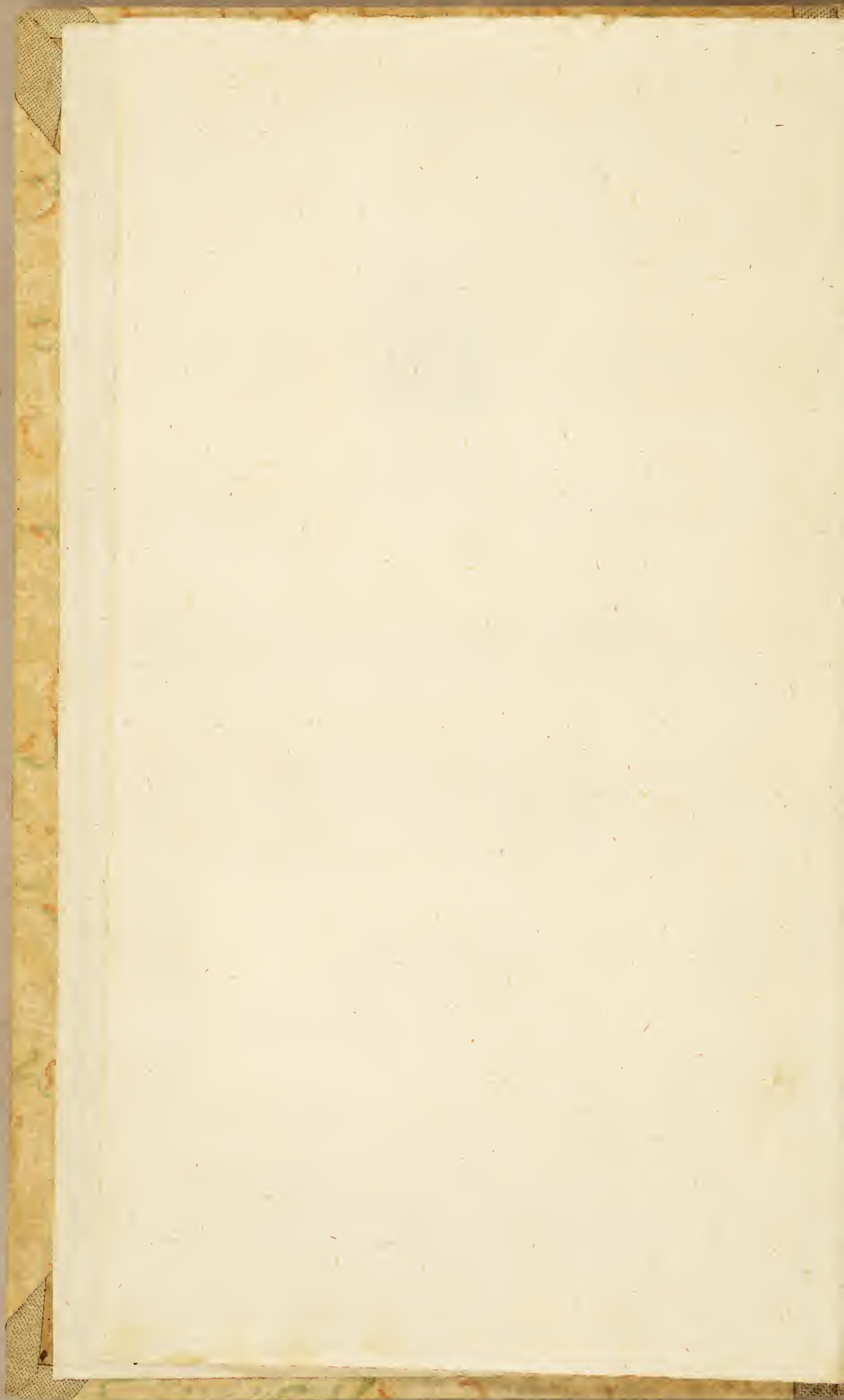




John Carter Brown
Library
Brown University

*The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library*



LETTRES IROQUOISES,

O U

CORRESPONDANCE

POLITIQUE,

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

*ENTRE un Iroquois voyageant en Europe , & ses
Correspondans dans l'Amérique septentrionale.*

TOME TROISIEME.



AU BERCEAU DE LA VÉRITÉ.

22 5th 1834

2 210 0/0 0 0 0

100

2 210 0/0 0 0 0

2 210 0/0 0 0 0

2 210 0/0 0 0 0

2 210 0/0 0 0 0

2 210 0/0 0 0 0

2 210 0/0 0 0 0

2 210 0/0 0 0 0



LETTRE

TRENTE-QUATRIEME.

DE MATECK à TAMAR.

Je vais te parler aujourd'hui, mon cher Tamar, de Paris. Fais-toi l'idée, si tu le peux, d'une ville qui contient un million d'ames, & qui est parcourue chaque jour depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit par cinq-cent-mille personnes, vingt-mille chevaux & huit à dix-mille voitures de différentes espèces. Depuis que je suis ici j'ai manqué cent fois d'être écrasé par des équipages qui sont à présent fort à la mode, & dont les petits-mâîtres & les académiciens perruquiers font usage, les uns pour aller en visite & en bonne fortune, les autres pour faire leurs pratiques. Ces *Phaétons* modernes conduisent eux-mêmes leur char, qui n'est attelé que d'un seul cheval. La foudre & l'éclair vont moins vite; & malheur à celui qui se rencontre sur le passage du coursier! il est heureux lorsqu'il en est quitte pour un bras ou une jambe fracassée. Un citoyen qui sort de chez lui bien portant n'est jamais sûr d'y rentrer sans avoir eu quelque accident. Paris est un tableau mouvant qui offre à la fois mille objets différens. Au coin d'une rue l'on voit des hommes qui chantent pour amuser le peuple & l'empêcher de penser à autre chose; de l'autre on rencontre une foule de prêtres des chrétiens qui précèdent gaiement la pompe funèbre d'un homme mort la veille. On juge de la qualité du défunt par le nombreux cortège qui l'accompagne. On trouve à quelques pas de là un groupe de monde rassemblé qui fait cercle autour de deux gladiateurs, qui se frappent vigoureu-

ment, & qu'on sépare lorsque l'un des deux a été mis hors de combat; pendant que les uns s'occupant à regarder, d'autres le font à escamoter ce qu'ils peuvent dans les poches des curieux; s'il survient un orage ou une grande pluie, comme cela arrive très-souvent ici, les rues à l'instant sont remplies d'eau & très-souvent forment des rivières qui empêchent de les traverser: on élève aussitôt de petits ponts de bois pour la commodité des passans qui ont la permission de les traverser en payant.

Pour te former une idée des maisons de cette capitale, tu n'as qu'à examiner celle des castors; les européens les bâtissent de même à plusieurs étages; il y en a une quantité qui contiennent autant de monde que les villages que tu connois dans les environs de Québec & de Montréal. Depuis quelques années les gens riches cherchent à s'éloigner de la classe du peuple; on construit des palais magnifiques sur des terrains nouveaux, & si cela continue toute la France se trouvera réunie dans la capitale ou dans quelques grandes villes de province; on ne laissera à la campagne que les hommes qui y seront absolument nécessaires pour la culture des terres. On m'a dit que cette population des villes tenoit à la politique, & que les grands chefs d'Europe avoient imaginé que le meilleur moyen de contenir leurs sujets, c'étoit de les former en société; c'est en les réunissant en corps qu'on est parvenu à leur faire chérir l'esclavage. Les germains, les gaulois, les françois & tous ces peuples du Nord, ne sont plus ce qu'ils étoient; le tems qui détruit tout en fait de même de leur liberté. Toutes ces nations ont été vaincues par la corruption des mœurs, & par l'ambition de ceux qu'ils avoient choisis pour les gouverner.

Les françois ont douze vieilles idoles *) qui avoient jadis beaucoup de pouvoir; elles étoient

*) L'Iroquois veut sans doute parler des douze Parlemens de France; il est vrai qu'ils étoient autrefois les idoles

consultés par les grands chefs, & partageoient avec eux l'autorité; aujourd'hui les fonctions de ces premières se réduisent à faire rendre la justice dans leurs temples; on a mis des bornes aux prétentions qu'elles formoient, & on leur a prouvé que les droits qu'elles s'étoient arrogés étoient usurpés. Les grands chefs se sont accoutumés à ne plus craindre ces idoles, ni à les regarder comme l'appui du trône, & le fondement de toute autorité légitime.

Je me trouvai il y a quelques jours dans une société, où étoit un de ces madarins, qui précédé dans ces temples de la justice, quelqu'un se plaignoit sur le métier pénible qu'il faisoit. Vous vous trompez, lui répondit-il, notre état est une affaire d'habitude, & c'est une dissipation pour moi lorsque je vais au palais, de voir une fille jeune & jolie qui s'ennuie de garder sa virginité, & qui se plaint d'un père & d'une mère qui l'obligent de vivre dans le célibat; elle a recours à nous pour obtenir la permission de coucher avec un homme qu'elle aime, & les détails dans lesquels elle entre à ce sujet sont souvent fort-plaisans.

Une autre fois c'est une jeune femme qui vient nous implorer pour la séparer d'un mari jaloux qui l'empêche de se livrer à ses goûts, & d'écouter les fleurettes de quelque galant aimable: elle nous demande d'être séparée d'un homme qui la persécute, & qui veut la rendre esclave.

Mais ce qui m'amuse davantage, ce sont celles qui viennent nous révéler ce qui se passe dans le devoir conjugal, & qui demandent à être regardée comme vierge, attendu l'impuissance de leur époux à les rendre mères; nous sommes alors obligés d'écouter les défenses pour & contre, ce qui est

du peuple, mais depuis que ces premiers ont négligé les intérêts de ceux dont ils prétendoient être les représentans, la nation a tourné tous ses regards vers le souverain qu'elle s'est choisi pour la gouverner, & n'a plus rendu de culte aux douze puissances intermédiaires qu'elle adoroit jadis. (*Note de l'Editeur*)

très-piquant & fort-intéressant; nous ordonnons ensuite que visite soit faite des parties plaignantes, & défendantes; nous nommons des experts, & quelquefois nous décidons que l'œuvre de la consommation ait lieu devant témoins; rarement l'accusé sort victorieux du combat, car dans ces sortes de cas les juges du camp sont toujours de trop.

Nous avons encore une infinité d'autres causes qui sont tout aussi plaisantes; ce sont des femmes galantes qui se plaignent d'avoir été séduites, ou des filles ravies & enlevées de bonne volonté; enfin des maris qui attaquent la vertu de leurs épouses, & qui font tout ce qu'ils peuvent pour nous prouver leurs infidélités. Nous protégeons alors le beau sexe dans ces sortes de procédures, & les époux succombent presque toujours, sur-tout si leurs femmes sont jolies.... Depuis quelques années nos tribunaux n'ont été occupés que de causes d'amour, & nous ferons, je crois, obligés d'abandonner le Code *Justinien* pour celui de *Chythère*. — Mais comment décidez-vous dans certains cas embarrassans, demanda-t-on au magistrat? De routine, répondit-il. Comme de pareilles procédures sortent presque toujours de la règle, le bon sens nous suffit, & nous n'avons pas besoin de recourir à la loi. Au reste il est bon de vous dire que l'étude de cette dernière ne nous occupe guère; nous avons des avocats qui se chargent de nous amuser par leurs plaidoyers & par les mémoires qu'ils font imprimer; ensuite nos secrétaires, qui nous font un court extrait de l'affaire, & quelques-uns de nos confrères lettrés sont nommés pour nous rapporter les causes; ils donnent leurs conclusions que nous suivons presque toujours. Vous voyez d'après cela que notre métier n'est pas fort-difficile. — Mais n'arrive-t-il pas quelquefois que ces avocats, ces secrétaires ou ces rapporteurs vous trompent? Et quels moyens avez-vous pour vous garantir des pièges qu'ils peuvent vous tendre? Nous jugeons toujours — mais comment le pouvez-vous si vous ne connoissez pas la loi?

Je vous ai dit qu'on nous la mettoit sous les yeux ; on nous fait des citations, &c. — Mais enfin si on abusoit de votre confiance ? — Oh ! parbleu avec vos enfins ; ce seroit tant pis pour les plaideurs ; & lorsque nous avons rempli toutes les formes cela doit leur suffire ; mais parlons de choses plus gaies, dit le Président. Je fais ce soir un souper charmant ; nous aurons de très-jolies femmes ; on doit jouer des proverbes, & j'en ai fait un qui méritera, je crois, quelques applaudissemens : c'est sur un de mes confrères ; sa femme le rend père tous les ans sans qu'il ait jamais couché avec elle ; il a prétendu prouver un *alibi**) d'une année ; mais il a été obligé de reconnoître l'héritier qui est venu pendant son absence ; ce procès m'a paru si plaisant que je l'ai mis en scène. Le mot du Proverbe *c'est, il faut tout prévoir.*

Que penses-tu, Tamar, de ce Mandarin, & de la légèreté avec laquelle il traite la charge qui lui est confiée ? La balance de la justice me paroît bien-mal dans de pareilles mains. Au reste je dois te dire, mon cher Tamar, que ce n'est pas en France seulement qu'on se conduit de cette manière ; on m'a assuré que c'étoit à-peu-près la même chose à Pétersbourg, à Coppenhague, à Madrid, à Rome ; la justice & l'équité n'y sont pas mieux observées qu'ici. Les hommes sont les mêmes par-tout ; & les peuples les plus heureux, selon moi, sont ceux qui n'ont point de loix. Depuis que je suis ici j'ai remarqué une infinité d'injustices & de vexations autorisées par ces mêmes loix. Pourquoi les peuples qui ont été conquérans n'en ont-ils point eu ou du moins très-peu ? Qui a imaginé de faire des loix ? ceux qui ont rassemblé en corps quelques peuplades ; on s'est partagé des propriétés, on a dit tel champ est à moi, & mon voisin ne pourra y venir prendre le fruit qui y croîtra ; mais l'homme dans l'état de nature n'a point de champ à lui ; toute la terre lui appartient, & tous ces

*) Terme de Barreau criminis ex absentia purgatio.

droits que certains hommes se sont arrogés sont un vol, fait à la société générale. Tout ce que la terre produit devrait être en commun. Je ne puis m'accoutumer à voir les uns regorger de richesses & de superflus, tandis que d'autres sont dans la plus affreuse misère, & ont à peine de quoi vivre. Le désespoir force quelquefois ces derniers à braver la rigueur des châtimens pour se procurer les besoins de première nécessité. Tu fais, Tamar, lorsque ces européens venoient dans nos cabanes comment ils y étoient accueillis; nous partagions avec eux notre pêche, notre chasse; nous les faisions coucher sur les peaux des animaux que nous avions tués; nous exercions envers eux tous les droits de l'hospitalité; nous les regardions comme nos frères. Qui nous forçoit à les traiter ainsi? Le sentiment que nous inspiroit la nature pour nos semblables, il n'en est pas ainsi chez les européens; l'homme pauvre y est avili, méprisé; il ne peut aller partager le repas de celui qui vit dans l'opulence.... Oh Tamar! j'ai été le témoin des horreurs qui se sont commises à ce sujet, & que je n'ai pas la force de répéter; non jamais nos frères ne seroient capables de commettre de pareilles atrocités.

Ces nations policées rapportent tout à elles-mêmes; lorsqu'elles sont injustes, c'est qu'elles ont intérêt à l'être; c'est toujours par des motifs personnels qu'elles agissent. Nous autres sauvages ne nous conduisons pas ainsi; nous n'avons nulles propriétés; nous ne connoissons point les richesses; nous regardons la justice comme l'apanage du Grand Chef de l'univers; nous la croyons éternelle comme lui, & nous sommes bien persuadés qu'elle ne dépend point des conventions humaines.

Je n'aime point dans la morale des chrétiens ce qu'ils disent du Grand Chef de l'univers qu'ils représentent comme un être méchant qui est toujours en colère contre les hommes, & qui ne seroit occupé qu'à les punir. Se peut-il que celui qui nous a créés l'ait fait pour nous rendre malheureux, &

pour exercer sur nous une puissance tyrannique? car qui peut lui résister? Non, mon Tamar, il n'est pas possible que *le Grand Ouonthio* soit tel qu'on le peint aux européens; nous avons une toute autre idée de cet être bienfaisant, & ce seroit l'offenser que de le croire auteur du mal qui arrive.

Je t'ai parlé dans plusieurs de mes lettres des persécutions que les prêtres des chrétiens avoient fait éprouver à ceux qui ne suivoient pas le même culte qu'eux. L'empire françois seroit le premier de l'univers, si on y avoit été plus tolérans. Je crois, Tamar, que dans un état il faut qu'il y ait plusieurs religions si l'on veut qu'il prospère. L'Angleterre & la Hollande en sont une preuve; il n'est pas de pays où la population soit plus grande en raison du local; tous les hommes tiennent à leurs préjugés; ils n'aiment pas qu'on les force à croire ce qu'ils ne comprennent pas; & qu'importe après tout leur croyance, s'ils sont bons citoyens, & qu'ils remplissent les devoirs de la société dans laquelle ils sont admis? On est bien revenu maintenant des préjugés qu'on avoit à ce sujet. Je causois il y a quelques jours avec un homme instruit; & nous parlâmes de toutes les guerres qu'avoit causé la religion: il me dit, ce n'est point la multiplicité de ces différentes religions qui a occasionné toutes ces guerres, c'est l'intolérance de la secte dominante qui ne pouvoit souffrir de rivale. Cette manie de faire des prosélytes nous est venue des juifs, & des premiers chrétiens grecs; cet esprit de vertiges est passé jusqu'à nous; mais c'est une maladie épidémique qui est guérie maintenant; & l'on ne verra plus se renouveler ces journées affreuses de la S. Barthélemi ni des Sévènes.

C'est cependant à la philosophie que nous devons ces lumières qui ont éclairé notre raison. Je vous prévins, me dit-il, comme vous êtes étranger, de vous défier de tous les historiens qui ont écrit sur les choses qui se sont passées à l'égard des guerres de religion; car si vous lisez ceux qui ont parlé pour & contre, vous y verrez d'un côté que

les protestans ont eu raison de prendre les armes pour se défendre contre leurs ennemis ; de l'autre vous trouverez tout le contraire, sur-tout si ce sont des moines ou des prêtres qui rapportent les faits. La vérité est que les protestans n'ont jamais été les agresseurs, qu'ils ont souffert longtems avant d'opposer la force à la force, & que jamais ils n'ont eu d'autre objet que d'obtenir le libre exercice de leur culte. L'obéissance au Roi a toujours été pour eux une chose sacrée ; ils n'ont jamais fait la guerre qu'à leurs ennemis & à ceux qui obédoient le souverain pour le déterminer à permettre les massacres qui ont eu lieu dans les guerres de la ligue sous Charles IX. Henri III. & Henri IV. Les moines, pour se justifier, disent que ce sont les calvinistes qui ont pris les armes les premiers, qu'ils ont conspiré contre la personne de nos rois, qu'ils ont saccagé brûlé & pillé une partie du Royaume, avant qu'on n'ait pensé d'agir de représailles pour s'opposer à toutes les horreurs qu'ils commettoient ; enfin ils parlent de la journée affreuse de la S. Barthélemy comme d'un acte de prudence qui étoit nécessaire, pour empêcher tous les catholiques romains d'être égorgés par les protestans. Comment pouvoir vérifier ces faits ? Si d'un côté on doit se défier des historiens calvinistes, & de l'autre être en garde contre les historiens moines de la religion romaine, l'intolérance de ces derniers les rendra toujours suspects. Vous voyez, dit-il, d'après cela qu'on ne peut trop être en garde contre tous ces écrits qui ont été faits, & que notre raison seule doit nous guider. Il y a encore un autre moyen, c'est de s'en rapporter au sentiment unanime de tous ceux qui ont écrit sur ces matières ; on ne peut alors se tromper. Quand les prêtres cesseront d'écrire l'histoire, & que des philosophes se chargeront de ce soin, on pourra y ajouter foi.

On ne peut qu'être étonné lorsque l'on voit toutes ces fables imprimées en faveur de la religion des chrétiens, & cette quantité de mensonges

qui ont acquis tant de croyance parmi le peuple; ce dernier malheureusement peu instruit, qui ne fait le plus souvent pas lire, est toujours égaré du chemin qui peut le conduire à la vérité: il s'en rapporte à ce qu'on lui dit; il écoute avec enthousiasme ce qu'on lui raconte des saints & des conversations que ces derniers ont eues avec Dieu; cela enflamme son imagination, & le plus souvent lui fait tourner la tête. Il seroit trop long de vous détailler toutes les visions de nos moines, qu'ils ont pris pour des réalités; cependant quelques ridicules que soient leurs rêveries elles ont trouvé des approbateurs même parmi des hommes d'esprit qui ont osé assurer la vérité de ces faits qu'ils ne croyoient certainement pas. Les réformés ont rejeté toutes ces puérilités de leur religion; ils ne rendent leurs hommages qu'à Dieu seul. Aujourd'hui les prêtres des chrétiens sont devenus plus raisonnables; ils n'exigent plus cette croyance aveugle dans les saints; & tous ces pèlerinages & ces dévotions qui avoient lieu jadis pour aller invoquer & prier différens saints n'ont plus lieu. Le culte que nous rendons à la Divinité s'est épuré; il n'est plus surchargé de cérémonies idolâtres comme il l'étoit autrefois; nos prêtres sont devenus raisonnables depuis que le fanatisme a fait place aux lumières de la raison. Il se trouve encore de la confusion dans la méthode d'expliquer les mystères de la religion; les théologiens continuent d'obscurcir les idées claires & distinctes que le peuple pourroit avoir de la Divinité; c'est l'affaire du tems de détruire toutes ces disputes scolastiques, & déjà l'on s'apperçoit des progrès de la philosophie dans l'école même. On fait aujourd'hui beaucoup plus de cas de la géométrie & de l'astronomie qu'on n'en faisoit autrefois; ces deux sciences ont appris à se moquer de la logique de Scot, & des cathégories d'Aristote. On trouve par les mathématiques les solutions des problèmes beaucoup mieux que par les syllogismes.

Je répondis à celui qui parloit ainsi, que je croyois toujours que l'étude des sciences étoit contraire au bonheur de l'homme ; qu'en penses-tu, Tamar ? Les égyptiens, les grecs & les romains ont été des peuples au moins aussi éclairés que les françois, les anglois, les allemands & les italiens ; quels avantages les premiers ont-ils retirés de ces connoissances ? Ils ont été vaincus & subjugués tour-à-tour par des nations barbares qui n'avoient d'autre science que leur courage. Il y a en Asie un peuple qui n'a jamais cultivé les belles-lettres, & qui n'a fait depuis qu'il existe d'autre métier que celui de conquérant. (Ce sont les tartares.) Ils ont surpassé en gloire toutes les autres nations de l'univers connu. Les trônes d'Asie & de l'Europe ont été occupés par eux ; ce sont encore de leurs frères qui règnent à la Chine, en Perse & dans une partie de l'Indostan. Les hommes que les européens regardent comme un peuple errant & vagabond semblent être nés pour dominer. Je t'avoue que je regrette qu'il ne se soit pas trouvé parmi eux d'historiens capables de transmettre à la postérité les actions d'éclat de leurs conquérans. Ils ont eu un guerrier nommé Gengis-kan, qui me paroît digne ; par tout ce qu'on raconte de lui, d'être mis en parallèle avec les plus grands héros qu'aient eus les grecs & les romains. D'après tout ce qu'on me raconte de cette nation, je trouve qu'elle a beaucoup de ressemblance avec nous ; leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages sont les mêmes que les nôtres ; il n'y auroit rien d'étonnant qu'ils eussent été jadis nos frères. J'aurai toujours une haute opinion des nations qui n'ont jamais été soumises ; c'est la plus grande preuve de leur courage. Mon imagination ne peut se plier à l'idée de la dépendance. Je ne conçois pas comment des hommes peuvent s'accoutumer à être les esclaves des autres, à moins qu'ils n'aient été vaincus ; alors il faut se soumettre à la loi du plus fort ; mais que toute une nation fasse volontairement le sacrifice de sa liberté, c'est

ce que je ne comprendrai jamais, car ce qu'elle reçoit, en retour n'équivaut pas à ce qu'elle donne.

Les empires les plus puissans de l'Europe sont la maison d'Autriche, la France, l'Angleterre, la Russie, l'Espagne & la Prusse. Tous ces états sont monarchiques ou despotiques; s'ils ne le sont pas de droit, ils le sont de fait. Comme il n'est pas possible que la puissance soit partagée également entre les grands chefs & le peuple, à l'exception de l'Angleterre, les autres royaumes sont gouvernés par un seul homme qui en a trois à quatre cent mille à ses ordres pour se faire obéir quand il lui plaît. Il ne tiendrait qu'à lui d'abuser de l'autorité dont il est revêtu, mais il ne le fait pas; il y a plusieurs de ces grands chefs, qui ont l'art de faire chérir les chaînes qu'ils font porter à leurs sujets. Un bon règne en fait oublier dix mauvais qui l'auront précédé. Un des empires actuels qui étonne le plus par sa puissance, c'est celui de Prusse; il est l'ouvrage du Grand Chef qui règne maintenant; son père lui laissa en mourant un trésor & des troupes bien disciplinées; il se servit de l'un & de l'autre pour faire des conquêtes, & c'est à son génie qu'il doit une augmentation de puissance qui tient du prodige. Quelques-uns le comparent à ce fameux Gengiskan, dont je t'ai parlé plus haut; & la postérité aura peine à croire tous les hauts faits de ce héros. Il a dans ce moment un rival qui marche sur ces traces, & qui semble vouloir réparer la vie indolente que plusieurs de ses ancêtres ont menée sur le trône. Son Auguste mère dont je t'ai parlé dans mes premières lettres & qui a régné avec tant de gloire vient de mourir; on ne croit pas que cela apporte aucun changement dans les affaires politiques de l'Europe; mais on dit que le Grand Chef de l'Empire se propose d'opérer une révolution dans la religion, & qu'il veut établir dans ses états une parfaite liberté de conscience; chacun pourra suivre le culte qu'il voudra. Il veut supprimer toutes ces maisons que

l'ignorance avoit fondées pour entretenir une infinité d'hommes & de femmes qui doivent garder le célibat. Chez les romains il y avoit des loix pénales contre ceux qui refusoient de s'engager dans les liens du mariage; & qui vouloient jouir d'une liberté si contraire à la nature & à l'utilité publique. Le Chef de l'Empire veut imiter ce qu'ont fait ces maîtres du monde; il a raison. On est curieux de voir le parti que prendra le Pontife de Rome; car c'est attaquer sa puissance spirituelle; mais comme celui qui gouverne actuellement l'église des chrétiens est un homme d'esprit, on croit qu'il sera convaincu lui-même de la nécessité d'une réforme parmi les moines, qui sont des êtres absolument inutiles; ils ne sont occupés que du soin d'amasser des richesses immenses; ils ne font rien pour l'état dont ils sont membres; c'est une société rassemblée qui ne vit que pour elle, & qui n'est qu'à charge par-tout où elle est tolérée.

Il y a tout lieu de croire que le Grand Chef de l'Empire servira de modèle aux autres souverains, & qu'on ne tardera pas de l'imiter dans tous les pays où il se trouve une quantité de ces dervis, dont le pouvoir de quelques-uns est encore redoutable, sur-tout en Espagne, en Portugal & en Italie. Je t'écirai quelle sera la suite des projets du Grand Chef de l'Empire. On s'attend à des changemens considérables dans le gouvernement de ses états; ils auront leur exécution, car on dit que c'est un Prince qui fait vouloir.

Je t'ai écrit, mon cher Tamar, qu'il y avoit ici une quantité de gens oisifs; je ne crois pas cependant qu'il y ait dans l'univers de pays où l'on travaille davantage. Ce qu'on nomme la classe du peuple mène la vie la plus dure & la plus laborieuse; les trois quarts des habitans de cette capitale sont occupés nuit & jour à satisfaire les goûts de ceux qui ont de quoi les payer. Un homme veut-il faire bâtir un hôtel, dans le moment cent ouvriers sont employés à le construire, cent autres sont occupés à faire les différens meubles

qui doivent orner l'intérieur de ces temples. Ce qu'on nomme ici les artisans ne dorment point; tout y est sans cesse en activité; l'intérêt est un despote qui tient sous le joug tous ces européens; & cette ardeur qu'ils ont pour le travail n'a d'autre objet que d'amaasser des richesses. Je caufois il y a quelques jours avec un homme qui jouit d'une fortune assez considérable, & qui malgré cela ne pense qu'aux moyens de l'augmenter; je lui demandai pourquoi il se donnoit tant de peine, puisqu'il avoit de quoi vivre; on n'a jamais trop, me répondit-il; mais ce qui m'oblige de continuer le métier que je fais, c'est une quantité de familles, qui sans moi feroient dans la misère. Comme celui à qui je parlois me parut avoir du bon sens, je lui demandai s'il croyoit que les arts de luxe fussent absolument nécessaires — Oui, me dit-il, dans un royaume comme le nôtre; & si on les bannissoit, la France deviendrait le pays le plus malheureux — Comment cela, lui dis-je — ? Les arts de luxe soutiennent l'agriculture & le commerce; les revenus du Roi & ceux des particuliers diminueroient considérablement si l'on détruisoit cette circulation. Les matières premières augmentent en raison des besoins qu'on a. C'est une erreur de croire que l'agriculture puisse se soutenir seule; si tous les françois étoient cultivateurs, qui leur acheteroit leurs denrées ? L'Agriculture, le commerce, les manufactures, & les arts se tiennent réciproquement dans la dépendance, & ne peuvent subsister les uns sans les autres. La France & l'Angleterre font la preuve de ce que j'avance. Pourquoi ces deux empires sont-ils si riches ? C'est à cause de leur industrie qui leur fournit un fonds inépuisable de richesses. La progression du revenu que rend le travail des mains est impossible à calculer, & nos manufactures valent mieux que toutes les mines du Pérou & du Mexique. Comparez la situation de l'Espagne à la nôtre, & vous verrez si j'ai raison. D'après ce que m'a dit cet homme je

commence à croire, mon cher Tamar, qu'il faut à ces nations policées toutes ces aïssances, & toutes ces superfluités dont ils jouissent, & que les grands chefs qui les gouvernent, doivent favoriser autant qu'il leur est possible cette oisiveté & cette mollesse des uns qui procure des richesses aux autres, & qui entretiennent cette circulation de numéraire dans l'état.

Parmi toutes les coutumes bizarres des européens, il y en a une dont je ne t'ai pas encore parlé, & qui me paroît bien-injuste; la voici. Le premier né d'une famille noble hérite seul tous les biens de son père; les frères n'ont rien ou très-peu de chose; l'on force quelquefois ces derniers à garder le célibat, afin de laisser jouir l'aîné de la fortune de ses ancêtres. La branche cadette n'a souvent d'autre ressource que d'entrer dans l'église; les filles qui ne trouvent pas à se marier sont religieuses, & parviennent ensuite à devenir abbeses. Je ne puis concevoir comment les gouvernemens tolèrent de pareils abus qui sont contraires aux droits de la nature, & à la population qui fait seule la force & la richesse d'un état. La fécondité d'une nation me paroît toujours avantageuse. Le dogme de la religion des mages enseignoit, dit-on, que l'acte le plus agréable au Grand Chef de l'univers étoit de travailler à la propagation de l'espèce humaine.... En outre, mon cher Tamar, de tous ces prêtres & ces dervis qui sont obligés de garder le célibat, les européens ont encore leurs colonies qui ne contribuent pas peu à augmenter la dépopulation. Je crois que les hommes que l'on transplante sont comme les jeunes arbrisseaux; rarement l'un & l'autre réussissent dans les nouveaux climats, où l'on veut leur faire prendre racine. Je lisois il y a quelques jours l'histoire de Carthage; j'y vis que ce peuple avoit fait des découvertes du côté de l'Amérique, ou du moins dans les environs, où ils faisoient un commerce considérable; mais s'apercevant du nombre d'habitans qui alloient habiter ces nou-

velles contrées, les chefs de cette république obligèrent leurs sujets de renoncer à ce commerce & à cette navigation. Belle leçon pour les anglois ! Combien puissante ne feroit pas cette nation, si elle avoit suivi l'exemple des carthaginois ! Je compare les empires qui ont des colonies à un grand fleuve dont on détourne les eaux ; il forme différens bras de rivières, & finit par quitter son lit ; ou au moins de fleuve qu'il étoit ne devient qu'un ruisseau.

Les espagnols étonnés de la rapidité de leur conquêtes dans l'Amérique tremblèrent ensuite lorsqu'ils virent les millions d'hommes qu'ils avoient réduits sous leur obéissance, & désespérant de pouvoir les accoutumer au joug sous lequel ils vouloient les asservir, il fut résolu, dit-on, dans le conseil de Madrid de les exterminer : cet ordre barbare fut ponctuellement exécuté. L'histoire d'aucun peuple conquérant n'offre une pareille atrocité. Les arabes, les tartares ont subjugué des nations entières ; mais ils ne les ont jamais détruites.

Depuis toutes ces dévastations des européens dans l'Amérique ils ont été obligés de repeupler ce pays par des esclaves qu'ils tirent de l'Afrique ; ces mêmes esclaves se révolteront déjà dans quelques-unes de leurs colonies ; ils les font trembler ; l'indépendance des treize Etats-unis pourra hâter cette révolution.

Peut-on rien de plus extravagant, mon cher Tamar, que d'employer des millions d'hommes aux travaux des mines à plus de deux mille lieues de chez soi, tandis qu'on a un pays fertile où les terres sont incultes ? C'est le cas de l'Espagne ; elle préfère de faire périr des malheureux en les employant aux travaux les plus pénibles, à la facilité qu'elle auroit de retirer un revenu beaucoup plus considérable de toutes les productions que lui fourniroit une agriculture bien administrée. L'Espagne au lieu d'envoyer des nègres en Amérique, devoit en peupler son pays &

réparer par cette importation d'hommes, le mal qu'elle a fait en chassant les maures de ses états. Je remets, mon cher Tamar, à t'entretenir une autrefois des espagnols sur lesquels j'ai encore bien des choses à te dire. Je voulois aussi t'écrire des nouvelles; mais cette lettre déjà très-longue m'en empêche. Je te dirai seulement qu'on parle d'une trahison qui a été découverte en Amérique: un certain général *Arnold* vouloit livrer aux anglois un poste important nommé West-point; ce projet a été découvert, dit-on, par le plus grand hazard, & l'on plaint beaucoup un jeune major anglois qui en fera la victime pour avoir voulu servir sa patrie en faisant le métier d'espion.

Je t'ai fait mention dans mes précédentes d'un ministre du Grand Chef qui vouloit se démettre de ses emplois; il a remis il y a quelques jours le département de la guerre qui lui étoit confié. On parle diversement des motifs de sa retraite; il paroît regretté de ses amis. Celui qui doit lui succéder est un ancien guerrier, qui dans une bataille mémorable que les françois ont gagnée a perdu un bras.

Ce Maréchal de France avec lequel j'avois fait connoissance, qui avoit toujours conservé dans ses habillemens le costume du siècle du Grand Chef Louis XIV. & dont le caractère de bravoure, de franchise, & de courtoisie retraçoit celui des anciens chevaliers françois, vient de mourir fort-regretté. Je devois souper avec lui le jour même qu'il fut attaqué de la maladie qui l'a fait descendre au tombeau. Il a payé fort-tard le tribut à la nature. Son âge étoit de quatre-vingt-deux ans. Il avoit servi sa patrie pendant soixante-&-sept ans.

Adieu, Tamar, Mateck est toujours ton ami.

Paris, le 30 Décembre 1780.



LETTRE

TRENTE - CINQUIEME.

DE MATECK à TAMAR.

Voilà encore le tems des plaisirs revenu, mon cher Tamar; ce n'est pas qu'on cesse de s'amuser ici, car tous les jours de l'année sont les mêmes à cet égard; mais comme les fêtes du Carnaval ont lieu pendant l'hiver, tous les gens de la Cour, & ceux qui sont riches, quittent la campagne pour venir habiter la capitale. Le monde alors est plus rassemblé, & les sociétés beaucoup plus brillantes.

J'ai oublié de te parler d'une coutume qui est en usage ici, & dont on n'a pas trop pu me dire la raison. *) L'année des européens ne se compte pas comme chez nous par lunes; elle est composée de trois cent soixante-&-cinq jours, & finit le 31 Décembre. Le premier de Janvier toute cette Capitale est dans un mouvement extraordinaire;

*) Suivant l'opinion la plus commune, c'est *Numa* qui fixa le commencement de l'année au premier Janvier. Junon présidoit à ce mois; cependant les plus grands honneurs étoient rendus à Janus, comme le conservateur de l'Univers, celui, dit "Ovide, qui règle le sort du ciel, de la mer, de la terre & de l'air, & qui a le pouvoir de faire circuler les astres & le tems; qui est la source de la tranquillité & de la paix, lorsqu'elle réside sur la terre."

On invoquoit donc Janus au premier de Janvier, parce qu'on croyoit que c'étoit ce Dieu qui avoit accordé aux hommes une nouvelle année. Dès le matin on lui offroit de l'encens. Les médailles qui représentent cette cérémonie nous montrent un coq, emblème de l'heure à laquelle se faisoit ce sacrifice. On invoquoit Janus pour la république, pour le Sénat, pour le peuple, & pour l'empereur; chacun le prioit pour soi & pour sa famille; on lui demandoit de rendre l'année heureuse & paisible; tous les temples étoient ouverts & illuminés. Le peuple, en habits neufs & conduits par ses nouveaux Consuls, alloit assister aux grands sacrifices qui se faisoient au Capitole; on renouveloit ses habits, on se paroît plus qu'à l'ordinaire; les faisceaux des Consuls étoient

la Noblesse ou ceux qui ont des affaires à la Cour se rendent à Versailles près du Grand Chef ou de ses ministres, pour lui souhaiter la nouvelle année; le peuple s'embrasse, se fait des complimens à sa manière, & presque tout le monde se donne réciproquement des présens. Les esclaves sont à la porte de leurs maîtres pour recevoir une rétribution de la part de ceux qui vont rendre visite; ils appellent cela les étrennes. Il y a certaines maisons, où la recette qu'ils font est considérable. C'est chez les ministres sur-tout où l'on est le plus généreux, à cause des audiences que ces esclaves procurent souvent à ceux qui sollicitent des emplois. J'ai été obligé de me conformer comme les autres à l'usage; mais comme je n'ai aucune affaire à la Cour, ma générosité s'est bornée à donner aux esclaves des maisons dans lesquelles je suis reçu. J'ai remarqué que tous ces esclaves sont beaucoup plus polis lorsque la fin de l'année approche; ils servent les étrangers avec une plus grande attention: je n'en devinois pas la raison; elle est aisée maintenant à expliquer.

aussi renouvelés. Les Saturnales avoient présenté une espèce d'Anarchie & de dissolution de la société pendant le mois de Décembre; mais les cérémonies de la nouvelle année sembloient peindre une nouvelle législation & une société renouvelée; chacun se félicitoit & s'embrassoit; on se faisoit des souhaits réciproques. On ne devoit tenir que des propos gracieux, & s'abstenir des médisances & de querelles. On crioit, *prospera luxoritur*?

Les Saturnales étoient regardées comme des jours malheureux; ils appartenôient à la fin de la période, qui, dans l'esprit de l'antiquité n'annonçoit jamais que des calamités; le nouvel an au contraire ne rappeloit que des idées joyeuses, on témoignoît son contentement par des présens & des visites; cet usage s'est conservé jusqu'à nous. Voyez Antiquité dévoilée par les usages L. IV. V. Ch. I.

N'en déplaise à nos prêtres, ils ont pris des romains une quantité de fêtes extravagantes qui se sont perpétuées jusqu'au 16 siècle, telle étoit la fameuse fête des foux que les uns célébroient à Noël, d'autres le jour de la circoncision, d'autres à l'Epiphanie. On éliroit un roi, un pape, des évêques, des abbés, &c. pour représenter la législation nouvelle, ce qui ne pouvoit qu'avilir le culte religieux & la législation ancienne.

Le Marquis vint me voir il y a quelques jours ; je veux, me dit-il, mon cher Iroquois, vous faire faire la connoissance d'une femme charmante ; c'est la Comtesse de : elle vient souper chez moi aujourd'hui en petit comité ; je lui ai demandé la permission de vous mettre de la partie : volontiers, m'a-t-elle répondu ; j'aime à étudier le caractère des hommes de toutes les nations, & celui d'un sauvage excite ma curiosité ; mais je crains qu'il ne se soit déjà gâté le cœur & l'esprit depuis qu'il est ici. Je l'assurai du contraire. — Je veux en juger moi-même ; ne me prévenez point en sa faveur, j'aime à me déterminer d'après mon opinion & non d'après celle des autres.

Je remerciai le Marquis de son attention, & j'acceptai son invitation. J'étois fort impatient de voir cette Dame ; la journée me parut longue. Le Chevalier de que je rencontrai le soir à l'Opéra, me demanda si je soupois chez le Marquis — oui, lui dis-je. Eh bien ! nous nous y rendrons ensemble, car je suis de la partie. Lorsque nous arrivâmes il n'y avoit encore personne ; le Marquis étoit occupé à ranger quelques jolis tableaux. Je veux, nous dit-il, faire ma cour aux Dames que j'attends ; elles aiment les beaux-arts, & voici de quoi les amuser. Nous examinâmes ces peintures qui me parurent charmantes ; chacun disoit son avis lorsque nous entendîmes le bruit d'une voiture ; on nous annonça le Comtesse de & Madame de Je vous ai fait attendre, dit la première en entrant ; mais je vous dirai, Marquis, que je viens de Versailles, où des affaires m'avoient appelée ; j'avois à parler aux ministres. Vous savez qu'il faut choisir les momens favorables. Belle comme vous êtes, répondit le Marquis, vous n'avez qu'à vous montrer, & vous serez toujours sûre d'obtenir ce que vous desirez ; & c'est accorder des faveurs à ces Messieurs lorsqu'une belle bouche comme la vôtre leur en demande. — Vous êtes très-honnête, Marquis ; mais si vous étiez à leur place vous verriez tant de belles bouches, que vous ne feriez pas attention à la mienne, en supposant qu'elle soit telle que vous le dites. Je vous remercie cependant de votre compliment ; votre manière de

dire les choses persuaderoit presque. La Comtesse de ... en achevant ce mot me regarda ; je fis une profonde révérence. Le Marquis me présenta à ces deux Dames comme son ami. Monsieur est iroquois, me demanda la Comtesse de .. ? oui Madame — Y a-t-il longtems que Monsieur est en France ? — Environ deux ans & demi, — Que pensez-vous de notre nation ? — Beaucoup de choses — Est-ce en bien ou en mal ? — L'un & l'autre — Voilà une sincérité qui me plaît. Vous trouvez une grande différence entre notre manière de vivre & la vôtre — Oh ! très-grande — La Comtesse de ... dit quelques mots à l'oreille du Marquis, qui étoient relatifs à moi sans doute, car on sourit en me regardant. La conversation devint générale ; les Dames firent l'éloge du bon goût qui régnoit dans la décoration simple, mais recherchée, des appartemens du Marquis. La Comtesse de ... examina les tableaux ; elle nomma les différens maîtres de qui ils étoient ; elle me parut remplie de connoissances sur cet art ; elle appercevoit le plus petit défaut, soit dans le groupe de figures, dans la composition ou dans l'ensemble. Tel maître manquoit par le dessein, tel autre par le coloris, tel autre enfin ne mettoit point assez d'air dans ses tableaux, ce qui empêchoit leur effet. Je t'avoue, Tamar, que je fus dans l'admiration d'entendre une femme de qualité raisonner sur la peinture avec autant de justesse qu'elle le faisoit. Je lui demandai si pour amusement elle avoit cultivé cet art ; oh point du tout, me dit-elle ; nous autres femmes, on ne nous donne de tout qu'une teinture légère, mais je suis folle des talens ; j'aime sur-tout la peinture avec passion. Je me suis formé le goût moi-même ; j'ai un petit cabinet dans lequel j'ai rassemblé quelques tableaux ; je n'ai d'autre guide que mes petites lumières, & le Marquis que je consulte quelquefois. La Comtesse de ... me demanda, si j'aimois la peinture ; je lui avouai que cet art avoit fait beaucoup d'impression sur moi à mon arrivée en France, & que mon imagination avoit encore de la peine à concevoir comment il étoit possible de tracer sur une surface plate des figures dont on voyoit la rondeur & les contours, ou d'y représenter ces paysages charmans qui

trompoient mes yeux par la vérité avec laquelle l'artiste avoit rendu les beautés de la Nature, en me faisant promener dans son tableau comme j'aurois pu le faire dans la campagne la plus riante. Nous avions sous les yeux des Ouvrages de Berghem, peintre célèbre. Jamais personne n'a mieux que lui rendu la nature; tu croirois, mon cher Tamar, une belle soirée d'été du *Canada* & les bords du *Lac Ontario*, lorsque nos femmes & nos frères se reposent de la chaleur qu'ils ont éprouvée le jour. Des sites agrestes, des hameaux ressemblans à nos cabanes, des pâtres conduisant leurs troupeaux par des chemins fleuris offrent le bonheur de la vie champêtre, ainsi que l'image des mœurs du premier âge. La Comtesse de me faisoit admirer toutes ces beautés lorsqu'on vint nous avertir que le souper étoit servi. Je fus placé à côté de cette Dame; le Marquis la pria de faire les honneurs de la table: elle engagea son amie de l'aider dans les fonctions; l'une & l'autre s'en acquittèrent avec toutes les graces imaginables. La Comtesse de ... est une brune piquante dont la physionomie ne laisse rien à desirer. Des yeux noirs, un sourcil bien arqué de même couleur; une bouche ayant la fraîcheur de la rose, dont le sourire laisse voir les plus belles dents, une taille élégante & bien prise, malgré les vêtemens qui la cachotent, offroient à mes yeux pénétrants de beaux contours & des formes arrondies.... Oh Tamar! qu'il en coûte à un sauvage lorsqu'il est obligé de vaincre ses desirs! Mon ame étoit tout en feu Madame de amie de la Comtesse est blonde, une douce langueur paroissoit répandue sur toute sa physionomie; elle ne le cédoit en rien à sa compagne pour la beauté; son esprit me parut très-cultivé; mais je préfère la première pour la vivacité. Notre souper fut gai; la médisance & la calomnie ne servirent point d'aliment à la conversation. Le Marquis fit l'éloge de la liberté, plaîsanta sur ces heureux imaginaires qui font leur bonheur de végéter à la Cour, & dont la vie se passe à éprouver des faveurs ou des disgrâces, & qui préfèrent un brillant esclavage à une existence tranquille qui n'a pour témoins que quelques amis.

La Cour, continua le Marquis, n'offre maintenant que tumulte, intrigues, cabales, vices & trahisons. La Comtesse trouva que le Marquis étoit un juge sévère ; vous êtes, lui dit-elle, un censeur trop rigoureux ; le chardon & les roses croissent sur le même terrain, mais ils ne se ressemblent pas. On convint qu'il n'y avoit pas de règle sans exception. Le Chevalier & Madame de se firent ensuite la guerre ; on reprocha au premier sa légèreté ; la Comtesse de lui fit faire une confession générale sur les femmes qu'il avoit trompées ; il avoua ses torts, promit d'être repentant : on ne crut point à ses remords, & je crois qu'on avoit raison. Je t'avoue, mon cher Tamar, que de toutes les sociétés de ce pays, celle des gens de la Cour me plaît davantage ; ils ont une manière de dire & de s'exprimer qu'on n'a point ailleurs ; ils savent mettre un voile léger sur toutes les plaisanteries qui laissent deviner tout ce qui est équivoque ; leurs tournures de phrases sont inimitables, & leur langage ne ressemble point à celui de la capitale ; enfin, mon cher Tamar, ce petit souper, composé de cinq personnes seulement, fut charmant. On se retira fort-tard ; le Chevalier me reconduisit chez moi ; nous parlâmes de nos Dames. La Comtesse, me dit-il, a été parfaite ; il n'est pas possible d'avoir plus d'esprit & moins de prétentions qu'elle n'en a. Cette femme subjugueroit tous les cœurs si elle le vouloit ; mais malheureusement elle n'aime que son mari & les tableaux.... Je souhaitai le bon soir au Chevalier, & je rentrai chez moi l'esprit fort-occupé de la Comtesse de A travers toutes les folies que je passe chaque jour en revue, j'ai quelquefois, mon cher Tamar, de vraies jouissances ; ce souper, par exemple, en est une. Depuis que je suis dans cette capitale, c'est le cinq ou le sixième que j'aie fait selon mon goût. Les françois, à mon avis, sont de singuliers êtres ; sans être bas ni rampans ils se prosternent tant qu'on veut devant certaines idoles titrées qui habitent la Cour, & vont se rendre esclaves de l'étiquette, tandis qu'ils pourroient goûter de vrais plaisirs dans la société de quelques amis avec lesquels ils vivroient sans contrainte. Je ne fais, quel démon d'ambition les

possède ; à les entendre, il n'est aucun d'entr'eux qui ne cherche le repos, & cependant ils font tout ce qu'ils peuvent pour troubler la tranquillité dont ils jouissent. Chez les asiatiques la disgrâce d'un vizir, d'un pacha ou d'un autre homme en place, est souvent accompagné d'un cordon avec lequel ils doivent s'étrangler ; chez les européens il n'en est pas de même ; la disgrâce du Grand Chef, d'un ministre, n'ôte rien que la faveur & les emplois dont il est revêtu. On accorde à celui que l'on congédie une pension considérable : ainsi je regarde comme un bonheur ce qu'on appelle ici une disgrâce ; car un homme qui se retire de la Cour, mène une vie beaucoup plus tranquille, & peut jouir de tous les avantages que lui donne sa naissance & sa fortune, sans être obligé à cette gêne & à ces complaisances que doivent avoir tous les courtisans.

Il n'y a point de pays où la fortune change aussi souvent de maître que dans celui-ci ; à chaque mutation de ministres on déplace ceux qui ont acquis des richesses, pour leur en faire succéder d'autres qui n'ont rien. Le Grand Chef des françois a un ministre qui rit de tout ; il fait tout le bien qu'il peut, & laisse faire le mal aux autres ; il gouverne l'état, & il a l'air de ne se mêler de rien. Les affaires ne l'empêchent pas de se livrer au plaisir ; il se délasse avec quelques amis choisis des soins qu'entraîne l'administration d'un grand empire ; il vit en philosophe au milieu de la Cour, & s'amuse le premier des plaisanteries que l'on fait contre lui. Tous ses collègues ne lui ressemblent pas, & la Bastille est leur dernière raison, comme le canon est celle des rois.

Les étrangers reprochent aux françois de parler beaucoup ; je te dirai qu'il y a ici un ordre de dervis qui se vouent au silence ; c'est sans doute pour faire un contraste avec ceux qui ne savent pas le garder : on nomme ces dervis des chartreux. Si tous les moines avoient suivi la règle de ces derniers, les guerres de religion n'auroient point eu lieu. Si j'étois souverain d'Europe, & que j'eusse des dervis dans mes états, je voudrois qu'ils fussent de cet ordre, & ce seroit le seul que je tolérerois.

Je me trouvai il y a quelques jours dans une société où je parlois de ce couvent des chartreux ; un jeune robin fit l'éloge de ces religieux : j'aime-rois, nous dit-il, cette vie retirée, & sur-tout silen-cieuse qu'ils mènent, & dans une demi heure de tems il nous raconta quatre histoires scanda-leuses, fit l'analyse de deux comédies nouvelles, proposa trois questions astronomiques, & donna la solution de deux problèmes mathématiques. On voulut parler de la guerre ; il s'empara aussitôt de la conservation, fit un plan de campagne, battit les anglois, prit Québec & Montréal, & subjuga nos cinq nations. Comme il parloit de notre pays je voulus lui faire quelques observa-tions ; mais il ne me laissa pas le tems d'achever ; il connoissoit mieux que moi les *Lacs Erie, Ontario*, celui de *Hurons* & le *Lac supérieur*. Chacun se mit à rire ; j'en fis autant ; je pris congé de la compa-gnie ; il ne fit pas attention à moi, & parle je crois encore....

Les peuples policés ont été de tous tems en-clins à la satire ; & les hommes qui ont gouverné les autres se sont presque toujours crus infailibles. Cette prétention des derniers me paroît injuste, car on ne doit pas rougir de s'être trompé. Lors-qu'un ministre européen prive de la liberté un citoyen qui le reprend sur des fautes qu'il a faites, il me semble voir un guerrier armé de pied en cap qui combat un homme qui est sans armes.

Ici le Grand Chef, la Noblesse, les prêtres qui sont cardinaux, évêques, & les gens riches, &c. ont à leur suite une quantité d'esclaves dont ils ne retirent d'autre service que celui d'afficher un grand luxe ; la plupart de ces derniers sont vêtus magnifiquement, & n'ont autre chose à faire que de donner à boire à leurs maîtres aux heures du repas, & de les suivre derrière leurs chars, lors-qu'ils parcourent la capitale. Les esclaves d'un grand seigneur ou d'un ministre sont des hommes importants ; ils ont autant de pouvoir que les eunu-ques du sérail en ont chez les peuples asiatiques ; il y a parmi eux des grades d'avancement ; ils deviennent de laquais ordinaires, premiers laquais, ensuite valets-de-chambre ; lorsqu'ils sont parvenus

à cette place leur fortune est presque toujours assurée ; ils font donner à leurs enfans, s'ils en ont, une éducation qui les rend propres à exercer des emplois ; & l'on voit ici très-souvent le fils d'un de ces esclaves occuper, par son mérite, un poste important. Chez les orientaux les esclaves ne sont employés qu'à garder les femmes, chez les européens on dit qu'ils font tout le contraire, & plus d'un e famille illustre doit la continuation de sa postérité aux tendres sentimens que certaines femmes ont ressentis pour leurs esclaves*) *Zéphir, la Fleur, la Douceur, l'Eveillé, ou la Jeunesse*. En France ce sont les plus beaux hommes qui se destinent à cet état de servitude. On remarque que les campagnes se sont dépeuplées considérablement

*) La manière dont vivent les grands seigneurs & quelques femmes avec leurs valets ressemble assez à ce qui se passoit pendant les Saturnales des romains : chez ces derniers, lorsqu'on célébroit cette fête, les maîtres & les esclaves étoient égaux ; tout représentoit l'anarchie, & l'anéantissement des sociétés ; les riches devoient répandre leur superflu sur les indigens ; on payoit leurs dettes & leurs loyers, on les admettoit à sa table sans aucune distinction de rang ; les maîtres changeoient d'habits avec leurs esclaves ; ils les servoient à leur tour ; ils jouoient avec eux, ils leur permettoient de parler & d'agir à leur fantaisie ; tout devoit être prodigué dans cette fête, de là les présens appelés *Saturnalia*.

On se livroit alors à la volupté & à la plus grande débauche ; les dames romaines accorderoient indistinctement leurs faveurs ; c'étoit un devoir religieux qui ne déplaisoit pas à certaines d'entr'elles. Cette liberté rappeloit l'âge d'or, rétablissoit la communauté des biens, & rendoit tous les hommes égaux. *Antiq. dévoilée, Liv. I. Ch. V.*

Beaucoup de femmes européennes ont pris du goût pour cet âge d'or : ce n'est pas toujours la naissance qui les détermine ; elles préfèrent un beau physique à tous les titres de noblesse. Je trouve qu'elles n'ont pas tort. Le premier de tous les titres en amour, c'est celui de savoir plaire.

Les hommes en agissent de même ; ils épousent des femmes de qualité pour se conformer à l'usage, mais ils préfèrent souvent de vivre avec de jolies esclaves. Les nations les plus policées sont celles qui cherchent le plus à se rapprocher de la nature. . . . (Note de l'Editeur.)

depuis que cette capitale fournit à la classe des cultivateurs, des moyens de faire fortune sans être obligé de travailler quinze heures du jour à l'ardeur du soleil, & de manger un pain trempé de sueurs & de larmes.

Les romains avoient aussi une quantité d'esclaves; mais ils ne les prenoient pas parmi la classe de leurs concitoyens; ils destinoient à ces emplois les peuples qu'ils avoient asservis; ils remplissoient leurs maisons de ces domestiques de tout sexe & de tout âge; & plus la quantité étoit grande, plus le maître étoit riche. Les enfans qui naissoient de ces esclaves lui appartenoient; il se chargeoit de les nourrir, prenoit soin de leur éducation, & avoit la plus grande attention à leur conservation. Les pères qui se trouvoient par ce moyen libres, & qui n'avoient que pour eux seuls à penser, suivoient leur penchant naturel pour la propagation, sans avoir à craindre les soucis & les embarras que donne une trop nombreuse famille.

Les esclaves chez les romains pouvoient acheter leur liberté & devenir citoyens; cet espoir les rendoit laborieux & industrieux; cela encourageoit parmi eux les arts & les sciences. La République romaine avoit le plus grand soin d'entretenir chez elle le même nombre d'esclaves; à mesure qu'elle accordoit la liberté aux uns elle les remplaçoit par d'autres; c'est par des mesures aussi sages qu'elle se trouvoit avoir une population immense. Je suis d'opinion, Tamar, que chez les européens on ne doit compter la richesse d'un état que par le nombre des hommes qu'il contient. Comme ils ont entr'eux des guerres continues, l'empire qui aura le plus de population fera toujours le plus fort; & si la France faisoit à cet égard ce qui est en son pouvoir, elle seroit la première puissance de l'Europe, & pourroit aspirer à cette Monarchie universelle, comme cela est déjà arrivé. Charlemagne, fils de Pepin, Roi de France a réuni à ses états l'Empire d'Allemagne, & une quantité de royaumes; il fit toutes ces conquêtes à la pointe de son épée, & n'a dû toute la gloire qu'il s'est acquise qu'à son courage, & à son activité; il fut un homme étonnant. Je vais te rendre,

mon cher Tamar, en abrégé ce que l'on dit de lui.

Les européens, qui dans ces tems barbares croyoient encore aux prodiges, prétendoient que la naissance de Charlemagne fut annoncée par une nouvelle étoile qui parut dans le ciel. Les prêtres qui étoient alors les seuls savans, assuroient que celui qui venoit de naître seroit l'homme dont le Grand Chef de l'univers se serviroit pour propager la religion des chrétiens. Charlemagne remplit assez bien cette prédiction; il vainquit une partie des nations du Nord, & les força d'embrasser la religion qu'il professoit lui-même. Les peuples qui lui opposèrent le plus de résistance furent les *avaris* & les *huns*, qui sont connus aujourd'hui sous le nom d'*autrichiens* & de *hongrois*. La guerre que leur fit Charlemagne a été terrible, & les succès se balancèrent longtems. Ce dernier mit deux puissantes armées en campagne, & la victoire enfin se déclara en faveur de Charles près de *Rab*; les ennemis perdirent soixant-mille hommes, sans compter plusieurs grands chefs & une quantité d'officiers généraux qui furent tués. Le vainqueur disposa, suivant l'usage, du pays qu'il avoit conquis; il donna une partie des terres au Clergé & aux moines, & distribua le reste à ses soldats. Charles fonda ensuite beaucoup de chapitres & de monastères; il fit bâtir pour les chrétiens une quantité de temples, & donna à l'église des biens immenses. Les prêtres, pour reconnoître les services importans que le Grand Chef avoit rendus à la religion, ainsi que les bienfaits qu'ils avoient reçus de lui, le placèrent dans leur Calendrier au nombre de leurs saints.... Charlemagne a l'honneur d'occuper une place dans le ciel, & une autre dans le temple de l'immortalité; il le mérite par tout ce qu'il a fait. Ce Prince augmenta considérablement l'héritage que lui avoit laissé Pepin; il regagna par les victoires tout ce qui avoit appartenu à l'Empire romain en Occident, & réduisit encore sous son obéissance des nations entières qui n'avoient jamais été soumises.

C'est lui qui fonda la puissance des pontifes de Rome; aussi ces premiers le reconnurent-ils pour

leur souverain. Le titre de César & d'Auguste lui fut décerné par tous les grands & le peuple romain; on le revêtit des habillemens qu'avoient eus les premiers empereurs, & il prit pour armes l'aigle romaine déployée à deux têtes.

Les pontifes des chrétiens ne formoient point alors la prétention ridicule de disposer des empires & de donner des couronnes. Charlemagne ratifia l'élection du Pape Léon III, & le maintint sur le trône pontifical, lorsqu'on voulut l'en faire descendre; c'est à cette époque que ce Grand Chef fut proclamé Empereur d'Occident; ce même pontif Léon III. le couronna, & suivant l'ancien usage l'adora.

On peut, mon cher Tamar, regarder Charlemagne comme le fondateur de la puissance des pontifes des chrétiens; il augmenta considérablement leur domaine; mais cependant en se réservant toujours la souveraineté des pays dont il ne leur donnoit que la jouissance.

Charles conserva jusqu'à sa mort la plus haute réputation; mais il fit une faute en partageant ses états entre plusieurs de ses fils; ces derniers se firent la guerre, & détruisirent en peu d'années cette puissance que leur avoit laissé leur père. L'Empire d'Occident passa successivement sous la domination de différens maîtres; c'est la maison d'Autriche qui le possède aujourd'hui, & qui suivant les apparences le possédera encore longtems.

Comme je t'ai parlé dans plusieurs de mes lettres de ces titres que prennent les européens, je vais te dire ce que j'ai appris à ce sujet à l'égard de l'Allemagne. Autrefois les titres de *Ducs Comtes* & *Marquis* n'étoient point héréditaires; les grands chefs étoient les maîtres de destituer de leurs fonctions ceux qui les portoient. *Les Ducs* dans les emplois qui leur étoient confiés, étoient supérieurs aux *Comtes*. *Duc*, vouloit dire *conducuteur*, *Comte accompagnant*: celui de *Marquis* tiroit son origine de *Marchis*, dont on a fait en françois *Marquis* ou Margrave en allemand. Les fonctions des *Ducs* étoient de conduire les armées & d'être gouverneurs de provinces. Les *Comtes* étoient leurs adjoints, rendoient la justice & com-

mandoient les troupes en leur absence. Les *Marchis* ou *Margraves* étoient gouverneurs des frontières; il y avoit en outre des *Comtes du pays* qu'on nommoit des *Landgraves*, & d'autres qui s'appeloient *Burgraves*; les premiers rendoient la justice au nom des grands chefs; les seconds remplissoient la même fonction, & ils étoient en outre chargés de la levée des deniers publics. Tu vois d'après cela, mon cher Tamar, que tous ces titres tirent leur origine de différens emplois dont ces *Ducs*, ces *Comtes*, ces *Marchis*, ces *Landgraves* & ces *Burgraves* étoient revêtus; ils n'étoient point héréditaires; on n'en jouissoit que pendant le tems qu'on les exerçoit. Les choses ont bien-changé; les descendans des administrateurs sont aujourd'hui des souverains dont quelques-uns sont très-puissans; ils ne reconnoissent plus les droits du Grand Chef de l'Empire que pour la forme. Si quelque nouvelle étoile annonçoit encore la venue d'un autre Charlemagne, le gouvernement germanique pourroit peut-être éprouver ce qui lui est déjà arrivé; au moyen de la politique & de quatre à cinq-cent-mille hommes armés, cette révolution peut avoir lieu; elle est difficile, mais pas impossible....

On parle des réformes considérables que l'Empereur actuel se propose de faire dans ses états. Depuis la mort de l'Impératrice sa mère, le clergé sur-tout semble attirer toute son attention; & il veut rentrer dans tous les droits de souveraineté, qui avoient été usurpés par les papes. Ce Prince prétend avoir le droit de nommer à tous les évêchés, de donner les investitures, d'exercer la justice séculière sur tous les ecclésiastiques de ses états. Voici de quelle manière le Grand Chef de l'Allemagne expose la légitimité de ses droits. "Les „prêtres des chrétiens, dit-il, dans les premiers tems de l'église n'avoient d'autre patrimoine que celui qui leur étoit accordé par les souverains pour leur subsistance; ils devoient donc nécessairement relever de la puissance de laquelle ils „tenoient ces bienfaits, & ne pouvoient se dispenser „d'être soumis au gouvernement dont ils étoient „sujets. Ce seroit une absurdité de croire que les

„grands chefs en comblant les prêtres de richesses
 „aient eu l'intention de les égaler, ou même de
 „les élever au-dessus d'eux en leur attribuant ou
 „leur concédant une puissance séculière supérieure
 „à la leur. Lorsque les peuples passèrent de
 „l'Idolâtrie au culte de la religion des chrétiens,
 „les souverains établirent des évêques pour main-
 „tenir la discipline ecclésiastique; les Pontifes
 „alors n'avoient aucune autorité; ils vivoient
 „ignorés, & ne subsistoient que des bienfaits &
 „des charités qu'on leur faisoit. „

“Rien n'est plus déraisonnable que la baze sur la-
 „quelle les papes fondent leur puissance; ils citent
 „la déférence qu'ont eue quelques souverains de
 „leur baiser les pieds, de leur tenir l'étrier lors-
 „qu'ils montoient à cheval, & de les suivre avec
 „humilité dans certaines cérémonies. Toutes ces
 „démonstrations extérieures n'étoient que l'effet
 „d'une dévotion peut-être un peu outrée; mais
 „qui n'étoit point le droit de l'autorité temporelle.
 „Les princes qui furent moins pieux se firent
 „ensuite rendre par les pontifes les mêmes devoirs
 „que quelques-uns de ces derniers avoient exigés
 „des grands chefs; on rendoit au vicaire du Grand
 „Chef de l'univers les hommages qu'il méritoit par
 „son caractère, lorsqu'il ne se mêloit que des affai-
 „res spirituelles; mais lorsqu'il voulut s'immiscer
 „dans les affaires temporelles, il trouva toujours
 „de la résistance. „

“Charlemagne & ses successeurs n'ont tenu la
 „dignité impériale que du consentement des
 „peuples ou de leur épée; s'ils se font fait couron-
 „ner quelquefois à Rome, ce n'a été que pour
 „relever la dignité des premiers évêques de la
 „chrétienneté, & les faire ressouvenir que c'étoit
 „aux empereurs qu'ils étoient redevables de leur
 „grandeur temporelle. „

“Il est donc tout naturel, dit l'Empereur, qu'un
 „souverain soit le maître chez lui; il peut sans
 „manquer à la religion donner de sa pleine auto-
 „rité les évêchés, les abbayes, puisque c'est une
 „annexe inséparable de sa souveraineté; il ne peut
 „renoncer à ce droit, puisque ce seroit avouer &

„reconnoître la puissance des pontifes dans ses
„états, &c.,

On parle diversement ici, mon cher Tamar, sur les projets du Grand Chef de l'Empire; les uns approuvent ce qu'il fait, les autres le blâment; mais ces derniers sont en petit nombre. Il paroît au reste que le règne des dervis est fini, & qu'on veut abolir toutes ces retraites, qui renferment une quantité de citoyens perdus pour l'état. On augmentera les revenus des prêtres qui sont répartis dans les villes & dans les campagnes, & qui ont à peine de quoi subvenir à leurs besoins; ces derniers ressembloient aux soldats qui sont dans les armées; ils ont le plus de peine & sont les plus mal payés.

Je n'aime point la manière dont les européens enterrent leurs morts; on rend des honneurs presque divins à ceux qui sont riches, & ceux qui ne le sont point sont traités avec le plus grand mépris. Cette religion des chrétiens, qui assure que tous les hommes sont égaux devant le Grand Chef de l'univers, se dément envers ceux qui ont de quoi payer leurs funérailles; on fait pour ces derniers les plus grandes cérémonies; les temples sont tendus de noir, les armes du défunt sont peintes de tous les côtés; le corps du mort est élevé à six pieds de terre, & entouré d'une quantité de lumières; enfin l'orgueil avec lequel ils ont vécu les accompagne dans le tombeau; les prêtres adressent au Grand Chef de l'univers une quantité de prières, pour l'engager à recevoir l'ame de celui pour lequel ils l'invoquent. Mais ce qui m'a paru singulier, c'est que tout cela se fait d'une manière fort-gaie. Si le personnage qui est le héros de la fête est un grand seigneur, un orateur monte dans une tribune; il commence par faire la généalogie du mort, & apprend à ses auditeurs quels ont été ses ancêtres: ensuite il parle de tout ce qu'il a fait pendant son vivant; si c'est un guerrier il passe en revue tous ses exploits, & fait le détail de toutes les victoires qu'il a remportées sur l'ennemi. Si c'est un ministre il parle de son administration & des services qu'il a rendus à l'état pendant qu'il le gouvernoit. Cet orateur

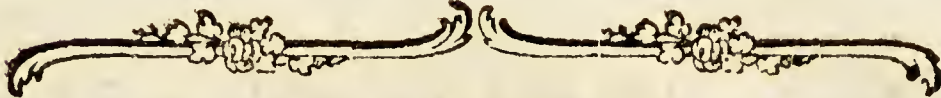
a le droit de mentir sans que personne ose le contredire. Lorsqu'il a fini on dépose le cadavre dans une cave pratiquée dans le temple des chrétiens ; & ces morts qui ont fait souvent beaucoup de mal pendant leur vie, en font encore en infectant les vivans par l'odeur putride qui sort de leurs corps avant qu'ils soient réduits en poussière. *)

Ceux qui n'ont pas le moyen de payer sont traités fort-simplement ; on les met dans une caisse de bois, on fait un trou dans un endroit qu'on nomme *cimetière*, & on les arrange les uns sur les autres. Chacun de ces trous peut contenir douze à quinze cent cadavres ; lorsqu'il est rempli, on le couvre de terre. On ne fait point d'oraison funèbre de ceux qu'on enterre de cette manière ; s'ils ont eu des vertus on les laisse ignorer au Public. Ce n'est qu'avec de l'argent qu'on peut faire intercéder pour soi près du Grand Chef de l'univers, & qu'on peut faire parler les orateurs en sa faveur. Que penses-tu, Tamar, de cette manière des européens de traiter leurs morts, & de la distinction qu'ils font entre les pauvres & les riches ?

Adieu, mon cher Tamar ; il y a bien-longtems que je n'ai reçu de tes nouvelles. J'en attends à chaque instant : Mateck t'embrasse.

Paris, le 27 Janvier 1781.

*) Des françois qui ont été en Allemagne m'assurent que chez les luthériens même, on extravague dans le luxe funèbre. Jamais les morts n'ont été mieux parés pendant leur vie qu'ils le sont dans leur cercueil. Dans les plus grandes chaleurs de l'été on les garde huit jours exposés aux yeux de quiconque veut les voir. On les voit dans une espèce de chapelle ardente entourés de cierges ; & le cercueil, qui est ordinairement du plus beau chêne, est souvent recouvert de velours, galonné en or ou en argent. Au-dessus est un grand crucifix d'étain argenté & environné de fleurs & de guirlandes de même métal. On l'emporte enfin, soit sur un char mortuaire, soit par une procession de valets-de-ville qu'on prendroit pour de vrais crispins. Souvent il est encore escorté d'un détachement de soldats armés de piques dont ils distribuent des coups aux badaux qui embarrassent le convoi. Toutes les cloches de la ville vous étourdissent ; mais le soir après l'enterrement vous êtes régales d'une belle musique qu'on exécute au haut de quelque clocher. (Note de l'Editeur.)



LETTRE

TRENTE-SIXIEME.

DE MATECK à TAMAR.

Je t'ai parlé dans ma dernière, mon cher Tamar, de la manière dont les françois enterrent leurs morts; tu auras vu par mon récit, qu'il y a une grande contradiction dans la religion des chrétiens; car suivant ce qu'a dit leur législateur, tous les hommes sont égaux devant le Grand Chef de l'univers: si cela est pourquoi cette distinction dans les funérailles? pourquoi tous ces honneurs rendus aux uns, & cette espèce de mépris qu'on a pour les autres? *) Il est bon, Tamar, que tu sois instruit que les grands chefs, les nobles & les gens riches ont des tombeaux particuliers qui leur servent de demeure même après leur mort. Quant à ceux des grands chefs je veux bien les tolérer; en leur qualité de premiers de la nation, ils méritent quelques égards; mais pourquoi la noblesse ou les richesses donnent-elles le droit de se séparer de ses frères? & pourquoi tous ces hommages rendus à des hommes qui le plus souvent ne les méritent pas? Les temples des chrétiens, mon cher Tamar, sont remplis de monumens qui annoncent que telle ou telle personne est morte il

*) Les malheureux qui meurent sans avoir de quoi payer les prêtres sont enveloppés dans une grosse toile confue & liée par les deux bouts. On les jettent dans un trou en marmotant quelques prières dites à la hâte. Les morts de l'Hôtel-dieu de Paris sont envoyés par douzaines dans un chariot au cimetière de Clomard sans nulle cérémonie; il est même indécent de voir la manière dont on traite ces sortes de funérailles; on n'a guères plus d'égard pour ces défunts qu'on n'en auroit pour des bêtes.

y a deux ou trois cent ans qu'elle a fait telle fondation pour que l'on prie pour elle. Il résulteroit de là que ceux qui n'ont pas le moyen de payer pourqu'on intercède en leur faveur près du Grand Chef de l'univers, ne peuvent espérer de jouir de ce bonheur éternel promis aux chrétiens. Crois-tu, Tamar, qu'il soit possible avec de l'argent d'obtenir une place près du grand Ouonthio? Non, faire le bien, fuir le mal, aimer ses frères, voilà ce qui peut lui être agréable & mériter de sa part des récompenses, s'il est vrai qu'il en accorde après la mort.... En outre de ces fondations que l'on trouve inscrites dans les temples des chrétiens sur le marbre, sur la pierre, & sur l'airain, on y voit encore des monumens élevés à l'orgueil de ceux qui sont morts. Les uns représentent la figure pédestre, ou le buste d'un cardinal, d'un évêque, d'un guerrier ou d'un particulier; cela est ornée de figures allégoriques qui pleurent ceux qu'on a souvent vu mourir sans regrets. L'adulation entre toujours pour quelque chose dans la construction de ces tombeaux; ils sont ordinairement ornés d'une inscription remplie de louanges mensongères en l'honneur du défunt.... Chaque famille illustre ou non illustre de ce pays, mon cher Tamar, achète le droit d'avoir un emplacement dans les temples des chrétiens, afin de ne pas être confondu avec cette classe du peuple que l'on enterre en plein air. Mais une coutume assez plaisante que je ne veux pas oublier de te dire, c'est celle de partager le corps du défunt. Tandis que les prêtres envoient son ame au ciel ou ailleurs, n'importe.... la famille envoie son cœur dans un endroit, ses entrailles dans un autre; ces sortes de présens honorent ceux à qui on les donnent; mais ils se font payer pour les recevoir, & pour garder ce dépôt jusqu'au jour du jugement dernier, où l'on devra rendre à chacun ce qui lui appartient pour qu'il puisse paroître sans aucune mutilation quelconque devant le Grand Chef de l'univers.

Comme les nobles n'ont pas tous leurs sépultures à Paris, on conduit en poste ceux qui veulent aller reposer avec leurs ancêtres : autrefois ces fortes de voyages coûtoient fort-cher, car il falloit payer à tous les prêtres des chrétiens le demi droit lorsqu'on passoit sur les territoires où ils ont des temples. Comme cela coûtoit beaucoup d'argent, lorsqu'on avoit deux ou trois cent lieues à faire, on imagina de frauder les droits de l'église, & de transporter les morts incognito. On m'a raconté à ce sujet une aventure assez plaisante. Le Maréchal de.... en mourant avoit exigé que son fils le fît inhumer dans le tombeau de sa famille éloigné de Paris de soixante lieues ; on calcula que cela coûteroit beaucoup d'argent ; pour épargner ces fraix il fut résolu de mettre le cadavre dans un grand sac de cuir, & de le placer sur la voiture comme un porte-manteau. On partit d'ici la nuit ; le Marquis de... fils du défunt, & un valet-de-chambre seulement accompagnoient cette pompe funèbre. Le mort, qui n'avoit pas été sans doute bien attaché, se perdit en route pendant la nuit ; on s'aperçut en arrivant à une poste de cet accident. Monsieur le Marquis, dit le valet-de-chambre, Monsieur votre père n'est plus sur la voiture — Comment ! que dis-tu, où est-il ? — Ma foi je n'en fais rien — Vale chercher ; il faut que tu le trouves — Mais je ne puis y aller seul ; il me faut quelqu'un pour m'aider à le porter — Prends un postillon & un cheval. — Le valet-de-chambre obéit ; il retrouve le mort ; mais il sentoît si mauvais que le postillon refusa de s'en charger — Mon ami, lui dit le valet-de-chambre, je vais te mettre dans la confidence, mais ne me trahis pas ; mon maître aime passionément la chasse ; il a tué il y a quelques jours un cerf sur les plaisirs du Roi ; cela lui auroit fait une affaire sérieuse si on l'avoit su ; nous allons à la terre de M. le Marquis ; où il donne demain à dîner à une quantité d'amis ; & comme c'est un honneur d'avoir un cerf il leur servira ce mets

délicieux, car c'est un manger royal; & il leur dira qu'il a fait exprès pour eux une chasse forcée, ah! ah! je vous entends, dit le postillon, vous êtes des braconiers. Mais, écoutez l'ami, je ne conçois pas que votre maître veuille régaler ses convives avec pareille chose, car votre cerf infecte, & je ne fais pas comment il est possible de manger de telle pourriture — vous avez raison, mais vous ne connoissez pas nos gens de la Cour; ils aiment que le gibier soit faisandé, & plus la viande est faite & meilleure ils la trouvent — Vos Messieurs de Versailles sont plaisans; nous autres n'aimons que la chair fraîche.... Allons, aidez-moi à charger ce mêts royal.... Mais, tenez, je veux être bien payé; sans cela je laisse votre cerf — mon maître vous récompensera bien. Arrivé à la poste le Marquis fut fort-aise de voir son père qui étoit retrouvé. Comme il n'y avoit que quelques lieues à faire jusqu'à la terre du Marquis, on engagea un autre postillon de se charger du prétendu animal; son camarade l'avoit mis dans le secret. Enfin le Maréchal arriva à sa destination; on lui rendit les honneurs funèbres, & on le déposa dans le tombeau de ses ancêtres. *) Les prêtres des chrétiens murmurèrent de la tromperie qu'on leur avoit faite; mais comme il n'étoit plus tems de constater le corps du délit, ils furent obligés de se taire.

Hélas! mon cher Tamar, le corps d'un grand chef, d'un pontife, d'un guerrier, ou d'un homme du peuple, sont de même lorsque l'ame, ou cette matière active qui nous est inconnue cesse de nous animer. A quoi servent tous ces honneurs funèbres lorsqu'on n'existe plus. Un trou de six pied de profondeur en carré suffit à ces conquérans, qui pendant leur vie n'ont pas trouvé la

*) Cette anecdote peu connue n'est point une histoire faite à plaisir; elle est arrivée à M. le Maréchal d'Estée dernier mort, à l'égard de son père. C'est lui-même qui l'a racontée à quelques-uns de ses amis.

terre assez grande pour les contenir, & pour satisfaire leur ambition.

La manière d'enterrer les morts a varié à l'infini. Tu fais que beaucoup de nos frères font encore dans l'usage de manger ceux qu'ils tuent à la guerre, & qu'ils se servent de leurs crânes pour boire en guise de vases. Nous sommes devenus moins cruels depuis notre fréquentation avec les européens. (Chez les *Indiens*) ¹⁾ on tuoit tous les vieillards, & l'on se nourrissoit de leur chair. (Les *Sarmates*) ²⁾ donnoient des festins où l'on mangeoit leurs parens lorsqu'ils étoient morts. (Chez les *Bactriens*) ³⁾ on exposoit les vieillards, & on les faisoit manger par les chiens. Les peuples de la Sardaigne tuoient leurs pères lorsqu'ils étoient vieux. (Les *Perfes*) n'enterroient point leurs morts; ils les abandonnoient, ainsi que leurs malades à la voracité des bêtes. (Les *Irlandois*) ⁴⁾ faisoient servir leurs corps de sépulture à leurs pères en mangeant ces derniers lorsqu'ils étoient morts. (Chez les *Cimbres* & les *Scytes*) tous ceux qui étoient attachés à la personne des grands chefs devoient mourir avec eux.

Je doute, si cette dernière coutume avoit lieu parmi les nations policées, que les souverains d'Europe trouvaient autant de courtisans qu'ils en ont pour briguer l'honneur de leur être attachés en qualité de grands officiers de la couronne. Les françois sacrifient leurs vies pour leurs grands chefs lorsqu'ils s'agit de marcher à la guerre; mais ils ne feroient pas d'hameur, je crois, de hâter leur mort pour suivre leur souverain dans l'autre monde.

Je ne veux pas finir cet article sans te parler des tombeaux des grands chefs des françois que

1) Hérodote lib. V. Plato de legibus, lib. VIII.

2) Hérodote lib. III & IV. Valer maxime lib. XI. cap. 6. §. 14.

3) Strabon lib. IV.

4) Strabon lib. II.

j'ai été voir; cet endroit n'est qu'à deux lieues d'ici. Rien n'annonce à l'extérieur le monument, où l'on dépose les corps de ces demi-dieux. C'est un temple assez vaste habité par des dervis, dans lequel on a pratiqué un souterrain, où sont les rois & tous les princes du sang royal enfermés dans des cercueils de plomb. Hélas! mon cher Tamar, si tu voyois ce qui reste de tous ces hommes.... Celui qui nous conduisoit nous fit remarquer le cercueil de Louis XII. qui fut surnommé par ses sujets le père du peuple; (oh! le beau titre lorsqu'il est donné par toute une nation, & que le tems a conservé ce nom dans le temple de l'immortalité!) il nous mena ensuite au cercueil du Grand Chef Henri IV. Voilà, nous dit-il, où repose le plus Grand Roi qu'ait eu la France. Les étrangers de toutes les nations, qui viennent ici, se prosternent devant ce héros; & j'en ai vu plusieurs verser des larmes sur sa fin tragique. Je demandai à notre conducteur où étoit Louis XIV. Le voilà, me répondit-il, à l'entrée de ce caveau. Pourquoi, lui dis-je, n'est-il pas avec les autres? — Il attend qu'un autre prenne sa place; & nous souhaitons qu'il reste encore longtems où il est; car notre Roi actuel nous gouverne avec tant de sagesse que nous voudrions qu'il fût immortel — & Louis XV. où est-il? — La maladie dont il est mort a empêché qu'on ne lui donnât la place de son grand père, & nous l'avons mis dans le fond de cet autre caveau que vous voyez. Je sortis de cet endroit lugubre, & je jetai ensuite un coup-d'œil sur quelques monumens en marbre que l'on a élevés dans ce temple; quelques-uns m'ont semblé assez bien exécutés; quant aux inscriptions latines ou françoises qui en faisoient explication, elles ne m'ont pas paru d'accord avec l'histoire....

Le dervis qui m'avoit fait voir les tombeaux me demanda si j'étois curieux d'examiner les raretés qui étoient dans le trésor de St. Denis; je lui répondis que cela me feroit plaisir; j'imaginai que

je trouverois des antiquités précieuses dans ce que l'on alloit me montrer : mais je fus fort-étonné, mon cher Tamar, de ne voir que des choses fort-ordinaires ; certaines sur-tout m'ont eu l'air d'une plaisanterie. Je demandai à celui qui étoit chargé de faire l'explication de ces curiosités, s'il croyoit à tout ce qu'il me disoit ; il m'affura qu'il en étoit persuadé ; je ne voulus pas le contredire. Je te parlerai une autre fois de ce trésor, ainsi que de tout ce qu'il renferme.

Je fus rendre il y a quelques jours une visite au Marquis de Je trouvai chez lui un homme fort-instruit, qui s'occupe des recherches sur les différentes révolutions que notre globe a éprouvées. Tout ce qu'il m'a dit à ce sujet, mon cher Tamar, m'a fait grand plaisir ; il me paroît avoir des notions certaines, & difficiles à réfuter. "Le globe, selon lui, a des époques fixes, où la terre & les eaux doivent changer la face de l'univers ; des nations entières ont été les victimes de ces révolutions ; le petit nombre d'hommes qui ont échappé à la destruction se sont ensuite renouvelés pour reformer d'autres nations absolument étrangères à celles dont ils descendoient. On ne fait que par tradition les évènements déplorables qui ont affligé l'espèce humaine ; & tout ce qui nous a été transmis à cet égard atteste que des volcans & des inondations ont incendié & submergé successivement toute la surface de la terre. Nous n'avons, me dit-il, pour nous retracer le tableau d'un monde détruit, que le déluge, où Noé se sauva avec huit personnes, & une quantité d'animaux de toutes espèces ; mais il y a tant d'obscurité & si peu de vraisemblance dans tout ce qui est rapporté à ce sujet, qu'il n'est pas possible d'y ajouter foi. On doit donc avoir recours aux lumières de la raison, pour tâcher de découvrir des vérités ensevelies dans la nuit des tems ; & cherchant à connoître par des preuves morales ce qui ne peut l'être par des preuves physiques, on trouvera parmi les nations naturelles

& celles qui n'existent plus des rapports frappans qui indiqueront leur origine. La navigation n'a pas peu contribué à perfectionner nos connoissances à ce sujet; il y a tout lieu de croire que les chinois & les égyptiens ont été un même peuple, c'est-à-dire, que l'une de ces deux nations a éclairé l'autre; la preuve en est dans les mœurs, & les usages connus des anciens égyptiens que l'on retrouve en partie chez les chinois d'aujourd'hui. Différens peuples de l'Amérique septentrionale ont une ressemblance étonnante avec les sauvages qui habitoient la Thrace; il n'est plus possible de douter que c'est par une révolution terrible que l'Afrique & l'Asie ont été séparée de l'Europe.

"C'est d'après ce bouleversement arrivé dans le globe que les hommes qui en ont été les témoins, frappés de terreur, transmirent cet événement à leur postérité; de là sont venus ces fables des égyptiens & des grecs, sur leurs faux dieux, sur leurs géans, & sur le Déluge de *Deucalion* & *Perra*. La vie troublée & inquiète que menaient ces différentes nations, n'étoient qu'une suite de la crainte que leur inspiroit une nouvelle révolution dans la nature; les nations qui n'ont point eu connoissance de ce bouleversement arrivé dans quelques parties du globe vivent beaucoup plus contentes. Les Otaitiens, les peuples d'Uliéta & des nouvelles Hébrides (Iles situées dans les mers du Sud) paroissent avoir ignoré ces époques funestes, où le globe a servi de théâtre à cette tragédie sanglante qui a fait périr des millions d'hommes.

"La religion des chrétiens annonce la destruction totale du globe que nous habitons; les païens étoient d'un avis contraire; suivant leur opinion le monde ne périssoit que pour être renouvelé; ils regardoient comme nécessaires, les inondations & les volcans; la nature, suivant eux, se renouveloit à ces époques, & reprenoit son état de vierge. Platon & une foule d'autres philosophes anciens assuroient qu'on ne mouroit point, que la

mort elle-même n'étoit qu'une renaissance, & le monde une plante qui ne périffoit jamais. Rien ne s'annéantit dans l'univers; ce qui nous paroît détruit n'est qu'un changement de forme. Le principe de vie se retrouve dans tout. C'est ce système, fans doute, qui a donné lieu à la Métempfycofe; cette doctrine de Pythagore me paroît celle qui a le plus approché de la vérité.

“On a beaucoup raisonné, & l'on raisonne encore sur l'éternité de Dieu; mais qu'a-t-on dit à ce sujet? des mots; l'âge du monde est incalculable; ce font des milliers d'années accumulées; cette longue période de tems ne peut être considérée que comme une très-petite partie du tout. (l'éternité) Les chinois donnent à leur empire une durée de plus de quarante mille ans; les égyptiens en faisoient de même du leur; les grecs ont imaginé l'histoire du Cachos, les juifs ont donné l'explication de la création du monde à leur manière; ce qu'il y a de vrai, c'est que notre globe a éprouvé, il y a huit à dix mille ans environ, une terrible révolution; ceux qui en furent les témoins devoient être dans une attente continuelle de leur annéantissement total; ceux qui échappèrent au danger vécurent errans; ils ne songeoient qu'aux besoins présens, fans s'occuper de l'avenir; ils se retirèrent sur des hautes montagnes pour éviter la fureur des eaux; ils s'accoutumèrent ensuite à descendre dans les plaines, & devinrent peuples chasseurs ou pasteurs; ils n'avoient point de demeures fixes; & les noms qu'ils prirent annoncent assez ce qu'ils étoient. *Hébreux*, signifie un passant, un homme qui mène une vie errante, *Abraham*, *Aberam*, *Aberaham*, ne vouloit dire autre chose qu'un peuple passant. Le nom d'*Ibériens* donné aux peuples d'Asie & d'Europe avoit la même signification que celui d'*hébreux*. Il paroît, suivant les renseignemens qui nous restent sur l'origine des nations qui se sont fixées, que les *Celtilières*, les *Cantabres*, les *Artabres*, les *Ibériens* & les *Insubriens* sont ces

peuples errans de l'Asie qui se sont rassemblés pour former différens corps de nation. *Strabon*, prétend que les *Ibériens* furent obligés de quitter la Colchide à cause des volcans & des tremblemens de terre qui ravagèrent ce pays; on a des exemples de ces bouleversemens dans la Sicile, lesquels on attribue à la colère de Dieu; mais qui ne sont autre chose que l'effet naturel des causes physiques & nécessaire au système de la nature.

"Je crois donc que toutes les nations d'Europe peuvent être regardées comme des arbres qu'on a transplantés; elles doivent presque toutes leur origine aux scythes & aux tartares. L'Afrique & l'Asie n'ont été dépeuplées que par ces émigrations continuelles. Ces peuples conquérans qui étoient errans & vagabonds dans leur pays, se sont policés & ont fondé ces empires que nous voyons régner aujourd'hui avec autant de gloire.

"Cette population européenne est l'ouvrage de la législation; elle s'est augmenté dans chaque pays en raison du sol, du climat, & du bon gouvernement. L'Egypte, la Chaldée, la Grèce ont été ce que nous sommes aujourd'hui; & nous deviendrons ce qu'ils sont maintenant. L'Empire de Chine est le seul qui paroisse s'être soutenu au milieu des différentes révolutions qu'a éprouvé le globe; & son ancienneté se perd dans la nuit des tems, malgré ce qu'en ont dit plusieurs de nos historiens sacrés, qui révoquent les annales chinoises, parce qu'elles ne s'accordent point avec la création du monde de Moïse, qui est la base de leur bien-être.

"Je ne suis point de l'avis de ceux qui regardent le premier âge du monde comme celui de l'âge d'or; il faudroit d'abord fixer l'époque de ce premier âge, & cela me paroît difficile, attendu qu'une chose qui doit avoir été de toute éternité ne peut pas avoir eu un premier âge; on ignore ainsi que je vous l'ai déjà dit celui du monde; toutes ces régions si fameuses dont les noms ont passé jusqu'à nous, ne subsistent plus; d'autres régions avoient sans doute précédé ces dernières,

mais elles nous sont inconnues. Le Père commun de toute la nature connoît seul les annales de l'univers, & il n'appartient qu'à lui de nous dévoiler ce secret. Si le monde a existé de tous tems il n'y a point d'âge d'or; peut-on appeler l'âge d'or celui où les grecs broutoient l'herbe pour appaiser leur faim où ils vivoient errans, n'ayant d'autres habitations que des antres ou bien d'épaisses forêts qui leur servoient d'asyles & de demeure? Peut-on appeler l'âge d'or la vie triste que mènent tous ces peuples qui habitent la nouvelle Irlande, la Terre de feu & quantité d'autres Iles qui se trouvent vers les pôles arctiques & antarctiques. La nature, il est vrai, a pourvu au nécessaire de tout ce qui existe; mais elle a besoin d'être aidée. L'arbre qui croît de travers devient droit lorsqu'on a soin de le ployer & de l'affujettir à prendre la forme qu'on veut qu'il ait. Les animaux les plus féroces s'appriivoient lorsqu'on les dompte pendant leur jeunesse. L'homme dans l'état de nature naît méchant; la preuve en est dans toutes les nations sauvages qui n'ont aucune idée de loix. C'est un sophisme abominable qu'a fait un philosophe moderne (estimable d'ailleurs) quand il a dit, que la vie sauvage étoit celle qui convenoit le mieux à l'homme, & la plus propre à le rendre heureux. *) On peut lui répondre par des exemples; que sont aujourd'hui ces fameux égyptiens, & ces grecs, sont-ils heureux? Si les européens dépendent des maîtres qu'ils se sont choisis, s'ils sont obligés de travailler pour payer les impositions & pour entretenir le luxe de ceux qui les gouvernent, ils ont au moins des jouissances; quelles sont celles des sauvages, & de tous ces peuples errans? J'entends dire à tous nos réformateurs que rien

*) M. l'Iroquois nous permettra d'être d'un sentiment contraire au sien. L'homme, sans devoir être sauvage, est destiné à l'état ambulant; il doit jouir de tout le globe & toujours voyager; c'est ce que nous prouverons dans un ouvrage intitulé: *quel fut la destination de l'Homme lorsque le Créateur le forma?* (Note de l'Editeur.)

n'est plus facile pour l'homme que de suivre ce que lui indique la nature. La nature n'indique rien ; elle a rendu les hommes propriétaires de tout ce qui existe sur la terre. Je trouve donc que c'est le chef-d'œuvre des législateurs d'avoir pu les accoutumer à obéir & à les contenir dans des bornes qu'ils pourroient aisément franchir s'ils vouloient faire usage de leurs forces ; car avant qu'on ait pu réussir à les former en société, combien de préjugés n'a-t-il pas fallu vaincre ? combien d'erreurs n'a-t-il pas fallu combattre ? La conduite du genre humain a été de tout tems très-difficile, & l'on doit savoir gré à ceux qui y ont réussi.,

Que penfes-tu, Tamar, de toutes les opinions de cet homme ? Je croyois que nous étions heureux ; il m'a presque prouvé le contraire ; & j'avoue que les commodités de la vie dont on jouit ici sont bien-attractives. Il est certain que nous ne voyons pas parmi nos frères cette gaieté qui règne chez les européens ; nous avons tous une disposition à la tristesse ; nous manquons souvent du nécessaire ; nous vivons au jour le jour, & nous sommes d'un caractère fort-inconstant, à cause de la vie errante que nous menons. Notre paresse naturelle nous prive de la connoissance des arts & des sciences ; l'étude de ces dernières me paroît nécessaire au bonheur de l'homme lorsqu'il fait en faire un bon usage. Je reviendrai encore sur cet article intéressant ; je dois avoir une conversation avec ce savant sur la vie errante & sauvage des premiers peuples, ainsi que sur l'institution des mystères & de la religion des anciens. Nous devons aussi nous occuper de la recherche, & des rapports qui se trouvent entre le langage des peuples qui habitent toutes les Iles de la mer du sud, & celui des nations connues. Dans le Vocabulaire donné par ce fameux capitaine Cook, sur la langue des Iles de la société, on trouve des mots *grecs*, *latins* & *allemands*. Comme nous avons dans notre dialecte différentes expressions semblables à celles des scythes & des tartares.

Les grands chefs des françois ont une fille aînée qui est très-vieille, car on l'a dit âgée de plus de neuf cent ans; (c'est l'Université de Paris) elle auroit été chargé il y a quelques siècles de s'occuper des recherches sur l'origine des langues des îles de la société; mais depuis qu'on a reconnu que son grand âge la faisoit quelquefois déraisonner, & quelle tient toujours à ses anciennes opinions, on ne la consulte plus; on la laisse tranquillement argumenter sur quelques points de religion, & tenir école de syllogismes. Cette vieille fille accouche tous les ans de plusieurs enfans qu'on nomme des docteurs de Sorbonne; ces derniers tiennent de leur mère; ils veulent maîtriser les opinions; & lorsqu'ils s'assemblent avec leurs frères pour décider quelques questions théologiques, ils ne sont jamais d'accord; ils se disent presque toujours des injures, & l'esprit de parti l'emporte souvent sur la raison & le bon sens.

L'Université & ses enfans sont les ennemis décidés des gens de lettres & des philosophes; la guerre est toujours déclaré entr'eux. Le public est pour les derniers; il ne lit que très-peu les ouvrages des premiers, à moins qu'il ne soit attaqué d'insomnie.....

A propos d'insomnie, il vient de paroître ici une nouvelle secte; ce ne sont point des philosophes ni des docteurs de Sorbonne, ce sont des chymistes: ils ont trouvé le moyen de composer une poudre qui endort profondément ceux qui en prennent, & ils profitent de ce sommeil pour s'emparer de leur argent & de leur bijoux. On a ri au commencement de ce tour; mais comme beaucoup de gens outre la perte qu'ils ont faite de leurs effets, se sont trouvés fort-incommodés, la police fait les plus grandes recherches sur ces phyficiens narcotiques, pour les empêcher de continuer à faire leurs expériences. On dit que beaucoup de ces messieurs sont déjà passés en Angleterre, & que les ministres britanniques veulent les envoyer servir comme volontaires sur

la flotte espagnole, afin d'endormir ces derniers pendant que les flottes angloises iront & viendront sur le grand Océan. Toutes les ruses sont bonnes à la guerre, & je trouve celle-ci assez plaisante. La France devroit en faire usage contre l'Amiral Rodney....

Les plaisirs du Carnaval sont très-brillans; la Souveraine des françois se rend quelquefois au bal de l'opéra, lorsqu'on sait qu'elle doit y venir cela attire beaucoup de monde; cette Princesse est généralement aimée & mérite de l'être. Pour moi, Tamar, je ne manque jamais l'occasion de me trouver où elle est lorsque je le puis; mais elle ne paroît jamais au Bal que masquée; cependant comme elle connoît l'empressement du Public à la voir, elle a la complaisance de se montrer de tems à autre dans une loge à visage découvert. Si les hommages d'une nation peuvent flatter une souveraine, celle des françois doit être contente de ceux qu'elle reçoit de la part de ses sujets, & même des étrangers; elle réunit tous les suffrages. Je voudrois qu'on élevât un temple à cette auguste Reine, & qu'elle fût la déesse qu'on iroit y adorer; je serois l'apôtre de cette nouvelle religion, & j'irois la prêcher à nos cinq nations.

Je m'amusai beaucoup il y a quelques jours dans un souper; il y avoit un novelliste qui s'avoit ce qui se faisoit dans tous les pays; on lui demanda ce qui se passoit à Rome; le Pape, répondit-il, fait faire des prières publiques pour la conversion d'un prince chrétien qui veut devenir tolérant, & obliger tous les dervis de renoncer à l'état de paresse qu'ils ont embrassé, pour devenir des hommes utiles — Avez-vous des nouvelles de l'Espagne? — Oui, la sainte inquisition va être rétablie; il a été décidé dans un conseil d'état tenu à Madrid que c'étoit le seul moyen de rendre le ciel propice aux armes espagnoles. pour prendre Gibraltar — Que fait le Roi de Prusse? Semblable à la fourmi il remplit ses greniers de grains, & ses coffres d'or, & il attend tranquillement l'occa-

sion d'augmenter sa puissance de quelques provinces de Pologne, qu'il juge absolument nécessaires à l'arrondissement de ses états — Savez-vous ce qui se passe en Russie? — Belle demande! C'est en ce moment *Pétersbourg* qui est le centre de la politique, cette *grande Cathérine* attire les regards de toutes les nations; elle veut rendre les grecs indépendans; elle a imaginé une neutralité armée; elle police les tartares de Crimée; elle fait trembler sur son trône le descendant de Mahomet: en voilà bien assez, je crois, pour une *arrienne*.... Avez-vous quelques nouvelles de l'Amérique? Oui, les anglois ont trois armées dans ce pays; la première est prisonnière de guerre, *) la seconde est prête à l'être, & la troisième ne tardera pas à être mise en fuite — Quelle idée avez-vous de cette guerre? croyez-vous que nous serons vainqueurs? Etes-vous d'opinion que nous pensons à une descente en Angleterre? — Je n'en crois rien; les têtes de nos ministres sont mieux organisées qu'elles ne l'étoient jadis. Nous préférons d'obliger les anglois d'épuiser leurs ressources; ils commencent à manquer d'argent; leur crédit s'épuise, & ils seront obligés avant peu de convenir qu'ils ont eu tort de commencer cette guerre; ils en feront pour tous les frais, & perdront leur procès avec l'Amérique. Quelle idée avez-vous de la campagne maritime prochaine? — Les flottes partiront des ports, de Londres, de Brest & de Cadix; elles se promèneront sur l'Océan pendant la belle saison; après elles rentreront chez elles. Les anglois accuseront les vents, les françois leurs alliés; & les espagnols St. Jean de Compostelle; — Gibraltar fera-t-il pris? — Non — pourquoi? — Parce qu'il est

*) Ce nouvelliste veut sans doute parler de l'armée du Général Bourgoyne & du Général Cornwallis; il prédit d'avance ce qui est arrivé à ce dernier; quant à la troisième il pourroit aussi avoir raison, car les généraux de Rochambeau & Washington, dont les forces sont réunies, pourroient bien faire un mauvais parti aux anglois.

imprenable. Le nouvelliste tira sa montre; il est minuit, nous dit-il, j'ai un rendez-vous avec une femme de la cour, qui dispose de tous les emplois qui sont dans le département d'un de nos ministres, c'est une excellente protection; il se leva de table & partit comme un éclair. Nous rîmes beaucoup de l'originalité de celui qui nous avoit fait le tableau de la situation des affaires de l'Europe; & l'on convint que parmi toutes les folies qu'il nous avoit dites il se trouvoit des vérités.

Je te dirai, Tamar, que je suis toujours étonné de la sécurité des françois sur la guerre ruineuse qu'ils ont à soutenir; on ne s'apperçoit point ici de cela; tous les plaisirs se succèdent avec une rapidité étonnante; on ne pense qu'à s'amuser, les spectacles & les bals sont toujours remplis; on imagine chaque jour quelques nouveautés pour distraire le public; & ce dernier les fait avec la plus grande avidité. Je crois qu'il n'y a pas dans l'univers de pays comme celui-ci; ceux qui ont de l'argent peuvent y jouir de tous les plaisirs de la vie, sans en avoir les désagréments; il est vrai que beaucoup abrègent la durée de leurs jours; mais ils ont pour principe qu'une vie courte & bonne est la meilleure.

Mon voyage d'Allemagne est retardé; je ne fais pas même s'il aura lieu; quelques circonstances que je te dirai une autrefois m'empêcheront peut-être de le faire; cependant cela n'est pas encore décidé; je t'écrirai ce que j'aurai résolu à ce sujet.

Voilà bien du tems que je n'ai reçu de tes nouvelles; je suis inquiète de toi & de ta santé. J'espère qu'il y a en route quelques-unes de tes lettres pour moi; je les attends avec impatience, & suis comme toujours, mon cher Tamar, ton fidèle ami Mateck.

Paris le 26 Février 1781.



LETTRE

TRENTE-SEPTIEME.

TAMAR à MATECK.

J'ai reçu, mon cher Mateck, une quantité de tes lettres à-la-fois; la dernière est datée du 5 Octobre 1779; & c'est la vingt-deuxième que tu m'écris depuis que tu es en France. Ne sois pas étonné si ma correspondance n'est pas aussi active que la tienne; tu as beaucoup de choses à observer dans le pays que tu habites; il n'en est pas de même du nôtre. Tu connois la vie uniforme que nous menons; elle ne ressemble point à celle des européens, & n'offre pas cette variété de mœurs, de coutumes & d'usages: je me bornerai donc à te communiquer mes réflexions à ce sujet. J'aurois fait partir cette lettre, il y a longtems; mais nous avons manqué d'avoir la guerre avec les *mitassins* & les *esquimaux*, & je voulois te marquer les suites de cette affaire; mais elle s'est terminée sans répandre de sang. Voici quel en étoit le motif: ces deux nations étoient venues former des établissemens au nord des lacs *Ontario* & *supérieur*. Ils ont attaqué quelques-uns de nos frères qui, n'étant pas assez forts pour leur résister, se sont retirés dans l'intérieur des terres. Lorsque nos chefs apprirent ces hostilités, ils rassemblèrent nos cinq nations; après qu'ils nous eurent harangués, on leur répondit par le cri de guerre. Nous marchâmes au nombre de cinq mille hommes pour combattre ceux qui avoient rompu la paix; mais ils n'attendirent pas notre arrivée; ils abandonnèrent les différentes habitations qu'ils avoient déjà formées, & retournèrent chez eux par la *Baye James*, où ils avoient laissé leurs canots. Nous sommes résolus de former une peuplade considé-

Tom. III. D

nable dans ce même endroit situé entre le lac *supérieur* & le lac *Oninipigon*. Nous pourrions communiquer de cet endroit par la rivière de *Nelson* dans la Baye d'*Hudson* & pénétrer, lorsque nous le voudrons, dans les terres situées au 70 : degré, où nous savons qu'il y a une quantité de Castors ; car cette chasse ne vaut plus rien dans tout le Canada. Lorsque tu reviendras dans notre pays, tu trouveras une partie de nos cinq nations rassemblées en corps : il seroit plaisant que cet établissement fût le commencement d'un empire ; c'est ainsi qu'on a vu naître *Athènes*, *Carthage* & *Rome*.

Tu me paroîs étonné que ce ne soit point l'amour de la gloire qui conduit les européens lorsqu'il s'agit de se battre pour la patrie. Les guerres qui se font maintenant dans les pays où tu es ne sont plus des guerres de nations ; elles n'ont pour objet que d'augmenter la puissance des grands chefs, & ces derniers ne regardent plus aujourd'hui les hommes qu'ils gouvernent que comme des machines qu'on fait mouvoir au moyen du ressort despotique, dont le mécanisme s'est beaucoup perfectionné depuis deux siècles environ. Au reste il me paroît que ces nations policées ont autorisé leurs souverains à les traiter de la sorte, par le trafic honteux que les premières ont fait de leur liberté : celui qui se vend mérite d'être traité en esclave. Chez les grecs & les romains, mon cher Mateck, on ne voit aucune trace de ce trafic honteux. Cette phalange & ces légions si redoutables n'étoient composées que d'hommes libres ; on marchoit à la guerre sans autre motif d'intérêt que celui de servir sa patrie ; chez les romains c'étoit un honneur que de porter le nom d'*Evocati* ou de *Vétérans* : on faisoit le plus grand cas de ces vieux guerriers ; ils marchaient de nouveau à l'armée lorsqu'il s'agissoit de quelques expéditions importantes ; les généraux grecs & romains les plaçoient dans les postes d'honneurs les jours de combat, & c'étoit presque toujours ces troupes d'élites qui déterminoient la victoire ; elles ne recevoient pour toute récompense qu'une augmentation de paie, ou un partage dans le butin ; ceux qui vouloient continuer le service

étoient avancés en grade militaire; on ne connoissoit point alors toutes ces marques de distinction dont tu me parles; il n'y avoit que les généraux à qui l'on décernoit les honneurs du triomphe. Suivant mon opinion un officier & un soldat qui se battent bien ne font que leur devoir; si l'on accorde des distinctions aux premiers, il faut aussi en accorder aux seconds; car ce sont ces derniers qui fixent la victoire, & les bonnes dispositions du général préparent les moyens de vaincre.

Je suis de ton avis sur l'abus que l'on fait dans le pays où tu es des récompenses militaires; on ne devrait jamais les accorder qu'à des guerriers qui porteroient sur leurs corps de nobles cicatrices, qui annonceroient les différens combats où ils se sont trouvés. Je me souviens, dans la dernière guerre que les françois ont faite dans notre pays, que beaucoup de leurs officiers se sont plaints des injustices qui se faisoient à cet égard. Je pense qu'il vaudroit mieux n'en point accorder; mais ce sont des fers avec lesquels on enchaîne les européens.... Les anglois, comme tu l' observes très-bien, ne connoissent point ces sortes de décorations: c'est l'amour de la gloire & de la liberté qui leur fait sacrifier leur vie pour la patrie. Les Rodney, les Hood, les Howe, les Walsingham, ainsi que cet illustre guerrier qui défend Gibraltar, sont plus flattés des éloges de leurs concitoyens que d'un ruban bleu, rouge ou jaune, prodigué indistinctement, & souvent déshonoré par ceux qui le portent. Lorsque le brave Montcalm reçut cette décoration de la part du Grand Chef des françois, cela fit peu d'effet sur nous; c'étoit lui seul que nous aimions; & ce large ruban rouge qui lui fut envoyé, pour une marque distinctive de ses services, n'augmenta pas notre estime pour lui.

J'ai vu, mon cher Mateck, dans l'histoire grecque, que chez les athéniens un militaire ne jouissoit du privilège de *Vétéran* qu'à l'âge de quarante ans; c'étoit le terme prescrit par la loi; chaque citoyen depuis dix-huit jusqu'à vingt ans prenoit des leçons sur l'art de la guerre; il y avoit des écoles établies à cet effet à Athènes & dans

l'Attique; ces jeunes militaires alloient ensuite dans les armées & dans les camps exercer leur valeur: lorsqu'il y avoit guerre on les plaçoit dans les endroits les plus périlleux; quand ils s'y distinguoient par quelques actions d'éclat, on les incorporoit dans les vieilles troupes; on regardoit alors comme un honneur, ce qui n'en est plus un aujourd'hui parmi les européens; du moins, suivant, ce qu'on m'a dit, ce n'est plus une jeunesse choisie qui se livre à la profession des armes, ce sont le plus souvent des hommes ramassés au hasard ou des citoyens que l'on force à servir malgré eux; les uns sont soldats, m'a-t-on dit, en naissant; d'autres sont obligés chaque année de tirer au sort; on apprend ensuite à ces nouvelles milices les premiers élémens de la guerre; ce sont des automates que l'on dresse à marcher, à remuer, à mouvoir leur tête, leurs bras, leurs jambes; & lorsque ces mannequins sont bien dressés à toutes les attitudes qu'on croit nécessaires à l'art sublime de la Tactique, on les incorpore dans les différens corps. Suivant ce que m'a raconté un officier anglois, qui a servi dans la dernière guerre d'Allemagne de 1757, ce ne sont plus les soldats qui remportent les victoires, c'est le canon; ces machines infernales gagnent aujourd'hui les batailles; celui qui en a le plus est presque toujours sûr de vaincre. Si les anciens généraux grecs & romains pouvoient ressusciter, ils feroient fort-étonnés de voir de quelle manière on se bat maintenant; ils le feroient encore davantage de trouver leurs descendans réduits à cet état d'esclavage dans lequel on les tient; ils demanderoient ce que sont devenus ces fiers *athéniens* & ces *lacédémoniens*... les *Marins*, les *Fabius*, les *Sylla*, les *Pompée*, les *César*; chercheroient Rome dans Rome; où sont, diroient-ils, ces *Sénateurs*, ces *Chevaliers*, ces *Prêteurs*, ces *Tribuns*, ces *Légions*, & ce *peuple romain*, qui avoient soumis une partie des nations de l'univers connu alors? Mais quelle seroit leur surprise, mon cher Mateck, lorsqu'on leur montreroit le Trône des Césars occupé par le *Pontife des chrétiens*, les *Sénateurs* représentés par des sous-pontifes, les

chevaliers par des dervis de toutes les espèces, les tribuns par des *archevêques* ou des *évêques*, les légions par des *sbires*, & le peuple romain, par une populace dont toute la puissance & la force consistent dans des bulles, des excommunications, des indulgences, &c, &c. Je ne crois pas que les Annales du monde aient jamais offert une pareille métamorphose. Voilà près de mille ans qu'elle dure. Les empires des égyptiens, des grecs, des perses & de tant d'autres nations ont été détruits ; mais d'autres empires leur ont succédé ; celui de Rome l'a été aussi ; mais il s'est soutenu depuis par une espèce de prestige, & par la terreur que les successeurs des Césars ont inspirée aux nations, en leur parlant au nom du Grand Chef de l'Univers. La République romaine a vaincu des rois, a disposé des couronnes & des empires. Rome moderne, sans combattre, s'est attribué le même droit. Le Pontife des chrétiens a vu au pied de son trône des souverains qui venoient recevoir leur couronne de ses mains ; d'autres se rendoient près de lui pour réclamer des empires qu'on leur avoit enlevés ; d'autres enfin furent déposés par l'autorité que s'étoit arrogé le grand-prêtre des chrétiens, de disposer à son gré des empires, & d'en priver ceux qui refusoient de reconnoître l'autorité des souverains pontifes. *)

*) Grégoire VII. fut le premier Pape qui s'arrogea le droit de déposer les empereurs & les rois, & de dispenser leurs sujets du serment de fidélité qu'ils lui devoient. Cent-dix européens furent convoqués par ce pontife pour donner leurs avis sur la conduite qu'on devoit tenir à l'égard de Henri IV, Empereur d'Allemagne, qui régnoit alors. On décida que le Pape avoit le droit de priver de la couronne son légitime souverain, car les pontifes reconnoissent les empereurs pour tels ; mais le Cardinal de Hildebrand, qui vouloit se rendre indépendant, trouva le moyen de se faire élire par la faction du peuple sous le nom de Grégoire VII, malgré les cardinaux qui ne purent empêcher cette élection, & l'Empereur Henri IV, qui n'en eut aucune connoissance.

Les suites funestes qu'eut l'élévation d'Hildebrand à la Papauté sont assez connues ; & si les pontifes ont continué de former des prétentions ridicules, c'est la

Je ne puis cependant, Mateck, m'empêcher d'admirer la politique de cette cour de Rome, & la manière dont elle a soutenu cet édifice de puissance dont les fondemens ne sont appuyés que sur la crédulité des peuples qui s'est conservée jusqu'à présent malgré toutes les atteintes qu'on a portées

faute des souverains qui les ont autorisés à se conduire comme ils ont fait; en s'avilissant par des démarches qui déshonoroient la majesté du trône. Ce même Henri IV, qui aurait dû punir Hildebrand, pour être monté sur le trône pontifical sans son aveu, eut la foiblesse de confirmer son élection, & de se soumettre ensuite à une pénitence odieuse & indigne d'un empereur.

Grégoire VII, non content d'avoir secoué le joug des empereurs, & de s'être rendu indépendant, osa encore excommunier son souverain & ses adhérens; & souleva contre lui tous les princes d'Allemagne. Henri, qui aurait dû punir du dernier supplice ce sujet rebelle, préféra de temporiser; & pour fléchir son ennemi il consentit de se rendre à Rome en pénitent: il entreprit ce voyage au mois de Décembre de l'année 1076, avec l'impératrice son épouse, & son fils âgé de deux ans seulement. Après de longues fatigues il arriva à Canossa, place impériale appartenante à Godfroi & à Maltide, où était alors le Pape. On laissa entrer l'Empereur à la première porte, & on l'enferma seul en-dedans, pendant que ceux qui l'accompagnoient furent laissés au-dehors. On lui fit entendre qu'il n'y avoit point de remission à espérer pour lui, s'il ne jeûnoit pendant trois jours, & ne consentoit à demeurer chaque jour depuis le matin jusqu'au soir, pieds nus dans la neige, & ne promettoit de demander ensuite pardon de ses fautes au Pape. Tout cela fut exécuté à la lettre. Grégoire reçut le quatrième jour son souverain avec toute la hauteur d'un conquérant; il lui donna l'absolution, & fit son accomodement avec lui. Tous les princes d'Italie furent indignés du traitement fait à l'Empereur; ils blâmèrent ce qu'il avoit fait, & détestèrent l'orgueil outré du Pontife.

Henri IV sentant la faute qu'il avoit commise, se déclara de nouveau l'ennemi de Grégoire VII; une guerre terrible en fut la suite. Rodolphe, Duc de Souabe, est élu empereur à la place de Henri; le premier est vaincu dans deux batailles. Pour le consoler de son infortune, Grégoire lui envoya une couronne avec ces mots: *Petra dedit Petro, Petrus Diadema Rodulpho*. Henri, pour agir de représailles, fit assembler à Maïence tous les évêques d'Allemagne;

à son pouvoir & les progrès que la philosophie a faits depuis un siècle.

Tu me dis dans quelques-unes de tes lettres, que l'autorité des papes est à la veille d'éprouver une révolution ; mais je crois, Mateck, que la politique des grand chefs d'Europe exige qu'ils

ils furent consultés pour savoir si le Pape avoit le droit d'ôter la couronne à un empereur, & si ce dernier au contraire ne pouvoit pas déposer un pape. Les vœux furent en faveur de Henri. Hildebrand fut jugé indigne de la thiare par sa conduite & par les attentats qu'il avoit commis. Le Cardinal Wiberti, ou suivant d'autres Gilbert, archevêque de Ravenne, homme de mérite, fut élevé à la Papauté sous le nom de Clément III. Rodolphe qui soutenoit toujours le parti de Grégoire, fut défait, & perdit la main droite dans une troisième bataille qu'il livra à Henri IV, près de Merisbourg en 1080, au mois d'Octobre. L'Empereur délivré de ce compétiteur n'en fut pas plus tranquille ; il eut encore de longues guerres à soutenir contre ses fils & contre les papes. Pascal II. renouvella les persécutions contre lui, & confirma tout ce qui avoit été fait par Grégoire & Urbain II. Pascal cita l'Empereur pour comparoître à Rome, soit en personne ou par ambassadeur ; Henri refusa de faire l'un & l'autre ; il fut de nouveau excommunié en 1102. Son fils qu'il avoit fait couronner roi des romains oubliant tout ce qu'il devoit à son père feignit d'écouter les devoirs de la religion de préférence aux droits de la nature, il se rangea du parti du Pape.

L'Empereur qui étoit brave, se prépara à disputer la couronne impériale à son fils. Ce dernier en fit autant ; deux armées furent mises sur pied & se joignirent près de Ratisbonne. Henri se trouvant trop foible ne jugea pas à propos d'engager la bataille, & se retira vers le Duc de Bohême. Pendant ce tems le fils marcha avec son armée vers Spire où étoient les trésors de son père & s'en empara ; ce prince enflé de ses succès convoqua à Maïence une assemblée de tous les princes d'Empire. Sur cette nouvelle Henri IV. marcha avec une armée formidable qu'il avoit levée pour soutenir ses droits ; mais sa tendresse paternelle lui fit écouter les propositions de son fils, qui feignant d'être repentant de ses fautes, vint se jeter à ses pieds. L'Empereur attendri, l'embrassa & lui pardonna. Ce fils dénaturé après cette feinte réconciliation, attire son père à Bingen, où il l'enferme comme prisonnier ; il part pour Maïence où il engage les légats du Pape à fulminer de nouveau les excommunications contre son père, & la Diète assemblée

soutiennent cet édifice, il faut au peuple du merveilleux; les prêtres des païens, étoient, je crois, pour la plupart aussi incrédules que le sont certains prêtres des chrétiens dont tu me parles; ces premiers ne croyoient point aux aruspices, aux entrailles palpitantes des victimes qu'on

d'un commun accord, dépouille Henri IV. de la dignité impériale. Les archevêques de Maïence, de Cologne & l'évêque de Worms furent députés vers l'Empereur à Bingen, pour lui annoncer cette nouvelle, & lui demander la couronne & les autres ornemens impériaux. Henri IV. indigné de ce procédé refusa de faire ce qu'on exigeoit de lui; il se retira dans un de ses appartemens, s'y revêtit de ses ornemens royaux, & retournant vers les députés, il leur parla ainsi: "Messieurs, voilà ces marques royales dont Dieu & les princes de l'Empire d'un consentement unanime m'ont revêtu; je dois croire que vous n'entreprendrez pas de m'en dépouiller; néanmoins si vous ne craignez ni la colère de Dieu, ni le reproche éternel de cette injure, vous pouvez porter vos mains sur votre souverain. Nous ne sommes pas en état de nous défendre contre la violence." Ce discours qui toucha sensiblement les commissaires n'empêcha pas que, sans respect pour la personne sacrée de leur maître, ils lui ôtèrent sa couronne; ensuite le tirant de la chaise, où il étoit assis, ils le dépouillèrent de ses habits royaux. Pour se justifier de cette horreur ils dirent qu'ils y étoient autorisés par le Pape, qui les avoit déchargés de leur serment de fidélité. Ce Prince, un des plus puissans de l'Europe, se vit tout-à-coup réduit à la plus affreuse misère; il sollicita un canonicat à Spire, qui lui fut refusé. Tous ses malheurs ne l'abattirent point; il trouva le moyen de tromper la vigilance de ses gardes; descendit le Rhin jusqu'à Cologne, où il fut reçu & reconnu pour légitime Empereur; il alla rassembler dans les pays-bas des troupes, que ses amis avoient levées pour le rétablir; il revint à Liège d'où il écrivit à tous les princes chrétiens pour les intéresser dans sa cause, qui étoit la leur; mais la mort l'empêcha de se venger de l'ingratitude d'un fils & de la perfidie de la cour de Rome.

Peut-on douter, d'après ce fait historique, que l'Empereur actuel soit bien autorisé à secouer le joug des papes? Combien ces souverains n'ont-ils pas à craindre des entreprises d'une puissance qui a osé se permettre de pareilles horreurs! Il ne faut qu'un génie turbulent élevé sur le trône pontifical, pour

immoloit, ni aux merveilles opérées par leur Jupiter Olympien; mais toutes ces cérémonies étoient imaginées pour en imposer à la multitude, les mystères ont été, je crois, absolument nécessaires dans toutes les religions; c'est par ce moyen qu'on est parvenu à rassembler dans les cabanes toutes ces nations qui de barbares qu'elles étoient sont devenues policées; & qui après qu'elles ont été éclairées sont devenues barbares. Je suis d'opinion que la première puissance, qui a gouverné les hommes, a été les prêtres; l'histoire nous offre une preuve de cette vérité chez les égyptiens, les phéniciens, les chaldéens, les perses, les grecs & les romains; chez toutes ces nations les prêtres & les mages avoient le souverain pouvoir & les souverains étoient dans leur dépendance. Les usages religieux, les fêtes, les cérémonies n'ont été inventées que pour le peuple, pour lui en imposer davantage; il n'y avoit que certaines personnes qui pouvoient être initiées dans les mystères de ces différentes religions; c'est ce qui forma l'ordre des prêtres; ces derniers étoient les seuls qui pussent avoir une correspondance directe avec les dieux, dont ils transmettoient ensuite les ordres. Ce qui me fait croire que la révolution qui nous a séparés des européens, des asiatiques & des africains, est fort-ancienne, c'est que les peuples qui habitent les deux Amériques, n'ont rien dans leurs cérémonies religieuses qui soit analogue

renouveler ces querelles de religion. Tous les papes ne ressemblent pas à Benoît XIV, à Ganganelli & à Pie VI.

(Les lecteurs trouveront cette note un peu longue; mais on a cru, dans les circonstances présentes, leur faire plaisir de remettre sous leurs yeux une anecdote qui peut servir à justifier tout ce que fait Sa Majesté Impériale en les mettant à portée de juger les entreprises dangereuses de la cour de Rome, & les prétentions qu'elle a formées depuis huit-cents ans contre l'autorité temporelle des souverains. Une chose assez remarquable, c'est la conformité des deux époques; c'est en 1080 que Grégoire VII déposa Henri IV; c'est en 1780 que Joseph II, Empereur a commencé d'exécuter son projet pour soustraire tous ses états à l'autorité des pontifes de Rome. (Note de l'éditeur.)

avec celles des égyptiens & des autres nations dont le culte & la religion ont été connus.

Je suis d'opinion que les loix & les différentes législations tirent leur origine de la mythologie des païens. Toutes les fêtes des égyptiens avoient pour objet de célébrer l'agriculture, & de retracer le souvenir des bienfaits que l'on avoit reçus des dieux, auxquels on attribuoit le bonheur dont on jouissoit; les prêtres avoient grand soin de persuader aux peuples que c'étoit à ces différentes divinités qu'on étoit redevable de l'état heureux de la société dans laquelle on vivoit.

Les chinois ont encore aujourd'hui des fêtes absolument semblables à celles que les grecs avoient instituées en l'honneur de Cérès. Si les européens & ces chrétiens, dont tu me parles, remontoient à l'origine de leurs mystères, de leurs fêtes & de leurs cérémonies, ils en trouveroient les premières institutions chez ces nations d'Asie qu'on ne connoît plus aujourd'hui que de nom, à l'exception cependant des chinois que je regarde comme les seuls peuples qui ont échappé au naufrage qui a fait périr la moitié du globe.

Tout ce qui existe, mon cher Mateck, sur la terre: hommes, animaux, plantes, naît avec le genre de la vie & de la mort. Chacun de ces êtres animés ou inanimés augmente en valeur jusqu'à une certaine période; ensuite, par un pouvoir inconnu, il se rapproche du tout dont il faisoit partie. (la terre) Cette dernière reçoit dans son sein tout ce qui en étoit sorti; & ces grecs, ces romains fouloient peut-être dans ce moment à leurs pieds les cendres de cette quantité de héros qui ont fait trembler l'Univers. L'éternité existe dans la matière; cette dernière meurt & renaît tour-à-tour. Je crois que l'histoire du phénix dont parlent les anciens n'étoit que l'emblème de l'éternité du monde.

J'ai lu avec plaisir l'abrégé que tu m'as envoyé d'un système sur la manière dont la terre a été formée. Ce globe de verre fondu me paroît une idée assez ingénieuse; au moins est-il aussi vrai-

semblable que cette masse énorme imaginée par
 Descartes, & qui fut ensuite brisée par le Grand
 Chef de l'Univers. J'ai communiqué ta lettre à
 un navigateur anglois qui s'occupe aussi d'astrono-
 mie ; il voudroit connoître tout le développement
 du système dont tu me parles. Il veut écrire en
 France pour se procurer cet ouvrage. Nous avons
 causé ensemble sur les Epoques de la Nature dont
 tu fais mention dans ta onzième lettre ; voici ce
 qu'il me dit à ce sujet : „notre terre s'élance par
 „une matière subtile ; (quelques-uns croient que
 „c'est la lumière) nous perdons tous les jours
 „quelque chose, & notre année se raccourcit à
 „chaque révolution ; la preuve en est dans la
 „diminution de l'angle que fait l'écliptique avec
 „l'équateur. Les irrégularités qui se trouvent
 „dans la lune ne peuvent pas toujours être apper-
 „çues ; on fait seulement qu'il y en a une qui
 „tombe toujours du même côté. On est assuré
 „maintenant que la célérité de la lune augmente,
 „& qu'il en sera de même de la terre. Quelques
 „phyficiens prétendent qu'une comète bien-
 „faisante viendra réparer la perte qu'aura fait la
 „lune & la terre ; mais qui réparera ensuite celle
 „que nous aurons fait éprouver à cette comète ?
 „D'après les idées que je me suis formées du
 „système planétaire, je crois que tous les corps
 „sont entraînés, par des loix nécessaires, à un
 „déperissement total ; & que la matière qui reste
 „ne pouvant plus agir par elle-même, sert à
 „augmenter le volume de quelques autres
 „planètes. Par les observations de la marine il
 „est prouvé que les étoiles, qu'on croyoit fixes,
 „ne le sont point ; elles sont sujettes à des révo-
 „lutions considérables, qu'on soupçonne être
 „causées par le mouvement de quelques-unes de
 „ces étoiles autour de quelques autres ; de sorte
 „qu'on pourroit le croire des planètes qui ne
 „diffèrent de celles qui nous sont connues que
 „par la lumière, qui leur est propre, & par leur
 „grandeur. Tous ces corps immenses, s'ils ne
 „sont pas multipliés à l'infini, doivent suivre les
 „loix de l'attraction, s'attirer réciproquement par
 „un mouvement accéléré d'un certain centre, &

„s'écrouler ensuite en une masse, ou un chaos
 „effrayant. Suivant une autre opinion, le dépé-
 „rissement de tous les corps pourroit provenir de
 „la matière subtile dans laquelle ils nagent, &
 „qui dissoudroit rapidement les comètes & les
 „planètes avec plus de lenteur, pour les ramener
 „ensuite à leurs différens soleils, afin de les ali-
 „menter de nouveau. La comète semble nous
 „indiquer cette destruction; car toute la matière
 „qui forme sa queue, paroît perdue pour elle;
 „elle peut se montrer à nos yeux pendant
 „plusieurs siècles; mais toujours plus allumée,
 „& dans son dépérissement nous ne la verrons
 „plus que comme simple queue, ensuite comme
 „brouillard, ce qui fera alors son anéantissement
 „total. Par les différentes observations faites à
 „Greenwich, une de ces comètes doit paroître en
 „1786 en 1790; elle pourra servir à déterminer
 „les opinions de nos astronomes sur ce
 „phénomène. „

Cet anglois, mon cher Mateck, croit comme
 ton philosophe françois, que les soleils sont les
 pères des planètes, & qu'ils les lancent de leur
 centre pour les couvrir ensuite comme les
 oiseaux couvent leurs œufs; & qu'au bout de
 quelques mille années il sort de ces globes, des
 milliers d'atômes de toutes les espèces, comme
 il sort des œufs des animaux volatils de tant de
 formes différentes.

J'ai aussi raisonné avec cet anglois sur la création
 du monde inventée par le philosophe Moïse.
 L'objection que tu fais au sujet de la lumière qui
 ne fut créée que le quatrième jour ne me paroît
 pas juste, car le soleil ne fait pas la lumière.
 Newton & d'autres philosophes forment cette
 dernière de cette matière subtile qu'on n'a encore
 pu définir, & qui paroît indépendante du soleil.
 Au reste ce Moïse n'est pas l'inventeur de tout
 son système; il a pris beaucoup de choses des
 égyptiens & des bramines indiens. Tu peux te
 procurer des renseignemens à ce sujet dans le
 pays où tu es, car on dit que le Grand Chef des
 françois possède une Bibliothèque considérable, où
 l'on trouve tous les livres qu'il est possible de

desirer. Je suis étonné que dans tes lettres tu ne m'aies pas fait mention de cet endroit; il est certain cependant qu'il existe; car l'anglois *John Johnston* m'en a parlé, & m'a dit y avoir été lors de son voyage en France.

Je suis on ne peut pas plus content, Mateck, de ta manière d'observer les mœurs, les coutumes & les usages des européens. Quant à toutes ces contradictions que tu trouves dans leurs loix, n'en sois pas étonné; il est dans le caractère de l'homme d'être léger, inconstant; c'est toujours en voulant faire mieux, qu'il fait plus mal. Si ce Grand Chef de l'Univers l'avoit laissé le maître de changer le cours des astres & celui des saisons, il régneroit autant d'anarchie & de contradictions dans la marche du soleil, de la lune & des étoiles qu'il en règne dans les différens gouvernemens des nations policées. *) Je juge du tout par une de ses parties seulement; car je ne connois les européens que par ceux que j'ai vus dans nos contrées; mais je crois que cet échantillon suffit pour se déterminer; ensuite la lecture de leurs livres sert à fixer l'opinion. On peut connoître dans ses écrits le génie de chaque nation.

Les anglois, qui sont à Québec, ont reçu la nouvelle de la paix, qui s'est conclue entre le Grand Chef de l'Empire & des prussiens; ils en paroissent fâchés; ils auroient désiré que leur souverain se mêlât de cette guerre, afin d'obliger les françois à en faire autant, & de diviser leurs forces; c'étoit le seul moyen peut-être qui restoit à l'Angleterre pour vaincre ses ennemis. Je suis de ton avis, & je crois que la Grande-Bretagne aura lieu de se repentir de la manière dont elle a voulu traiter ses colonies. On dit ici beaucoup de bien du jeune Grand Chef des françois; ainsi que d'un Visir qu'il a choisi pour l'aider de ses

*) Si les hommes avoient pu toucher à cette administration, il n'est pas douteux que nous ne fussions actuellement privés de cette lumière précieuse; il n'y a tout au plus que les manufactures de chandelles qui pourroient y trouver leur compte. (Note de l'éditeur.)

conseils. Je puis t'assurer actuellement que tous les efforts que feront les anglois pour reconquérir l'Amérique septentrionale seront inutiles ; ils doivent regarder ces pays comme perdus à jamais pour eux. L'amour de la liberté, mon cher Mateck, a fait des héros de tous les américains ; ces milices ramassées au hasard, & qui n'ont aucune idée de cette discipline, ni de ces manœuvres militaires européennes, combattent avec avantage ces guerriers foudroyés par l'Angleterre, & qui avoient imaginés qu'ils n'avoient qu'à se montrer pour vaincre. Que penseront les européens de cette résistance & de ces succès ? S'il prenoit jamais envie à ces nations nombreuses qui habitent la partie du globe où tu es, d'imiter l'exemple des américains, crois-tu que ces soldats que tu fais monter à quinze-cent-mille environ, seroient en état de s'opposer à des millions d'hommes qu'ils auroient à vaincre. . . ? Il est possible de contenir pendant longtems un grand fleuve dans son lit, & de l'empêcher de se déborder, en opposant des digues à la fureur de ses eaux ; mais lorsqu'il vient à les rompre il entraîne & détruit tout ce qui s'oppose à son passage, & prend un autre cours, malgré tous les efforts que l'on fait pour le faire rentrer dans l'ancien. Les nations, mon cher Mateck, sont le fleuve ; les digues sont les grand chefs & leurs soldats. . . .

Je te dirai que nous venons de perdre notre Chef Faatta ; *) il étoit âgé de soixante- & -cinq lunes ; il fit une chute en revenant de l'expédition contre les esquimaux ; il a conservé jusqu'à la mort cette gaieté que tu lui as connue ; il fit assembler la veille de sa fin toute la famille & ses amis, & leur fit cette courte harangue.

„Frères, femmes & enfans ! je vais rentrer dans le néant d'où je suis sorti ; après une vie sans remords je vais goûter un sommeil tranquille ; réjouissez-vous de ce bienfait que je reçois du Grand *Ouonthio* ; il va retirer de mon corps ce germe de vie qu'il y avoit mis, & votre

*) En langue iroquoise Faatta veut dire un homme gai.

„ami *Faatta* ne fera plus qu'une masse de chair
 „semblable à celle de tous les autres animaux.
 „Que vos corps, mes amis, me servent de
 „sépulture ; je serai mort, mais je revivrai en
 „vous ; car le sang, qui coulera dans vos veines,
 „aura été alimenté par moi. Souvenez-vous, que
 „votre chef a été bon frère, bon mari & bon
 „père, qu'il a combattu pour la liberté, & qu'il
 „mérite votre estime par cette quantité de cheve-
 „lures qu'il a enlevées de sa propre main sur
 „ceux qu'il a vaincus avec sa hache & son casse-
 „tête. Sur-tout soyez gais au festin que vous
 „ferez ; & lorsque vous m'aurez mangé, n'oubliez
 „pas de remercier le grand *Ouonthio* de m'avoir
 „fait mourir parmi mes frères. Je vous recom-
 „mande de brûler mes os, afin que mes cendres
 „réunies à notre mère commune (*la terre*) servent
 „à donner la vie à ces plantes qui vous
 „nourrissent. . . .”

Nous fîmes tous le cri de joie & nous pro-
 mîmes à *Faatta* de nous conformer à ses volontés.
 Jamais funérailles n'ont été plus gaies ; elles ont
 duré trois jours ; le quatrième nous avons
 brûlé les os de ce chef ; nous en avons ramassé
 les cendres , que nous avons mises dans un trou,
 & nous y avons planté la semence d'un chêne. Si
 cet arbre croît bien, & qu'il ne lui arrive aucun
 accident, nous le nommerons *Faatta* ; nous gra-
 verons sur son écorce quelque signe pour le recon-
 noître, afin que sa mémoire passe à nos descendants.

Nous avons compté les chevelures que ce chef
 avoit prises ; leur nombre est de cent-soixante ;
 aucun de nos guerriers n'en ont laissé autant à
 leur mort.

Faatta fut un des chefs qui s'est le plus opposé
 à l'alliance qui nous fut proposée par les anglois,
 & les américains dans la guerre présente ; il nous
 a encore recommandé en mourant de garder la
 plus parfaite neutralité ; & nous le lui avons
 promis. Nous sommes charmés, à te parler vrai,
 des succès des américains. J'ai eu occasion
 de voir, il y a quelques mois, un habitant du
 Maryland, qui m'a parlé de toutes les horreurs

commises par un chef des anglois, nommé *Gages*. Cet homme est la cause de la guerre de l'Amérique. Si la Grande-Bretagne eût envoyé dans le commencement des troubles, un européen adroit, qui eût su s'en gagner les cœurs, & s'énoncer, non pas comme un incendiaire, mais comme un conciliateur qui ne vouloit employer d'autres armes que celles de la douceur & de la modération, alors tous les américains auroient exposé leurs griefs; on les auroit discutés, & la Grande-Bretagne y auroit fait droit. Mais *Gage* crut en imposer par les menaces; il communiqua ses ordres; & la proclamation du Grand Chef des anglois fit rire toute l'assemblée, lorsqu'elle entendit ces mots, *la clémence du souverain*. Les européens, mon cher Mateck, lorsqu'ils sont revêtus (par leurs grands chefs) du souverain pouvoir, imaginent ressembler à ces dieux honorés des grecs & des romains; ils croient en avoir la puissance; mais lorsqu'on les voit de près, ce ne sont que des hommes ordinaires; leur incapacité fait cesser la terreur qu'ils ont inspirée; c'est un ruisseau grossi par des pluies qui se métamorphose en fleuve pendant quelques instans, & qui reprend ensuite sa première forme. On dit que les *américains-anglois* regardent les françois comme leurs frères, & qu'ils vivent ensemble dans la meilleure intelligence. Tu auras appris sans doute toutes les horreurs qui se sont commises; des villes incendiées, des flottes détruites, des milliers d'hommes égorgés. Ces européens expient sur les cendres de nos pères les crimes qu'ils ont commis jadis dans nos contrées. Voilà, Mateck, quelles sont les suites de ce pouvoir arbitraire, & de ces gouvernemens policés.

Adieu, Mateck; tous tes amis t'embrassent, ainsi que ta chère Iska; elle t'écrit la première fois un billet qu'elle mettra dans ma lettre. Je suis toujours ton frère.

Tamar.

Du Lac supérieur le 5 Janvier 1780.





LETTRE

TRENTE-HUITIEME.

DE MATECK à TAMAR.

Depuis ma dernière, mon cher Tamar, j'ai quitté Paris. Le Chevalier de.... m'a proposé de l'accompagner jusqu'à Lyon, où des affaires l'appeloient. Vous verrez, m'a-t-il dit, une des plus belles villes du Royaume après la Capitale, & nous nous amuserons. J'acceptai la partie; nous mîmes quatre jours à notre route. Je ne te ferai point la description de ce que nous avons vu en chemin, car il n'est guère possible d'observer en courant la poste. Nous avons traversé une grande quantité de villes & de villages; ni les uns ni les autres ne m'ont eu l'air de l'opulence: beaucoup de ces villes m'ont paru mal bâties. *Auxerres, Châlon & Mâcon* sont les seules qui méritent quelque attention. Nous nous arrêtâmes une demi-journée dans la dernière de ces villes, où le Chevalier fut invité à souper chez un de ses amis, ancien Officier retiré du service. Il rassembla la meilleure société pour nous faire compagnie. Les femmes avoient mis leurs plus belles parures; & je m'occupai à observer. Je te dirai, mon cher Tamar, que les mâconoises n'ont pas ces manières aisées des nations du quartier St. Germain, & du quartier St. honoré; elles veulent les imiter, mais elles n'en ont que les ridicules. J'ai vu aussi quelques petits-mâîtres qui ne manquoient pas d'esprit, & qui auroient été fort-aimables s'ils avoient eu moins de prétentions. On joua, on médita, & l'on soupa. Celui chez qui nous étions me prévint que la vie oisive qu'on menoit en province entretenoit parmi les

femmes un esprit de jalousie qui les faisoit mal parler les unes des autres. Je fus dans une heure toutes les aventures galantes de la ville: on me montra les amans de telle ou telle Dame, &c. Il me parut qu'on étoit rigide observateur de l'étiquette. Madame la Présidente, Madame la Conseillère, Madame la Procureuse du Roi, ont chacune leur place marquée, & la Bourgeoisie n'a pas l'honneur d'être admise dans leur société. Il n'y a que les hommes qui dérogent à l'étiquette; ils se communiquent à la roture lorsque les femmes sont jolies.... Nous passâmes au reste une soirée fort-agréable; on but beaucoup; le vin échauffa les têtes: il régna dans ce souper un air de franchise qu'on ne trouve point dans les sociétés de Paris, à moins qu'on ne soit sûr des personnes avec lesquelles on est. On parla de guerre, de spectacles, de religion, de finance, de galanterie & d'économie. Les femmes s'entretinrent de modes, & demandèrent au Chevalier quelles étoient les couleurs les plus en vogue; il leur répondit qu'on portoit maintenant le *soupir étouffé*, la *cuisse de Nymphe émue*, les *desirs satisfaits*, la *passion dévorante*, le *lendemain de noces*. On raisonna beaucoup sur toutes ces couleurs, & l'on ne concevoit pas comment il étoit possible de trouver celle d'un *soupir étouffé*; d'un *desir*, *satisfait*, d'une *passion dévorante*, &c. le Chevalier leur en fit l'explication de la manière la plus plaisante; mais, leur ajouta-t-il, il en va paroître une nouvelle, qui sera appelée *l'indépendance de l'Amérique*. Elle n'est encore connue qu'à la Cour; il n'y a que le Roi, la famille Royale & nos ministres qui la portent; c'est un habit coupé; la veste & la culotte sont couleur du Congrès. On avoit craint pendant quelques instans que cette mode ne prît pas; mais depuis les nouvelles reçues de l'Amérique, notre teinturier *Francklin* nous a assuré qu'on pouvoit l'adopter; que la composition en étoit bonne, & qu'elle dureroit longtems... Mademoiselle *Alexandre* le *nec plus ultra*, de nos marchandes de modes de Paris,

est occupée dans ce moment à imaginer comment nos Dames porteront les rubans de cette couleur. Lorsque je suis parti on tenoit chez elle des comités pour décider cette grande affaire; & l'on m'écrira à Lyon ce qui aura été résolu, afin que j'ordonne les étoffes qui doivent être faites pour l'hiver prochain. On écoutoit le Chevalier comme un Oracle; chacune des Dames le prièrent de leur envoyer des échantillons; elles lui demandèrent son avis sur leurs coiffures — Vous êtes, leur dit-il, Mesdames, suivant l'ancien costume; il y a quatre saisons que ces frisures ne sont plus de mode. Une brune fort-jolie, qui avoit de très-beaux cheveux, parut desirer que le Chevalier se mît à l'ouvrage; il baissa de deux tiers un toupêt énorme, fit tomber les cheveux sur les deux faces; il descendit ceux du chignon très-bas; tout le monde applaudit à cette nouvelle coiffure, qui dans le fait alloit très-bien. Je crois qu'on eût payé le perruquier des plus douces faveurs, s'il eût voulu s'arrêter quelques jours dans la ville: mais malgré les instances qu'on lui fit pour rester, il refusa. Il ordonna à son valet-de-chambre de commander les chevaux de poste; nous prîmes congé, & nous nous mîmes en voiture. Comme nous étions fort-échauffés l'un & l'autre, nous ne dormîmes point; nous causâmes sur la société que nous venions de quitter. Vous voyez, me dit le Chevalier, que c'est notre Paris, qui donne le ton à tout le reste de la nation; & chacun veut imiter les gens du bel air de la capitale. Quelques-unes de ces femmes avec lesquelles nous avons soupé auroient une assez bonne tournure, si elles avoient passé quelques années à Paris. Quant aux hommes, les uns ont tout le pédantisme du Barreau; les autres qui ont servi ont ce que nous appelons le ton de garnison; ils n'ont point avec les femmes cette politesse respectueuse que vous avez trouvée dans nos cercles, & qu'on ne peut apprendre qu'en fréquentant la Cour, ou la bonne compagnie de Paris. Du reste, j'aime la franchise de nos gens de Province; & leur manière de dire tout ce qu'ils

pensent me plaît assez. Vous serez étonné, me dit-il, de la liberté avec laquelle on parle dans la ville où nous allons; mais notre gouvernement ne fait pas d'attention à cela.

Ce qui me plaît, mon cher Tamar, dans la nation françoise, c'est sa gaîté. Ce qu'on nomme la classe des payfans m'a paru par-tout de bonne humeur; ils chantent en travaillant à la terre. J'ai causé avec quelques-uns dans les endroits où nous nous sommes arrêtés pour changer de chevaux; ils ont la répartie vive, un certain esprit naturel qui m'a étonné. Les payfannes dans certains endroits sont assez jolies; elles ont une vertu farouche; cependant elles entendent la plaisanterie, mais rien de plus. Mâcon n'est éloigné de Lyon que de douze lieues; nous arrivâmes dans ce dernier endroit à dix heures du matin; c'est avec raison qu'on dit cette ville la rivale de la capitale. Je trouve, mon cher Tamar, qu'elle mérite la réputation dont elle jouit. Lyon est un endroit charmant; la situation en est admirable; elle est arrosée par deux grandes rivières qu'on nomme le Rhône & la Saône; elle a une population nombreuse. On ne connoît ici que deux sortes d'états, les fabricans & les négocians. Il règne chez ces derniers une opulence qu'on ne trouve point parmi ceux de la capitale; les femmes y sont charmantes & de la meilleure société; elles ont toutes les manières de la nation du quartier St. Honoré; elles font les honneurs de la maison pendant que leurs maris sont occupés de leurs affaires, & je trouve cela fort-commode. Lyon forme deux villes: l'ancienne est bâtie sur la rivière de Saône, & la seconde est située entre cette dernière & le Rhône. On l'a aggrandie considérablement depuis 1760. Un des monumens qui nous a fait le plus de plaisir, c'est la maison de ville; c'est un bâtiment isolé; la façade principale donne sur une place qu'on nomme les Terreaux. L'intérieur est décoré avec beaucoup de goût. Ce qui m'a frappé davantage, c'est un escalier d'une construction hardie, & qui m'a paru un

chef-d'œuvre. La cage a soixante-&-dix pieds de hauteur environ; il est orné de peintures qui ne le cèdent en rien à la beauté de l'architecture; elles représentent l'embrasement de Lyon; c'est un trait d'histoire qui me paroît fort-intéressant. On dit que sous Plancus, Gouverneur pour les romains dans les gaules, cette ville fut entièrement détruite par un tremblement de terre & un volcan; une inscription qui est au bas d'un de ces tableaux explique cet évènement. On lit ces mots Latins: *una nox inter fuit, inter urbem maximam & nullam.* C'est Sénèque qui parle. Il n'est pas possible de décrire la destruction d'une ville d'une manière plus concise. Le peintre a saisi cette idée avec tout le génie possible. Le tableau représente une nuit sombre, des furies font dans l'air les torches à la main qui embrasent la ville; tandis que d'un autre côté le tonnerre & la foudre frappent des édifices publics & y mettent le feu. On voit dans l'éloignement une foule d'habitans qui cherchent à se sauver; mais ils sont la proie des flammes. A la droite & à la gauche de ce tableau sont placées deux belles figures représentant le Rhône & la Saône: elles témoignent leur épouvante sur ce qui se passe. Le peintre a exprimé dans ces deux têtes un caractère de frayeur que la nature ne rendroit pas mieux. Toute la composition de ce tableau est un poème qui ne laisse rien à désirer.

En face on voit un autre tableau représentant des payfans qui viennent apporter des denrées dans la ville; ils cherchent Lyon dans Lyon, & témoignent leur surprise de ne plus trouver qu'un amas de décombres & de cendres: sans appercevoir aucuns vestiges de cette grande cité qu'ils avoient vue la veille.

Le plafond de cet escalier est analogue au sujet; il représente l'assemblée des dieux. La ville de Lyon, sous une figure allégorique, est prosternée aux pieds de Jupiter & de Junon, pour les supplier de faire cesser les maux dont ses habitans sont menacés. La composition de ce plafond

m'a paru sublime ; c'est un des beaux morceaux de peinture que j'aie vu dans ce genre. Les groupes de figures sont des mieux entendus ; les masses bien disposées ; le tout est peint d'une manière large ; la perspective aérienne y est bien observée ; & le Ciel est fait avec tant d'intelligence, qu'il semble percer la voûte. Le reste de cet escalier est peint en bas-relief couleur de pierre ; ce sont de beaux panneaux ornés de guirlandes de chênes, ayant des lions pour supports. Ces animaux sont un emblème des armes de la ville. Enfin rien n'est négligé dans ces peintures ni dans tout l'ensemble de cet escalier ; & le palais du Grand Chef à Versailles n'offre rien d'aussi beau. *) Ce magnifique escalier conduit dans des appartemens très-vastes ; on entre d'abord dans une grande salle qui jadis étoit ornée d'un très-beau plafond qui fut brûlé au siècle dernier. On n'y voit maintenant qu'une Généalogie des citoyens de Lyon qui ont été anoblis par l'Echevinage ou la Prévôté des marchands. Leurs portraits sont rangés en ligne ; ce genre de peinture est médiocre pour ne pas dire mauvais. Dans

*) On doit la conservation de ce monument à *M. Flachet de St. Bouet* qui étoit alors Prévôt des marchands. On vouloit détruire ces chefs-d'œuvre qui paroissent gâtés par un mauvais vernis qu'on avoit mis dessus. Un artiste de Paris proposa de l'enlever, & de rendre à ces peintures tout leur ancien éclat ; il eût dans son entreprise tout le succès désiré, & fit revivre ces tableaux où l'on ne voyoit plus rien depuis nombre d'années, & qu'on croyoit absolument perdus. On n'en avoit qu'une idée par des esquisses qui sont déposées à la maison de ville. Cette restauration, qui fait honneur au corps municipal de Lyon, fut faite en 1759. Le peintre auteur de cet ouvrage est un nommé *Blanchet* qui étoit contemporain de *le Brun*, & de ces fameux artistes qui ont illustré le siècle de Louis XIV. On croit que l'hôtel de ville de Lyon a été bâti d'après les desseins du célèbre *Mansard*. Il paroîtra toujours étonnant aux étrangers qu'on n'ait point encore détruit dans la Capitale cette maison de ville construite par les goths, & qui fait honte à la nation. (Note de l'Editeur.)

deux autres salles on voit encore des ouvrages de l'artiste qui a peint l'escalier. Celui qui m'a fait le plus de plaisir, est le plafond d'une chambre de la *conservation*, représentant la justice qui terrasse les vices. C'est une composition simple, mais belle : elle est d'un pinceau large; les clairs obscurs y sont bien-ménagé; une des figures principales a l'air de sortir du tableau.

Toute la distribution de cette maison de ville m'a beaucoup plu; l'ordre d'architecture en est simple mais noble; ce sont de belles masses qui ne sont point gâtées par cette quantité de sculptures qui sont si à la mode aujourd'hui, & dont je t'ai déjà parlé dans une de mes Lettres.

La situation de Lyon du côté du Rhône est le plus beau de tous les spectacles; on voit sur la rive opposée un paysage & des sites charmans variés à l'infini. Lorsque l'horison est clair, on découvre dans le lointain les montagnes de l'Appennin qui sont éloignées de quatre-vingt lieues environ. Un quai magnifique sert de digue au cours impétueux du Rhône, & forme une promenade charmante, telle qu'on n'en voit point à Paris, où toutes les vues sont bornées par des maisons ou par des ponts.

Comme le Chevalier avoit beaucoup de Lettres de recommandations, nous reçûmes une quantité d'invitations. Aussitôt que nous eûmes fait des visites, nous fûmes priés à dîner & à souper de tous les côtés. Le premier repas que nous prîmes fut chez l'Archevêque; c'est un homme de beaucoup d'esprit qui fait très-bien les honneurs de chez lui; il nous reçut magnifiquement; il avoit invité la meilleure société. On fut fort-gai à table; mais il ne fut point question de galanterie, attendu que nous étions chez un grand-prêtre des chrétiens, & qui devoit prêcher d'exemple, du moins en apparence..... Je fus quelque tems le sujet de la conversation: *Monseigneur* (c'est ainsi qu'on nomme les archevêques) me fit beaucoup de questions sur mon pays; il parut étonné de la facilité avec laquelle je parlois le françois. Le

Chevalier lui dit que j'étois l'élève du Marquis de N... & le sien; c'est nous, ajouta-t-il, qui l'avons formé. On trouva que je faisois honneur à mes instituteurs. Je crains cependant, dit l'Archevêque au Chevalier, que la morale que vous enseignez à Monsieur l'iroquois ne soit un peu relâchée. — Oh! pour cette partie de l'éducation, nous ne nous en sommes point mêlés. M. l'iroquois en a une qu'il s'est formée d'après ses principes; & il seroit en état de nous donner des leçons. Monseigneur voulut savoir ce que je pensois sur la religion des chrétiens. Je le priai de permettre que je ne disse mon avis à ce sujet qu'en tête-à-tête. Volontiers, me répondit-il; si vous voulez venir me voir, nous causerons un peu sur cette matière. Je l'assurai que je serois charmé de m'instruire auprès de lui. Nous nous levâmes de table; on causa encore quelques instans suivant l'usage des françois; on prit le café, & nous sortîmes. Le Chevalier me dit beaucoup de bien de cet Archevêque; il m'assura qu'il avoit fait un grand nombre de changemens utiles à la religion; qu'il avoit supprimé une quantité de cérémonies superstitieuses, & une espèce de culte idolâtre qu'on rendoit aux saints; qu'il avoit eu de la peine à accoutumer le peuple à ne rendre ses hommages qu'au Grand Chef de l'univers. Mais qu'il y avoit enfin réussi autant qu'il étoit possible, malgré tous les obstacles qu'il avoit rencontrés. Les temples des chrétiens à Lyon ne sont pas aussi beaux que ceux de la capitale. Celui qu'on nomme la cathédrale est un bâtiment antique qui n'offre rien de curieux à l'intérieur comme à l'extérieur. Dans le palais de l'Archevêque il y a une fort-belle galerie où l'on trouve d'assez beaux tableaux, qui sont en partie des sujets de l'histoire profane.

Cette ville a un assez bon spectacle; la salle est belle, mais elle a le défaut de celle de Paris. Je suis d'opinion que les françois n'ont pas encore fait de progrès dans ce genre d'architecture, & que les grecs & les romains leur étoient bien-supérieurs. L'intérieur de leurs salles de comédies

ne ressemble à rien; c'est une forme circulaire dans laquelle on a pratiqué des espèces de galeries qu'on nomme des loges; il y en a trois ou quatre les unes sur les autres, où la moitié des spectateurs ne voient & n'entendent rien. L'endroit où l'on est le mieux s'appelle le parterre; mais lorsqu'il y a foule on paie cher le plaisir qu'on a par la fatigue qu'on éprouve pendant trois heures. Je suis persuadé que l'on pourroit construire ce lieu d'assemblée & de plaisir beaucoup plus commodément qu'il ne l'est; mais cela tient à l'habitude & à une vieille routine, dont les architectes n'ont encore pu sortir, malgré qu'ils aient sous les yeux des vestiges des théâtres des anciens. Je communiquai mes réflexions au Chevalier de... qui me dit que j'avois raison. La Comédie à Lyon est un rendez-vous d'affaires, de plaisirs, & de galanterie; quelques hommes y viennent pour parler de leur commerce, d'autres pour y faire leur cour aux femmes; & ces dernières y donnent audience aux adorateurs qu'elles ne peuvent recevoir chez elles lorsqu'elles ont des maris ombrageux. Le Chevalier retrouva un de ses anciens amis, Major au service de France, qui nous conduisit dans différentes loges, & nous présenta à plusieurs Dames. Le Chevalier renouvela connoissance avec une d'elles qu'il avoit vue en société à Paris, & dont il avoit été fort-amoureux sans être heureux; il fut agréablement surpris de retrouver une femme qu'il avoit beaucoup aimée, & qu'il aimoit encore; au moins il le disoit. Après les premiers complimens, il parla de sa passion; on fut étonné qu'il s'en ressouvînt encore; il protesta qu'il n'avoit jamais oublié ces momens délicieux qu'il avoit passés. — Bon! lui répondit-on, combien de femmes ont succédé depuis mon départ de Paris? A vous parler vrai, répondit le Chevalier, il y en a eu quelques-unes; mais ce n'étoit que pour tâcher d'oublier vos rigueurs dans leurs bras; mon cœur sans cesse occupé de vous, ne prit que peu de part à ces plaisirs des sens; c'étoit des victimes que je vous

sacrifiois. Mon ame voloit où vous étiez lorsque je brûlois, ce qui s'appelle de l'encens sur d'autres autels. Voilà, répondit cette Dame, avoir un heureux naturel; lorsqu'on a de pareils moyens de se consoler de l'absence, je trouve qu'on n'est pas fort-malheureux. Je m'en rapporte à la décision d'un tiers. On me demanda mon avis. Le Chevalier prenant la parole me dit: souvenez-vous combien de fois je vous ai parlé de Madame, soit à Paris ou pendant notre route; rappelez-vous tout ce que je vous ai dit à ce sujet. (Il ne m'avoit pas soufflé le mot de cet amour; mais j'entendis ce qu'il vouloit dire.) Oui, répondis-je; Monsieur m'a parlé d'une forte passion qu'il avoit dans le cœur, & de tout le plaisir qu'il auroit de revoir celle qui la causoit. J'allois en dire davantage; mais le mari entra, & nous obligea de changer de conversation. J'aime assez l'esprit des Lyonnoises & leur façon de parler; elles ont un accent agréable, & une certaine gaité qui plaît. Madame de... avoit le ton & les manières des femmes de la Cour; elle me parut remplie de connoissances sans avoir de prétentions: elle savoit mettre dans tout ce qu'elle disoit un intérêt qui donnoit du plaisir à l'entendre causer. Nous ne fîmes pas beaucoup d'attention à la pièce qu'on jouoit; & nous ne nous apperçûmes qu'elle étoit finie que par le bruit que l'on fit pour sortir du spectacle. Nous prîmes congé de Madame de... qui nous engagea d'aller la voir, ce que nous lui promîmes.

Le Chevalier avoit donné rendez-vous au Major que nous avions rencontré; nous fîmes le trouver au foyer de la comédie; il nous attendoit avec trois actrices qu'il avoit engagées à souper; il nous présenta à ces Dames. On nous demanda comment nous avions trouvé la pièce nouvelle. Nous répondîmes qu'elle étoit charmante. Faites compliment à Mademoiselle, dit le Major; c'est elle qui en fait le succès; elle met dans son rôle une intelligence qui charme. Avez-vous fait attention à la finesse de son jeu, & comme elle chante

l'avant-dernière ariette ? A ravir, dit le Chevalier ; c'est moi qui ai crié un des premiers bravo ! . . . Il n'y avoit pas un mot de vrai ; nous avons effectivement entendu beaucoup de cris & d'applaudissemens ; étant occupés d'ailleurs, nous ignorions pour qui ils étoient. Mais le Chevalier qui est un pillier de théâtre en connoît toutes les rubriques. Son *bravo* fit effet sur celle qu'il regardoit. On parut lui savoir gré de son suffrage, & ce fut une victime qu'il ne tarda pas d'immoler à son amour pour Madame de . . . Nous montâmes en voiture, & nous fûmes souper avec nos trois comédiennes. Nous nous amusâmes beaucoup ; le Major avoit l'air fort-amoureux de l'actrice qui avoit si bien joué. Le Chevalier & moi nous fîmes notre cour aux deux autres. Lorsque nous fûmes au deffert on renvoya les valets, & nous nous livrâmes à la gaîté. On chanta des couplets libertins ; le vin de Champagne échauffa les têtes de nos femmes, & nous fîmes une orgie dans toutes les règles. Nous nous retirâmes fort-tard. Le Chevalier à son réveil reçut un Billet qu'on avoit remis à son valet-de-chambre ; il étoit conçu en ces termes.

„Si j'en crois ce qui s'est passé entre vous &
 „moi cette nuit, je ne vous suis pas indifférente ;
 „si vous m'aimez il ne tient qu'à vous d'être heu-
 „reux. Le Major est une passion de huit mois ;
 „j'aurois encore peut-être de l'amour pour lui,
 „si je ne vous avois pas vu. Mon cœur sensible
 „& reconnoissant ne rougit point de la démarche
 „qu'il fait aujourd'hui ; je trouve que c'est une
 „folie de se contraindre lorsqu'on peut abrégier les
 „difficultés. Je vous indiquerai les moyens de nous
 „voir, sans déplaire au Major qui est fort-jaloux,
 „& que j'aime encore assez pour ne pas chercher
 „à lui faire de peine. Vous souperez ce soir chez
 „moi. Répondez-moi un mot que vous mettrez
 „dans un vase qui est sur ma cheminée. Adieu,
 „aimable Chevalier ; vous-avez troublé mon som-
 „meil cette nuit . . . & j'ai . . . mais devinez
 „le reste. . . .

Le Chevalier vint dans ma chambre me lire ce billet; mais comment, lui dis-je, ce qui s'est passé entre vous & elle cette nuit! Je ne me suis aperçu de rien. Je le crois, me répondit-il; je vais vous mettre au fait. Comme le Major m'avoit l'air fort-amoureux de cette femme, j'ai feint d'avoir pour elle beaucoup d'indifférence; mais nos pieds entrelassés les uns dans les autres dessous la table furent nos interprètes pendant tout le souper; tandis que j'assurois la femme assise à ma gauche que je l'adorois, je ferrois le pied de celle que j'avois à ma droite, afin de lui faire entendre que cette déclaration étoit pour elle; & lorsqu'elle disoit des choses agréables au Major, elle me pressoit le pied à son tour. Nous fûmes occupés toute la soirée à nous exprimer de la sorte nos sentimens mutuels, ce qui m'amusa beaucoup. Je voulois aller rendre une visite à cette actrice aujourd'hui, mais elle m'a prévenu. J'avouai, au Chevalier, que j'ignorois ce langage muet des jambes & des pieds; je lui demandai ce qu'il comptoit faire; accepter le rendez-vous, me répondit-il. J'aime cette femme; je la trouve charmante. — Mais Madame de.... qui vous a invité chez elle, & à laquelle vous avez conté hier tant de jolies choses, que dira-t-elle, si elle vient à savoir votre infidélité? — Elle ne la saura pas; vous voyez qu'on exige que tout se passe dans le mystère; au reste l'un n'empêche pas l'autre; cette bonne fortune n'est point une passion, ce n'est qu'un caprice. J'aime à jouir, mon cher iroquois; le tems que nous avons à rester ici ne me permet pas de filer une intrigue amoureuse dans les règles; & comme j'ai peu d'espoir de réussir près de Madame de . . . elle ne me fauroit aucun gré de mon platonisme en amour; & pour moi je ne connois d'autre bonheur dans la vie, que de réaliser le plaisir lorsqu'il se présente.

Ces européens, mon cher Tamar, ont des jouissances que nous ne connoissons pas; chez nous les femmes ne savent pas irriter nos desirs;

elles nous accordent leurs faveurs à la première demande que nous leur faisons ; ici ce sont les plaisirs de l'amour. Ces européennes sont charmantes ; leur beauté, leur graces, leur vivacité, tout invite à les aimer. Les besoins de la nature nous font courir après les nôtres ; sans besoins on aime ces françoises ; le sentiment seul fait naître pour quelques-unes la plus forte passion, & l'amour qu'elles inspirent procure chaque jour de nouvelles jouissances.

Les loix des européens contribuent beaucoup à rendre les femmes galantes ; la plûpart de celles qu'on enchaîne par des liens qu'on nomme le mariage, sont obligées souvent de renoncer à une passion qu'elles ont dans le cœur, pour obéir à des parens dont l'avarice les force d'accepter pour époux des hommes qu'elles n'aiment point. Il résulte de ces unions des maux sans nombre auxquels on ne songe pas à remédier. Tout ici est contraire aux loix de la nature ; ces rangs, ces distinctions imaginées par l'orgueil & par l'ambition ont partagé les hommes en différentes classes ; chez les nobles & les gens riches on a fait de l'hymen un joug insupportable ; le peuple seul est heureux ; il peut aimer & s'engager comme il lui plaît, sans craindre que les loix cruelles & barbares viennent troubler son bonheur, & lui enlever celle qu'il s'est choisie pour épouse. Je voudrois aussi que les européennes n'eussent pas fait du mariage une chaîne qu'on ne peut rompre. J'ai vu beaucoup de femmes qui pensent à cet égard comme moi ; elles trouvent nos iroquoises fort-heureuses de pouvoir se lier ou se délier à leur gré, lorsque la fantaisie leur en prend.

On ne permet point ici aux frères ni aux sœurs de s'épouser ; les mariages entre parens ne peuvent avoir lieu qu'à la seconde génération ; un oncle peut épouser sa nièce, une tante son neveu ; mais cette coutume n'a lieu que parmi les grands, & moyennant une permission qui est accordée par le Pontife des chrétiens, & pour laquelle il se fait payer très-cher. Si c'est un crime, Tamar, de

s'épouser entre parens, crois-tu qu'on puisse l'expier en donnant de l'argent ? Toi qui as épousé ta sœur, ne vis-tu pas heureux avec elle ? Vous avez appris à vous aimer dès l'enfance ; le même sang qui couloit dans vos veines n'a fait que donner plus de force à votre amour ; tu fais comme *Taama* est digne de toi, & comme elle t'aime. Lorsque je parle de ton hymen à quelques européens, ils haussent les épaules, & disent que cette union d'un frère & d'une sœur est odieuse, détestable ; que c'est un crime digne du feu. Qui vous a dit cela, leur demandai-je ? Nos prêtres. — Qui l'a dit à vos prêtres ? — Le Grand Chef de l'Univers. — Que répondre à cela, mon cher Tamar ? *) Le Grand Chef de l'Univers a tout fait pour ces européens, ou du moins ou

*) Voyez ce qui est dit dans le Lévitique, chapitre XVII & XVIII. Un fils couchoit avec sa mère, un frère avec sa sœur, un grand-père cherchoit à jouir de sa petite-fille, après qu'il avoit couché avec sa fille. Quant aux tantes, aux brus & aux belles-sœurs, on goûtoit avec elles les plaisirs de l'amour sans aucun scrupule, & ces sortes de prostitutions parmi les juifs étoient regardées comme des plaisanteries. Enfin ce peuple de Dieu étoit très-corrompu dans ses mœurs, & les nôtres n'offrent rien de semblable. Quoiqu'en disent nos prédicateurs, sans eux nous n'aurions pas ce triste avantage d'avoir surpassé toutes les autres nations dans les fureurs du fanatisme ; mais d'un autre côté, les françois n'ont jamais poussé aussi loin les délires de la superstition que les autres peuples qui professent la religion chrétienne.

Les chrétiens devoient imiter ce qu'ont fait les juifs à l'égard de leurs prêtres. La tribu des Lévitites n'étoit composée que d'hommes bien-sains ; on ne recevoit point parmi eux de bossus, de boiteux de borgnes ni de lépreux ; il n'en est pas de même parmi nos prêtres ; on destine le plus souvent au sacerdoce tous les hommes mal bâtis, ce qui me paroît contraire au respect que l'on doit à Dieu. Chez les romains on voyoit au capitol des femmes qui se destinoient aux plaisirs de la Divinité ; un dieu supposé les rendoit mères : cela arrive encore aujourd'hui parmi nous ; nos prêtres sacrifient sur différens autels,

pour leurs pères ; il leur a donné des préceptes sur la conduite qu'ils doivent suivre ; mais je trouve qu'il se font bien-écartés de ces loix anciennes qui leur ont été transmises, & qu'il les transgressent tous les jours. Je connois des frères & des sœurs qui vivent entr'eux comme maris & femmes , sans recourir au pontife des chrétiens pour en obtenir la permission. Les loix de la nature l'emportent sur toutes les autres ; & l'amour, ce sentiment indéfinissable dont nous apportons le germe en naissant, est le plus beau présent que nous ait fait le grand Ouonthio. A te parler franchement, je ris de ces européens & de ces asiatiques qui forcent un cœur à se donner à eux, & qui s'imaginent pouvoir commander qu'on les aime. L'amour doit cesser lorsqu'on en fait un devoir, & qu'on ne doit la jouissance qu'à la crainte. L'infidélité d'une femme ou d'une maîtresse, n'est à mes yeux qu'un léger défaut. Ces êtres charmans sont-ils plus criminels en suivant le penchant de la nature que le Fleuve St. Laurent l'est de ses inondations & des ravages qu'il fait dans certaines saisons de l'année ? Tout nous dit, mon cher Tamar, qu'il faut aimer. Vois dans nos campagnes lorsque le printems a décoré nos arbres de verdure ; leur feuilles agitées par le Zéphir planent les unes sur les autres, & semblent nous indiquer ce que nous devons faire avec nos femmes. . . Je crois que les françois savent seuls se faire aimer ; ils préparent le bonheur de la jouissance par mille moyens différens , & qui multiplient les plaisirs de la volupté ; ils sont inconstans, légers ; je les compare en amour à des gladiateurs qui sont sans cesse occupés à vaincre, & qui retrouvent de nouvelles forces dans les embrassemens de celle qui les a mis hors de combat. Oui, Tamar, l'homme a

mais du moins ils ne se métamorphosent pas en dieux ; ils recueillent les roses de l'amour comme hommes, & n'abusent point de la crédulité de leurs victimes pour en obtenir des faveurs. (*Note de l'Editeur.*)

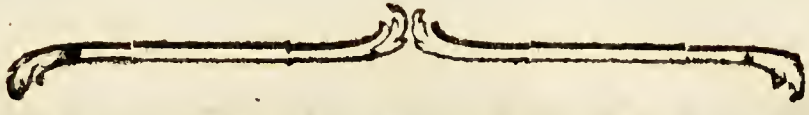
été créé pour être heureux, & l'amour est le seul bonheur réel.

Je t'écris cette lettre dans un moment d'enthousiasme. Le souper avec cette actrice a eu lieu; le Chevalier a été heureux, moi aussi. Nous jouissons l'un & l'autre dans le plus grand incognito, car nous avons des amans jaloux qu'il faut tromper. Je me dérobe des bras de ma maîtresse pour finir cette lettre; elle dort. Si tu voyois comme elle est belle! ses joues incarnat, ses lèvres vermeilles, cette gorge d'albâtre où se perdent les desirs, ont reçu cette nuit mille baisers de Mateck. La voilà qui s'éveille; elle me cherche; ses jolies mains que l'amour conduit ne me trouvent point; elle m'appelle, je vole près d'elle, je lui donne un baiser; ses yeux se ferment; elle est rendormie. . . Que n'es-tu le témoin de mon bonheur! Je te dirai au prochain courrier comment j'ai fait cette conquête; je n'ai pas le tems aujourd'hui d'entrer dans des détails à ce sujet.

J'ai reçu ta lettre de l'année dernière qu'on vient de me renvoyer ici: elle a bien-tardé à me parvenir. Je ne te répondrai rien sur son contenu. Quand on est amoureux, mon cher Tamar, on n'est occupé que de celle qu'on aime. Pardonne à ton ami cette foiblesse; si tu voyois celle qui l'a causée, sa beauté me justifieroit auprès de toi. Adieu; ne dis rien à *Iska* sur ce que je t'écris, car je l'aime toujours. Puisses-tu goûter dans les bras de ta chère *Taama* les mêmes plaisirs que j'ai avec ma françoise! Je t'embrasse, & suis toujours ton ami.

Lyon le 2 Avril 1781.

Mateck.



LETTRE

TRENTE-NEUVIEME.

DE MATECK à TAMAR.

Lyon, mon cher Tamar, est une ville charmante, où l'on s'amuse beaucoup; le peuple ici est infiniment plus gai que celui de Paris; dans la société on a moins de prétentions à l'esprit; mais il y règne plus de franchise & d'aménité. Le matin on est occupé de ses affaires, & le soir on l'est de ses plaisirs. Les négocians un peu aisés ont, dans les environs, des campagnes charmantes dont les femmes font les honneurs aux étrangers; on jouit dans ces retraites champêtres de la plus grande liberté; on n'y connoît point cette étiquette gênante qui, suivant moi, ôte tout le charme de la vie privée. Les lyonnoises sont en général très-jolies; il y en a quelques-unes qui sont belles; elles ont un accent qui me plaît, & propre à faire naître les passions; elles ne sont point insensibles à l'amour; elles ont tout ce qu'il faut pour exciter les desirs.... Les hommes sont grands, bien faits & d'une assez belle figure; ils ont un goût naturel pour les arts & le commerce, mais peu pour les belles-lettres, quoiqu'ils aient une Académie. Lyon n'a pas encore produit de grands hommes en littérature; on y est absolument livré au commerce; mais la forme du gouvernement me paroît contraire à son aggrandissement & aux progrès qu'il pourroit faire; il nuit à l'augmentation des richesses des négocians. Tous les ans on choisit parmi ces derniers deux citoyens pour en faire des échevins; ce sont des espèces de charges de magistrature dont ils

remplissent les fonctions pendant deux ans; ensuite ils sont nobles ainsi que leur postérité; mais ils doivent renoncer à faire le commerce sous leur nom. Les fils de ces nouveaux gentilshommes dédaignent de suivre l'état de leurs pères, leur fortune se dissipe, & souvent leur noblesse est éteinte à la troisième génération. *)

Un ami du Chevalier m'a fait voir ce qu'il y a de plus curieux ici: ce qui m'a paru le plus intéressant, & digne de l'attention d'un voyageur, ce

*) Cette observation de l'iroquois me paroît fondée; il est certain que cette noblesse d'Echevinage fait un tort réel au commerce, & qu'elle empêche qu'il ne prospère. On peut citer au gouvernement pour exemple l'Angleterre & la Hollande. On ne connoît point dans ces deux pays ces prétentions ridicules. Dans le premier les cadets des maisons illustres embrassent l'Etat de négociant. En France on préfère un vieux parchemin, avec lequel on meurt de faim; mais l'honneur de porter le nom de Comte, de Marquis ou de Chevalier, en impose au peuple; & c'est aux dépens de ce dernier que cette noblesse misérable trouve le moyen de subsister. Les parisiens refuseront des secours à un homme honnête qui leur demandera d'être aidé, mais il donneront la moitié de leurs biens à un aventurier, pourvu qu'il ait un titre & qu'il soit décoré; tous les jours ils sont la dupe de leur confiance, mais ces exemples ne les corrigent pas.

Il n'y a que la noblesse acquise par les armes qui soit respectable; celle qu'on achète avec de l'argent me paroît méprisable. Rien n'est plus absurde, suivant moi, que de vendre des titres à un négociant, parce qu'il a gagné beaucoup d'argent dans son commerce, ou de faire un marquis d'un financier qui s'est enrichi aux dépens de l'état. Chez les romains ce n'étoit point un honneur que d'être chargé de la perception des deniers publics; c'étoit les esclaves qu'on revêtoit de ces emplois. Ce n'est que depuis deux siècles environ que les souverains ont imaginé de donner de la considération à ces publicains de toutes les espèces & d'affimiler leur postérité aux maisons illustres des Montmorenci, des d'Estaing, des Choiseuls, &c, &c. Si les choses continuent sur le pied où elles sont, les deux tiers de l'Europe seront peuplés de gentilshommes, & ce sera un honneur d'être roturier. (*Note de l'Editeur.*)

sont les fabriques d'étoffes d'or & d'argent ou de soie. Tu ne peux, mon cher Tamar, imaginer jusqu'à quel point on a porté la perfection de cet art de luxe; j'en ai vu tout le mécanisme; mais j'ai encore de la peine à comprendre tout ce qu'on m'a expliqué. Ce sont des hommes & des femmes qui travaillent à ces fortes d'ouvrages; il seroit trop long de te détailler comment cela s'exécute; tu n'en aurois qu'une idée imparfaite, malgré l'explication que je pourrois t'en donner. Tout ce que je puis te dire à ce sujet, c'est que la beauté & le bon goût de ces étoffes dépendent absolument du talent des dessinateurs qui ne sont occupés toute l'année qu'à imaginer des nouveautés pour tenter les européens. Fais-toi l'idée du travail qu'ils sont obligés de faire pour satisfaire à tant de caprices différens, & sur-tout les françois, dont les modes changent à chaque saison. Ce qu'on nomme à la Cour & à Paris les hommes & les femmes du bon ton doivent chaque année renouveler leur garde-robe d'hiver, de printems, d'été & d'automne. Lorsque ces saisons sont passées on paroîtroit ridicule si l'on remettoit les mêmes habits. Ces différentes étoffes qui n'ont pas été vendues sont alors envoyées chez l'étranger, où elles passent pour nouvelles. L'Italie, l'Allemagne, le Nord; & même l'Amérique, sont des débouchés assurés; il suffit que ces marchandises viennent de France, & qu'elles aient des noms baroques, pour qu'on trouve des acheteurs.

On commence cependant à se plaindre ici de la réforme que la mode a mise dans le luxe de la Cour & de la capitale, & l'on se flatte que cette simplicité qu'on a adoptée pour les habillemens ne durera pas longtems. Imagine-toi, mon cher Tamar, qu'il y a ici plus de cent mille hommes dont l'existence dépend du caprice des petits-mâtres, & des petites-mâîtresses de Paris. On m'a raconté que la ville de Lyon avoit déjà éprouvé de ces momens d'inaction & de cessation de travail qui avoient réduits cette quantité d'ouvriers à la plus

affreuse misère. S'il arrive que les autres nations s'éclaircissent sur leurs vrais intérêts, & qu'elles bannissent de chez elles ce luxe ruineux qu'elles ont adopté, je suis d'opinion que cela portera un coup funeste à la France; & ce qui se passe dans nos contrées doit nécessairement contribuer à la ruine de toutes ses fabriques, ainsi que de celles de l'Angleterre; car les américains ayant chez eux toutes les matières premières pourront les travailler eux-mêmes, & se passer de toutes les marchandises qui leur sont fournies par les européens. Quelques négocians instruits sur la politique relative au commerce, & avec lesquels j'ai causé sur la révolution qui se prépare, ne voient pas de bon œil la guerre actuelle; ils en calculent les suites, & prédisent qu'elle sera funeste à leur patrie, si l'indépendance de l'Amérique est reconnue. Je suis de leur avis.

Le Chevalier & moi nous avons assisté comme étrangers, à une assemblée de l'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de Lyon; nous avons entendu lire des Mémoires où nous n'avons rien trouvé de merveilleux; ce sont toujours des matières rebattues qui n'offrent aucunes idées nouvelles, ni qui puissent être utiles. Les sujets proposés pour des prix m'ont paru aussi ridicules que ceux dont je t'ai déjà parlé dans une de mes lettres. Il me semble qu'une ville dont la richesse n'est fondée que sur le commerce, ne devrait s'occuper que des moyens de l'augmenter, & que son Académie devrait porter toute son attention à perfectionner les arts dont il est dépendant; il faudroit qu'elle accordât des prix, & qu'elle admît aux nombres de ses membres ceux qui auroient fait quelques découvertes utiles, & qu'elle comblât d'éloges & d'honneurs ceux qui par leur activité & leur industrie auroient donné le plus d'extension à leur commerce. Ce sont de pareils hommes qui méritent la reconnoissance de leur patrie, *)

*) Un négociant de Lyon, nommé M. Pernon a porté la perfection de la fabrique des velours à son plus haut degré.

& non de médiocres auteurs dont tout le mérite consiste dans de mauvais vers ou de mauvaise prose qu'ils ont faits. Rien ne me paroît plus plaisant que d'entendre raisonner dans une ville de commerce sur la philosophie spéculative, & sur la philosophie expérimentale. D'après de pareilles contradictions je ne ferois pas étonné de voir la Sorbonne traiter théologiquement la manière de préparer la soie, de la teindre & d'indiquer comment on doit l'employer dans les étoffes.

Nous fûmes le soir chez un négociant, homme d'esprit à qui nous parlâmes de l'Académie, & des observations que nous avions faites; il convint que nous avions raison. Cet aréopage de lettres, nous dit-il, est le plus sage de tout le royaume; car depuis son établissement il n'a point encore fait parler de lui ni en bien ni en mal; il nous raconta à ce sujet une anecdote fort-plaisante que voici. Un académicien de Lyon avoit composé un ouvrage; avant de le faire imprimer il consulta un auteur célèbre: on dit que c'est M. de Voltaire, pour avoir son avis en le priant de faire les changemens qu'il croiroit nécessaire. Ce dernier après avoir lu le manuscrit le renvoya, en y joignant un billet conçu en ces termes.

“J'ai fait la lecture de votre ouvrage où je n'ai „trouvé qu'un seul mot à changer; je vous le „renvoie & suis, Monsieur, &c., — L'auteur enchanté de cet éloge prétendu parcourt rapidement sa production pour voir quel étoit ce mot supprimé. Arrivé à la dernière page il trouva la Lettre *N* du mot *fin* raturée, de qui faisoit *fi*.... Il sentit l'épigramme, en appela au public qui

En 1774, il présenta à Louis quinze, & à la Comtesse du Barri des velours à fleurs qui le dispuoient aux plus beaux tableaux; il auroit mérité de la ville & du gouvernement une récompense; il n'obtint ni l'un ni l'autre; on admira son invention, on lui fit des complimens; mais il en fut pour ses fraix. Oh divin Colbert! ce n'est pas ainsi que vous encouragez les talens. En Angleterre, M. Pernon eût obtenu une forte pension. (Note de l'Editeur.)

confirma le premier jugement. Combien d'auteurs, mon cher Tamar, feroient dans le cas de l'académicien de Lyon, si on faisoit justice de leurs productions!

Il y a dans les environs de Lyon d'anciens monumens romains. On voit encore des vestiges d'un aqueduc qui conduisoit de l'eau dans une ville qui fut détruite par un tremblement de terre; on commence à bâtir sur cette montagne qui a servi de théâtre à ce terrible évènement. Les ouvriers en creusant la terre pour poser les fondemens ont retrouvés des vestiges de cette ancienne ville engloutie, ainsi que des antiquités, mais qui ne sont pas d'un grand prix. On conserve dans la maison de ville quelques-uns de ces morceaux. Les plus remarquables sont des *Tauroboles*, espèce d'autels faits en pierre, sur lesquels on égorgeoit des victimes; le sang qui en découloit servoit à purifier ceux qui avoient commis certains crimes, pour lesquels les prêtres des païens ordonnoient ces sortes d'expiations.

J'ai vu avec regret dans un temple des chrétiens qu'on nomme l'église d'*Ainay*, deux colonnes de granit qu'on a coupées pour en faire quatre; l'ignorance de ce tems a fait commettre cette faute qui n'auroit pas lieu aujourd'hui: on est fâché de la perte de ces deux belles colonnes qu'on pourroit employer à orner quelques places publiques. J'ai calculé à-peu-près la hauteur qu'elles pouvoient avoir avant d'être coupées; elles devoient être au moins de soixante pieds. Elles avoient servi jadis dans un temple dédié à Vénus.

On m'a dit que si les lyonnois vouloient sacrifier quelques sommes, il seroit possible de trouver dans cette montagne une partie de l'ancienne ville, ainsi que des choses précieuses; mais les françois ne ressemblent pas à cet égard aux italiens & aux anglois; ils n'épargnent rien pour tout ce qui tient au luxe & au plaisir; mais lorsqu'il s'agit de découvertes utiles, qui demandent du soin & du travail, cela les intéresse peu; le gouvernement

lui-même n'encourage que foiblement ces fortes d'entreprises : quelques ministres ont voulu s'en occuper, mais ils en ont été distraits par autre chose ; on parle peu du tems qu'ils ont été employés dans l'administration.

On m'a assuré que la France abondoit en mines de toutes les espèces, dont l'exploitation pourroit l'enrichir ; mais il n'y a point dans ce pays, de minéralogiste praticien qui soit en état de conduire de pareils travaux. On trouve beaucoup de gens qui vous proposent de prendre des intérêts dans des mines de *fer*, de *plomb*, de *cuivre*, & d'*argent* ; mais lorsqu'ils ont ramassé une somme assez considérable, ils prennent la fuite & font des dupes de ceux qui leur ont confié leurs fonds. Paris fourmille de ces sortes de gens ; on m'a même raconté qu'un de ces marquis qui n'avoit pour toute fortune que son nom, trouva le moyen d'acheter dans les environs de la capitale, une petite campagne près de laquelle étoit une montagne qui en dépendoit ; il forma le projet de métamorphoser cette dernière en mine de salpêtre, & voici de quelle manière il s'y prit pour réussir ; il fit acheter pour mille écus environ d'urine, la fit mettre dans des tonneaux, & la transporta à sa terre ; il employa un nombre d'ouvriers à faire sur la crête de cette montagne une excavation en forme de puits, dans lequel il fit verser cette urine : il fit ensuite reboucher ce trou, & laissa pendant deux années filtrer cette eau à travers les pierres, ce qui forma tout naturellement une assez grande quantité de salpêtre. Lorsqu'il fut à-peu-près assuré du succès de son opération, il fit creuser un commencement de galerie vers la pente de cette montagne, dont il tira des pierres qui contenoient des parties de salpêtre. Il vint à Paris faire part de sa découverte ; on nomma des commissaires qui se rendirent sur les lieux pour examiner les choses de près ; ils furent eux-mêmes trompés, & firent un rapport favorable. Dans le moment le propriétaire de la montagne trouva des

associés qui vinrent le prier d'accepter de l'argent pour cette entreprise; afin de les mieux persuader il se rendit difficile sur les conditions, & il falloit avoir des cautions pour être ses dupes.... Lorsqu'il eût ramassé une somme assez considérable, il partit, & laissa pour hypothèque la montagne de salpêtre. On ne fut la fourberie qu'après l'évasion de celui qui en étoit l'auteur.

Le Chevalier reçut il y a quelques jours un billet de la part d'un homme qu'il ne connoissoit pas; on les prioit d'indiquer un rendez-vous pour le lendemain, ayant à lui parler sur une affaire très-importante. Le Chevalier fit dire qu'il attendroit les personnes; nous vîmes arriver une figure grotesque dont l'air & l'habillement n'annonçoient point l'opulence. Lorsqu'il eût fait son compliment, à quoi puis-je vous être bon, demanda le Chevalier? Je viens, Monsieur, répondit-il, vous faire part d'une découverte qui vous rendra en peu de tems l'égal des empereurs & des rois pour la richesse — Je vous fais gré de votre attention; mais de quoi s'agit-il? — Après vingt ans de travail & de recherches, ayant épuisé toute ma fortune, hier, Monsieur, oui hier, j'en étois à ma dernière ressource, lorsqu'enfin j'ai réussi à l'opération du grand œuvre; j'ai fait de l'or. Ayant entendu parler de votre rang & de votre naissance, je me suis adressé à vous pour vous faire part de cette découverte; par mon travail la France va devenir un nouveau Pérou, & les mines d'*Utiquexaca*, d'*Araca* de *Suches*, de *Curacava*, de *Tipoani* & de *Cachacam-ba**) ne valent point celle que j'ai trouvée — Mais pourquoi ne gardez-vous pas ce secret pour vous?

*) Toutes ces mines sont au Pérou peu éloignées de la Plata; il y en a d'argent à *Guantajba* qui ont fourni des blocs de métal pesant 3700 Marks. Les mines situées à l'Ouest de la rivière de la Plata sont les meilleures. La montagne de *Turco* fournit le plus abondamment de cette matière d'or & d'argent.

Il me faut actuellement de l'argent pour acheter les choses nécessaires à cette opération chymique. Combien vous faut-il pour faire un marc d'or ? — Avec un Louis j'en puis faire cent marcs — Tenez, en voilà deux ; avec cet argent vous pouvez commencer votre entreprise, & profiter seul de votre découverte. Quant à moi, je vous remercie de votre attention ; mais je ne puis profiter de votre offre. Le faiseur d'or nous fit sa révérence & nous quitta. Lorsqu'il fût parti, je témoignai au Chevalier ma surprise sur le froid accueil qu'il avoit fait à cet homme. Mon cher Iroquois, me répondit-il, c'est ainsi qu'on doit recevoir ces sortes de gens ; s'il avoit trouvé réellement le secret de faire de l'or, il n'auroit besoin d'aucun secours, & n'auroit point cet air misérable que vous avez vu ; c'est un fou qui après avoir détruit sa fortune en faisant le métier de souffleur, cherche à trouver des dupes. Gardez-vous d'écouter de pareils hommes, lorsqu'ils viendront vous faire de semblables propositions, ce qui pourroit vous arriver en votre qualité d'étranger. J'assurai le Chevalier que je faisois trop peu de cas de ce métal dont les européens avoient fait leur Dieu ; mais que j'aurois pu être la dupe de l'alchymiste pour ma propre curiosité.

Aimer, mon cher Tamar, voilà le souverain bonheur ; tu auras vu ce que je t'ai dit dans ma dernière à ce sujet. Je vais te faire un détail succint des intrigues amoureuses du Chevalier & de moi ; nous fûmes souper l'un & l'autre chez cette actrice où nous étions invités ; on s'amusa beaucoup. Le Chevalier mit la réponse au billet qu'il avoit reçu, dans l'endroit indiqué ; une demi-heure après Madame de St. Fare, (c'est le nom de l'actrice chez laquelle nous étions) remit au Chevalier une boîte d'or, sur laquelle étoit le portrait du Major, dont je t'ai parlé ; tenez, Chevalier, voyez si cette peinture ressemble. — Le Chevalier s'approcha de deux lumières pour examiner de près ; il dit son avis ; on causa, on

fit des folies jusqu'au moment qu'on se mit à table. Le souper fut on ne peut pas plus gai. Madame de St. Fare avoit invité sa sœur & deux autres femmes ; je fus placé à côté de la première. C'étoit une figure charmante ; j'eus pour elle les plus grandes attentions ; elle y parut sensible. Quant au Chevalier, il avoit l'air de la plus grande indifférence pour Madame de St. Fare ; mais je n'en étois plus la dupe, depuis que je connoissois *le langage des pieds* ; & je m'apperçus qu'on en faisoit usage. On chanta des chansons, on joua des proverbes & l'on fit des charades. Nous nous retirâmes fort-avant dans la nuit ; le Major nous accompagna jusqu'à notre logis & nous quitta. Lorsque nous fûmes seuls, le Chevalier me dit : j'ai reçu la réponse à mon billet. — Comment, si promptement, répondis-je ! — Oui, elle m'a été remise en votre présence, celle du Major & des autres femmes. Vous savez qu'une demi-heure après notre arrivée chez elle, elle me donna une tabatière pour en examiner le portrait ; elle avoit placé dessous cette boîte le billet que voici. Je n'ai pu le lire encore ; mais voyons ce qu'il contient.

„J'ai à me plaindre du Major ; j'ai appris ce
 „matin qu'il aime un autre femme à laquelle
 „il fait une cour assidue depuis quelques jours ;
 „ce feroit un prétexte pour rompre avec lui ;
 „mais je préfère de me venger d'une autre
 „manière. Je vous attends cette nuit, aimable
 „Chevalier ; ma femme-de-chambre est dans le
 „secret ; c'est elle qui vous introduira chez moi.
 „Adieu, songez qu'en amour les momens sont
 „précieux à propos, je crois que ma sœur
 „a du goût pour votre ami ; s'il fait bien s'y prendre
 „il ne tiendra qu'à lui d'être heureux. „

Nous nous regardâmes, le Chevalier & moi. Vous allez être heureux, lui dis-je ! — Il ne tiendra qu'à vous, me répondit-il, de jouir du même bonheur ; vous voyez ce qu'on m'écrit à votre sujet. Le Chevalier fit une demi toilette,

il fut à son rendez-vous. Resté seul, je m'occupai des moyens de réussir près de Mademoiselle de Verneuil, sœur de Madame de St. Fare; je lui écrivis une lettre que je lui remis le lendemain à la Comédie; nous eûmes une correspondance de quelques jours. L'amant de Mademoiselle de Verneuil étoit un vieux négociant de Lyon, qui avoit une maîtresse par luxe plutôt que par besoin; c'étoit un honnête homme, généreux, plein d'attentions, mais jaloux; nous prîmes nos mesures pour le tromper sans qu'il s'en apperçût. Les femmes sont à cet égard d'une adresse inconcevable; & jusqu'à présent mon rival ne se doute de rien; il m'a pris au contraire dans la plus grande amitié, & nous sommes, on ne peut mieux ensemble. Mademoiselle de Verneuil est blonde, ayant les sourcils noirs & de grands yeux bleus. Elle a le plus beau teint possible, beaucoup de noblesse dans la physionomie, une taille bien prise; quant à son esprit il est très-cultivé; elle est née de parens honnêtes; les malheurs qu'a éprouvés sa famille l'ont forcée de se mettre au Théâtre; enfin, mon cher Tamar, depuis ma dernière lettre j'ai goûté, & je goûte encore, les voluptés de l'amour; mon œil ne se lasse point de voir celle que j'aime; les plaisirs que j'ai eus la nuit se retracent à mon imagination lorsque je suis seul; ces momens délicieux, passés dans les bras de mon amante, se peignent sans cesse à mon ame. Lorsque je suis avec cette femme charmante, je trouve toujours en elle des beautés nouvelles qu'il me semble voir pour la première fois; mes regards curieux ne sont jamais satisfaits, & la jouissance ne fait qu'augmenter mes desirs. L'amour, Tamar, offre des ressources imprévues . . . on croit toujours sacrifier sur son autel pour la première fois; mais lorsque les cœurs sont d'intelligence, les caresses d'une maîtresse raniment nos desirs . . . Oui, Tamar, ces françoises ont tout ce qu'il faut pour faire chérir l'amour; les faveurs qu'elles accordent semblent

toujours nouvelles; elles préparent le plaisir par des préliminaires qui valent presque autant que la jouissance; c'est par les premiers que naissent les desirs & que le cœur s'enflamme, lorsqu'il s'agit de goûter le souverain bonheur. Ce n'est qu'avec peine qu'on obtient de lever ce voile qui cache le trône de l'amour; c'est alors qu'un combat amoureux commence; une bouche de rose vous refuse un baiser qu'on veut cueillir . . . les mains s'opposent à tout ce que vous voulez entreprendre . . . mais enfin l'instinct d'amour les conduit vers ce trait séducteur, elles s'égarent . . . ne font plus qu'une faible résistance, les forces manquent . . . le silence succède à ces agréables folies . . . on n'entend plus que des mots entrecoupés . . . Le délire s'empare de nos sens, on meurt . . . & notre âme semble nous quitter pour n'en faire qu'une avec celle qui partage nos plaisirs; on déraisonne, c'est une ivresse qui tient du délire & qu'on ne peut concevoir. Pourquoi, Tamar, la douleur paroît-elle si longue, & pourquoi le plaisir dure-t-il si peu? Sais-tu que je suis jaloux de ce chêne qui orne nos forêts. Combien de printems l'ont rajeuni, & combien d'autres printems le rajeuniront encore, tandis que nous autres hommes n'en avons qu'un qui dure si peu! Je veux, Tamar, apprendre à nos iroquoises comment on doit aimer, former leurs cœurs & leurs âmes à toutes ces voluptés qui leur sont inconnues; à ces douces illusions qui sont des demi-jouissances, & qui font désirer d'en goûter de réelles. *) L'amour est le souverain bonheur

*) L'Iroquois pense sur les femmes comme le sévère Licurgue; ce législateur des lacédémoniens avoit imaginé de faire représenter publiquement des jeux qu'on appeloit *Gymnopédies* où les jeunes filles paroissent nues; les danses, les gestes & toutes les attitudes les plus lascives étoient enseignés à ces femmes; mais il étoit défendu de les approcher; & l'homme qui auroit été assez téméraire pour enfreindre la loi étoit puni de mort. Ces filles ne pouvoient se voir qu'entr'elles jusqu'à ce qu'elles se mariaient:

& il n'en existe point d'autres. Je vois parmi ces européens un avare qui amasse des richesses & qui ne fait pas en jouir ; un ambitieux qui desire sans cesse, & qui n'est jamais content. Pour un cœur voluptueux tout est plaisir, chaque beauté lui paroît toujours nouvelle ; toutes les roses sont sœurs, & cependant leurs nuances sont différentes. Je veux, s'il est possible, mon cher Tamar, mourir avec cette philosophie, & conserver jusqu'au dernier moment cette même gaieté de notre chef *Taama*, dont tu me parles dans ta dernière lettre ; lorsque le corps de nos frères me servira de tombeau, je veux que mes plus jolies iroquoises chantent autour de moi au moment où mon âme, cette intelligence incompréhensible, se séparera de mon corps, afin qu'une heureuse reminiscence me rappelle tous ces plaisirs charmans que j'aurai goûtés avec leurs semblables. Je ris de ces hommes bornés à qui la religion est nécessaire pour leur faire aimer la vertu, & qui croient plaire au grand Oonthis de l'Univers en se privant de toutes les jouissances qu'il a créées pour eux. Les gens sages laissent gémir tranquillement ces victimes volontaires qui voudroient communiquer au genre-humain leurs folies & leur égaremens. Pourquoi est fait ce beau spectacle que nous offre la nature, si ce n'est pour

l'intention de Licurgue étoit sans doute de leur apprendre à sentir & à plaire avant d'aimer. La morale d'Anacréon étoit la même que celle de Licurgue ; la façon de penser de ces deux hommes étoit cependant bien-différente. Nos Théâtres & surtout celui de l'Opéra, ont beaucoup de rapport avec les *Gymnopédies* de Sparte ; il est certaines chanteuses & danseuses, dont les charmes ont un attrait séducteur dont on ne peut se défendre ; si les femmes connoissoient bien leurs intérêts, elles chercheroient à les imiter à certains égards. Alors il y auroit beaucoup moins de maris infidèles. L'indifférence de quelques-unes fait du mariage un tourment ; l'amour veut être excité par les desirs ; les besoins de la nature ne font rien s'ils ne sont inspirés par les sentimens. (*Note de l'Editeur.*)

en jouir ? Mais il n'appartient, mon cher Tamar, qu'aux âmes élevées de sentir cette vérité. L'homme esclave a besoin d'un frein pour le retenir ; c'est un être passif qui n'agit & ne se meut que par l'impulsion qu'on lui donne ; c'est une espèce rampante dont la politique & la religion n'ont cru pouvoir tirer parti qu'en la captivant d'un côté par la crainte des châtimens, ou par l'intérêt, & de l'autre par l'espoir d'un bonheur chymérique après sa mort.

Ces européens n'ont pas cette fermeté d'âme de nos frères, lorsqu'il s'agit de quitter la vie ; les préjugés dans lesquels on les élève, leur inquiétude sur ce qu'ils deviendront, leurs remords sont pour eux des tourmens horribles que nous ne connoissons point. Nous voyons gaîment arriver la mort ; nous ne sommes pas plus étonnés du passage de l'être au néant que du néant à l'être ; tout dans la nature se succède & disparoît ; mais rien ne périt. Je trouve que c'est un tourment de vivre, pour la plupart de ces européens ; les uns sont accablés de la plus affreuse misère, (& c'est le plus grand nombre) les autres sont dévorés d'avarice, d'autres d'ambition. Ceux qui habitent la Cour sont rongés nuit & jour par l'envie ; mais les plus malheureux, selon moi, ce sont ces victimes d'hommes & de femmes enfermées dans des cloîtres, qui ont renoncé aux plaisirs de l'amour avant de les connoître, & qui sont poursuivis par les desirs & les besoins sans pouvoir les satisfaire. Je ne les plains point ; je regarde comme un monstre celui qui dans l'espérance d'un bonheur futur, s'arrache des bras de sa famille, de ses amis, & pour ainsi dire de sa patrie, pour vivre dans la paresse & l'oïssiveté, & se délivrer par ce moyen des devoirs sacrés que lui impose la société dont il est membre.

Je suis charmé, mon cher Tamar, que nos frères aient chassé les esquimaux & les mitassins de nos contrées. Il faut que nos six nations jurent entre elles par le fleuve St. Laurent qu'elles ne souffriront pas qu'aucun étranger vienne désormais former aucun établissement sur nos terres.

Soyons les amis des européens sans être leurs alliés ; & périssions tous les armes à la main plutôt que de reconnoître aucun de leurs grands chefs pour maîtres. Nos corps robustes nous permettent d'habiter des climats où ils ne peuvent venir nous chercher. Je me réjouis lorsque je retournerai près de toi de trouver tous nos frères rassemblés en corps. Si nous voulons adopter des loix, celles de Licurgue nous conviennent le plus ; elles sont analogues à notre façon de penser, & à l'austérité de nos mœurs.

Eloigné de Paris je ne suis plus au courant des nouvelles. J'ai oublié de te dire dans mon avant-dernière, que les anglois ont un nouvel ennemi à combattre ; leur ambassadeur près des hollandois ayant fait son possible pour déterminer les Etats-Généraux à s'allier avec l'Angleterre, ne put y réussir ; les bataves ne voulurent point se départir de leur ancien système de neutralité. Cependant il falloit obtemperer ; la Grande-Bretagne avoit fait succéder les effets aux menaces, & elle avoit déjà enlevé plusieurs navires. La crise étoit terrible ; la Hollande n'ayant point eu de guerre depuis 1748 avoit négligé sa marine ; son état militaire étoit dans le même cas. La France fit agir cette politique qui la sert si bien ; & son ambassadeur détermina les Etats-Généraux de mettre en mer une escadre composée de huit à dix vaisseaux qu'on rassembla à la hâte pour escorter une flotte marchande. Le Vice-Amiral Zoutman en eut le commandement, & reçut les ordres de faire respecter le pavillon de la république. Les anglois, qui furent instruits de ce qui se passoit, envoyèrent une escadre de pareille force à la rencontre de celle des hollandois ; elle étoit sous les ordres du Vice-Amiral Parker ; on ne tarda pas de se trouver en présence ; on commença par se faire des politesses. Comme l'anglois avoit la commission de visiter, il voulut y procéder, cependant avec la permission du Vice-Amiral Zoutman ; celui-ci la refusa ; Parker voulut passer outre ; le combat s'engagea ; on montra de

part & d'autre beaucoup de courage; les anglois ne s'étoient pas attendu à tant de résistance de la part d'une nation qu'ils sembloient mépriser; elle les étonna & les convainquit en même tems que les battaves n'avoient pas dégénéré de leurs ancêtres. Quoique leurs vaisseaux fussent moins bons voiliers, & d'une construction fort-inférieure à celle de leurs adversaires, ils n'en montrèrent pas moins d'habileté dans leurs manœuvres. La victoire resta longtems indécise, & peut-être se feroit-elle déclarer en faveur des hollandois, si plusieurs de leurs vaisseaux n'eussent été mis hors de combat dès le commencement de l'action. On assure que cette Bataille navale rappelle celle des *Ruyter* & des *Tromp*; elle eut lieu à Doggers-Bank. On dit que ce nouvel ennemi que vient de se faire l'Angleterre fera le plus dangereux qu'elle aura à combattre.

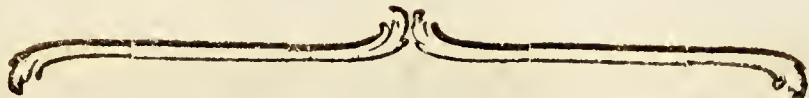
Les nouvelles de Paris disent que les grandes opérations de guerre auront lieu dans l'Amérique septentrionale, & qu'on se dispose pendant cette année à faire une vigoureuse campagne de ces côtés.

Je compte, mon cher Tamar, rester ici encore quinze jours; j'espère de pouvoir te donner au moins une fois de mes nouvelles avant mon retour dans la capitale. Les heures où je t'écris sont des momens que je dérobe à l'amour. Mademoiselle de Verneuil m'oblige de finir ma lettre; elle me charge de te dire mille choses de sa part; ah! si tu la voyois, tu envierois mon bonheur. Adieu, je t'embrasse, & suis toujours ton ami.

Paris, le 4 Mai 1781.

Mateck.

P. S. Le Grand Chef des françois vient de faire savoir dans tout son Empire que son auguste Epouse est enceinte; chacun fait des vœux pour que cette souveraine donne un héritier au trône; si cela arrive cet événement sera célébré par des fêtes magnifiques; c'est un beau titre, mon cher Tamar, que celui d'héritier présomptif d'un Empire comme la France; mais combien de devoirs à remplir! Sur soixante-&-six rois qui ont déjà régné, on peut à peine en compter six qui aient mérité de voir leurs noms inscrits dans le temple de l'immortalité.



LETTRE

QUARANTIÈME.

DE MATECK à TAMAR.

Je suis encore à Lyon, mon cher Tamar, mais nous en partirons incessamment, car des affaires rappellent le Chevalier à Paris. Si le tems nous l'eût permis nous aurions été voir une petite République qui n'est éloignée d'ici que de trente lieues environ; on la nomme *Genève*. C'est dans cet endroit que se fabrique cette quantité de montres qui s'envoient dans les quatre parties du monde. Les citoyens de cette République, qui pourroient vivre heureux & contents, ne sont ni l'un ni l'autre; ils devroient se borner à rendre toutes les autres nations tributaires de leur industrie; mais ils veulent absolument occuper l'Europe de leurs démêlés; & ne pouvant faire la guerre aux autres puissances, ils se la font entr'eux; ennuyés sans doute du rôle passif qu'ils jouent sur le théâtre de l'univers, ils veulent fixer l'attention des spectateurs, & le bruit se répand que cette République va déclarer la guerre à la France... Le Chevalier & moi nous soupâmes il y a quelques jours chez un de ces républicains, qui fut banni de sa patrie, il y a quelques années, pour avoir voulu soutenir les droits du peuple contre le Sénat; je vais te rendre en abrégé, mon cher Tamar, tout ce qu'il nous a raconté sur son pays & sur la cause des troubles qui l'agitent depuis quatre-vingt ans environ. Ces détails, je crois, te feront plaisir.

"Genève, nous dit-il, fut jadis sous la juridiction d'un évêque qui partageoit la souveraineté avec le peuple; ce dernier nommoit ses

„chefs, faisoit des loix, imposoit des taxes, con-
 „traçoit des alliances & levoit des troupes.
 „Lorsque l'Evêque de Genève se retira, la souve-
 „raineté qu'il exerçoit fut réunie à celle de la
 „ville. Le gouvernement resta dans les mains du
 „peuple; il nommoit chaque année des procureurs
 „pour régir les affaires de la République. Au
 „bout de ce tems ils étoient obligés de rendre
 „compte de leur gestion, & d'autres leur succé-
 „doient. Genève alors sembloit n'être qu'une
 „même famille, & le peuple étoit heureux. L'épo-
 „que des malheurs de cette ville, c'est celle où les
 „procureurs se choisirent des conseillers pour leur
 „servir d'assesseurs. On porta d'abord le nombre de
 „ces nouveaux magistrats à vingt-cinq, puis à
 „cinquante ou soixante. Ce nouveau corps qui
 „s'étoit augmenté en nombre ne tarda pas à
 „augmenter en pouvoir; le Conseil-général le porta
 „à deux cent & le confirma à perpétuité. Dès ce
 „moment les citoyens de Genève perdirent une
 „partie de leurs droits; ces conseils de vingt-
 „cinq, de cinquante & de deux cent se rendirent
 „indépendans, attentèrent à la liberté du peuple, &
 „causèrent les divisions & les révolutions qui ont
 „eu lieu depuis.

„Tous les corps en général qui sont revêtus du
 „souverain pouvoir s'occupent d'abord en appa-
 „rence du bien public; ils cherchent à gagner la
 „confiance de leurs commettans, & lorsqu'ils y
 „ont réussi, ils deviennent les oppresseurs de ceux
 „qui leur ont confié la gestion de leurs affaires.
 „Mais ce qu'il y a, selon moi, de plus dangereux,
 „c'est que ceux qui occupent ces emplois dans les
 „républiques, regardent ces places comme un
 „patrimoine qui leur appartient, & les transmet-
 „tent à leur postérité, sans s'embarrasser si leurs
 „successeurs sont en état de remplir le poste qu'ils
 „leur laissent pour héritage. Toutes les nations
 „en général ne sont conduites que par le droit
 „d'usurpation. C'est d'après ces maximes que les
 „empires, les royaumes, & les républiques, se
 „sont formés; l'autorité de tous les souverains
 „d'Europe n'a été établie que par la négligence

„qu'ont eue les peuples de défendre leurs droits, &
 „aussi par l'ambition de ceux qu'ils avoient choisis
 „pour leurs représentans. Ces derniers ont pré-
 „féré les places inamovibles qui leur étoient
 „données par les rois aux places amovibles qui
 „leur étoient données par le peuple. La perma-
 „nence des emplois, ainsi que le droit d'hérédité,
 „doit être regardée comme un fléau dans les empi-
 „res & les républiques; c'est un acte d'injustice
 „& de despotisme qui ne devrait pas être toléré;
 „il est affreux de voir succéder dans un poste impor-
 „tant un homme qui n'a d'autre mérite que celui
 „d'être l'héritier d'un nom qu'il déshonore souvent
 „par des vices qui devraient l'éloigner de tous les
 „emplois, soit civils ou militaires.

„Genève en voulant perfectionner son admi-
 „nistration s'est donné des fers; ces conseils dont
 „je vous ai parlé plus haut, & qui n'auroient
 „jamais dû être établis, s'emparèrent de l'autorité;
 „les circonstances les servirent dans leurs usurpa-
 „tions, la crainte qu'on avoit alors de la maison
 „de Savoye retenoit le peuple. Leurs magistrats
 „se montroient comme les défenseurs de la
 „République; le Clergé réformé s'étoit uni avec le
 „Sénat, & tout sembloit promettre un bonheur
 „durable; mais sous les dehors trompeurs du bien
 „public, le Sénat cachoit le projet secret qu'il avoit
 „d'affervir la patrie. Le peuple s'en apperçut, il
 „ouvrit les yeux, il n'avoit jusqu'alors défendu ses
 „droits que foiblement; mais en 1707, son mécon-
 „tentement éclata; ceux qu'il avoit choisis pour
 „ses défenseurs furent les victimes de leur zèle;
 „les uns furent proscrits, & les autres condamnés
 „à morts *) Genève offrit alors la répétition de ce

*) Le Sénat de Genève, pour se venger de ce qu'on l'avoit forcé d'accorder en faveur du peuple, condamna plus de quatre-vingt personnes à différentes peines afflictives; il punit de mort après l'avoir tourmenté par la torture, un nommé le Maître; & pour colorer cet acte de barbarie ils l'accusèrent d'avoir conspiré contre la République; il n'est pas étonnant d'après cela, de voir le peu d'intérêt que l'on prend au sort de

„qui s'étoit passé à *Athènes* & à *Rome*, où les
 „citoyens vertueux furent bannis lorsqu'ils voulu-
 „rent s'opposer aux entreprises despotiques du
 „Sénat ou de l'aréopage. Enfin après différens
 „incidens qu'il feroit trop long de vous raconter,
 „la paix se fit, & les deux partis, tout mécontents
 „qu'ils étoient, restèrent tranquilles jusqu'en 1734,
 „que la hauteur & le pouvoir tyrannique qu'exer-
 „çoit le Sénat fit renaître les troubles. Un Comte
 „de *Montreal*, ennemi du peuple, voulut l'affervir;
 „il employa à cet effet toutes sortes de moyens
 „pour se former un parti; il avoit de la fortune; &
 „cela suffit dans un pays où l'on peut tout avec de
 „l'argent; cependant malgré ses intrigues il
 „échoua dans son projet; le peuple remporta une
 „victoire complete; les cantons de *Zürich*, de
 „*Berne*, & la *France* offrirent leur médiation; on
 „l'accepta, ceci se passa au mois d'Août 1737. On
 „tint des conférences pendant dix mois environ,
 „pour mettre d'accord les deux partis & régler
 „les prétentions de chacun. Les médiateurs ne
 „firent presque rien en faveur du peuple, & laissè-
 „rent au Sénat le pouvoir de faire du mal, sans
 „fournir aux premiers des moyens pour l'empê-
 „cher. Aucun citoyen n'eut sa sûreté personnelle,
 „& le Sénat étoit le maître d'être injuste envers
 „ceux qui pouvoient lui déplaire sans qu'on pût
 „l'obliger de rendre compte de sa conduite. Du
 „reste ces puissances médiatrices promirent de
 „garantir tous ces articles convenus; mais en
 „Europe la politique dispense les souverains de
 „tenir leur parole; ils n'obligent à remplir les
 „engagemens que quand leurs intérêts l'exigent,
 „comme le *Sénat* & le *peuple de Genève* n'intéres-
 „soient que foiblement, on abandonna de nouveau
 „cette République à elle-même, & les troubles
 „recommencèrent.

Genève; un Sénat corrompu, un peuple qui laisse
 égorger ceux qui le défendent ne méritent pas qu'on
 fasse des vœux pour la cause de l'un ni de l'autre.
 (Note de l'Editeur.)

„Depuis longtems il étoit question de former
 „un Code de loix, & le Sénat s'y refusoit toujours.
 „Enfin un philosophe né citoyen de Genève parut
 „sur la scène; fait pour honorer sa patrie, il en
 „fut persécuté; les faiseurs de ressorts & de mou-
 „vemens de montres condamnèrent des ouvrages
 „littéraires qu'ils n'entendoient pas, & le célèbre
 „*Jean Jacques* Rousseau, dont je t'ai parlé dans
 „plusieurs de mes lettres, fut déclaré par les séna-
 „teurs horlogers *impie, téméraire, scandaleux*, qui
 „cherchoit à détruire les principes de la religion
 „chrétienne; il fut décrété de prise de corps, &c.,
 „&c. *) Le Sénat ou plutôt le comique *Sanhedrin*
 „de Genève se couvrit de ridicule aux yeux de
 „l'Europe par la conduite qu'il tint dans cette
 „affaire, & le Public vengea l'Auteur d'*Emile*, du
 „*Contrat social*, & des *Lettres de la Montagne* en
 „lui décernant tous les honneurs & la couronne
 „de lauriers que lui refusoit sa patrie.

„Quelques citoyens, parens ou amis de l'écri-
 „vain persécuté, voulurent faire des représenta-
 „tions; on n'y eut aucun égard, & le peuple qui
 „se ressemble par-tout, plus occupé de ses inté-
 „rêts que de la défense d'un citoyen condamné
 „injustement, laissa subsister le décret injuste, &
 „abandonna le champ de bataille au Sénat. Enfin
 „en 1768 les troubles recommencèrent; le
 „peuple refusa d'élire les sujets qui étoient présen-

*) Ce jugement de Jean-Jacques Rousseau n'eut lieu que par les sollicitations d'une cabale puissante qui voyoit avec des yeux d'envie la réputation que cet écrivain célèbre alloit s'acquérir dans la République des Lettres, Toute la *Tronchinaille* étoit à la tête de cette intrigue; celui qui faisoit le métier d'empirique à Paris, projeta la conjuration, & son frère qui étoit procureur général à Genève fut le sollicitateur du jugement.

Le Parlement de Paris avoit aussi condamné l'ouvrage d'*Emile* & décrété l'Auteur de prise de corps; mais ce décret n'eut lieu que pour la forme, Jean-Jacques Rousseau revint à Paris, & n'éprouva aucune persécution; ceux qui l'avoient jugé devinrent ses amis & ses admirateurs. Belle leçon pour les genevois s'ils étoient capables d'en recevoir! (Note de l'Editeur.)

„tés par les magistrats ; on eut recours à la
 „garantie des puissances qui avoient été médiatri-
 „ces en 1738. Le ministre qui gouvernoit alors
 „à la Cour de Versailles étoit occupé d'affaires
 „trop importantes pour donner son attention aux
 „troubles de Genève ; il chargea de ce soin quel-
 „ques-uns de ses sous-ordres ; ces derniers, glo-
 „rieux de la confiance de leur maître, commencè-
 „rent par enfreindre les articles principaux de la
 „convention de 1738, en suspendant les élections
 „qui devoient se faire par le conseil général. Le
 „peuple genevois, réclama contre cette infraction
 „au traité, mais on n'eut aucun égard à ses repré-
 „sentations. Le secrétaire d'un des plénipoten-
 „tiaires, qui fût chargé seul de ce grand ouvrage
 „de pacification, n'étoit pas l'homme propre à la
 „chose ; son ame vile & rempante eut recours à
 „la perfidie & à la calomnie pour asservir un
 „peuple libre qui n'avoit d'autres torts que ceux
 „de défendre ses droits. On essaya de l'intimider
 „en le menaçant d'exil, de punition, & même de
 „mort ; on n'en vint cependant point à ces extré-
 „mités ; mais on accorda au Sénat un pouvoir illi-
 „mité qui lui donnoit le droit d'emprisonner, de
 „bannir, & de condamner arbitrairement sans
 „qu'on pût appeler de ces injustices. On
 „restraignoit d'un autre côté le pouvoir du Conseil
 „général en le gênant dans ses élections, en
 „supprimant les commissaires, en limitant tous les
 „privilèges des natifs, & les forçant de prendre
 „leurs syndics dans le Sénat, &c., &c. Cette
 „violation de tous les droits des citoyens de
 „Genève révolta les esprits. Le Conseil général
 „s'assembla malgré les menaces des médiateurs, &
 „la vigilance du Sénat désigné alors sous le nom
 „des *négatifs*. Le nouveau projet de législation
 „fut rejeté à la pluralité de 1095 voix contre 515.
 „Le Cabinet de Versailles, piqué de cette résistance,
 „défendit à ses sujets toute communication avec la
 „République, & forma le projet de bâtir une nou-
 „velle ville qui pût devenir un jour la rivale de
 „Genève. Mais ce projet n'eut son exécution que
 „par des lignes que l'on traça pour former l'en-

„ceinte de *Verfoi* ; (c'étoit le nom que devoit porter
 „cette ville) mais à peine les fondemens de
 „quelques maisons furent-ils jetés qu'on aban-
 „donna ce projet. Des affaires plus importantes
 „occupèrent le Cabinet de Versailles; on oublia le
 „*Sénat & le peuple genevois* qui ne forma qu'un
 „point dans la politique de l'Europe. Cependant
 „cette espèce de pacification de 1768 paroissoit
 „avoir calmé les esprits; le Sénat déclara qu'il étoit
 „convaincu que la grande autorité législative
 „appartenoit au Conseil général, & qu'il ne vou-
 „loit point lui contester ce droit, mais au contraire
 „le maintenir dans toute sa force, & que cela
 „devoit faire la base fondamentale du nouveau
 „Code.

„Il existe dans la constitution du gouvernement
 „de Genève un vice qu'on n'a jamais pensé à réfor-
 „mer; la République est divisée en quatre classes,
 „savoir: les *citoyens*, les *bourgeois*, les *natifs*, &
 „les *habitans*. Les premiers ont seul le droit de
 „parvenir aux emplois de la magistrature, les
 „seconds, nommés *natifs* (c'est-à-dire enfans
 „d'étrangers) sont admis seulement comme sujets
 „de la République, & les habitans sont des étran-
 „gers qui se font naturaliser moyennant une cer-
 „taine somme qu'ils paient à l'état. Ces derniers
 „ne participent à aucun privilège des citoyens &
 „des bourgeois. Si la République de Genève eût
 „suivi les sages instructions du célèbre *Penn*,
 „législateur de la Pensilvanie, elle seroit peut-être
 „aujourd'hui une puissance formidable; mais la
 „constitution s'oppose à son aggrandissement; car
 „cette distinction entre *citoyens*, *bourgeois*, *natifs*
 „& *habitans* ne peut causer que des troubles dans
 „un état, soit monarchique, soit républicain, &
 „c'est aussi la cause de toutes les révolutions qu'a
 „éprouvé Genève. En voici la preuve: en 1770,
 „les natifs voulurent former des prétentions, &
 „marcher d'égal avec les citoyens & les bour-
 „geois; la querelle s'échauffa, on commença par
 „écrire, ensuite on en vint aux voies de fait; on
 „prit les armes, les bourgeois furent vainqueurs;

„quelques-uns des fauteurs furent bannis; on
 „obligea tous les natifs de prêter un nouveau ser-
 „ment, par lequel ils promettoient d'être soumis
 „à la constitution actuelle, & ceux qui s'y refuse-
 „roient devoient fortir de Genève. Les choses ren-
 „trèrent dans l'ordre; mais les natifs cependant,
 „par cette nouvelle levée de bouclier obtinrent,
 „de nouveaux privilèges; l'édit qui les confirmoit,
 „déclaroit rebelles ceux qui voudroient les
 „étendre.

„Tandis que tout ceci se passoit, l'aréopage
 „genevois s'occupoit toujours de son ancien
 „système; il craignoit de voir le gouvernement
 „démocratique s'établir par les représentans; le
 „Sénat, pour occuper ces derniers, souffloit le feu
 „de la discorde entr'eux & les natifs. Toutes ces
 „manœuvres qu'on tenoit très-secretes n'éclatè-
 „rent qu'en 1777, au sujet de deux réglemens
 „qui furent faits, & qui devoient avoir pour règle
 „de ne point altérer la constitution. Ce plan sage
 „devoit mettre fin à tous les troubles, & rétablir
 „la tranquillité par-tout; mais les négatifs, qui pré-
 „voyoient que le nouveau plan renverseroit tous
 „leurs projets, employèrent tous les moyens pour
 „le faire rejeter; ils entraînèrent dans leur parti
 „un grand nombre des deux cent; & lorsqu'ils se
 „furent assurés de la pluralité des voix, ils reje-
 „tèrent le projet de ce nouveau Code. Cette
 „démarche étoit très-hardie. Le Conseil général
 „démontra qu'elle étoit illégale; mais le Sénat
 „invoqua pour le soutenir un appui étranger. Les
 „cantons de Berne & de Zürich furent requis; ils
 „refusèrent la garantie qu'on leur demandoit. Les
 „négatifs désespérés de ce refus eurent recours à
 „d'autres moyens; ils avoient avec assez de succès
 „semé la division entre les citoyens & les natifs;
 „ils profitèrent de la circonstance pour mettre ces
 „derniers dans leurs intérêts. Un natif soudoyé
 „par le parti aristocratique devint l'agent de la
 „nouvelle pomme de discorde à qui on donna le
 „nom de *neutralité*. Le procureur général crut
 „qu'il étoit du devoir de sa charge de porter

„plainte contre des attentats aussi préjudiciables à
 „la République; il encourut la disgrâce du Sénat,
 „fut destitué de ces emplois, & déclaré incapable
 „d'en remplir désormais aucun. Ce dernier coup
 „porté ne fit qu'aigrir de plus en plus les esprits;
 „il y eut dans l'état une fermentation violente, &
 „qui se termina enfin par la révolution qui eut
 „lieu, il y a quelques mois; il est aisé de deviner
 „quel en sera les suites. Voilà, nous dit ce gene-
 „vois, un précis succinct des maux qui désolent
 „ma patrie depuis le commencement de ce siècle,
 „& dont la fin fera l'anéantissement total de
 „la République., *)

Je t'avoue, Tamar, que je plains ces nations policées lorsqu'elles sont gouvernées par des chefs ambitieux qui sous l'apparence du bien public cherchent à donner des fers à leurs concitoyens. Il est réellement question de faire marcher des troupes contre Genève; le Grand Chef des françois, celui de Sardaigne & la République de Berne, doivent, dit-on, envoyer une armée pour soumettre ces républicains. On est curieux de voir si ces derniers opposeront de la résistance. Je suis d'opinion que la première des loix, c'est de respecter les loix; la force & les châtimens qu'on inflige font, à mon avis, une foible & coupable ressource imaginée par les tyrans pour substituer la terreur à l'obéissance que leur gouvernement injuste ne peut obtenir. Il est aisé de se faire craindre quand on a trois à quatre cent mille satellites à ses ordres, qui sont toujours prêts à marcher, & à immoler des victimes au pouvoir arbitraire; mais je crois qu'il est facile de régner sans avoir recours à ces moyens; il est plus aisé de gagner les peuples par la douceur que par la force; & les européens sont persuadés qu'ils doivent savoir gré à leurs grands chefs de tout le mal qu'ils ne

*) Il paroît un ouvrage à ce sujet intitulé: le Philadelphien; c'est ce qu'il y a de mieux écrit sur cette matière; il mérite d'être lu. (Note de l'Editeur.

leur font pas & qu'ils pourroient leur faire. Tous les hommes ne font que ce qu'on les fait. Dans un état dont le gouvernement est militaire, tout le monde est guerrier; dans un autre où le gouvernement est marchand, tout y fait le commerce. Dans celui enfin où le gouvernement est vicieux, tous les sujets le font aussi. Le grand art des législateurs & de ceux qui sont faits pour gouverner les autres, ce seroit, selon moi, de ne s'occuper qu'à diriger les mœurs, former les caractères, & obtenir des hommes que pour faire ce qu'ils doivent, il leur suffit de songer qu'ils doivent le faire. De cette maxime résulteroit l'honneur, la vertu, le bonheur & l'amour de la patrie. Voilà quel seroit le bien qu'opéreroit une législation perfectionnée; voilà quel étoit le grand art des anciens que je trouve bien-supérieurs aux modernes pour les sciences morales. Le but des législateurs grecs & romains, étoit de travailler à la perfection de l'espèce humaine. Autant de tems que les sages loix qu'ils avoient faites ont été en vigueur, les peuples ont été heureux; & ils n'ont cessé de l'être que quand ils s'en sont écartés. C'est assez, mon cher Tamar, t'entretenir sur les affaires de Genève; je vais te parler d'autre chose.

Nous avons vu ici, le Chevalier & moi, ce qu'il y avoit de curieux dans tous les genres. Tu fais combien j'aime à m'instruire. N'ayant pas été satisfait sur tout ce qu'on m'avoit dit de la ville de Lyon & de son origine, j'ai fait la découverte d'un homme fort-sçavant & peu connu, qui m'a donné les détails suivans.

“Les lyonnois, m'a-t-il dit, ne font point les „descendans d'une Colonie romaine, comme plu- „sieurs historiens le prétendent; & les *Druides* „avoient tenu longtems avant leurs assemblées „dans cette partie de la Gaule. Les phéniciens „& les grecs ont aussi habité tour-à-tour cette „province, qui jouissoit d'une grande réputation „par la beauté de son climat, suivant la tradition „de quelques prêtres druides qui nous a été trans- „mise par les grecs; le lyonnois éprouva des

„révolutions terribles, l'une desquelles forma cette
 „jonction du Rhône & de la Saône. Plusieurs
 „écrivains prétendent que *Lugdus*, Roi des Celtes
 „fut le fondateur de Lyon ; d'autres disent au
 „contraire qu'après un tremblement de terre, &
 „une inondation qui fit périr une grande partie
 „des habitans, ceux qui échappèrent à cette
 „catastrophe, consultèrent les dieux pour savoir
 „où ils rebâtiroient une nouvelle ville. Qu'alors
 „*Momor*, Prince gaulois reçut l'ordre de la part de
 „l'oracle, de la faire construire à la jonction du
 „Rhône & de la Saône, sur la pente d'une colline ;
 „mais que *Momor* ayant apperçu des corbeaux sur
 „une montagne appelée aujourd'hui *fourvicre* ; il
 „choisit cet emplacement de préférence, lui paroif-
 „sant le plus propre à se préserver d'une inonda-
 „tion ; mais il ne prédit pas que des tremblemens
 „de terre & des volcans renverferoient de nou-
 „veau cette ville, comme cela arriva sous l'empire
 „Romain, où elle fut engloutie. Tous nos sça-
 „vans ont fait des recherches pour savoir la vraie
 „étimologie de *Lugdunum*, (aujourd'hui *Lyon*,)
 „en langue cimbrique *Lug* veut dire *fortuné* ;
 „d'autres croient que, *Lugdunum* vient de deux
 „mots grecs qui signifioient *la montagne du*
 „*discours*, à cause d'un autel célèbre où les orateurs
 „venoient de fort-loin pour disputer le prix de
 „l'éloquence. On trouve encore dans d'autres
 „historiens, que *Lyon* s'appeloit *Luci-dunum* qui
 „signifioit *la colline du bois sacré*. C'étoit dans cet
 „endroit que les druides & les prêtres gaulois
 „célébroient leurs mystères & immoloient leurs
 „victimes. Quelques physiciens sont d'opinion
 „que la première catastrophe qu'éprouva le lyonnois
 „arriva dans le même tems de celle qui submergea
 „l'Atlantide, en comparant les dates & rapprochant
 „ce qu'a écrit Platon sur cette terrible révolution,
 „on voit que de nouveaux fleuves se formèrent du
 „côté du Midi, & s'ouvrirent un passage à travers
 „des montagnes, dont une partie fut engloutie
 „dans le centre de la terre & forma de vastes
 „plaines. Cette révolution qu'éprouva le globe
 „au-delà des *Colonnes d'Hercule*, ne peut se révo-

„quer en doute d'après ce qu'en dit *Platon* dans
 „son *Timée*. Cet ouvrage peu connu mériterait
 „de l'être davantage. Le philosophe qui introduit
 „dans cet écrit deux prêtres égyptiens, qui racon-
 „tent à *Solon* qu'il y avoit autrefois un pays plus
 „grand que l'Asie & l'Afrique qu'on nommoit
 „l'*Atlantide*, qui fut détruit par les volcans & une
 „pluie extraordinaire qui mit toutes ces vastes
 „contrées sous les eaux. Ce que *Platon* dit à ce
 „sujet, se rapporte assez avec le déluge de Noé.
 „Mais les anciens prirent une partie pour le tout,
 „& cette séparation de l'Asie avec l'Amérique, fit
 „croire à l'inondation universelle du globe. Il est
 „prouvé aujourd'hui que ce déluge universel ne
 „peut avoir eu lieu. La Mer Méditerranée est une
 „mer nouvelle; il est possible que Noé ait été un
 „habitant de l'*Atlantide*, qui par un heureux
 „hasard sera entré avec son navire dans le Détroit
 „de Gibraltar, & longeant toutes ces côtes qui
 „n'étoient pas ce qu'elles sont aujourd'hui sera
 „venu débarquer en Arabie. En examinant les
 „cartes anciennes & nouvelles, on verra que mon
 „opinion n'est pas sans fondement. La ville de
 „Jérusalem est située au 22^{me} degré environ de
 „latitude, & tous les pays qui l'environnent furent
 „habités jadis par les juifs. Le langage de ces
 „derniers n'avoit aucun rapport avec celui des
 „arabes & des égyptiens, preuve convaincante
 „que c'étoit une nation étrangère qui avoit été
 „conduite par hasard dans ce pays. Moïse dit,
 „qu'il plut pendant quarante jours & quarante
 „nuits, & qu'au bout de ce tems les bondes du ciel
 „se fermèrent. *Platon* dans son *Timée* parle aussi
 „de cette grande pluie; mais il ne dit point que
 „la terre fut submergée, & que les plus hautes
 „montagnes furent couvertes d'eau. Les égyptiens
 „qui font mention aussi de cet événement ne font
 „point du tout d'accord avec Moïse. J'ai remar-
 „qué dans l'historien hébreu une chose que je n'ai
 „jamais pu bien comprendre. Dans la Genèse,
 „Chapitre vingt-deux, il parle tout-à-coup des
 „égyptiens dont il n'avoit rien dit jusqu'alors,
 „pour raconter que Dieu ordonna à Abraham

„d'aller au pays de Canaan; mais que la famine
 „qui étoit dans cette province l'obligea de passer
 „en Egypte avec sa femme qui lui fut enlevée &
 „ensuite rendue par le Roi *Pharaon*. D'où for-
 „toient ces égyptiens qui formoient une nation
 „nombreuse, & dont Moïse ne fait point mention
 „dans le dénombrement qu'il fait des descendans
 „de Sem, de Cam & de Japhet? Mon opinion
 „est donc qu'il n'est pas possible d'avoir une idée
 „claire & précise sur la vérité de l'histoire an-
 „cienne; je me suis livré à cette étude par goût;
 „mais la vie de l'homme ne suffit pas pour péné-
 „trer dans la nuit des tems, & faire toutes les
 „recherches qui seroient nécessaires à ce sujet. „

Je suis enchanté, mon cher Tamar, de la
 conversation que j'ai eue avec ce sçavant; il m'a
 donné des idées que je n'avois point encore eues.
 Je crois te faire plaisir en te communiquant tout
 ce qu'il m'a dit. Je voudrois que les académies
 s'occupassent de pareilles matières, & qu'elles
 fissent voyager quelques-uns de leurs membres
 dans ces pays presque inconnus aujourd'hui.
L'Egypte, l'Asie, & l'empire de Chine pourroient
 leur fournir des renseignemens importans, & qui
 seroient plus utiles que ces discours académiques
 & toutes les autres futilités dont elles ennui-
 ent le Public. Toutes cependant ne sont pas dans ce
 cas; j'ai beaucoup d'estime pour l'Académie des
 Inscriptions & des Sciences, qui ont parmi elles
 des hommes d'un vrai mérite, & à qui l'on doit
 des découvertes utiles. Je voudrois que les grands
 chefs fussent prodigues envers de pareils citoyens,
 & qu'on les mît à portée de faire toutes les
 dépenses nécessaires pour instruire leur siècle & la
 postérité. A propos de postérité, nous avons été,
 le Chevalier & moi, faire une petite course dans
 une ville qu'on nomme *Vienne en Dauphiné*; tu
 n'imaginerois pas le motif de ce voyage; c'étoit
 pour voir un tombeau érigé en l'honneur d'un
 grand prêtre des chrétiens connue sous le nom du
Cardinal d'Auvergne. J'ai trouvé ce morceau de
 sculpture sublime; c'est un ouvrage achevé. La
 composition est un chef-d'œuvre de génie, le

Cardinal plein de noblesse est prêt à descendre dans le tombeau; la mort veut l'arrêter. C'est un tableau parlant; & les figures ont l'air d'être animées. Je n'ai rien vu de plus beau à Paris. Si celui à qui on a élevé ce monument a montré autant de courage en mourant que son effigie en exprime, c'étoit un grand homme, mon cher Tamar, & il méritoit d'être iroquois.... Je ne te dirai rien de la ville de Vienne; le peuple qui l'habite m'a paru peu aimable, & n'a aucune ressemblance avec celui de Lyon ni de Paris; on nous a dit que les femmes y étoient très-chastes; nous le crûmes, car nous n'en vîmes pas une de jolie... Nous revînmes ici pour un souper où l'on vouloit beaucoup s'amuser; mais le contraire arriva; nous avions un Robin qui ne fit que nous entretenir de procès, un vieux militaire qui nous raconta de quelle manière on se battoit du tems du Grand Chef Louis XIV, & qui prétendoit que la nation avoit bien-dégénéré. Un Baron allemand arrivant de Paris, qui avoit pris toutes les filles entretenues pour des femmes de qualité, & qui nous fit part de toutes les bonnes fortunes qu'il avoit eues. (nous apprîmes le lendemain que son médecin lui avoit ordonné de faire quarantaine pour certain petit présent que ces prétendues femmes de qualité de Paris lui avoient donné.) Ce souper est le premier ennuyeux que j'aie fait depuis que je suis ici. La maîtresse du logis s'aperçut des bâillemens que nous faisons en chorus, le Chevalier & moi; elle nous dit en confidence qu'elle étoit très-fachée d'avoir invité les trois originaux qui répandoient la tristesse dans toute la compagnie, qu'elle alloit y mettre fin en feignant de se trouver incommodée. Cela réussit à merveille; on se leva de table, & chacun se retira; nous eûmes le malheur d'être accompagnés jusqu'à notre logis par le Baron allemand, qui nous assura que depuis son départ de Paris il n'avoit pas fait un souper plus gai....

Le Chevalier a reçu des nouvelles de Paris qui lui mandent que le Directeur des finances est comme la ville de Genève, qu'il est prêt d'éprou-

ver une révolution qui lui fera funeste. Il a ici des partisans, & d'autres qui ne le sont point; ces derniers sont en plus grand nombre. Les françois ont beaucoup d'espoir pour cette campagne; leurs affaires en Amérique vont très-bien, & les anglois sont toujours obligés de se tenir sur la défensive; c'est une mauvaise manière de faire la guerre; il vaut mieux être attaquant qu'attaqué, qu'en penses-tu, Tamar?

J'ai eu avec l'Archevêque de cette ville une grande conférence sur la religion; il veut faire de moi un chrétien; il a infiniment d'esprit, il manie la parole avec beaucoup de facilité, & m'auroit presque persuadé. Je ne voulus pas heurter de front ses opinions; il mettoit tant d'honnêteté dans sa manière de disputer que j'ai paru être vaincu par ses raisonnemens. Si j'avois été moins instruit que je ne le suis, je me serois laissé séduire. L'éloquence, mon cher Tamar, est une arme bien-dangereuse & à laquelle les esprits foibles ont bien de la peine à résister. J'ai promis à M. l'Archevêque que j'irois le voir à Paris où il doit se rendre incessamment, & je lui ai dit qu'avant d'embrasser sa religion il falloit qu'il levât tous les doutes que j'avois. Il m'a promis de le faire.

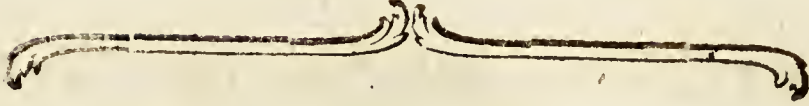
On vient de recevoir ici par la voie de la Suisse un ouvrage allemand qui prédit une révolution dans le globe depuis 1783 jusqu'en 1786. On m'a rendu quelques passages de ce livre qui m'ont paru assez bien faits. Si ce que dit l'auteur se vérifie, l'Italie & l'Allemagne seront le théâtre de cette grande révolution. Je t'ai déjà dit, mon cher Tamar, que la durée des empires étoient calculée par le Grand Chef de l'univers comme la vie des hommes; ils ont leurs beaux jours, leur déclin & leur fin. La terre & les eaux ainsi que ceux qui les habitent sont sans cesse en mouvement; la mer & les continens sont perpétuellement en guerre; l'empire de l'un détruit celui de l'autre, *vice versa*. Ceux qui étudient la nature calculent avec certitude les effets que le mouvement universel produit sur la matière. Ces catastrophes qui ont déjà détruit des royaumes

& des empires doivent nécessairement se renouveler à certaines époques qui sont inconnues. Les hommes, sans le savoir, sont sans cesse au bord d'un précipice, & leur état est aussi incertain que celui de ce chêne qui depuis des siècles a résisté à la fureur des vents, mais qui tout-à-coup est brisé par un ouragan, & laisse à peine apercevoir l'endroit où il élevoit sa tête altière jusqu'aux nues. Une infinité de causes que nous ignorons, peuvent nous détruire dans un instant comme cet arbre. O Tamar, que ces êtres raisonnables qu'on nomme des hommes sont déraisonnables ! ils se tuent entr'eux, & ne pensent pas que leur vie ne fait pas la cent millième partie d'une seconde sur le cadran de l'éternité.

Je me trouvois à dîner il y a quelques jours chez M. l'Intendant de cette Province ; on parloit de la population de la France. Quelqu'un assura que sous le règne de Charles XII. (il y a deux cent cinquante ans environ) on fit le dénombrement des hommes ; il s'en trouva vingt millions, sans compter les femmes & les enfans. Aujourd'hui toute la population n'excède pas de deux millions en comprenant tout ; d'où vient cette dépopulation ? Elle ne se conçoit pas ; tout le reste de l'Europe est dans le même cas ainsi que l'Asie & l'Afrique. Ceci me feroit croire que la religion & ces mœurs policées sont contraires à la propagation de l'espèce humaine ; ces gaulois, ces germains, ces peuples du Nord, ces tartares, formoient jadis des nations innombrables. La Chine seule nous offre aujourd'hui une population immense. Je reviendrai sur cet article dans ma prochaine lettre.

Adieu, Tamar, je suis pour jamais ton fidèle ami Mateck.

Lyon, le 3 Juillet 1781.



LETTRE

QUARANTE-UNIEME.

DE MATECK à TAMAR.

Enfin, mon cher Tamar, nous avons quitté Lyon : je ne te parlerai point de nos regrets ; nous avons laissé nos maîtresses inconsolables, nous sommes partis sans leur dire adieu. Nous étions convenus de cela avec elles, afin d'éviter de voir couler des larmes de leurs beaux yeux. Mademoiselle de Saint-Fare doit m'écrire à Paris ; elle m'a promis d'y venir passer une partie de l'hiver, mais il n'est pas sûr qu'elle m'y trouve. Je t'avoue, au reste, que j'ai été obligé de faire un effort sur moi-même pour me séparer de cette femme que j'idolâtre. Le Chevalier a eu toutes les peines possibles à me déterminer à partir. La raison, Tamar, l'a emporté sur l'amour ; mais mon cœur est toujours occupé de l'adorable Saint-Fare..... Non, Tamar ; de tous les plaisirs, celui d'aimer & d'être aimé est le seul vrai bonheur de la vie ; cette passion distingue l'homme de tous les autres êtres, & prouve qu'il a une ame fort au-dessus de celle des animaux. Ces derniers ne cherchent qu'à satisfaire les besoins de la nature ; mais ils ignorent ces voluptés qui ne sont réservées que pour l'homme. Je crois à la métempsychose, lorsque, pressé dans les bras de ma maîtresse, nos lèvres, collées les unes contre les autres, ne voudroient jamais se séparer.... Ce frissonnement qui passe dans tous nos sens, ces plaisirs qui nous transportent, nos ames qui semblent nous quitter..... ô charmes magiques, voluptés pures qu'on goûte, dont on ignore les causes, mais dont on ressent les effets, pourquoi êtes-vous

connus du profane vulgaire, qui vient fouiller l'autel de Vénus, en y offrant des sacrifices qui devroient être rejetés par le dieu qui préside à ces mystères? Je veux apprendre à nos iroquoises à rendre hommage à cet enfant qu'on nomme l'Amour, & qu'elles ne connoissent pas. Oui, mon cher Tamar; c'est lui, je crois, qui est le grand *Ououthio* de l'univers; c'est par lui que tout croît, que tout se multiplie, & que tout se renouvelle; hommes, animaux, plantes, tout aime dans la nature; cette mère commune nous cache ce qui se passe dans son sein; aucun physicien n'a pu encore nous dire pourquoi cet arbre porte chaque année des feuilles & des fruits. Les naturalistes ont reconnu que les plantes sont mâles & femelles; elles s'agitent, comme l'homme, & cette action, qui renouvelle la nature chaque année, s'opère par le moyen de petits globules qui sortent des grains de poussière échappés du sommet de l'étamine des fleurs; elles sont enveloppées dans la coque de ces graines, & ont la forme de petits œufs. *) Si les plantes & les animaux emploient les mêmes moyens que nous pour se reproduire, ils n'ont pas la faculté de jouir comme nous le faisons, & leur plaisir, quel qu'il soit, ne peut pas égaler le nôtre. Voilà, Tamar, mon opinion sur l'amour; si tu connoissois mon aimable maîtresse, tu penserois comme moi. Tout occupé de ces idées pendant la route, le Chevalier cherchoit à me distraire; lui-même cependant regrettoit Madame de *Verneuil*; mais les françois sont accoutumés à ces sortes de séparations; par cette raison il y étoit moins sensible que moi. J'admire dans cette nation l'amour qu'elle a pour la gloire. Le Chevalier vient d'hé-

*) Il y a un ouvrage fait à ce sujet par un jeune anglois, célèbre naturaliste, qui a expliqué comment se faisoit l'éjaculation des plantes.

On peut voir, à l'égard de la formation de l'homme, les nouvelles découvertes qui ont été faites avec le microscope, & qui ont beaucoup servi à fixer les opinions à ce sujet.

riter d'un oncle une fortune considérable; il est aimé à la cour, recherché des femmes; mais tout cela ne satisfait pas son ambition; il veut aller en Amérique cueillir des lauriers, & peut-être chercher la mort.... Voilà ce qu'on peut, selon moi, nommer la vraie bravoure.

Nous n'avons pas pris la même route par laquelle nous sommes venus. Nous avons traversé une province qu'on nomme le Bourbonnois. Les anciens habitans de ce pays faisoient jadis partie d'une nation qu'on appeloit les *Boiens*; elle étoit si nombreuse qu'elle envoya plusieurs colonies en Allemagne & en Italie. *Hambiga*, prince de *Berruiers*, régnoit alors dans les Gaules. Ces peuples eurent des guerres terribles à soutenir contre les romains; ils furent ensuite gouvernés par des barons, des comtes & des ducs. De ces derniers descend la seconde branche de la troisième race des grands chefs des françois.

Moulins est la capitale de la province. Nous nous y sommes arrêtés une demi-journée; elle est bâtie sur une rivière qu'on nomme l'Allier, dans une situation agréable; on voit de tout côté une campagne riante & fertile. Cette ville étoit autrefois le séjour ordinaire des princes de la maison de Bourbon: mais depuis qu'ils sont sur le trône, il n'y a eu que quelques-uns de leur rois qui ont résidé dans un château bâti par leurs ancêtres, où ils se plaisoient beaucoup. Nous avons vu dans le lointain les montagnes d'Auvergne; on nous a fait distinguer, entr'autres, le fameux mont de Cantat, qui est d'une hauteur considérable; les peuples qui habitent l'Auvergne ont été jadis très-redoutables, & César fait l'éloge de leur bravoure dans ses Commentaires, quoiqu'il ait été obligé de lever le siège de *Gergovie* (aujourd'hui Clermont,) après avoir perdu beaucoup de monde. Les *auvergnats*, connus jadis sous le nom d'*insubriens*, envoyèrent aussi en Allemagne & en Italie des colonies; toute cette partie des Gaules étoit alors si peuplée, qu'il se faisoit des émigrations considérables.

Je t'ai parlé, mon cher Tamar, dans ma dernière, des observations qu'on avoit faites chez l'intendant de Lyon, au sujet de la dépopulation: depuis que je suis en France je n'ai cessé de me procurer, autant que je l'ai pu, tous les livres qui pouvoient m'instruire sur l'ancienne histoire des Gaules & de la Germanie, ainsi que sur les révolutions que ces pays ont éprouvées. Voici mes observations: nos deux Amériques ont été dévastées & dépeuplées par ces brigands qui ont massacré nos frères; il semble que la nature, outragée de tous ces forfaits, ait refusé depuis à l'homme cette fécondité des premiers tems; l'Europe n'est plus ce qu'elle étoit autrefois; ce beau pays de l'Italie, séjour de ces maîtres du monde (les romains,) n'est à présent qu'un vaste désert en comparaison de ce qu'il a été: toutes les villes qu'il contient aujourd'hui ne semblent habitées que pour la forme. Rome, qui jadis renfermoit autant de citoyens & d'esclaves qu'un de ces royaumes de l'Europe, n'offre plus que le squelette de son ancienne population qui fournissoit à ces armées nombreuses, connues sous le nom de légions romaines, *) cette quantité de soldats redoutables.

Ce pays si fameux autrefois, (la Sicile) qui contenoit des empires & des royaumes, qui avoit une population immense, n'est connu actuellement que par les tremblemens de terre & les volcans qui le détruisent successivement, & qui font, tous les cinquante ans, des victimes de ceux qui veulent

*) Si l'on doit s'en rapporter à ce que dit l'histoire, plusieurs citoyens romains avoient à leur suite quinze à vingt mille esclaves qui leur appartenoient: que l'on juge, d'après cela, de ce que devoit être Rome. La politique des souverains, en abolissant l'esclavage, a eu en vue de diminuer le pouvoir des grands; il y auroit bien des choses à dire à ce sujet, & je demanderai à nos philosophes & à nos législateurs modernes, pourquoi la Germanie & les Gaules avoient une population plus nombreuse sous le gouvernement féodal que sous celui qui lui a succédé. (*Note de l'Editeur.*)

malgré la nature habiter une île dont le sort, d'un moment à l'autre, est d'être engloutie sous les eaux. Les souverains, Tamar, peuvent commander aux hommes, mais point aux élémens.

Depuis la conquête faite par les sarrasins, & ensuite par les turcs, de tout l'empire d'Orient, & de ces îles fameuses de l'Archipel, qui composoient la *Grèce, Athènes, Sparte, Thèbes, Corinthe*, si recommandables par le nombre de leurs habitans, & la dernière, par son commerce, sa richesse & son heureuse situation qui la faisoit dominer sur la mer Egée; toutes ces villes, Tamar, ne sont plus rien aujourd'hui qu'un amas de ruines; & l'on en ignoreroit jusqu'au nom, si l'histoire n'en faisoit mention.

Ce fameux royaume d'Espagne, si peuplé du tems des romains, n'est maintenant qu'un vaste désert; il expie les crimes commis par ces assassins qui sont venus fouiller leurs mains du sang de nos frères pour satisfaire leur avarice & leur cupidité, & s'emparer de ces mines qui contiennent ce métal funeste, révéré par les européens comme un dieu.

La France, le plus beau pays de l'Europe, & aussi le plus puissant empire, devoit avoir le double de sa population; mais Paris & les grandes villes du royaume attirent tous les individus, & dans certaines provinces les campagnes sont désertes & les terres en friche. Autrefois ces pays étoient obligés de faire des émigrations considérables; mais les tems sont bien-changés: cependant cet empire est encore le plus peuplé de tous les autres états qui l'environnent.

Les nations de l'Allemagne & du Nord qui furent obligées jadis de faire refluer leur trop de population dans les Gaules & dans l'Italie, ne forment plus le tiers de ce qu'elles étoient alors. *La Suède, le Danemark, la Prusse, la Pologne* sont de vastes déserts en comparaison de ce qu'ils étoient sous les goths, les huns, & les vandales. L'Asie, cette partie du monde si peuplée, qui contenoit des empires & des royaumes, dont les uns

& les autres pouvoient mettre sur pied des armées fortes de quatre à cinq cent mille hommes, qu'est-elle aujourd'hui? Le tems des *Xerxès* & des *Darius* est passé; des déserts affreux ont succédé à ces villes immenses de la *Perse*, de la *Syrie*, de l'*Arménie*, &c, &c. L'Empire de Chine est le seul qui se soit conservé, & qui offre encore cette fécondité de l'espèce humaine du premier âge; on doit attribuer la cause de cette population à la sagesse du gouvernement qui ne permet pas que les européens soient admis dans ses états; il est à remarquer que ces derniers ont porté le trouble, la confusion & les calamités dans tous les pays où ils ont été reçus.

Toutes les îles, presqu'îles, & autres petits états situés sur les côtes, qui étoient tributaires des souverains d'Asie, ont été subjugués en partie par les européens, qui sont venus former des établissemens sur ces côtes. Les portugais & les hollandois ont exterminé des peuplades entières qu'ils ont remplacées par des colons.

Quant à l'Afrique, les peuples féroces qui l'habitent ont toujours empêché qu'on ne puisse pénétrer dans l'intérieur des terres; mais les contrées qui sont connues offrent la même dévastation d'hommes; l'Égypte qui fut jadis le berceau des sciences & des arts, ne présente actuellement qu'un pays aride: on ne retrouve plus ces villes fameuses de *Thèbes*, d'*Alexandrie*, ni cette superbe *Carthage*. Ce ne sont point à des révolutions dans le globe que l'on doit attribuer la destruction de ces grandes cités: elle est l'ouvrage des hommes.

Enfin, mon cher Tamar, en comparant maintenant cette partie de la surface de la terre & sa population à ce qu'elles étoient dans ces tems que l'on nomme barbares, je trouve que l'espèce humaine a bien-dégénéré en quantité & en qualité; je persiste à croire que ces différentes religions, ces gouvernemens policés, cette politique européenne qui arme depuis des siècles les nations les unes contre les autres, sont bien-plus funestes

à l'humanité que ne l'étoient les mœurs des anciens *tartares*, *gaulois* ou *germains*; ces derniers se battoient pour faire des conquêtes; ne fait-on pas encore la même chose? La seule différence qui s'y trouve, c'est qu'autrefois les vainqueurs partageoient avec leurs soldats le butin qu'ils faisoient sur l'ennemi; aujourd'hui les souverains gardent tout pour eux; ils se vendent des royaumes, ou ils font l'échange de provinces sans la participation des individus qui les habitent; & ces derniers passent sous la domination d'un nouveau maître, sans qu'on daigne les consulter; ces sortes de ventes se font la baïonnette au bout du fusil, & les témoins sont les canons. *) Tous ces peuples qu'on a asservis, vendus ou échangés depuis le commencement de ce siècle n'auroient besoin que de chefs pour recouvrer leur liberté...

Ne trouves-tu pas, Tamar, que ces européens ressembtent un peu aux animaux que nous tirons pour en vendre la peau? On fait avec eux le même commerce que celui que nous faisons avec les fourrures.

En comparant l'ancien gouvernement féodal avec celui qui lui a succédé, je ne vois pas quel avantage il en résulte pour les nations. La basse

*) On ne peut se rappeler sans horreur les victimes immolées à la Louisiane par un gouverneur espagnol, lorsque le beau pays de la Floride a passé, en 1762, sous la domination de l'Espagne; on a fait un crime à de vertueux citoyens de ce qu'ils conservoient de l'attachement pour leur ancienne patrie. O politique abominable, quand cesserez-vous d'être le fléau de l'humanité, & de justifier vos crimes en disant que la *raison d'état* vous force à les commettre? Ces fiers américains viennent de donner l'exemple qu'on peut secouer le joug de ces ministres injustes; les nations de l'Europe en voyant les succès de leurs frères, les américains, pour recouvrer leur liberté, ne tarderont pas à les imiter, & cette grande révolution n'est peut-être pas aussi éloignée qu'on le pense. Mais la sagesse de plusieurs souverains actuels de l'Europe les éclaireront sur les fautes de leurs prédécesseurs. (*Note de l'Editeur.*)

classe du peuple est obligée de travailler & d'arroser la terre de sa sueur pour fournir aux besoins, aux dépenses & au luxe de ce qu'on appelle la Cour des grands chefs; elle est obligée de se battre, lorsqu'on le lui ordonne, pour les querelles que les souverains ont entr'eux, & pour défendre les possessions de cette quantité de gens riches qui habitent les villes, & dont la plupart ont amassé leurs richesses aux dépens de ces malheureuses victimes qui les défendent. Sous le gouvernement féodal, le peuple se faisoit justice lorsqu'on vouloit attenter à ses droits, & les seigneurs dont il étoit vassal, se mettoient à sa tête pour le défendre contre la tyrannie. Aujourd'hui, trois à quatre cent mille machines qu'on nomme des soldats, sont toujours prêtes à marcher contre leurs frères pour les combattre, s'ils refusent d'obéir & de se soumettre aux caprices d'un ministre injuste qui abuse de la confiance de son maître pour être persécuteur. *) Tu conviendras avec moi, Tamar, que toutes ces nations policées sont bien-plus

*) L'Angleterre est le seul pays peut-être où il se trouve encore des hommes assez patriotes pour refuser d'obéir au pouvoir arbitraire, & de prendre les armes contre leurs concitoyens. Le fameux Montgomeri étoit dans ce cas : il quitta le service anglois, parce qu'il ne voulut point marcher contre ses compatriotes dans une émeute qui eut lieu à Londres, dans l'affaire de Wilkes. Il étoit réservé à ce grand homme de coopérer à la défense d'un peuple libre qu'on vouloit charger de fers.

Tous les officiers qui se sont chargés du soin d'aller soumettre les américains, se sont déshonorés aux yeux de la nation angloise; ils ont été en outre bien-punis de leur dévouement pour les tyrans qui les employoient, par les humiliations qu'ils ont éprouvées. Deux généraux anglois faits prisonniers de guerre avec leurs armes, obligés de rendre leur épée à des gens qu'ils avoient regardés avec mépris.... Les succès des américains prouvent ce que peuvent des hommes qui combattent pour leur liberté contre de vils mercénaires qui se dévouent à l'obéissance & aux volontés du pouvoir arbitraire.... (Note de l'Editeur.)

malheureuses qu'elles ne l'étoient sous ces fiers germains & ces fiers gaulois.

Je persiste donc à dire que tous les gouvernemens d'Europe sont vicieux dans leur constitution; la preuve en est dans cette dépopulation qui a lieu par-tout; on ne peut l'attribuer uniquement aux guerres qui se sont faites & qui se font, car elles sont bien-moins meurtrières qu'elles ne l'étoient jadis; on ne voit plus ces armées nombreuses se heurter de front, & laisser sur le champ de victoire cinquante à soixante mille morts; les batailles actuelles n'auroient passé que pour des chocs du tems des *goths*, des *huns*, & des *visigoths*. Je crois donc que la vraie cause de la dépopulation de l'Europe est dans la perte que les grands & le peuple ont faite de leur liberté. Les premiers ont vendu leurs droits, pour pouvoir vivre dans la mollesse; ils ont préféré des places près de la cour au bonheur d'être souverains dans leur châteaux. Les gens riches & les publicains ont consenti d'être esclaves en payant une rétribution pour conserver leurs propriétés. Le peuple n'ayant plus de défenseurs, a suivi l'exemple de ses maîtres; il a tendu les mains pour qu'on y attachât les fers qu'on lui fait porter. C'est le plus grand malheur qui soit arrivé à l'espèce humaine, que ce changement qui s'est fait dans les gouvernemens, qui ne s'est opéré que par la succession des tems, & dont on ne s'est point apperçu, par l'adresse qu'ont mis les législateurs à cacher les motifs qui les faisoient agir.

Il est facile de se convaincre de l'influence qu'a la liberté sur la population, en voyant la Suisse, l'Angleterre & la Hollande. Sans la terrible révolution que la Grande-Bretagne est prête d'éprouver pour la perte de ses colonies d'Amérique, cet empire auroit été dans un siècle le plus puissant de l'univers. Si les Etats-Unis de l'Amérique conservent parmi eux ces loix sages qui leur ont été données par le célèbre *Penn*, fondateur de l'heureuse Pensylvanie, les nations de l'Europe ne tarderont pas d'aller habiter ces heureux climats

pour y jouir de cette liberté dont on les a privées.

Le plus sûr moyen de favoriser ces émigrations & d'attirer les sujets d'un autre pays, c'est d'établir la liberté; la *Hollande* & la *Suisse*, qui sont des sols ingrats pour la culture des terres, sont cependant les plus peuplés en raison de leur peu d'étendue. L'espèce se multipliera toujours dans les endroits où les bras ne seront occupés qu'à travailler pour leurs besoins & ceux de leurs familles, & où chaque citoyen sera assuré qu'on ne viendra point attenter à sa propriété pour le forcer d'acquitter une quantité d'impositions, & l'obliger de prendre des comestibles dont il n'a pas besoin.

Croirois-tu, Tamar, qu'on force ici les malheureux habitans de la Campagne à acheter chaque année une certaine quantité de sel pour leur usage, & qu'on punit ceux qui n'en font pas la consommation à laquelle ils sont imposés?

Il y a encore un autre droit qui me paroît aussi abusif, & dont je n'aurois jamais pu croire l'existence, si l'on ne m'avoit convaincu qu'il existe. Ce droit se nomme le *trop bu*; on fixe à chaque habitant de la campagne la quantité de vin qu'il peut boire; & s'il excède la permission qui lui est donnée, il doit payer pour le surplus. Aurois-tu imaginé qu'on taxât jusqu'à la soif de l'homme?.. Ce que je trouve de plus injuste, c'est que ces fortes d'impôts tombent toujours sur la classe malheureuse du peuple qui a à-peine de quoi fournir à ses besoins de première nécessité.

Je t'ai parlé de ces armées nombreuses que les souverains entretiennent pour la défense de leur pays, & aussi pour contenir leurs sujets dans le devoir; ils ont encore un autre armée, mais cette dernière est aux ordres des *publicains* préposés à la perception des droits & des revenus de l'Etat; les soldats & les officiers qui composent ce militaire, font la guerre comme les arabes; il ne vont que de nuit; ils attendent les passans *sur les grands chemins, dans les bois, dans les sentiers, & les*

routes détournées; si les voyageurs qu'ils rencontrent ont du *sel blanc* dans leurs poches au lieu de *sel gris*; ou du *tabac en carotte nue*, au lieu de *tabac ficelé, marqué aux armes du Roi*, ils sont arrêtés & conduits dans les prisons, jusqu'à ce qu'ils aient payé l'amende à laquelle la loi les condamne sans appel. Car il est bon de te dire que cette milice des *aydes, gabelles, & cinq grosses fermes* sont juges & parties dans leur propre cause, & qu'ils peuvent perdre, quand il leur plaît, un citoyen sans que ce dernier puisse se justifier. Je vais te raconter une aventure dont le Chevalier & moi avons été les témoins, en revenant de Lyon à Paris. A quelques lieues de Moulins en Bourbonnois, nous fûmes arrêtés par des hommes qui se dispuoient, & maltraitoient un malheureux qui conduisoit une voiture chargée de vin; nous descendîmes de notre carrosse pour savoir quel étoit le sujet de la querelle. La Capitaine du régiment de la finance, s'avisa de parler avec arrogance; le Chevalier lui imposa silence, & ordonna au paysan de raconter le fait: voici ce qu'il nous dit.

„Je suis chargé de conduire cette voiture „de vins à N... J'ai été obligé de prendre une „autre route que celle qui est indiquée sur mon „expédition, parce qu'un orage a totalement rom- „pu le chemin par où je devois passer; ces „Messieurs n'ignorent pas ce fait; cependant, ils „viennent de me rencontrer & veulent m'arrêter, „confisquer *ma voiture, mes chevaux, les vins, &* „me faire payer trois cent livres d'amende, parce „qu'ils prétendent que je suis en contravention, „n'ayant pas pris le chemin qui m'étoit „ordonné....”

Le Chef de la troupe répondit qu'il suivoit les ordres du Roi, & faisoit son devoir; il cita au Chevalier *l'ordonnance de 1680, titre 17, article 19; l'arrêt du Conseil du 26 Octobre, & les lettres patentes de 1719, &c., &c.*

Vos titres ne me font rien, lui répliqua le Chevalier; il s'agit de vérifier le fait, & de savoir si cet homme a pu passer par le chemin qui lui est

indiqué sur son expédition. Si ce qu'il dit est vrai, il n'est point coupable. La troupe refusa de suivre le Chevalier, nous nous rendîmes sur les lieux avec le payfan, & nous laissâmes un de nos gens pour garder la voiture chargée de vins. Nous reconnûmes que tout ce qu'avoit dit cet homme étoit vrai. Mais lorsque nous revînmes nous ne trouvâmes plus la troupe; le domestique du Chevalier nous dit que le Chef avoit verbalisé, & qu'il avoit dit qu'il alloit envoyer en Cour pour se plaindre qu'on l'avoit interrompu dans ses fonctions; nous rîmes beaucoup de la menace de ce malheureux; le Chevalier prit son nom, pour le faire punir aussitôt qu'il feroit arrivé à Paris, & c'est ce qu'il a fait. Le postillon nous dit que nous rendrions service à tout le canton, en le débarrassant de cet exacteur qui avoit ruiné plus de trente pères de familles, depuis un an, en usant de toutes sortes de ruses pour rendre coupables ceux qu'il favoit avoir de quoi payer.

On nous a raconté, dans les différens endroits où nous avons passé, des choses qui font horreur, sur-tout les vexations qu'on fait éprouver à cette classe indigente du peuple qui n'a pas la faculté de faire parvenir ses plaintes au pied du trône de son Grand Chef, qui ignore toutes les injustices qui se font en son nom, & qui ne les souffriroit pas s'il en étoit instruit.

Ne crois pas, Tamar, que la France soit le seul pays où l'on exerce ce despotisme financier: tous les autres souverains de l'Europe ont aussi une pareille armée de brigands; mais ce qui t'étonnera, c'est que l'Angleterre, ce pays de la liberté, ait aussi de ces hommes; ces derniers, m'a-t-on dit, surpassent encore ceux de France pour l'insolence & les persécutions qu'ils font éprouver à leurs concitoyens. Il faut avouer que la manière de traiter les étrangers dans tous les états de l'Europe devoit bien dégoûter de voyager. Lorsque vous passez d'un pays dans un autre, on est obligé d'ouvrir ses malles & de souffrir une visite; si vous avez des choses à votre usage qui n'aient

pas encore servi, elles sont assujéties à des droits. Je suis bien-étonné, d'après les impositions multipliées qui ont lieu dans tous ces pays, qu'on n'ait pas encore pensé à faire payer aux étrangers l'air qu'ils respirent en *France*, en *Angleterre*, en *Espagne*, en *Italie*, & en *Allemagne*. On m'a dit que si un certain Contrôleur-Général du feu Grand Chef Louis XV étoit resté en place, cet impôt auroit eu lieu. Cela ressembleroit assez à cette coutume établie dans les hôtelleries d'Espagne où l'on fait, dit-on, payer fort-cher aux voyageurs la mauvaise nourriture qu'on leur donne; & l'on ajoute ensuite au compte une somme assez forte *pour le bruit qu'on a fait dans la maison*. Chez les aubergistes françois on est plus honnête; on est bien servi, on ne paie pas très-cher, & l'on peut faire tout le bruit qu'on veut, sans qu'il en coûte rien.

Je t'ai dit, dans ma dernière, que le Directeur des finances dont j'ai fait mention quelquefois dans mes lettres perdoit beaucoup de son crédit; il s'est avisé de publier un compte de sa gestion depuis qu'il est en place: cet ouvrage a eu le plus grand succès pendant quarante-huit heures; mais lorsqu'on l'a lu à tête reposée, on est revenu de l'enthousiasme qu'il avoit inspirée; les uns y ont trouvé une égoïsme inconsolable, les autres y ont remarqué des défauts de calcul impardonnables. Le Directeur a senti, mais trop tard, la faute qu'il avoit faite; il a voulu la soutenir: ses amis lui ont persuadé qu'il étoit un grand homme, il l'a cru; l'ambition lui a tourné la tête; il a voulu forcer le Grand Chef à le déclarer ministre; il reçut pour réponse l'ordre de se rendre à une campagne qui lui appartient à quelques lieues de Paris. C'est dans cette retraite qu'il réfléchit avec sa chère moitié que toute la vie n'est qu'un songe.

Un Duc & Pair de France a fait sur le *Compte rendu* une épigramme que l'on trouva fort-plaisante. Lorsqu'on lui parla de cet ouvrage & qu'on lui demanda s'il l'avoit lu; oui, répondit-il, *c'est un conte bleu*; cela faisoit allusion à la couver-

ture du livre qui étoit de cette couleur, & aussi à certaines petites histoires avec lesquelles on amuse les enfans, connues sous le nom de la Barbe-bleue, le Petit-Poucet, Cendrillon, &c.

J'ai été absent de Paris environ cinq mois. Je t'avoue qu'à mon retour j'ai trouvé cette ville changée à ne la pas reconnoître; ce jardin du Palais-royal dont je t'ai parlé, où l'on alloit s'amuser le soir, n'existe plus; le Prince du sang royal à qui il appartient a voulu, dit-on, être le maître chez lui; il a détruit la communication que toutes les maisons particulières avoient avec ce jardin. On critique beaucoup le nouveau plan qu'il a adopté; pour moi je ne juge point avant d'avoir vu; si cela s'exécute suivant le projet, je crois que cet édifice produira un bel effet, & qu'il ne fera pas regretter toutes ces maisons d'une mauvaise forme qui entouroient ce jardin.

J'ai revu avec bien du plaisir le Marquis de... Nous lui avons raconté, le Chevalier & moi, nos bonnes fortunes de Lyon; il en a beaucoup ri; il prétend me faire oublier ma chère St. Fare. Il veut me donner à souper sous quelques jours avec des femmes charmantes, de qualité, comme celles dont le Baron allemand nous a parlé. Je doute cependant qu'il y en ait parmi elles qui remplacent dans mon cœur celle dont le souvenir y est toujours profondément gravé.

Le Chevalier vint me prendre, il y a quelques jours, chez moi: je veux, me dit-il, vous faire connoître un original qui vous amusera beaucoup: c'est un parvenu qui a amassé une fortune assez considérable, & qui est aussi impertinent qu'il est riche; mais comme il sera flatté de l'honneur que je lui fais d'aller chez lui, nous serons reçus avec toute l'ostentation dont il est capable. Nous montâmes en voiture pour faire notre visite; il étoit onze heures du matin, lorsque nous arrivâmes chez M. Da... on nous dit qu'il ne faisoit pas jour; annoncez le Chevalier de... & dites à votre maître que j'ai à lui parler. Le valet vint un moment après nous dire que nous pouvions

entrer; — nous entendîmes une voix qui nous dit : pardon, je vous prie, Messieurs, si je vous reçois dans mon lit ! je me suis couché fort-tard ; j'ai fait un travail extraordinaire pour le ministre ; je suis accablé de fatigue ; j'attends Bouvart que je veux consulter pour savoir si je peux me faire saigner. Comment me trouvez-vous logé, Monsieur le Chevalier ? — A merveille ; le Roi ne l'est pas mieux que vous : mais dites-moi, pourquoi cette balustrade devant votre lit ? — Comme je suis obligé de recevoir souvent ces collecteurs qui viennent le matin pour me remettre des mémoires & des placets pour M. de . . . qui est Intendant dans cette partie, je vous dirai que ces hommes ont une odeur de sueur qui n'est pas supportable ; & cette balustrade est faite pour qu'ils ne s'approchent pas trop près de moi ; cela n'empêche pas que je ne m'en trouve encore quelquefois fort-incommodé. — Vous devriez avoir un secrétaire que vous chargeriez du soin de recevoir ces mémoires. — Vous avez raison, mais j'aime à remplir les devoirs de ma place ; vous savez que je hais de me donner un ton comme beaucoup de mes confrères. Il faut avec les gens qui ont affaire à nous, avoir un air de popularité. — J'approuve votre façon de penser, répondit le Chevalier ; mais ne pourroit-on pas ouvrir un de vos rideaux de fenêtre ? J'ai une lettre à vous communiquer. — Très-volontiers ; il sonna, un valet vint donner le grand-jour dans la chambre où nous étions ; on nous avoit reçu dans le petit-jour. Nous vîmes ce premier-commis, qui promenoit & rouloit languissamment sa tête sur un couffin garni de dentelles magnifiques. Son lit étoit de la plus grande élégance : de doubles rideaux en damas & en taffetas empêchoient le jour de pénétrer : les meubles de tout l'appartement répondoient à la modestie de celui qui l'habitoit ; des fauteuils superbes, un canapé préparé pour y immoler une victime. . . . quelques portraits de femmes qui annonçoient l'homme à bonnes-fortunes, une quantité de vases de porcelaines de la plus grande beauté ornoient

cette chambre à coucher. Comme nous faisions l'éloge du bon goût de celui chez lequel nous étions. — Attendez, nous dit-il, je vais me lever & vous faire voir ce que j'ai imaginé pour mon lit. Le ciel de ce lit étoit un tableau qui se changeoit douze fois; c'étoit la vie privée des douze Césars, tous sujets libertins & faits pour provoquer les desirs; nous admirâmes le talent des artistes, mais nous plaignîmes les malheureux qui payoient le luxe insolent de ce premier-commis. Il nous fit voir le reste de ses appartemens; tout répondoit à la chambre à coucher; rien n'étoit oublié pour les commodités; tout étoit recherché avec le plus grand soin, & je n'ai pas vu, depuis que je suis ici, d'appartement de petite-maîtresse qui puisse entrer en comparaison avec celui de M.... En nous faisant examiner le bon goût qui régnoit dans ses meubles, ses miroirs, ses tables de marbre, ses pendules & ses garnitures de cheminée, il nous répétoit toujours: vous voyez comme cela est modeste. — On ne peut pas l'être davantage, répondit le Chevalier. La figure de ce Lucullus moderne étoit assez commune; mais il ne manquoit pas d'esprit; son langage étoit un peu affecté, il se présentait du reste assez bien; son ton étoit fort-honnête, & ses manières tenoient assez de celles de la nation du Fauxbourg St. Germain. Il promit, en quittant le Chevalier, de faire terminer son affaire sous peu de jours.

Que pensez-vous de cet homme, me dit le Chevalier? — Pas grand-chose, lui répondis-je; nous l'aurions fort-humilié si nous eussions fait peu d'attention à ses appartemens. Adieu, Tamar, j'ai à te parler d'originaux d'un autre espèce, mais ce sera pour les lettres suivantes. Je ne te dirai point de nouvelles aujourd'hui. Les flottes françoises & angloises sont parties pour faire leurs promenades sur l'Océan; elles rentreront vers l'arrière-saison. Point de nouvelles de l'Amérique, ni de toi. Je suis ton ami,

Paris, le 21 Août, 1781.

Mateck.



LETTRE

QUARANTE-DEUXIEME

DE MATECK à TAMAR.

Les affaires des anglois vont mal, mon cher Tamar, & je crois que leurs colonies sont perdues pour eux sans retour. Si les flottes des françois n'ont point eu sur mer de succès éclatant, elles ont au moins empêché celles de leurs ennemis de pouvoir rien entreprendre; mais il n'en est pas de même de l'armée qu'ils ont envoyée dans l'Amérique septentrionale pour se joindre au Général Washington; depuis le commencement de cette guerre, les forces de terre de la Grande-Bretagne ont presque toujours eu du dessous. Je t'ai dit, dans ma dernière, que les nouvelles reçues de l'Amérique étoient mauvaises: j'ai vu des lettres écrites par des officiers françois, qui disent que le Lord Cornwallis éprouvera, avant la fin de l'année, le même sort que le Général Bourgoyne. Vois, mon cher Tamar, quelles sont les suites de ces campagnes glorieuses que fit l'Angleterre dans la guerre de 1756. L'éclat de sa grandeur & de sa puissance l'a rendue fière envers ses alliés & arrogante avec ceux qu'elle avoit vaincus; cette domination qu'elle a voulu étendre d'un bout de l'hémisphère à l'autre, sert aujourd'hui à ébranler son trône; tout gouvernement trop puissant, mon cher Tamar, devient oppresseur; il fait des mécontents, & engendre des rebelles.

La France, par sa politique habile, préparoit depuis longtems ce moyen de vengeance contre sa

rivale, & les succès ont passé son attente. Voilà ce moment funeste arrivé, où ce peuple fier va voir échapper de ses mains le sceptre des mers; & l'empire des eaux va se partager entre toutes les nations. La Grande-Bretagne, sans amis, sans alliés, s'est engagée dans une guerre ruineuse, où elle a à combattre la Puissance la plus formidable de l'Europe & la moitié de ses sujets. Je viens de me procurer des détails intéressans, & dont je vais te faire part; je crois qu'ils te feront plaisir.

Un officier de la Marine angloise, qui fut blessé dans le combat de Doggersbank, ayant obtenu la permission de passer par la France pour aller à Nice rétablir sa santé, est venu se loger dans le même hôtel que moi; il a su que j'étois iroquois, & parut desirer de faire ma connoissance; il vint me faire visite: nous parlâmes d'abord de nos cinq nations qu'il connoît beaucoup, ayant fait toute l'avant-dernière guerre dans le Canada. Je le priai de me dire comment sa nation se trouvoit engagée dans celle qui avoit lieu maintenant. Voici ce qu'il me répondit :

L'époque des malheurs de l'Angleterre peut se placer au moment où le célèbre Pitt quitta le timon des affaires; nous étions alors semblables aux romains dans les beaux jours de la république; toutes les nations recherchoient notre alliance: tandis que nos flottes victorieuses nous assuroient l'empire des mers, deux princes qui commandoient nos troupes du continent & celles de nos alliés, remportoient des victoires complètes sur nos ennemis. Ces deux Généraux habiles (le Prince Ferdinand & le Prince héréditaire de Brunswic,) dignes d'être placés au rang des Alexandre & des César, n'avoient qu'à se montrer pour vaincre... Jamais la Grande-Bretagne n'eut un plus beau moment de gloire; elle faisoit l'admiration de toutes les nations, & il suffisoit d'être anglois pour sentir sa supériorité sur ces peuples enchaînés sous le joug du despotisme que nous avions vaincu. Qui eût pu croire qu'autant de travaux glorieux nous eussent fait faire une paix honteuse? La

politique du cabinet de Versailles, les talens d'un Ministre habile, qui étoit alors à la tête de l'administration, nous fit accepter des conditions de vaincus & non de vainqueurs; cette paix n'eût jamais eu lieu sans la mort de George II; George III ne suivit point, comme c'est d'usage, les principes de son prédécesseur; le système du cabinet de St. James fut entièrement changé; le nouveau Roi étoit absolument sous la dépendance d'un écossais (Lord Bute); il avoit conservé sur le Monarque tout l'ascendant qu'il avoit eu sur lui lorsqu'il étoit son pupile. George III. avoit toutes les qualités nécessaires pour faire un bon Roi; ami constant, bon mari, bon père, il faisoit son bonheur de vivre au sein de sa famille comme un simple particulier. D'aussi belles qualités étoient ternies par trop de crédulité pour tout ce que lui disoient ceux qui possédoient sa confiance, il ne réfléchissoit pas assez sur les conseils qu'on lui donnoit; & lorsqu'il avoit pris un parti, il étoit impossible de le faire revenir sur l'opinion qu'il avoit adoptée. Plus attaché aux écossais qu'aux anglois, les premiers jouissent de toute sa confiance & de sa faveur; les seconds sont regardés comme des esprits inquiets, turbulens, dangereux, & qui sont toujours opposés à l'autorité royale, mais dont il falloit chercher à gagner les chefs avec de l'argent ou des emplois. Un Gouvernement aussi corrompu ne pouvoit que révolter une nation libre, jalouse de ses droits. Le Lord Bute qui n'avoit pas ce génie ni cette énergie qui est nécessaire pour conduire ce grand empire dont il tenoit les rênes, fit choix d'un homme capable de seconder ses vues; c'étoit le Lord Mansfield, (aussi écossais) homme de beaucoup d'esprit, & l'un des plus grands orateurs de la Grande-Bretagne. Tous les autres Ministres étoient sous la dépendance de ces deux hommes; ils changeoient l'administration à leur gré, lorsque ceux qui étoient sous leurs ordres, refusoient d'être de leur avis. Le Lord Mansfield composoit les harangues des Ministres, rédigeoit les Bills, déterminoit, par les intrigues & les récompenses,

les suffrages des membres de la Chambre-Haute en faveur de la Cour, tandis que l'habile Lord North, en faisoit autant dans la Chambre des Communes. Le parti de l'opposition avoit sans cesse le dessous lorsqu'il défendoit les droits du peuple; & les actes ou Bills vexatoires passaient toujours à la pluralité des voix, dont la Cour avoit eu le soin de s'assurer d'avance les suffrages. Les assemblées du Parlement n'avoient plus lieu que pour la forme; & si l'on en doit croire les apparences, le Roi n'avoit plus qu'un pas à faire pour devenir Monarque absolu; c'étoit, dit-on, le projet de Lord Bute & de Lord Mansfield.

La nation angloise auroit dû ouvrir les yeux, lorsque le célèbre Pitt, rentré pour la seconde fois dans le ministère, se vit forcé d'abdiquer. Quand il annonça sa retraite au Parlement, il lui fit part des motifs de plainte qui l'obligeoient de quitter; & désignant le Lord Mansfield, il lui fit des reproches sanglans, & l'accusa de *sacrifier tout à son ambition & aux projets secrets qu'il avoit de renverser la constitution britannique.*

Enfin le besoin d'argent qu'on avoit pour soulever une partie de la nation afin d'affujétir l'autre, déterminèrent ces actes de violence & de rigueur contre les américains; mais les intrigues de Lord Bute & Mansfield, & sur-tout l'éloquence de ce dernier n'eurent aucune influence outre mer; les américains soutinrent leurs droits, & donnèrent à la mère-patrie l'exemple du peu de cas qu'ils faisoient des menaces de ces Ministres pervers, qui en imposaient au meilleur des rois, & qui aliénoient contre lui la majeure partie de la nation.

Les deux Chambres du Parlement britannique se font à jamais déshonorées en secondant les vues de la Cour pour entreprendre la guerre d'Amérique. Suivant la constitution angloise, les Ministres sont comptables à la nation de leur administration; il falloit faire tomber deux têtes; alors les américains ne se feroient jamais séparés de l'Angleterre. . . Notre Chambre des Communes est remplie d'orateurs, mais elle n'a pas un Brutus. C'est ainsi que

Rome sauva plusieurs fois la patrie contre ceux qui vouloient lui donner des fers. Si parmi nos concitoyens il s'étoit trouvé un homme assez courageux pour immoler ceux qui vouloient attenter à la liberté britannique, la mort de ces deux Catilina eût sauvé la patrie & la vie à des milliers de braves gens qui sont tombés sous le fer meurtrier de ces satellites, qui, envoyés en Amérique pour y porter le rameau de la paix, ont préféré d'y exercer le meurtre, les incendies & le carnage. J'aime & je respecte le Roi; mais je hais la tyrannie des ministres.... *)

Ne trouves-tu pas, mon cher Tamar, que cet anglois a raison? Si toute la nation lui ressembloit & pensoit comme lui, cette guerre injuste n'auroit pas eu lieu. Nous parlâmes ensuite de l'Amérique, & du peu de succès que les troupes angloises ou mercenaires avoient contre ces braves américains. Cet anglois me dit que, malgré qu'il désapprouvât

*) Les lecteurs sentiront qu'il est permis à un anglois de parler & de penser autrement qu'un citoyen qui vit sous un Gouvernement monarchique ou despotique. Au reste, la politique de la France justifie ce qui est dit ci-dessus contre le Gouvernement & les Ministres anglois. La conduite qu'a tenue le Cabinet de Versailles prouve qu'on a regardé les américains comme bien-fondés dans leur prise d'armes contre la mère-patrie. On a déjà vu plusieurs fois les souverains d'états monarchiques & despotiques, faire à leurs sujets le sacrifice de ministres que la nation n'aimoit point. Louis XVI en est un exemple: ce Monarque, l'idole de ses peuples, & qui méritoit de l'être, en montant sur le trône, fit justice de ceux qui sous le règne précédent avoient abusé de leur pouvoir, & qui, sous l'apparence du bonheur public, avoient tyrannisé des citoyens vertueux pour venger des querelles & des haines particulières sur des corps dont ils redoutoient la censure.

Si George III eût imité Louis XVI, les colonies de l'Amérique seroient encore sujettes de l'Angleterre, & leur insurrection n'auroit jamais eu lieu. Ce qui doit paroître étonnant, c'est que Louis XVI renonçoit à un despotisme qu'il trouvoit établi, & punissoit par une disgrâce ceux qui avoient augmenté sa puissance. George III a perdu la sienne, en voulant l'augmenter aux dépens d'un peuple libre sur lequel il règne comme chef, & non comme maître. Le dix-huitième siècle offre des événemens singuliers en politique. (Note de l'Editeur.)

la conduite du Général Burgoyne, pour avoir accepté le commandement de l'armée qui étoit sous ses ordres, il ne pouvoit qu'admirer sa campagne de 1777, à laquelle on ne rendoit pas justice en Angleterre. Cette marche, continua-t-il, à travers tout le Canada, les difficultés qu'il eut à vaincre, sont regardées par les gens du métier, comme le *nec plus ultra* de l'art de la guerre; & le passage des Alpes par Annibal n'est rien en comparaison de ce qu'a fait le Général Burgoyne. Il est malheureux pour lui que tant de travaux glorieux aient été entrepris pour une mauvaise cause. Mais, répondis-je à cet anglois, pourquoi vous-même servez-vous dans cette guerre que vous trouvez injuste? J'ai refusé de passer en Amérique; je n'ai accepté le commandement d'un vaisseau que lorsqu'il s'est agi de se battre contre les véritables ennemis de mon pays, (les françois, les espagnols & les hollandois.) Ces derniers se sont bien montrés au combat de Doggersbank; nous ne nous attendions pas à trouver autant de résistance de leur part; & ce sont des rivaux dignes de nous. Que pensez-vous de la fin de cette guerre? D'après les nouvelles que j'ai reçues des Londres, on m'écrit que le Général Cornwallis est dans une mauvaise position, & qu'on doute qu'il puisse échapper aux armées qui l'entourent; on regarde en Angleterre cette campagne comme la dernière qui aura lieu en Amérique; & George III. sera obligé de reconnoître cette indépendance qu'il ne peut empêcher maintenant, quand il réuniroit toutes les forces de l'Angleterre.

Je demandai à cet anglois quel étoit l'homme qu'il croyoit le plus capable de réparer les malheurs de sa patrie. — C'est *Lord Bute*, me répondit-il. Comment, *Lord Bute*! vous n'y pensez pas, d'après tout ce que vous venez de me dire à son sujet. Je vais m'expliquer plus clairement. *Je ne connois point d'anglois plus propre à mettre la Grande-Bretagne en combustion que Lord Bute; & c'est du sein de la tyrannie que naît la liberté. N'est-ce pas à Lord Bute que l'Amérique doit son indépendance? C'est à*

ce même Lord Bute que la nation devra le rétablissement de sa constitution, & alors l'Angleterre brisera les fers qu'il vouloit lui faire porter.

J'avoue que je ne m'attendois pas à cette réponse : il faut être anglois pour avoir de pareilles idées. J'aime assez au reste ces deux factions qui font à la tête du gouvernement anglois ; elles s'observent réciproquement l'une & l'autre ; cela fait un contre-poids qui tient les deux puissances dans l'équilibre, & qui empêche le parti de la Cour de se frayer un chemin au despotisme, où il semble aspirer depuis longtems. Si les représentans du peuple ouvrent enfin les yeux, & qu'ils cessent de confier aux auteurs des malheurs de l'Angleterre le soin de les réparer, alors l'empire britannique peut se relever ; mais il n'y a pas un moment à perdre. On dit que le Grand-Chef des françois veut user de ses victoires en vainqueur généreux, & qu'il a fait offrir à ses ennemis des conditions de paix des plus honorables. L'Angleterre, ou du moins le Ministère, ne voudroit pas prononcer le mot fatal de l'indépendance ; on desireroit trouver un terme pour y suppléer, afin de sauver l'honneur du Roi & de ses ministres ; mais je trouve qu'on a tort. Si j'étois anglois, je voudrois qu'une pyramide d'airain, élevée devant la Chambre des Communes, annonçât à la postérité, *que sous le règne de George III, les Colonies angloises de l'Amérique se séparèrent de la mère-patrie, par les conseils perfides des Lords Butes, North, & Mansfield.* Ce n'est qu'en rappelant aux nations futures de pareils exemples qu'on peut les empêcher de retomber dans les mêmes fautes. La France dans cette guerre a montré autant de sagesse que l'Angleterre en a montré peu. Il faut avouer que la politique de la première étoit bien-supérieure à celle de sa rivale ; elle a su enchaîner avec adresse la volonté des autres Puissances qui auroient pu secourir l'Angleterre ; & la sûreté de cette dernière lui a fait croire qu'elle pouvoit se passer d'alliés. J'avoue que ses succès passés sur mer étoient faits pour enfler son orgueil ; mais lorsque ses armées navales faisoient reten-

tir d'un pôle à l'autre le bruit de leurs victoires, les Colonies de l'Angleterre étoient unies avec elle, & avoient rendu de grands services à la mère-patrie; mais ces tems heureux ne sont plus. La Grande-Bretagne, jointe aux treize Etats-Unis, étoit une puissance redoutable; mais, détachée de ces alliés, elle n'est plus d'un grand poids, & sa foiblesse actuelle ne peut que la faire succomber sous le faix de ses entreprises....*) Sa puissance ne peut plus faire, comme jadis, équilibre dans la balance de l'Europe. Que servent aujourd'hui toutes ces conquêtes & tous ces exploits qui l'ont couverte de gloire? C'est aux dépens de ses richesses, ensuite de son crédit, qu'elle avoit acquis cette prépondérance chez toutes les nations; & tandis qu'elle les foudroyoit avec une prodigalité sans exemple, & qu'elle étaloit chez elle un faste & un luxe ruineux, la moitié des sujets britanniques gémissaient sous le poids des impositions & de la plus affreuse misère. Je ne fais pourquoi les souverains européens paroissent d'accord entr'eux de ruiner réciproquement leurs sujets par les guerres qu'ils se font; on doit en excepter le Roi de Prusse & l'Impératrice de Russie: le premier est dans l'usage de faire payer les frais de la guerre à ses ennemis; la seconde imita cet exemple dans la dernière guerre qu'elle eut contre les turcs; elle stipula, à la paix, qu'on lui rembourseroit les sommes qu'elle avoit déboursées pour le partage de la Pologne, & pour les armées turques qu'elle avoit battues. Aussi dit-on que la guerre est un objet de spéculation en Russie; & lorsque cette puissance a besoin d'argent, elle forme des prétentions, ou rend telle ou telle province indépendante de la Porte ottomane; cette dernière, qui tient à une vieille franchise qu'on ne connoît plus en politique, se récrie sur la violation des traités; mais l'on rit de ses plaintes & l'on prend possession. A parler franchement, je trouve

*) A moins qu'elle ne change son système politique, & qu'elle ne renouvelle entièrement son ministère, comme il en est question depuis longtems.

que c'est la meilleure manière de faire la guerre; & tous ces manifestes ne valent pas une bataille gagnée ou une province conquise. Je voudrois donc que dans les paix qui se font, les grands-chefs se dispensassent de faire des générosités aux dépens de leurs sujets, & que l'on obligeât celui qui auroit fait une guerre injuste d'en payer tous les frais. On devroit établir une jurisprudence politique qui fixeroit les dépens, comme cela se pratique pour les plaideurs qui perdent leur procès. Les guerres sont ruineuses pour les peuples; & si l'on continue à les faire encore pendant cent ans, d'après les principes actuels, toutes les terres seront abandonnées, faute de moyen de pouvoir payer les impositions auxquelles elles seront taxées pour liquider les dettes de l'Etat.

Quand on ne connoît, mon cher Tamar, de la France que Paris, Lyon, & quelques autres villes de cet empire, on a la plus haute opinion de la richesse de cette nation; mais lorsqu'on a parcouru quelques-unes de ses provinces, comme je viens de le faire, & qu'on a examiné avec des yeux d'observateur, ainsi que je l'ai fait, on est étonné de la misère de ceux qui habitent les campagnes, & l'on ne conçoit pas comment il est possible qu'un pareil Etat se soutienne. Cette classe malheureuse qu'on nomme les payfans, est absolument sous le joug d'une infinité de petits tyrans qu'on appelle des Intendans, des Subdélégués, des Receveurs des tailles; & pour surcroît, elle est encore tourmentée par cette troupe d'arabes dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre. Tous ces hommes abusent de l'exercice du pouvoir qui leur est confié, & traitent de rebelles ceux qui ont assez de courage pour oser soutenir leurs droits. Je t'ai écrit, & je te le répète, qu'il n'est pas de nation qui soit plus attachée à ses grands-chefs que les françois, & sur-tout cette classe du peuple. Lorsque nous fûmes à Lyon, & que nous en revînmes, ces bonnes gens nous demandoient, le long de la route, des nouvelles de leur bon Roi; le Chevalier leur racontoit quelques traits de bienfaisance du Monarque; alors les

larmes leur couloient des yeux ; ils s'écrioient : ô le bon Roi ! nos biens, nos vies, tout est à lui ; oui, nous serions trop heureux de mourir pour son service ! Un Grand-Chef pourroit faire la conquête de l'univers entier avec de pareils sujets.

Plus je réfléchis, & moins je peux concevoir pourquoi cette haine entre les françois & les anglois : il n'y a pas, suivant moi, de nations qui devroient s'aimer davantage, à cause de leurs rapports dans leurs façons de penser. Même goût, même faste, même luxe, mêmes idées sur la liberté, même dérangement dans les finances, même système d'administration, même légèreté dans leur manière de traiter les affaires de la plus grande importance, &c, &c. Londres, d'après ce qu'on m'a dit, offre le même tableau que Paris, à l'exception cependant des sociétés, qui sont moins agréables. Les femmes, en Angleterre, se communiquent peu ; elles n'ont point, à ce qu'on m'a dit, cette gaîté & cette vivacité des françoises ; elles ont plus de beauté, mais leurs maisons sont des retraites où les étrangers sont admis difficilement. Les anglois, avec beaucoup de fortune, ne sont point heureux ; ils ont une maladie d'ennui hypocondriaque qui les tue ; lorsque la mort tarde trop à les débarrasser d'une vie qui leur est importune, ils se la donnent eux-mêmes. Les françois ne sont pas dans ce cas ; pendant leur jeunesse, ils jouissent de tous les plaisirs ; & lorsque le physique commence à se refuser à leurs desirs, ils se livrent aux occupations de l'esprit ; l'étude succède au vuide qu'ils ont dans le cœur ; ils vivent dans des sociétés aimables, & font de ces petits soupés où la gaîté & la fine plaisanterie leur font oublier le tems où ils ne sacrifioient qu'à l'amour. Les femmes sont toujours les honneurs de ces agréables orgies ; elles sont les seules idoles qu'on y adore ; la jeunesse vient à ces écoles pour s'y former ; ce n'est qu'avec les femmes qu'on peut apprendre cet art de plaire qu'ont les françois ; (talent heureux) & pour lequel ils n'ont point d'égaux, je crois, parmi les autres nations.

J'aime assez leur façon de penser à l'égard de l'amour ; ils disent que diférer de jouir au printems de ses jours est une folie ; les hommes & les femmes sont comme les plantes, & n'ont dans la vie qu'une saison pour plaire (c'est celle des fleurs) ; les remords sur un tems perdu sont inutiles ; la vie d'un homme n'est qu'une année ; son printems, son été, & son automne passent aussi promptement que les saisons. Ne trouves-tu pas, Tamar, que ces beaux arbres couverts de feuilles & de fruits, lorsqu'ils sont dépouillés de leur verdure, sont l'image de la décrépitude de l'espèce humaine ? Cette femme charmante à qui tous les mortels rendoient hommage comme à une divinité, n'offre plus dans sa vieillesse aucun de ces traits qui attiroient tous les regards & charmoient tous les cœurs. Cette bouche de rose dont le sourire laissoit voir des dents aussi blanches que des perles, ne montre plus que de petits os noirs & cariés ; ces beaux yeux éclairés par le flambeau de l'amour, ressembloient à une lumière prête à s'éteindre, & qui ne donne plus qu'une foible lueur ; ces cheveux bruns ou blonds qui relevoient l'éclat de ce beau teint, & qui ornoient cette tête charmante, ont changé de couleur, & sont tombés comme les feuilles du chêne lorsqu'il approche la fin de l'automne ; ces deux globes arrondis, que l'homme se plaît à parcourir des yeux, & sur lesquels il aime à se reposer comme l'abeille sur les fleurs, sont entièrement détruits ; cette peau si unie, si blanche & si douce, à travers laquelle on voyoit ces belles veines couleur d'azur, n'est plus couverte que de plis & de fillons. Enfin cet être charmant (la femme) chef-d'œuvre *du grand Ouonthio de l'univers*, & l'objet de tous les vœux de l'homme, n'offre, lors de sa destruction, que le squelette hideux & méconnoissable de ce qu'elle a été. On ne peut s'en former une idée, à moins qu'un artiste habile n'en ait retracé l'image sur la toile, ou qu'un statuaire ne l'ait faite en marbre, pour en transmettre le souvenir à la postérité. Cependant tous ces chefs-d'œuvres de peinture & de sculpture auront aussi

leur fin ; car le tems, qui détruit tout, ne respecte pas plus l'ouvrage des hommes que celui du Grand-Chef de l'univers. Cet âge si vanté (celui de la raison & de l'expérience) quoiqu'on en dise, ne l'emportera jamais sur celui de la jeunesse. On aime le printems, mais on redoute l'approche de l'automne & de l'hiver. La nature engourdie sous les frimas & les glaces, ne vaut pas cette agréable saison, où le soleil, en se rapprochant du tropique du cancer, vient rendre la vie à tout ce qui paroïssoit anéanti. Les françoises ne s'accoutument point à la perte de leurs charmes ; elles font tout ce qu'elles peuvent pour en prolonger la durée ; mais enfin le moment vient où il faut qu'elles s'exécutent, & qu'elles renoncent à plaire ; l'amitié alors succède à l'amour. Il est assez ordinaire ici de voir les femmes qui ont été coquettes devenir dévotes ; quand elles ont pris ce parti, elles sont intolérantes, & ne pardonnent point aux autres ce qu'elles ont fait elles-mêmes ; elles calomnient ou médisent pieusement contre celles qui ne commettent d'autres crimes que ceux qu'elles ont commis elles-mêmes.

Je me trouvai, il y a quelques jours, chez une de ces femmes qui avoit renoncé au monde ; mais qui a une Demoiselle charmante, qui ne demande pas mieux que d'y entrer. Le Comte de.... en est fort-amoureux ; il nous engagea, le Marquis & moi, de l'accompagner. Je vous prévien, nous dit-il, qu'il faut nous observer avec la Comtesse de.... elle nous parlera de *Bourdaloue*, de *Massillon* & du poème sur la grace, de *Racine*, ainsi que des conversions que ces grands hommes ont opérées : il faut l'écouter. Je fais, depuis quelques jours, un cours de théologie ; & je m'applique à l'étude des Sts. Pères, afin de pouvoir argumenter ; car mon air instruit fait grand effet sur l'esprit de ma future belle-mère. Nous rîmes beaucoup du rôle que jouoit le Comte. Je crains, lui dit le Marquis, que tu ne finisses par être aussi dévot que la Comtesse de.... — Oh ! ne crains rien, Marquis ; attends, pour me juger, que j'aie couvert la fille.... Nous nous donnâmes rendez-vous pour faire la visite chez la Comtesse de.... nous trou-

vâmes une femme aimable, de l'âge de quarante-cinq ans environ; elle avoit encore des restes de beauté; son habillement de dévote me plut beaucoup; sa coëffure étoit simple, mais recherchée; un mouchoir de Mousseline très-fine laissoit voir une gorge très-blanche & encore assez belle; une taille bien prise, une physionomie agréable, de grands yeux bleus, de belles dents, & une main comme j'en ai vu peu depuis que je suis ici, (à l'exception de celle de la Reine des François): voilà à-peu-près le portrait de la dévote chez laquelle nous étions. Après les premiers complimens, le Comte me présenta comme un jeune iroquois qui étoit venu en France pour se convertir & s'instruire dans la religion chrétienne. — Cher Comte, que je vous ai d'obligations! Je veux être la marraine de Monsieur. — Oh, Madame! il est baptisé; il a reçu ce premier sacrement à Québec, par les missionnaires; mais on vouloit lui faire embrasser la religion anglicane. — Qu'il s'en garde bien! il seroit damné: il n'a pas encore été confirmé, ni fait sa première communion? — Non. — Je veux le mettre dans les mains de mon directeur de conscience; c'est un saint homme, qui... — J'ai pourvu à cela; c'est un Docteur de Sorbonne, l'Abbé de la H...., qui se charge de l'instruire. — Je connois cet Abbé; il a des mœurs. Lorsque Monsieur recevra ces deux sacremens, je veux l'accompagner. — Je t'avoue, mon cher Tamar, que j'étois sur les épines; & je crus que c'étoit un tour que le Comte & le Marquis m'avoient joué; mais heureusement la jeune Comtesse de... entra; c'étoit une figure céleste; l'art n'avoit point de part à sa beauté; la nature seule en avoit fait tous les frais. Venez, ma fille, lui dit la Comtesse de...: avez-vous appris le poème sur la grace? — Pas encore, ma chère mère; cela est bien-long. — Ne vous pressez pas, ma fille; pénétrez-vous bien des vérités que ce poème contient; le comprenez-vous un peu? — Pas bien encore. — Vous voyez, ma fille, que notre bonheur dépend de nous; il faut aimer Dieu par-dessus tout. — Mais, ma chère mère, vous aimiez cependant bien mon papa. — Sans doute; mais c'étoit mon devoir: vous voyez

que Dieu m'a punie en l'attirant à lui. Croyez-moi, ma fille; pour être heureuse, il faut renoncer aux vanités du monde, aux plaisirs, & réserver son cœur pour celui qui nous a donné l'être. — Mais, ma chère mère, il n'y a pas longtems que vous avez renoncé à tout cela: vous m'avez dit tant de bien de ce monde, que vous n'aimez plus, que j'ai grande envie de le connoître. — Vous ne le connoîtrez que trop tôt, ma fille; & vous me voyez quelquefois verser des larmes sur les dangers que vous aurez à y courir. Quant à moi, qui ai reconnu l'abus de tous ces plaisirs, je les fuis maintenant. — Eh bien! maman, je ferai comme vous; mais renoncer au monde avant de le connoître, cela me fâcherait beaucoup. — Je n'exige pas cela de vous, ma fille. Cette conversation un peu sérieuse fut égayée par le Marquis, dont l'esprit agréable ne manque jamais de moyens de se faire écouter avec plaisir. On vint avertir que le maître de chant de la jeune Comtesse l'attendoit; nous fûmes fâchés de ce contretems qui nous privoit de cette charmante personne. Lorsqu'elle fut sortie, on fit l'éloge de son esprit & de son ingénuité. Oui, nous dit la Comtesse de.... elle est très-formée pour son âge; (elle avoit quinze ans environ) elle me fait souvent des questions qui m'embarrassent. Le Marquis, continuant de plaisanter, demanda à la Comtesse de.... si c'étoit bien sérieusement qu'elle avoit renoncé au monde; que la société perdoit beaucoup à cette retraite; on en parloit encore hier, lui dit-il, chez la Duchesse de...; & l'on ne pouvoit croire que vous persistiez dans ce dessein. — Oui, Marquis, j'y persisterai; & vous pourrez l'assurer à ceux qui paroissent en douter; à la Comtesse de... qui devoit suivre mon exemple... à la Marquise de B.... qui ne se montre plus que la nuit, afin de mieux cacher à ses amans l'art qu'elle emploie pour se rajeunir.... & cette Baronne de C.... qui joue la prude, qui médit & calomnie à tort & à travers; & cependant se montrant par-tout avec le Vicomte de.... se brouillant dix fois par jour avec lui lorsqu'il regarde seulement une autre femme. Quand on s'affiche de la sorte, on doit être

indulgente sur les autres. Le caractère hautain de la Baronne ne plaît à personne; & son éternel Vicomte peut être sûr qu'on ne cherchera pas à lui enlever cette conquête. Pour moi, je me suis exécutée; je fais qu'on dit qu'un dépit amoureux m'a fait prendre ce parti; n'importe quel motif, j'aurois pu encore jouer un rôle dans la société; mais j'ai préféré les honneurs de la retraite; j'ai quitté le monde avant qu'il ne me quitte. Je crois que je deviendrai dévote de bonne-foi; j'avoue que le nouveau genre de vie que j'ai adopté me coûte un peu; mais je m'y habituerai. Je soignerai l'éducation de ma fille, & je tâcherai de rendre son cœur exempt de ces foiblesses qui sont le tourment de la vie. Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de l'Abbé de.... (c'étoit ce St. homme, dans les mains duquel la Comtesse de;... vouloit me mettre pour m'instruire) il étoit suivi d'un domestique qui portoit plusieurs livres. Lorsqu'il nous vit, il voulut se retirer; restez, lui dit la Comtesse de... ces Messieurs ne sont pas de trop; vous savez que le Comte a toute ma confiance; voici un de ses amis, natif de l'Amérique, qui lui est recommandé pour lui faire embrasser la religion chrétienne. Quant au Marquis, il est encore attaché au monde, & nous prîrions pour sa conversion. Comte, jetez un coup-d'œil sur ces livres, & voyez si c'est ce qu'il me faut. Volontiers. Voici *l'Ange conducteur*. Bon livre, écrit très-simplement, mais renfermant de bonnes choses. *La Paix du cœur, ou Triomphe des passions*. Je ne connois pas cet ouvrage. — On le croit de M. de Rancé, fondateur de la Trappe, répondit l'Abbé. — Cela doit être un peu austère, ajouta le Comte; mais continuons. *Pensées sur la grace efficace*, par le grand *Arnaud*. Bon ouvrage; mais croyez-vous que ce livre soit orthodoxe? Le contre-poison, répondit l'Abbé, se trouve dans les remarques par *Malbranche*. *Les Entretiens de Jésus avec une pêcheresse qui veut se convertir*, par *Dom Calmet*. Ce *Dom Calmet* étoit un bon homme, sujet à des visions; c'est lui, je crois, qui a prétendu que les israélites, lorsqu'ils furent dans le désert, portèrent les mêmes habits

pendant quarante ans , fans qu'ils s'usassent ; il ajoute même que ceux des enfans grandissoient, avec eux, & se formoient à leur taille ; j'avoue qu'il faut avoir une foi robuste pour croire à ce miracle. Dieu peut tout, répondit l'Abbé. Enfin, mon cher Tamar, lorsqu'on eut parcouru encore les titres de quelques autres livres, on discuta sur des points de religion ; on parla de certains hommes que les chrétiens nomment les Saints Pères. Le Comte déploya une érudition théologique & scholastique qui étonna. Le Marquis se mêla de la conversation : cela fit une controverse qui m'amusa beaucoup, en voyant la chaleur que les deux orateurs mettoient à soutenir des opinions qu'ils ne croyoient ni l'un ni l'autre. Enfin, la dispute finie, nous prîmes congé de la Comtesse de Lorsque nous fûmes en voiture, — eh bien, Messieurs, comment trouvez-vous que je me suis tiré d'affaire ? — A merveille, dit le Marquis ; & tu mérites d'obtenir, pour récompense de tes travaux, la jeune Comtesse de ..., que je trouve charmante. Je dis à ces Messieurs la frayeur que j'avois eue que cette Dame ne voulût se charger de faire de moi un prosélyte, & que je me garderois bien d'y retourner ; mais pourquoi, demandai-je au Comte, entretenez-vous cette dévotion ? Mon cher iroquois, me dit-il, on ne doit jamais contredire les femmes. Lorsque j'aurai obtenu sa fille, je changerai de langage, & je la rendrai à la société. La Comtesse a de l'esprit, un cœur excellent, & je ne suis pas fâché de l'entretenir dans le parti qu'elle a pris, jusqu'à ce que je sois son gendre ; j'éloigne, par ce moyen, des rivaux Ah ! je vous entends.... Tu vois, Tamar, que la religion sert de prétexte pour tout. Heureux seroient les mortels, si elle n'avoit jamais fait d'autre mal que de favoriser l'union des cœurs !

Adieu, Tamar ; je me dispose encore à faire un voyage ; je t'en dirai davantage dans ma prochaine. Je t'embrasse, & suis ton ami,

Paris, le 2 Octobre, 1781.

Mateck.

LETTRE

QUARANTE-TROISIEME

DE MATECK à TAMAR.

JE fus invité, mon cher Tamar, il y a quelques jours, d'aller dans une maison, où j'ai été le témoin de choses que je ne pourrois croire si je ne les avois vues. Ecoute, & tu feras aussi étonné que moi sur ce que je vais te raconter.

Je fis, avant de partir pour Lyon, la connoissance d'un poète, auteur de quelques ouvrages qui ont de la réputation parmi ce qu'on nomme ici les libertins; l'air original & la manière de s'énoncer de cet homme me plurent; il me récita plusieurs pièces de vers qu'il avoit faites, où je trouvai beaucoup d'imagination, & des idées plaisantes; mais je fus surpris de lui voir témoigner des regrets sur ce qu'il avoit employé sa plume à des productions obscènes (c'est ainsi qu'il les appeloit). Il me parla de la religion des chrétiens, & du bonheur qu'il avoit eu d'être éclairé sur la vérité de ses mystères, par les choses qu'il voyoit tous les jours. Comment, lui dis-je, vous êtes donc persuadé que tout ce que vous enseignent vos prêtres est vrai? — Oui, me répondit-il, & j'en ai la preuve par tous les miracles qui se sont opérés, & qui s'opèrent encore chaque jour sous mes yeux, & dont je vous rendrai le témoin, si vous le voulez. — Volontiers, lui dis-je; je suis fort-curieux de voir ce que vous appelez des miracles, & j'accepte votre proposition. Je pris jour avec lui pour me rendre à l'endroit qu'il m'avoit indiqué; mais mon voyage pour Lyon m'empêcha

de lui tenir parole. Je rencontrai il y a quelques semaines mon homme aux miracles dans une promenade publique; il m'aborda. — Eh! bon jour, Monsieur; je vous croyois parti pour l'Amérique; je vous ai attendu chez moi pour vous présenter à l'assemblée à laquelle je vous avois annoncé; je me suis informé de vous, & je n'ai pu savoir ce que vous étiez devenu. — J'ai fait un voyage auquel je ne m'attendois pas; je suis fâché de vous avoir manqué de parole; mais cela ne pourroit-il pas se réparer? — Volontiers; mais il faut que je prévienne de nouveau, avant de pouvoir vous introduire; je vous ferai savoir le jour; il m'écrivit le lendemain un billet où il me dit qu'il m'attendoit. Je fus le prendre chez lui; & nous nous rendîmes dans une maison fort-éloignée: c'est une espèce de pays perdu que je ne connoissois pas, & qu'on nomme le quartier St. Médard. Mon conducteur me présenta à une assemblée assez nombreuse, qui me parut être en oraison; on ne fit pas grande attention à moi. Je vis des hommes & des femmes mis avec la plus grande simplicité; quelques-uns avoient le visage pâle & décharné; ils annonçoient une vie austère, qui ne tenoit point des mœurs du quartier St. Germain & St. Honoré. Lorsque l'espèce de prière qu'ils faisoient fut finie, un des membres se mit à haranguer; il fit un discours sur la *grace efficace*, sur la *grace suffisante*, & sur le *libre arbitre*. Il démontra l'impossibilité d'obtenir les deux premières, si le Grand Chef de l'univers ne les avoit pas accordées à l'homme en naissant; l'orateur parla ensuite des persécutions que tous les frères de cette société avoient éprouvées autrefois pour le soutien de la bonne cause, & des faveurs qu'ils avoient reçues du Ciel, pour conserver la pureté de leur morale au milieu de la corruption & d'une secte d'impies qui avoient essayé de renverser le vrai culte pour y substituer l'idolâtrie & des dogmes de religion inventés par un certain militaire blessé au siège de Pampelune, & qui se fit chef d'une compagnie de derviches des chrétiens. J'écoutai avec beaucoup d'attention tout ce que dit l'orateur; mais je ne compris pas grand'chose à tout ce qu'il avoit débité

sur la grace & le libre arbitre. Lorsqu'il eut fini, un des auditeurs se leva, & s'approcha d'une espèce d'autel; on le toucha avec un morceau de drap noir (que les chrétiens appellent une relique); dans le moment cet homme se mit à prophétiser; il entra dans d'affreuses convulsions, il se roula à terre; ses yeux hagards, sa bouche écumante faisoient horreur à voir. Il fut environ une demi-heure dans cet état; enfin, après mille contorsions plus affreuses les unes que les autres, il reprit son bon-sens, & raconta tout ce qu'il avoit vu pendant le tems de démence & de fureur où il avoit été; il prétendoit que son ame étoit montée au Ciel, qu'elle avoit vu le Grand *Quonchio de l'univers*, qui étoit en grande conférence avec des saints nommés *Arnaud, Nicôle, Fénelon, Quelus, Pâris, &c, ** (tous ces Messieurs furent, pendant leur vie, les défenseurs de la doctrine de la grace). Dieu, ajouta le convulsionnaire, m'a chargé de vous dire qu'il étendrait sur vous sa main bienfaisante, & qu'il feroit croître parmi vous autant d'élus qu'il y a de grains de sable dans la mer. Chacun se réjouit de ces bonnes nouvelles qui venoient du paradis; & l'on se mit encore à chanter un cantique en actions de grâces. Lorsque l'on eut fini, je vis sortir d'une porte, qui étoit à côté de cet autel dont je t'ai parlé plus haut, une femme charmante; elle étoit

*) Ces personnages que nomme l'Iroquois ont vraiment été des hommes de mérite; mais on ne peut qu'être étonné de ne point voir dans le Ciel le savant Evêque d'Ipres, ainsi que le Père *Quenel*; car l'un & l'autre sont les apôtres du jansénisme. Quant au célèbre *Arnaud*, il a fait différens ouvrages fort-estimés; son *Traité de Logique* de Port-Royal jouit d'une grande réputation; il eut à combattre dans les jésuites des adversaires puissans & en faveur; il en fut la victime. *Arnaud* fut toute sa vie d'une conduite irréprochable dans ses mœurs. Ce qu'on auroit à dire à l'égard des jansénistes, c'est que la morale trop sévère qu'ils enseignent, annonce des principes contraires à la bonté de l'Etre-Suprême, qui sembleroit avoir une préférence marquée pour certains hommes seulement qui pourroient jouir seuls du bonheur qu'il leur promet dans l'autre vie, ce qui seroit injuste.

(Note de l'Editeur.)

âgée de dix-huit ans au plus ; deux autres femmes l'accompagnoient ; un vêtement blanc la couvroit depuis le cou jusqu'à mi-jambes environ ; ce vêtement attaché à la ceinture , laissoit voir une gorge d'une forme charmante ; les manches de son vêtement étoient retroussées jusqu'au-dessus du coude ; ses bras & ses mains étoient ronds & potelés ; de beaux cheveux blonds flottoient sur ses épaules ; de grands yeux bleus , un sourcil noir , une bouche & un teint de lys & de rose. Voilà , mon cher Tamar , quel est le portrait de la charmante victime à laquelle on alloit faire subir les plus rudes épreuves. On lui fit plusieurs questions ; elle y répondit avec une douceur qui me charma. J'aspire , dit-elle , au moment heureux de mériter d'être admise un jour au sein de l'Eternel. Ne m'interrogez pas davantage sur ma foi ; mais donnez-moi les secours dont j'ai besoin pour l'augmenter , & ne me faites plus languir Alors deux hommes forts & robustes apportèrent une croix que l'on plaça à terre ; on coucha dessus cette charmante personne ; on lui étendit les bras de droite & de gauche , & l'on enfonça dans chacune de ses jolies mains un gros clou ; on ôta les bas de ses pieds , on les croisa l'un sur l'autre & on les cloua aussi , sans que celle qu'on martyrisoit ainsi témoignât de ressentir la moindre douleur. Quant à moi , je ne pus soutenir plus longtems cet affreux spectacle ; je voulus sortir ; celui qui m'avoit introduit vint à moi , pour m'en empêcher. Qu'avez-vous , me dit-il ? vous paroissiez troublé. — Je ne peux , lui répondis-je , soutenir plus longtems de pareilles horreurs ; laissez-moi aller. — Non , il faut , avant , que vous soyez convaincu de la grandeur de nos mystères ; vous voyez que cette femme , par la grace & la foi qui la soutiennent , n'a ressenti aucune douleur ; il lui reste encore une épreuve à faire , c'est vous qui devez vous en charger ; tirez votre épée , & plongez-la lui dans le sein. Je crus , Tamar , que cet homme étoit devenu fou : moi , lui dis-je , être le bourreau de cette femme ! y pensez-vous ? Je ne suis pas venu ici pour être assassin. — Voilà comme sont les incrédules ; croyez-vous que je voulusse vous

rendre homicide? Vous voyez, à la morale que l'on prêche ici, que nous ne sommes point des barbares; percez, vous dis-je, le sein de cette femme; vous verrez qu'elle vous saura gré de votre complaisance. — Je vous assure que je n'en ferai rien. — Eh bien! pour vous convaincre de l'effiét qu'opère la grace sur un certain nombre d'élus que l'Eternel a choisis, je vais moi-même donner à notre sœur le dernier secours qu'elle demande; puis, tirant son épée, il la plonge dans son sein. Je crus que c'étoit le dernier moment de cette femme; mais quel fut mon étonnement de l'entendre remercier celui qui venoit de lui porter ce coup que je croyois mortel! & s'écrier, d'une voix ferme: ah! grand Dieu, que je suis soulagée! ôtez-moi maintenant de cette croix où je suis attachée, afin que je chante les louanges du *bienheureux Paris*, qui m'a donné la foi nécessaire, & qui m'a préservé de sentir ces douleurs qui ne sont faites que pour les incrédules qui n'ont pas cette grace suffisante & nécessaire pour élever leur ame vers le Ciel, tandis que leur corps est abandonné à toutes ces vicissitudes de la vie terrestre, & à tous ces plaisirs charnels qui sont inconnus & méprisés par ceux qui doivent en goûter de plus réels après leur mort *). Vous entendez ce que dit cette femme;

*) Parmi les catholiques-romains, outre la secte des jansénistes, il y a celle des quietistes. Quelques dévots ont imaginé une certaine théologie qu'ils nomment mystique: elle consiste dans une espèce de contemplation qui vous fait converser avec Dieu, les anges & les saints du paradis; tandis que l'ame des mystiques est dans cette bonne société céleste, le corps est abandonné: on peut alors le souiller & en faire tout ce qu'on veut; on prétend qu'il est insensible à la douleur & au plaisir. Lorsque l'ame revient habiter ce corps, elle est censée ignorer ce qui s'est passé pendant son absence. Rien n'est plus agréable qu'une pareille religion; il n'est pas étonnant qu'elle ait beaucoup de sectateurs. On attribue la théologie mystique au savant Evêque M. de Fénelon, ou du moins c'est lui qui l'a régénérée; cette doctrine tient un peu de celle des pyrrhoniens, qui se prétendoient insensibles à la douleur & au plaisir. Il y a ici beaucoup de femmes qui pratiquent en secret le quietisme avec leurs confesseurs, ou les abbés; mais elles sont plus discrètes que ne l'a été

vous voyez ce que peut la foi sur une ame pure comme la sienne. Que pensez-vous maintenant, me demanda mon introducteur? — Je suis dans l'étonnement, répondis-je, & je crois rêver. J'avois toujours les yeux fixés sur cette femme. Lorsque ses mains & ses pieds furent détachés de la croix, elle se leva, & je ne vis plus que de légères cicatrices à la place des blessures qu'on lui avoit faites; elle marcha avec la même aisance que lorsqu'elle étoit entrée; elle entonna un cantique en actions de grâces, que l'on répéta en *chorus*. J'ignore, Tamar, les moyens que cette secte emploie pour fasciner les yeux de ceux qu'ils rendent les témoins de ce qu'ils appellent miracles; mais j'avoue que tout ce que j'ai vu me paroît incompréhensible. Je sortis de cette maison, où je laissai *le poète converti*, qui me dit qu'il avoit encore quelques devoirs de religion à remplir. Lorsque je fus rentré chez moi, je me mis à réfléchir sur tout ce que j'avois vu; je me rendis de bonne-heure chez le Marquis, le lendemain matin, & je lui racontai mon aventure de la veille, en le priant de m'expliquer ce que je ne pouvois comprendre. Je serois fort-embarrassé, me répondit-il, car je n'y conçois rien moi-même; je n'ai jamais pu être initié à ces mystères. On m'a déjà raconté les mêmes choses que vous me dites, auxquelles j'ai peine d'ajouter foi. Nous avons ici beaucoup de gens qui sont de cette secte; on les nomme jansénistes ou convulsionnaires; mais j'ignore les moyens qu'ils emploient pour se mutiler le corps comme ils font, sans qu'il résulte de ces blessures aucun inconvénient pour leur santé; ils ont assurément des préservatifs qu'ils emploient pour se rendre invulnérables; mais ce qui m'étonne, c'est que leur secret soit aussi religieusement gardé. Je t'avoue, mon cher Tamar, que je suis de l'avis du Marquis; je serois charmé au reste que la jolie

la Cadière avec le Père Girard; c'est à ces extâses & à ces exercices de piété que beaucoup de nos dévotes doivent l'honneur d'être mères.... Cette religion est faite pour avoir des sectateurs.

crucifiée voulût un jour faire avec moi quelques *prières mystiques* ; & tandis que son ame iroit s'occuper de choses occultes, je prendrois soin de son joli corps, que je tâcherois de rappeler à la vie.... Si j'étois pour rester dans ce pays, je voudrois me faire instruire dans cette théologie mystique ; & je t'assure que je serois un des plus zélés *quiétistes* de la secte. Cette religion me plaît assez ; quant à celle des jansénistes, elle me paroît trop sévère. Le Marquis m'a raconté que ces derniers eurent longtems à combattre une autre secte qu'on nommoit les molinistes. Les chefs de cette dernière n'aimoient pas les femmes ; ils avoient un goût opposé, qu'ils enseignoient, dit-on, à leurs disciples ; ils ont fait longtems la guerre avec succès à leurs ennemis les jansénistes. Il y a vingt ans environ que ces derniers sont restés maîtres du champ de bataille ; (tu te rappelleras sans doute d'avoir vu à Québec de ces derviches molinistes ; leur habillement étoit noir ; ils portoient une espèce de bonnet à quatre cornes,) c'étoit, à ce que dit le Marquis, les janissaires du pontife des chrétiens ; leur milice étoit nombreuse ; ils entretenoient des armées chez tous les souverains d'Europe ; ils faisoient trembler les monarques sur leur trône ; & lorsque quelqu'un d'entr'eux osoit être rebelle aux ordres du pontife, on le condamnoit à mort ; elle suivoit de près le jugement prononcé dans le secret ; on employoit le fer ou le poison pour venger les insultes faites au grand-prêtre des chrétiens ; on se servoit ordinairement de la main d'un fanatique pour commettre ce crime ; c'est un pareil monstre qui plongea le poignard dans le cœur du meilleur & du plus grand des rois qu'ait eus la France. Mais enfin cette milice, qui, depuis plus de deux cents ans, abusoit de son pouvoir & de la crédulité des peuples, fit ouvrir les yeux aux souverains qui l'avoient redoutée jusqu'alors. Le Portugal, l'Espagne & la France, lui déclarèrent la guerre. Les parlemens de cette dernière, qui avoient toujours été opposés à l'introduction de cette milice dans le royaume, furent chargés d'examiner sa constitution & son ordonnance mili-

taire; on trouva l'une & l'autre contraires aux loix du pays & à l'obéissance qui étoit due aux grands-chefs, & à la tranquillité publique; il fut résolu que cette milice seroit licenciée, avec défense d'en porter l'uniforme. Le grand Pontife perdit, par la réforme de cette troupe, son plus ferme appui; le général & les autres officiers, qui commandoient en chef cette armée, firent ce qu'ils purent pour empêcher que la réforme fût totale; ils représentèrent les services qu'ils avoient rendus & qu'ils pouvoient rendre encore à l'église; mais tout ce qu'ils dirent fut inutile; le grand-prêtre Ganganelli, homme de beaucoup d'esprit, cassa ce corps de janissaires. Certaines personnes assurent que cela lui coûta la vie..... Il résulta de cette mort un très-grand bien; car depuis que le régiment d'Ignace (c'est le nom de celui qui en fut le premier général) n'existe plus, toutes les querelles de religion ont cessé; les *jansénistes*, les *molinistes*, les *quiétistes* vivent en paix ensemble; chacun croit ce qu'il veut & prie comme il lui plaît. Vous voyez, me dit le Marquis, qu'en fait de religion on jouit ici d'une grande liberté, pourvu qu'on ne cause point de scandale, & qu'on ait à l'extérieur du respect pour la secte dominante. Si nos ministres étoient aussi tolérans que le sont nos prêtres, maintenant notre nation seroit la plus heureuse de l'univers. Lorsque l'esclavage de la religion a cessé, celui de la liberté politique a augmenté. Nos ministres veulent, comme le Pape, être infaillibles; & lorsqu'il arrive à quelqu'un de censurer leur administration, on le regarde comme un hérétique qu'il faut soustraire de la société.

Mais, demandai-je au Marquis, dites-moi, je vous prie, pourquoi cette guerre a eu lieu, & ce que l'on entend par *jansénistes* & *molinistes*. Il seroit trop long, me dit le Marquis, de vous faire le détail de toutes ces querelles théologiques. Voici le fait en peu de mots: un certain *Molina* prétendit qu'il avoit trouvé dans la doctrine enseignée par Augustin, des principes erronés & contraires aux dogmes de la foi des chrétiens. Un certain *Jansénius*, Evêque d'Ipres, défendit Augustin contre

Molina; la dispute s'échauffa entre les deux partis; la Cour de Rome intervint en faveur des jésuites qui lui étoient dévoués; condamna l'Evêque d'Ipres, & un certain Père *Quesnel* comme hérétiques. *) Ces derniers voulurent se justifier; on refusa de les entendre; ils furent persécutés, exilés; & le gouvernement, qui voulut décider sur les matières de religion auxquelles il n'entendoit rien, fit, comme c'est d'usage, beaucoup de sottises. On aura peine à croire dans cent ans, que les rêveries d'un *espagnol* & d'un *flamand* aient causé une guerre intestine dans la France pendant cinquante ans & plus. C'est une obligation éternelle que la nation aura aux parlemens d'avoir combattu contre l'autorité, pour empêcher les jésuites de réussir dans leurs projets, qui vouloient nous mettre sous le joug de l'inquisition tel qu'elle est établie en Espagne & en Portugal. Alors le pouvoir arbitraire de ces moines nous auroit replongé dans cette ignorance dont nous étions à peine sortis. Cette horde jésuitique étoit intolérante; ce fut deux ou trois de ses membres qui conseillèrent à Louis XIV la révocation de l'Edit de Nantes; la guerre des Cévennes, &c, &c. qui déshonorèrent la fin du règne de ce Prince. Je ne finirois pas si je vous disois tout le mal qu'ils ont fait. Cependant il faut convenir qu'ils avoient parmi eux des gens d'un vrai mérite, qui désavouoient peut-être en secret tout ce qui se faisoit; mais ils étoient obligés d'avoir l'esprit du corps. Le grand pouvoir des jésuites étoit venu de la direction des consciences; ils étoient les confesseurs de tous les souverains, des princes, des princesses, & de tous les gens en place; ils savoient par ce moyen tout ce qui se passoit dans les cabinets; & c'est cette grande puissance qu'ils avoient acquise qui fut la cause de leur chute; ils méprisèrent des ennemis

*) Chacun connoît les cent & une propositions du Père Quesnel; les jésuites ne pouvant y répondre, trouvèrent plus simple de les faire condamner comme contraires à la morale de la religion chrétienne. Ce fut au sujet de ces cent & une propositions que parut la fameuse Bulle *Unigenitus*.

qui étoient redoutables, & voulurent parer le coup qu'on leur avoit porté lorsqu'il n'étoit plus tems. Voilà en abrégé l'historique de cette guerre des *jansénistes* & des *molinistes* dont on n'auroit jamais parlé, si deux de nos rois, ainsi que leurs ministres, ne s'en étoient point mêlés, & qu'on eût laissé à chacun une liberté tacite de conscience. La France auroit trois à quatre millions de sujets de plus, & ne verroit pas une partie de l'Allemagne peuplée de réfugiés, qui ont porté dans ces pays les arts & les manufactures, où ils ne seroient peut-être pas encore connus sans cette révocation de l'Edit de Nantes, l'ouvrage de notre prétendu Louis le Grand & de ses ministres. — Croyez-vous, demandai-je au Marquis, que la révolution de l'Amérique ne vous sera pas aussi funeste? — J'en suis intimement persuadé; vous connoissez à cet égard ma façon de penser. Si la France n'a pu empêcher les émigrations sous l'avant-dernier règne, elle ne les empêchera pas sous celui-ci; l'appas des richesses, l'espérance de faire fortune, la légèreté naturelle des françois sont des motifs suffisans pour les déterminer à abandonner leur patrie. Il n'y a pas de nation qui soit plus cosmopolite que la nôtre; & tout l'univers est sa patrie: la preuve en est dans nos soldats. Il n'y a certainement pas de pays en Europe où ils soient mieux traités que chez nous; cependant la désertion y est considérable, & elle ne fait qu'augmenter par la faute de nos ministres, qui, depuis la paix de 1763, ont déjà changé vingt fois de système militaire... Nous fûmes interrompus dans notre conversation par l'arrivée du Vicomte de Capitaine de Dragons. Eh bon-jour, mon cher Marquis! comment te portes-tu? — Bien, mon cher Vicomte. Te voilà donc de retour de la garnison? — Oui, grâces au Ciel! je t'avoue que je suis excédé de fatigue & ennuyé de service. Depuis six mois nous n'avons fait que manœuvrer; nous avons fait des essais à la *prussienne*, à l'*autrichienne* à la *turque*; nous en ferons bientôt à la *chinoise*. On dit que notre Colonel va être fait Brigadier; j'en suis fâché, car il faudra l'année prochaine recommen-

cer de nouveau; le successeur voudra aussi faire parler de lui, & il nous fera donner au diable pour obtenir des graces de la Cour. — Tu en feras de même, Vicomte, lorsque ton tour viendra d'être Colonel. — Non, je t'assure; si je deviens Colonel, j'apprendrai à mes dragons à marcher avec audace à l'ennemi, à ferrer les rangs, à charger vigoureusement, & à ne pas craindre le feu de cette infanterie, qui ne résisteroit jamais à notre cavalerie, si l'on savoit tirer parti de cette arme mieux qu'on ne le fait; mais ne parlons plus, Marquis, d'exercices, car j'en ai par-dessus les yeux. Je viens te communiquer un petit ouvrage que j'ai fait; je veux l'intituler la Tactique. — Comment! tu es las du métier, à ce que tu dis, & tu veux encore écrire sur la guerre! Nous avons tant de livres sur ce sujet qu'on ne lit point! — Oh! le mien se lira; il ne traite point du militaire. — De quoi parle-t-il donc? — De galanterie. — Cela doit être plaisant. — Oui, mon ami, ce sera la Tactique galante; je te dirai que dans mes momens de loisirs, & pendant que j'étois aux arrêts, ce qui m'est arrivé quelquefois, je me suis occupé de la guerre de Cythère, & des moyens de séduire les femmes, de faire le siège de leur cœur & de gagner des batailles contre ces prudes qui font des dispositions pour se défendre, & vis-à-vis desquelles on est obligé de faire une guerre de ruses. Toutes mes manœuvres sont combinées de manière qu'elles doivent être vaincues. Je les attaque de front, de flanc & par l'oblique; elles ont beau éluder pour en venir aux mains, je les force d'accepter la bataille, & je reste vainqueur. — Ton livre fera fortune ici; mais explique-moi, je te prie, quelques-unes de tes manœuvres. — Bien-volontiers. Nous avions à la garnison trois femmes très-jolies; l'une étoit dévote, l'autre prude, & la troisième étoit coquette. La première n'étoit visible qu'à l'église; c'étoit un démon de vertu; jamais aucun officier n'avoit eu entrée chez elle; son mari étoit un bon Gentilhomme qui n'aimoit que la chasse & sa femme. Je fis mes dispositions pour attaquer Madame de dans les for-

mes. Je devins dévot; j'allois régulièrement à la messe les Dimanches & fêtes dans la même église qu'elle, & je tâchois de m'en faire remarquer autant qu'il m'étoit possible, mais cependant sans jamais lui parler, ni même la saluer. Je m'informai de sa vie privée; Prieur, mon valet-de-chambre, dont tu connois l'intelligence, fut chargé de me rendre compte de tout ce que faisoit ma dévote; il s'en acquitta à merveille, en trouvant le moyen de se rendre l'ami de la femme-de-chambre qui n'étoit pas aussi cruelle que la maîtresse. Je fus par lui qu'on m'avoit remarqué, & qu'on étoit édifié de mon assiduité à l'église; j'appris aussi que Madame de alloit dans quelques maisons pour y visiter des pauvres qu'elle soulageoit par des aumônes; je devins charitable; je me rendois dans les mêmes endroits qu'elle, & je donnois beaucoup; mais j'avois le soin de défendre à ceux qui recevoient de moi d'en parler. J'étois bien-sûr que ce secret ne seroit pas gardé, & c'est ce que je voulois. Ma dévote en fut bientôt instruite; cette manœuvre n'avoit pour objet que de me rencontrer avec elle; & le hasard me servit très-bien. Je me rendis un Samedi, comme à l'ordinaire, chez une femme qui venoit d'accoucher. Madame de entra un instant après moi; je jouai la surprise, je voulus me retirer. Je serois fâchée d'être la cause de votre départ, me dit cette dame; le même objet, je crois, nous conduit ici. Madame, répondis-je, je l'ignore; j'étois venu pour parler au mari de cette femme. Oh! je fais l'objet de votre visite; je suis instruite de tout le bien que vous faites à ces bonnes gens, & j'en suis édifiée. Vous avez, lui répliquai-je, une trop bonne opinion de moi. Oh! Madame, dit l'accouchée, Monsieur est celui dont je vous ai parlé, que je voulois vous proposer pour tenir notre enfant; mais il m'a refusé; vous aurez peut-être plus de pouvoir que moi. Je n'ai pas, répondit-on, l'honneur de connoître assez Monsieur, pour croire qu'il veuille.... Tout ce que vous voudrez, Madame, répliquai-je.... On rougit, on baissa deux grands yeux noirs où je lus mon bonheur futur. Après

quelques complimens, je fus accepté pour compère; on convint que le tout se passeroit sans cérémonies; & qu'on donneroit à l'accouchée l'argent qu'on emploie ordinairement à des frais de luxe inutiles. Dès ce moment je regardai mes affaires comme très-avancées; le baptême se fit, & la liaison commença tout naturellement. Je fus invité par le mari, avec lequel je parlai chaste; il fut enchanté de trouver quelqu'un de son goût; nous fîmes ensemble quelques parties. Comme le service m'empêchoit souvent d'aller avec lui, je passois mes soirées avec sa femme & une vieille cousine qui se trouvoit toujours en tiers avec nous: cela me gênoit furieusement. J'accoutumai Madame de à ma société, de manière que lorsque j'y manquois elle me faisoit des reproches; j'avois dans différentes conversations parlé d'amour, mais de manière à ne pas l'effaroucher. Un soir la vieille cousine se trouva un peu incommodée pendant le souper; elle se leva de table & nous laissa seuls. On me fit des questions sur la vie sédentaire que je menois à mon âge; je répondis que des raisons m'obligeoient à vivre de la sorte; on voulut les savoir; je dis que j'aimois une femme à l'adoration, mais que n'ayant nul espoir de la posséder, j'étois l'homme le plus malheureux. Je ne vous aurois pas cru susceptible d'aimer, me dit-on; vous avez l'air si froid; moi, froid, répondis-je! Ah! Madame, que vous me jugez mal! Je serois le plus heureux des mortels si j'étois ce que vous dites; né avec un cœur sensible, j'ai toujours fui les occasions d'aimer, & le hasard m'a fait sans cesse rencontrer des objets qui ont fait le tourment de ma vie. On voulut savoir qui j'aimois; je m'en défendis; on parut fâché de mon peu de confiance dans une amie; vous l'ordonnez, lui dis-je, Madame; eh bien! c'est vous que j'adore. -- Que dites-vous, Vicomte!... -- Ce que je voulois vous cacher; écoutez-moi. Je respecte votre vertu; plutôt mourir que d'oser jamais troubler les nœuds qui vous unissent à un époux. Voici la résolution que j'ai prise en partant du régiment; je veux aller m'enfermer dans un cloître pour y passer le reste de ma vie. Vous n'y pensez pas, me répondit-on,

Quoi, j'aurois à me reprocher votre retraite du monde, & peut-être votre mort! — Vous ne vous reprocherez rien, Madame; je suis seul coupable; c'est un parti pris; rien ne me fera changer. — Je suis désespérée de vous avoir connu. Si vous m'aimez comme vous le dites, j'exige de vous que vous changiez de résolution. Ah! Madame, ordonnez tout ce qu'il vous plaira; mais laissez-moi la liberté d'aller dans la retraite m'occuper de vous. Oui, chaque heure du jour sera employée à penser à votre beauté, à vos vertus. Je m'aperçus que quelques larmes couloient de ses beaux yeux; c'étoit où je voulois amener les choses. Je saisis une de ses mains, je la baisai; on me laissa faire; j'osai alors serrer cette femme charmante dans mes bras & l'embrasser; elle se leva avec précipitation, me gronda, & me dit qu'elle étoit très-fâchée de s'être trouvée seule avec moi; je fis les excuses d'usage; mais le moment étoit trop beau pour le laisser échapper; ma charmante dévote étoit tout en feu; elle ignoroit l'art de se défendre; son teint animé, ses yeux que l'amour éclairoit de son flambeau, m'indiquoient ce qui restoit à faire; le combat fut long & opiniâtre; enfin je restai maître du champ de bataille; les regrets qu'on eut après, les reproches qu'on se fit d'avoir manqué à un mari, &c. . . . je m'attendois à tous ces propos d'usage, & je m'étois préparé à y répondre de manière à lever tous les scrupules; je fus pardonné. Cette intrigue dura environ deux mois, sans que personne se doutât de rien, pas même mes camarades. Je fus constant; j'aimois & j'étois aimé; mes rendez-vous étoient les jours où le mari alloit à la chasse, il découchoit ordinairement. J'avois la clef de la porte d'un jardin par lequel j'entrois lorsque la vieille cousine étoit retirée. Nos amours furent troublées par la mort du père de Madame de . . . elle fut obligée de partir avec son mari pour aller chez sa famille qui étoit à soixante lieues d'où nous étions; nos adieux furent tendres, & nous nous promîmes une fidélité éternelle. Pour me distraire de la perte de Madame de . . . & charmer mon ennui, je fis une cour assez assidue à la Présidente de C. . . c'étoit la prude; elle avoit eu quel-

ques intrigues cachées, je les favois ; je montrai d'abord beaucoup d'indifférence ; on en parut piqué ; on me fit quelques agaceries ; j'y répondis par des propos galans ; j'étois prodigue de louanges outrées qui faisoient leur effet. Lorsqu'il y avoit compagnie, j'étois de la plus grande circonspection, & j'avois soin de dire du mal des autres femmes jolies pour avoir l'air de les sacrifier toutes à la Présidente. Cette marche réussit à merveille ; je n'employai que douze jours à faire toutes mes dispositions, & le treizième je gagnai la bataille. Comme j'aimois moins la Présidente que la dévote, je ne me fis aucun scrupule d'être infidèle. Pour essayer toutes mes manœuvres, je résolus d'attaquer la femme de l'avocat du Roi, qui me faisoit depuis long-tems des agaceries ; c'étoit une blonde assez jolie, fort-vive & très-coquette. Je savois que son mari sortoit tous les après-midi ; je fus lui rendre une visite ; elle me reçut très-bien ; la conversation roula sur Madame de . . . & sur la Présidente. On vous soupçonne, me dit-elle, d'avoir été l'amant de ces deux femmes ; il faudroit, répondis-je, pour aimer ailleurs, n'avoir pas eu, dirai-je le bonheur ou la fatalité de vous connoître. J'ai fui longtems, Madame, l'occasion de vous voir ; & lorsqu'on vous connoît, en faut-il davantage pour vous adorer ? — Si j'étois assez folle pour ajouter foi à ce que vous me dites, vous seriez amoureux de moi, me répondit-on ; mais tenez, je vous préviens que je suis coquette ; j'aime à éprouver la constance de mes amans. Vous n'aurez pas de peine à l'être de la mienne, car il n'appartient qu'aux graces & à la beauté de fixer un volage, & votre miroir vous dira que vous êtes sûre de réussir. On parut flatté du compliment ; nous parlâmes ensuite des intrigues de quelques femmes de la ville, & nous mêdîmes, comme c'est d'usage. Je sortis, après avoir obtenu la permission de revenir le lendemain. Je fus exact ; je trouvai ma coquette dans le déshabillé le plus galant ; je jugeai que c'étoit l'habit de combat. Après les complimens ordinaires, je pris place sur un canapé à côté d'elle ; je vantai le bon goût de son ajustement ; je répétai ce que j'avois dit la veille, en y ajoutant quelques amplifications ;

cela fut bien reçu ; je pris un baiser sur une assez jolie main ; on me laissa faire. Je me flatte.... que vous ferez sage, répondit-on. Peut-on l'être quand on est avec vous ? Je redoublai mes baisers ; on se défendit. Mais que faites-vous, Vicomte ? nous allons être surpris ; les valets.... les portes ouvertes ; mais finissez donc. On voulut se lever ; le hasard plaça ma bouche sur le plus beau sein possible, on perdit la tête ; je ne perdis pas la mienne, & l'on ne revint de son trouble que pour avouer sa défaite. En vérité, me dit-on, vous êtes un homme abominable. J'en conviens, répondis-je. — Je ne veux jamais vous voir. — Propos superflus. Croyez-moi, dis-je, Madame, nous n'avons fait qu'anticiper un bonheur que nous aurions goûté plus tard ; il auroit toujours fallu en venir là. Eh ! pourquoi différer de jouir, lorsque l'occasion s'en présente ? J'étois sûr de réussir. — Comment, sûr ! — Oui, tenez ; j'avois écrit sur un papier comment les choses se passeroient. J'ai une méthode en amour dont je ne m'écarte point ; elle lut ce papier, & ne put revenir de son étonnement, lorsqu'elle y vit presque mot à mot ce qui s'étoit passé, même jusqu'aux propos qu'elle m'avoit tenus. En vérité, me dit-on, vous avez l'art de deviner. Je suis confuse ; mais j'ose croire que vous ferez discret. — Je vous le promets ; j'obtins encore une faveur. Comme on craignoit des visites, & qu'on étoit un peu émue, je me retirai. Que penses-tu, Marquis, de mes manœuvres ? — Je les trouve divines. — La plus savante, selon moi, c'est celle de la dévote ; qu'en dis-tu ? Je suis de ton avis, Vicomte ; mais il me paroît que tu n'as pas perdu ton tems au régiment. Nous rîmes ensuite, mon cher Tamar, de la crédulité des femmes ; mais au reste elles s'en vengent, car si les hommes sont infidèles, elles leur rendent bien la pareille.

Je ne te dirai point de nouvelles aujourd'hui, mon cher Tamar, ce sera pour la prochaine lettre ; écris-moi donc plus souvent que tu ne fais. Rappelle-moi au souvenir de tous nos frères, & crois-moi pour la vie ton sincère ami,

Paris, le 12 Décembre 1781.

Mateck.

LETTRE

QUARANTE-QUATRIÈME

DE MATECK à TAMAR.

JE trouvai, il y a quelques jours, en parcourant la Bibliothèque du Marquis de.... un livre intitulé: *Les Fabliaux, ou Contes des douzième & treizième siècles*. Cet ouvrage renferme une peinture des mœurs, des coutumes & des usages de ce tems. Je t'avoue, mon cher Tamar, que cette heureuse simplicité que les françois avoient alors, & ce langage naïf étoient préférables à ce qu'ils appellent aujourd'hui le langage épuré & décent. Je trouve qu'il a banni cette bonne humeur à laquelle les françois sont naturellement enclins. Quant à ces prétendues mœurs, ces vertus.... elles n'existent point; & ceux qui en parlent en ont ordinairement le moins. Je suis d'avis au contraire qu'à cette ancienne franchise a succédé l'hypocrisie. Sous le masque de la vertu & de la religion on cache des vices abominables.

Dans la plupart des sociétés de cette capitale on ne voit point régner cette gaîté & cette sincérité que j'ai trouvées à Lyon, & dans les différentes provinces où j'ai passé. Ce qu'on nomme ici les gens du bon ton appellent cela la grosse joie; elle n'a lieu que parmi le peuple; mais elle n'est

point admise dans les cercles qui forment la bonne compagnie. Il se donne chaque jour dans cette capitale quatre à cinq cents dînés ou soupés. C'est pour s'amuser qu'on se rassemble; & cependant dans cette quantité de repas, il n'y en a pas douze où l'on s'amuse réellement; c'est ordinairement pour le jeu que de prétendus amis s'invitent; & ces banquets se terminent toujours par la ruine de quelques-uns des convives.

On ne connoît plus dans les festins ces chançons à boire, ni ces Vaudevilles charmans, genre de poésie agréable, dans lequel les françois excelloient; c'est l'ariette qui est aujourd'hui à la mode; & comme le démon de la musique s'est emparé de tous les cerveaux, mâles & femelles de ce pays, on ne trouve beau que ce qui vient de Gluck, de Piccini ou de Grétri: peu importe que les paroles soient bonnes ou mauvaises, pourvu que l'air ait des modulations variées, des points d'orgue, &c. J'avoue que les anciens airs françois m'ont paru avoir de la monotonie; mais les graces de la poésie, la finesse des pensées, les jeux de mots, les équivoques, faisoient faire peu d'attention à la musique: on rioit; les hommes & les femmes s'embrassoient; on ne songeoit point, au milieu de ces plaisirs innocens, à tous ces chagrins auxquels sont assujétis ces peuples policés....

Ce qu'on nomme ici les gens qui ont l'usage du monde & le bon ton, ne se permettent point ces fortes d'amusemens: les beaux-esprits ont banni de la société cette gaîté qui en faisoit le charme: on préfère un savant ennuyeux à un fou aimable.

Les petites-maîtresses & les femmes à prétentions prennent des vapeurs lorsqu'on rit aux éclats devant elles. J'ai vu censurer ces gens de bonne humeur lorsqu'ils étoient partis. *En vérité, disoit une femme, j'ai le tympan fatigué des rires immodérés du Commandeur de C.... & de la Baronne de B.... Comme ces gens ont le ton bourgeois & sentent*

la province ! Ensuite on demandoit l'avis d'un com-
plaisant. *) Que pensez-vous, lui disoit-on, l'Abbé,
de cette société ? Vous êtes-vous amusé des contes
qu'on nous a faits ? — Non, Madame la Marquise ;
j'ai comme vous l'oreille très-fatiguée. Il y a
vraiment de quoi devenir sourd dans une pareille
compagnie. Voilà encore un reste des mœurs de
nos ancêtres ; le Commandeur & la Baronne font
de cette vieille pâte sans levain ; c'est ce qui les
rend lourds, comme sont presque tous ceux qui
n'ont vu que les tours de leurs châteaux.

Si j'osois dire mon avis, mon cher Tamar, je
contredirois toujours ces beaux-esprits & ces fem-
mes à vapeurs, mais je me contente de rire de ces
originaux, comme ils rient quelquefois de moi. Le
Marquis de me venge fort-souvent ; on le craint ;
& lorsqu'il dit son avis, on se range presque tou-
jours de son côté. Il m'a aussi appris à connoître
certaines femmes. Madame de m'a-t-il dit un
jour, qui fronce le sourcil au moindre mot équi-
voque qu'elle entend, écoute avec plaisir les propos
libertins dont on l'entretient dans un boudoir, lors-
qu'on est en tête-à-tête avec elle. La Comtesse de
B.... qui affecte n'avoir du goût que pour les livres
de morale & les pièces à sentimens, fait ses déli-
ces de lire en secret tous les ouvrages de galanterie
qui paroissent. Enfin, mon cher Iroquois, me dit-
il, toutes ces précieuses que vous voyez, qui blâ-
ment le style peu châtié de notre bon Molière, ne
craignent pas les nudités de *Thérèse Philosophe* &
de l'Académie des Dames : elles courent aux boule-
vards pour y voir des pièces de la plus grande
obscénité ; elles ne cessent de déclamer contre les
théâtres de *Nicolet*, d'*Audinot*. & de dire : *ah, que*
c'est plat ! ah, que c'est bête ! & tout en disant cela

*) C'est ordinairement un Abbé.

elles retournent vingt fois voir ces platitudes. Rapportez-vous en, d'après cela, au goût & au jugement de ces Dames !

Comme j'en suis aux spectacles, je ne veux pas oublier de te parler d'un comédien du théâtre italien que je vais voir souvent, & qui me fait toujours le même plaisir ; il joue les rôles d'Arlequin. C'est une espèce de valet balourd ; mais selon moi, c'est un des meilleurs acteurs que j'aie vus ; il n'est pas possible de mettre plus d'intérêt, de finesse & de naturel, qu'il en met dans son jeu. Cet homme me dissipe, & me fait rire aux larmes toutes les fois que je le vois. Il étoit autrefois l'idole des parisiens ; mais depuis que la musique a électrisé toutes les têtes, on ne va plus à la Comédie que pour voir des Opérettes. Il n'y a que deux jours dans la semaine où l'on donne des Comédies italiennes en cinq actes, & j'en manque rarement. Il y a alors peu de monde ; mais c'est une société choisie ; elle n'est pas composée, il est vrai, de petits-mâtres & de petites maîtresses ; ce ne sont que des gens raisonnables & d'un esprit solide ; ils viennent se délasser & rire à leur aise des lazzi charmans d'Arlequin, qu'ils préfèrent à ces opéras-comiques larmoyans dont tout le mérite consiste dans deux ou trois ariettes qui plaisent à l'oreille, mais qui ne disent rien au cœur. J'ai vu souvent des gens se demander, en sortant de ce spectacle : *quelle pièce a-t-on jouée ?*

Je t'avoue, Tamar, que tous ces plaisirs commencent à m'ennuyer ; je les trouve insipides. Non, ce n'est pas là le vrai bonheur. Ces européens ont beau chercher à me persuader que les connoissances qu'ils ont acquises dans les sciences & dans les arts ont contribué à les rendre heureux ; je suis & je serai toujours d'un avis contraire. Suivant moi, c'est un problème qu'on aura de la peine à résoudre. Je vois, en lisant l'histoire de toutes les nations, que la perfection des arts de pur agrément

a toujours été funeste à ceux qui les ont cultivés, & que cela a fait le malheur des peuples. De la corruption des mœurs est venue la chute des empires. L'Egypte, la Grèce, les romains, les carthaginois ont payé bien-cher ces momens de gloire qu'ils ont eus. A en juger par ce que je vois ici, le luxe est la source de tous les vices & de tous les maux de ces nations policées. Les grands chefs sont injustes envers leurs sujets qu'ils accablent d'impositions pour entretenir le faste de leurs cours. Les ministres sont des tyrans qui vexent les peuples pour augmenter le trésor de leurs maîtres, afin d'en obtenir des récompenses, & accumuler à leur profit de nouvelles richesses. Les généraux d'armée ne marchent à la guerre que par intérêt; si la gloire d'un côté les conduit, de l'autre ils ont l'espoir d'acquérir de la fortune; ils spéculent d'avance sur les contributions qu'ils lèveront sur l'ennemi, & souvent sur leur propre armée. Les magistrats ne rendent plus la justice, mais ils la vendent; ce n'est qu'avec de l'or qu'on peut faire pencher la balance de Thémis, & les plaideurs doivent payer ces chars dorés qui conduisent leurs juges dans le temple de la chicane, où ils alloient autrefois à pied. Ces publicains, qui étoient regardés chez les grecs & les romains comme des hommes infâmes, jouissent chez les européens d'une grande considération. Lorsqu'on s'informe d'eux, on ne demande point s'ils sont honnêtes & vertueux. Sont-ils riches? Oui, répond-on; cela suffit; les crimes ou les infamies qu'ils ont faits pour amasser leur fortune sont effacés par l'éclat que leur donne la possession de plusieurs millions. Je crois donc, mon cher Tamar, & je suis même intimement persuadé que le malheur d'un état, ainsi que sa chute sont certains, lorsqu'il est arrivé à cette période; il se soutient encore dans cette crise; il emploie des moyens forcés qui ne font qu'augmenter le mal; il finit par rentrer dans cette barbarie que

je regarde comme la mort politique des empires.... Qui fait si cette Europe n'a pas joué, il y a dix mille ans, le même rôle qu'elle joue aujourd'hui? Je ferois tenté de comparer le luxe des royaumes à l'enfance des vieillards; lorsque les premiers sont parvenus à cette époque, ils approchent de leur fin.

Je fis part de mes réflexions au Marquis, que je trouvai de mon avis sur bien des choses. Voici ce qu'il me dit. Les deux empires de l'Europe qui ont le plus prospéré au milieu de ce conflit d'opinions sur les gouvernemens, sont l'Autriche & la Prusse. Depuis plusieurs siècles ces deux états ont préparé leur grandeur actuelle; un système permanent a toujours été la base de leur administration. Ces deux pays n'ont pas fourni d'artistes célèbres; mais de bons généraux & de bons soldats. Les grands chefs de ces deux nations ont donné une attention particulière à *l'agriculture* & à *l'art de la guerre*; ils ont regardé l'une & l'autre comme les seuls nécessaires au soutien & à la prospérité de leurs états. La première sert à les alimenter; le second en est le bouclier. Dans ces deux pays on fait peu de cas de ces arts agréables dont on croit pouvoir se passer. Je vais, me dit le Marquis, vous faire part d'une observation que j'ai faite à ce sujet, que je crois neuve, & même concluante en faveur de votre opinion.

Tandis que la France portoit la lumière & les arts dans toute l'Europe, la maison d'Autriche sa rivale ne s'occupoit que de la guerre. Cette Puissance que nous avons cherché à abaisser depuis deux cents ans, & sur laquelle nous avons conquis des royaumes & des provinces considérables, n'a cependant rien perdu de sa grandeur; elle est au contraire plus formidable maintenant qu'elle n'a jamais été. Si les grands chefs de l'Autriche avoient favorisé tous ces arts de luxe, comme on a fait chez nous, cet état n'existeroit plus actuellement. La hauteur de cette nation a fait sa gloire; tous ces

peuples de la *Hongrie*, de la *Transylvanie* de la *Croatie* ne sont que des soldats; ils ignorent tous ces plaisirs & ce bonheur factices dont nous jouissons. La *charrue* & la *guerre*, voilà leurs seules occupations. De pareils hommes sont à craindre, lorsqu'ils ont à leur tête un grand-chef belliqueux, qui fait tirer parti de leur ouvrage.

Le Grand-Chef des prussiens est dans le même cas; ses ancêtres lui préparèrent, par leur économie & leur politique, toutes les grandes choses qu'il a faites depuis qu'il est sur le trône, & qui ne sont dûes qu'à son vaste génie & à ses talens pour la guerre. Je suis d'opinion que le souverain d'un grand Etat doit être guerrier; sa présence anime la valeur de ses soldats; sa réputation en impose à ses voisins.

Les arts & le commerce énervent le courage; ceux qui les professent sont presque toujours de mauvais citoyens, plus attachés à leur bien-être ou à leurs possessions qu'à leur patrie; bien-peu sacrifieroient leurs vies pour la défense de leur pays. Paris contient un million d'ames environ: dix mille hommes bien armés feroient trembler toute cette multitude. La vraie bravoure de la nation, ainsi que je vous l'ai déjà dit, n'existe que dans la noblesse & la basse classe du peuple: cette dernière, qui n'a rien à perdre, aime par goût la profession des armes. Quant au reste de la nation dans laquelle je comprends les gens riches, les propriétaires des biens fonds, les artistes, &c, je les regarde comme des étrangers qui paient pour qu'on les défende.

Je demandai au Marquis si on savoit l'époque où le luxe avoit commencé en France. Je crois, me répondit-il, qu'on peut la faire remonter à François I; c'est sous ce règne que les banquets & les tables somptueuses eurent lieu, & qu'on renonça à cette frugalité qu'on avoit conservée jusqu'alors. Ce Monarque est le premier de nos rois qui donna

de l'éclat à la majesté du trône ; il attacha beaucoup de grands seigneurs à sa cour ; sa table étoit somptueuse, ainsi que celle de ses principaux officiers, & même de ceux qui avoient des emplois subalternes, tels que ses valets-de-chambre ; leur table étoit servie comme celle du Roi. Cependant, malgré ce que dit Brantôme, je crois que la cuisine de ce tems étoit mauvaise, & qu'elle ne coûtoit pas autant que celle d'aujourd'hui. *) Cette prodigalité se soutint encore après la mort de François I ; mais les guerres étrangères & civiles qui eurent lieu sous Charles IX & les deux Henri, firent oublier la bonne-chère & les banquets. On devint dévot,

*) Cette fameuse histoire de Gargantua & de Pantagruel, dont on amuse aujourd'hui les enfans, étoit une peinture des mœurs & des déprédations du règne de François I. On auroit pu nourrir alors tous les habitans de Paris avec les comestibles qu'il falloit pour la Cour. Quoiqu'en disent nos critiques & nos beaux-esprits, il y a encore en Europe beaucoup de Gargantua ; & cette mauvaise image que l'on trouve dans toute la France, & même dans l'étranger, fait la critique de bien des souverains actuels. Mais pour en revenir à François I, les choses étoient, dit-on, portées à un point qui n'est pas croyable. Dans les villages, les différens châteaux, & les assemblées qui se tenoient, on étoit servi comme à Paris ; tous les grands de la Cour imitoient le Roi, & même le surpassoient. La table du Connétable de Montmorency étoit semblable à celle de Lucullus. Charles-Quint, qui se trouvoit à Paris dans ce tems, voulut s'assurer par lui-même si ce qu'on disoit étoit vrai ; il fut demander à dîner au Connétable, sans l'en faire prévenir. Ce Monarque trouva une table servie comme si l'on s'étoit préparé à le recevoir ; il en témoigna son étonnement, & loua beaucoup le luxe & la magnifi-

ou du moins on feignoit de l'être; ces troubles, qui déchirèrent la France, finirent lorsque Henri IV fut reconnu Roi par toute la nation. Sous ce bon Prince on ignoroit encore ce luxe ruineux; il donnoit lui-même l'exemple de la simplicité dans les habillemens & dans la manière de vivre, & chacun l'imitoit. Sous Louis XIII, le Cardinal de Richelieu commença à protéger les arts. Louis XIV voulut être l'Auguste de son siècle, & il le fut; c'est lui qui a monté la monarchie sur le pied où elle est aujourd'hui; ses successeurs ont voulu soutenir cet édifice. Il en impose encore à l'extérieur; mais les fondemens ont le plus grand besoin d'être réparés; ils ne se soutiennent que par artifice; tous les moyens qu'on a employés jusqu'à présent pour les reprendre en sous-œuvre, ne font que hâter la chute dont il est menacé. Le mal cependant n'est pas sans remède; car le Roi n'a qu'à dire, je veux, & vouloir réellement, la France deviendra ce qu'elle doit être; la noblesse restera dans ses terres; ces hommes inutiles qui peuplent la capitale retourneront à la charrue, &

cence des françois dans leurs repas. Cet éloge étoit-il sincère, sur-tout de la part de Charles-Quint? . . . On admire encore aujourd'hui notre faste; les étrangers viennent voir notre capitale comme on va à un beau spectacle; mais ils sifflent ou critiquent ensuite tous nos acteurs lorsqu'ils voient la misère qui désole nos campagnes, & les malheureuses victimes qui doivent, par leur travail & leurs sueurs, fournir à ces dépenses superflues. L'Histoire de Gargantua n'a pas plus corrigé François I, que tout ce qu'on a écrit depuis contre les financiers & le luxe révoltant qu'ils affichent. Ces derniers se sont accoutumés à ne rougir de rien; ils allient leur sang impur à celui de la plus pure noblesse; alors leurs iniquités sont effacées.

(Note de l'Editeur.)

reprendront des travaux qu'ils n'auroient jamais dû quitter. Les militaires resteront à leurs garnisons, & ne viendront plus apprendre le métier de la guerre dans les antichambres des ministres ou dans les foyers de l'Opéra & de la Comédie; nos évêques resteront dans leurs diocèses pour y remplir les fonctions de leur saint ministère, édifier leurs ouailles, & donner aux pauvres ce que beaucoup d'entr'eux donnent aux jolies filles de cette capitale. L'Agriculture protégée & encouragée, le militaire honoré, les publicains & les traitans remis sur le pied où ils étoient du tems des grecs & des romains; le commerce favorisé & récompensé, mais point par la noblesse; les armes seules doivent procurer cet avantage. Voilà, me dit le Marquis, les changemens, qui sont nécessaires pour sauver la patrie du danger dont elle est menacée. Un seul mot du Roi peut opérer cette métamorphose; sa bouche voudroit le prononcer, mais ceux qui l'entourent l'en empêchent.... Si cette révolution pouvoit avoir lieu, ce qui n'est pas impossible, tout alors rentreroit dans l'ordre; & ce bon tems, que vous regrettez & moi aussi, reviendrait. J'avoue que Paris perdrait considérablement à une pareille réforme; mais le reste de la France y gagneroit beaucoup; & ce reste doit, à mon avis, être compté pour quelque chose. La manière dont ont traité les provinces sembleroit annoncer que ce sont des filles batardes, & que la bonne ville de Paris seroit la seule fille légitime qui mériteroit l'attention de ses rois. Je conviens qu'elle est charmante; mais comme c'est la favorite, elle doit montrer l'exemple aux autres; si elle devient sage, & qu'elle renonce à toutes ses folies, chacun voudra l'imiter.

Voilà ce qui s'appelle, mon cher Tamar, traiter en riant les matières les plus sérieuses. Je voudrois que ce Marquis devînt ministre du Grand-Chef des françois; sa sincérité & sa franchise lui

plairoient ; & je ne doute pas qu'il ne réussît à opérer un changement heureux sur cette nation, qui a réellement des qualités qui la font aimer. Je peux t'affirmer qu'un françois raisonnable est un être parfait ; mais malheureusement ils ne le deviennent que fort-tard. Un Philosophe Roi a écrit *que cela n'arrivoit qu'à leur décrépitude*. J'ai une grande nouvelle à t'apprendre. La souveraine des françois vient de donner un prince à la nation. Je ne peux te rendre la joie que cela a causé ici ; toutes les têtes son exaltées, & Paris en ce moment ressemble à une ville peuplée par des fous. Heureux, mon cher Tamar, le souverain qui commande à de pareils sujets ! Ils m'ont, je crois, communiqué leur enthousiasme ; car lorsque j'ai su cette nouvelle, je me suis rendu en grande hâte, comme tous les autres, à Versailles, pour y voir l'enfant nouveau né. Il m'est impossible de te dire l'effet qu'a produit sur moi cette allégresse du peuple. J'en ai vu pleurer ; d'autres se livroient à la plus grande folie. Mais ce qui m'a le plus intéressé, c'étoit un vieillard respectable, dont les yeux étoient baignés de larmes. Qu'avez-vous, lui dis-je, bon père ? vous est-il arrivé quelque chagrin ? — Oh ! non, Monsieur ; au contraire, mes larmes coulent de joie, de voir notre bon Roi père d'un Dauphin. J'ai vu Louis XV venir au monde ; j'ai vu son fils ; j'ai vu naître les trois Princes actuels ; & je mourrai content maintenant de savoir que le sang de notre bon Roi Henri IV régnera sur ma postérité dans un descendant de notre Roi Louis XVI. — Mais, répondis-je, ce même sang existe dans vos Princes de la Maison Royale. — V's avez raison, Monsieur, mais j'aimons toujours mieux le fruit de l'arbre qu'il ente lui-même ; il semble qu'il est meilleur que celui qui vient d'une autre bouture que la sienne. C'est une idée peut-être de nous autres villageois ; mais j' parlons comm' j' pensons ; & puis j' vous

dirai auffi que notre Reine est fi bonne que ça nous auroit donné du chagrin fi elle avoit fait encore une fille. — Vous aimez donc la Reine, bon père? — Si j'l'aime! Tenez, j' n'en avons jamais eu une pareille. Tandis que toutes ces belles Dames qui la fervent font fi fiarés, alle n' l'est pas du tout; alle me connoît, moi, simple payfan; quand alle viant se promener dans nos environs, & qu'alle me voit, alle me parle toujours; alle careffe mes petits enfans; alle est généreuse, compâtissante, & son plus grand plaisir, c'est d' faire le bian. Si tout l' monde l'i r'fsembloit, il n'y auroit pas d' gens plus heureux que nous autres; mais il n'est pas en son pouvoir d'empêcher l' mal. Croyez-moi, Monfieu, le fort des rois & des reines n'est pas à envier; & souvent on les accuse bien-mal à propos d'être la cause des injustices qui se commettent envers leurs fujets. Le bon-sens de ce payfan, Tamar, me fit le plus grand plaisir, & l'éloge qu'il fit de fa souveraine est à mon gré bien-plus flatteur que toutes ces louanges menfongères que la flatterie dicte, & qui ne doivent le jour qu'au vil intérêt qui les fait offrir à ceux dont on espère obtenir des récompenses.

Il y aura ici de grandes fêtes pour la naiffance de ce Prince; mais elles n'auront lieu qu'après le rétabliffement de la fanté de la Reine; car on dit que cette Souveraine veut y affifter: elle est sûre d'être bien accueillie de la nation. Si je fuis encore ici, je te dirai ce que je pense fur ces réjouiffances; d'après ce qu'on en dit déjà, je doute qu'elles m'amufent. J'aurois voulu qu'on profitât de cette circonstance pour rappeler la nation à ces anciens tournois; mais il paroît qu'on n'y fonge plus. Je te dirai que ce font les officiers municipaux de la Ville de Paris qui font chargés d'ordonner ces fortes de fêtes; & je les crois peu propres à cela: ce font de fort-bonnes gens, choisis

parmi la bourgeoisie qu'on ennoblit; la plupart n'ont lu que leur livre de commerce; ils trouvent une routine établie qu'ils suivent tout simplement; elle consiste dans des illuminations, donner à manger & à boire au peuple, un feu d'artifice & des mariages. Quant à ces derniers, on prétend que les regrets suivent toujours de près ces sortes d'hymen.... Tu conviendras que ces illuminations, ce manger, cet artifice, ces mariages ne sont pas des efforts de génie; il ne faut pas en avoir beaucoup pour imaginer de pareilles réjouissances; des joûtes & des tournois me semblent bien-plus propres à entretenir le courage d'une nation qui est guerrière & galante. J'ai trouvé ici beaucoup de gens qui sont de mon avis. La naissance de l'héritier présomptif du Grand-Chef des françois s'annonce sous d'heureuses auspices; quelques jours après l'accouchement de la Reine, la nouvelle est arrivée que les armées combinées de *Washington* & *Rochambeau* avoient fait le Lord Cornwallis prisonnier de guerre avec toute son armée: on n'y a pas voulu d'abord ajouter foi; mais la Cour en a envoyé la confirmation & les détails au nouvelliste qu'elle a ici, & dont je t'ai parlé dans quelques-unes de mes lettres. Comme le mauvais tems empêche qu'il ne donne ses audiences dans le jardin des tuilleries, il a choisi un café où il se rend à des heures marquées: on court en foule pour le voir & l'entendre. Cet homme va devenir célèbre; plusieurs bons patriotes ont fait entr'eux une souscription pour faire graver son portrait; & l'on assure qu'il est question, de la part du Gouvernement, de lui élever une statue en bronze.... ici tout dépend des circonstances, & souvent un rien vous acquiert la plus grande célébrité. J'ai l'idée, Tamar, que ce nouvel échec que viennent de recevoir les anglois est d'un mauvais augure pour eux, & qu'il les forcera de faire la paix. Je commence à ne plus avoir de cette nation l'opinion que je m'en

étois formée; & cette liberté dont elle se vante me paroît bien-idéale. Un peuple qui a dans les mains le pouvoir législatif, & qui se laisse dominer par le pouvoir exécutif, mérite d'être esclave, lorsqu'il est assez lâche pour ne pas défendre ses droits. D'après quelques renseignemens que je me suis procurés sur la constitution de l'Angleterre, il ne tenoit qu'à la nation d'empêcher cette guerre; elle est très-coupable de ne l'avoir pas fait; & les américains étoient fondés dans leur rebellion, puisque leurs frères du Continent ont souffert que leurs préposés (les membres du Parlement & les ministres) consentissent & envoyassent des armées outre-mer pour soumettre un peuple qui devoit jouir de la même liberté que celui de la Grande-Bretagne, puisqu'il est issu du même sang & qu'il a les mêmes droits. Je t'ai dit, dans quelques-unes de mes lettres, que l'ignorance & la paresse avoient contribué à rendre les nations esclaves; les philosophes modernes prétendent que ce sont des lumières de la raison que naît la liberté. Je nie cette proposition; car ce sont les peuples les plus policés qui sont les moins libres. La liberté fut de tout tems la rivale du despotisme; sans cesse ils ont été en guerre l'un contre l'autre. Vainqueurs & vaincus tour-à-tour, l'abus qu'ils ont fait de leur pouvoir a souvent causé leur chute. L'excès de la liberté est aussi dangereux que le joug du despotisme; un gouvernement bien constitué doit être assujéti aux loix; ceux qui en sont les chefs doivent y être soumis comme les autres. Dans un Etat républicain, lorsqu'il s'agit de se décider sur des affaires importantes, & qui tiennent au salut de la patrie, je voudrois que ce fût la nation entière qui votât les suffrages, & non des représentans: on peut acheter les voix de ces derniers, mais non pas celle de tout un peuple.

La nation angloise a la puissance législative; mais c'est un fantôme qui fuit devant la puissance

exécutive. Ce que je trouve de plaisant, c'est que ce sont les subsides que paie chaque individu en particulier, qui servent en partie à corrompre ceux qu'ils choisissent pour les représenter. Suivant moi, les anglois ne sont libres que dans leurs papiers publics; ils peuvent écrire tout ce qu'ils veulent contre leurs ministres; mais je trouve que cette liberté leur coûte fort-cher. Lorsque la corruption s'est emparé d'un gouvernement, ce n'est pas par des libelles qu'on vient à bout de remédier aux abus. La nation angloise a de droit le pouvoir législatif & exécutif; mais c'est le Roi & ses ministres qui l'ont de fait. L'Amérique vient de prouver qu'avec quelques efforts on pouvoit secouer le joug des chefs qu'on s'étoit choisis, lorsque ces derniers abusoient de leur pouvoir. A quoi sert cette grande Charte tant vantée par les anglois, si elle n'est pas maintenue en vigueur, & qu'elle ne restreigne pas les entreprises de la royauté? Une Chambre basse, une Chambre de Pairs, un pouvoir législatif sont des êtres de raison qui n'existent que pour la forme; & le Lord North a prouvé, & prouve encore que ce ne sont que des machines passives, qu'il fait mouvoir à son gré. Les anglois avoient un prétexte légitime de réprimer & de suspendre de leurs fonctions ceux qui étoient chargés du pouvoir exécutif; ils ne l'ont pas fait; ils ont eu tort. Il est trop tard maintenant; le mal est sans remède, & l'Amérique est pour jamais séparée de la Grande-Bretagne. Le fameux Pitt a prédit aux anglois ce que Démosthènes avoit prédit aux athéniens: ces deux Orateurs ont eu le même sort.... celui de ne pas être écoutés de leurs concitoyens. Il seroit trop long, mon cher Tamar, de discuter le pour & le contre de ces questions importantes; attendons pour le faire que le sort de l'Amérique soit décidé; le terme ne fera pas long.

Le Grand-Chef des françois vient d'éprouver un chagrin, par la mort de celui qu'il avoit choisi pour l'aider dans les fonctions pénibles de la royauté; ce vieillard respectable a fini sa carrière en philosophe, à l'âge de quatre-vingt ans environ. Il est regretté par ceux mêmes qui n'étoient pas de ses amis; il eut la consolation, avant de mourir, d'apprendre la défaite de l'armée angloise. On dit qu'en recevant cette nouvelle, il s'écria : *je meurs content; ce dernier succès assure l'indépendance de l'Amérique, & fera faire une paix glorieuse à la France.* Je suis de l'opinion du mort.... Adieu, Tamar; je t'embrasse, & suis, comme à l'ordinaire, le plus fidèle de tes amis.

Paris, le 20 Décembre 1781.

Mateck.

LETTRE

QUARANTE - CINQUIEME.

DE MATECK à TAMAR.

Voilà la troisième fois, mon cher Tamar, que je vois l'année se renouveler ici; je m'amuse toujours beaucoup des folies auxquelles on se livre pendant trois semaines environ. C'est le plus beau moment pour voir Paris dans tout son brillant & son éclat : la mode & les arts de luxe épuisent leur génie au jour de l'an pour imaginer des nouveautés capables de tenter l'enfance de toute la nation, de tout sexe & de tout âge, ainsi que des étrangers. La frivolité des françois est une maladie qu'ils inoculent à tous ceux qui vont chez eux; il faut convenir au reste qu'ils connoissent mieux qu'aucune autre nation l'art de jouir; & si le vrai

Tome III

M

bonheur consiste dans la volupté, je connois ici beaucoup de gens qui sont heureux.

Les femmes galantes, les princesses de théâtre & les marchands regrettent beaucoup que la guerre avec la Grande-Bretagne les empêche de mettre les anglois à contribution; car de tous les étrangers ce sont ceux qui paient le mieux; & le séjour qu'ils font ici leur coûte ordinairement fort-cher. On s'apperoit de leur absence par la modestie des filles entretenues, & par le prix modéré qu'elles mettent à la possession de leurs charmes. Cependant, malgré la disette des milords, la diminution des revenus des Laïs, & les frais que coûte la guerre, il se dépense à Paris, dans l'espace de quinze jours, plusieurs millions pour l'achat de toutes ces bagatelles imaginées pour les étrennes; car ici, mon cher Tamar, chacun doit donner quelque chose aux femmes chez lesquelles il est reçu habituellement: cette coutume a lieu même parmi la basse-classe du peuple. Ainsi tu peux juger de la quantité d'argent que cela fait circuler dans une ville comme celle-ci, qui renferme un million d'ames environ.

Lorsque le tems des étrennes est passé, les plaisirs du carnaval commencent. Je t'ai envoyé quelques détails à ce sujet l'année dernière; on dit qu'il sera brillant cette année, à cause des fêtes qui se donneront pour la naissance du Dauphin. Ce qui me plaît dans ces amusemens, c'est la liberté dont on y jouit, sur-tout dans les bals masqués. On peut, lorsqu'on est au courant de ce qui se passe dans les sociétés, intriguer beaucoup les femmes, & se venger de celles dont on a à se plaindre; on tourmente les autres, & souvent on termine promptement une intrigue amoureuse qui n'a pu réussir jusqu'alors, à cause d'un mari ou d'un amant jaloux, dont l'œil vigilant n'a pas permis de trouver le moment favorable..... Nous nous proposons, le Marquis, le

Chevalier & moi, de chercher les aventures pendant ce carnaval. Nous avons fait choix d'une petite-maîtresse, d'une prude, & d'une femme bel-esprit. Nos rôles ne sont pas encore distribués; nous devons les tirer au sort. Je t'écirai celle que le hasard m'aura destinée. Comme nos cœurs n'entrent pour rien dans cette plaisanterie, peu nous importe; elles sont au reste toutes trois jolies, & nous serons contents de celle qui échéra à chacun de nous. Il y a ici, mon cher Tamar, des rigoristes qui n'approuvent point de pareils principes; ils disent qu'ils sont contre la morale & les bonnes mœurs: mais, suivant moi, c'est une affaire d'opinion; & chez nous nos femmes doivent faire les honneurs aux étrangers, & les accueillir de préférence à leurs amans ou à leurs époux; ce n'est que le préjugé & l'amour-propre des européens qui les rend jaloux:.... qui leur fait croire que leurs femmes doivent les aimer exclusivement,.... & qu'ils ont seuls le droit d'être volages, infidèles & parjures.... Comme ce sont les hommes qui ont fait les loix, elles sont toutes à leur avantage. Pour moi, je les trouve injustes. Qu'en penses-tu, Tamar?

Je reçus, il y a quelques jours, une visite assez singulière; mon domestique vint m'annoncer quelqu'un qui vouloit me parler. Je lui dis de faire entrer; c'étoit un grand homme, vêtu de noir, de la tête jusqu'aux pieds; il étoit enveloppé dans un grand manteau; sa physionomie étoit pâle & décharnée. Après m'avoir fait une profonde révérence, & fait ses excuses de la liberté qu'il prenoit, je lui demandai quel étoit le motif qui me procuroit l'honneur de sa visite. Ayant appris, me répondit-il, Monsieur, que vous étiez iroquois, & distingué parmi les cinq nations, je voudrois que vous voulussiez emmener avec vous quatre jeunes novices que nous voulons envoyer dans l'Amérique septentrionale. Ce sont sans doute des

savans que vous voulez faire voyager, lui dis-je, pour faire des observations sur ce pays. Oh non ! me répondit-il ; je suis Supérieur des missions étrangères, & je voudrois que vous pussiez nous obtenir une permission de vos chefs pour établir une petite Chapelle dans les environs du Lac supérieur, où nos jeunes missionnaires demeureroient. — Qu'y feroient-ils ? — Leurs occupations feroient de convertir les sauvages, & de porter chez eux les lumières de la foi & de l'Évangile. — Votre zèle est louable ; nous avons une religion naturelle qui nous guide. Croyez-moi, renoncez à votre projet ; nos cinq nations honorent le Grand-Chef de l'Univers, comme vous autres chrétiens. Vous les rendriez malheureuses en leur enseignant des choses qu'ils ne pourroient comprendre ; elles préfèrent leur ignorance ; & vous rendriez un mauvais service à vos missionnaires en les envoyant dans nos contrées. Employez leur zèle & leurs talens apostoliques ailleurs. Le supérieur des missions étrangères me quitta, peu content, je crois, de ma réponse, comme je l'étois peu de sa visite.

Qu'aurois-tu pensé de moi, Tamar, si tu m'avois vu arriver avec quatre convertisseurs d'âmes ? La réputation de tous ces Messieurs est bien tombée ; ils n'ont plus de sectateurs que parmi le peuple, encore ce dernier rit-il souvent des contes qu'on lui fait sur la vie, les pénitences & les tentations qu'ont éprouvées certains saints. A te parler vrai, je ne conçois pas que des hommes raisonnables aient pu écrire de pareilles histoires dénuées de vraisemblance ; les chrétiens actuels en badinent eux-mêmes ; ils ont fait des satyres contre un hermite de grande réputation, nommé Antoine, ainsi que contre la tentation qu'il a éprouvée. Il y a aussi des couplets sur un Monsieur St. Roch, & Monsieur St. Hubert, où leur vie & leurs pénitences sont tournées en ridicule d'une

manière très-plaisante. Ces méchancetés sont faites avec beaucoup d'esprit; elles m'ont fort amusé. Chez les françois, le meilleur moyen de renverser tous les systêmes, soit de religion, ou de gouvernement, c'est de les tourner en ridicule. Il ne faut pas, avec cette nation, raisonner méthodiquement; cela l'ennuie, ou lui fait prendre parti pour ou contre les auteurs des nouveaux systêmes de religion ou d'administration; mais qu'on fasse une chanson, ou qu'on dise quelques bons-mots, qui contiennent des vérités qui la fassent rire, elle en comprend le sens: alors il n'est plus possible de lui faire entendre raison; le Grand-Chef & ses ministres, tout puissans qu'ils sont, doivent se soumettre à l'opinion du peuple. Ce moyen est souvent employé par les courtisans qui veulent culbuter un homme en place qui leur déplaît & qui donne prise sur lui; il est entouré de singes, dont l'unique occupation est d'étudier tous ses défauts & tous ses ridicules; ils le copient ensuite de manière à ne pouvoir le méconnoître; & le premier sourire du Grand-Chef est le signal de la chute prochaine de celui qu'on veut renverser. *)

Je rencontrai, il y a quelques jours, l'Abbé qui fut mon compagnon de voyage en arrivant à Paris; il y avoit longtems que je ne l'avois vu. Je lui demandai s'il étoit toujours l'aumônier de M. l'évêque de..., & le desservant de l'hôtel de M^{lle} C... Oui, me répondit-il, & je vous dirai plus; c'est que je suis à la veille d'être père... Monseigneur

*) M. Turgot; homme d'esprit, ministre honnête, & qui vouloit le bien, commença son administration par où il auroit dû finir: il se rendit ridicule par l'importance qu'il mit dans l'affaire des voitures publiques. Une femme de la Cour vint à l'hôtel de Jabac, vit une tabatière d'une forme plate, & la nomma une *turgotine*; elle la porta à la Cour; tout le monde voulut en avoir. On employa tous les ouvriers de Paris à en faire. Dans huit jours il s'en vendit plus de vingt mille; on les nommoit *turgotines* ou *plattitudes*. M. Turgot fut remercié trois mois après cette plaisanterie. (Note de l'Editeur)

croit que c'est son ouvrage; il en est enchanté, & je dois être le gardien des bénéfices qu'il lui destine, ou m'y nommer en attendant que notre fils ait atteint l'âge nécessaire pour les posséder lui-même; alors je les lui résignerai. Cela est commode, répondis-je à l'Abbé. Autant que nous pouvons nous tâchons que les biens ne sortent pas de la famille, lorsqu'ils y sont une fois entrés. Mon Evêque étoit l'ami intime du vieux Cardinal qui vient de mourir; comme il avoit la feuille des bénéfices, nous pouvions choisir, & nous obtenions tout ce que nous voulions. Mademoiselle C.... a fait *deux archevêques, cinq évêques, onze abbés commendataires*, & a donné une quantité de petits bénéfices. C'est, d'honneur, une charmante femme; elle auroit pu s'enrichir à ce métier; elle ne l'a pas fait; elle n'a guère que vingt-mille liv. de rentes. Nous avons beaucoup perdu à la mort du Cardinal; son successeur n'est pas aussi traitable, & le Roi se mêle, dit-on, de choisir les sujets lui-même, & le mérite l'emporte sur la faveur & les recommandations. Si cela continue, tout l'épiscopat ne fera composé que d'hommes vertueux. Alors nous verrons renaître ces tems heureux des apôtres. — Malgré ces bonnes intentions de votre Grand-Chef, répliquai-je à l'Abbé, il aura bien de la peine à ne pas semer de l'ivraie parmi le bon grain. — Où allez-vous, me demanda l'Abbé? — Me promener. — Venez avec moi; je veux vous conduire chez un original qui vous amusera; il fut jadis employé sous un de nos plus grands ministres; il jouit d'une fortune assez considérable, qu'il dépense en bonne & mauvaise compagnie. Je ferai très-volontiers cette connoissance, répondis-je; j'aime à voir & à connoître les différens caractères de votre nation. Je suivis l'Abbé; il me mena chez l'homme en question, on refusa d'abord de nous laisser entrer; mon conducteur dit son nom, & nous fumes introduits aussitôt. Nous trouvâmes un petit homme, déjà d'un certain âge, qui nous

reçut d'une manière assez brusque. Bon jour, l'Abbé; qui est avec vous? — Un de mes amis que j'ai voulu vous présenter; il a entendu parler de vous, & desir de faire votre connoissance. — Ah, ah! votre serviteur, Monsieur; êtes-vous au service? — Non, dit l'Abbé; Monsieur est iroquois: il est venu en France pour s'instruire. — Iroquois!... Monsieur... Ah! Allons donc, l'Abbé, tu badines. — Non, d'honneur, c'est la vérité. — Je suis charmé, Monsieur, de faire votre connoissance; — & moi aussi, répondis-je. Comme notre homme étoit occupé à faire sa toilette, il me tourna le dos, se mit devant un miroir, nétoya ses dents, & me faisoit de tems à autre des questions. Il avoit contracté l'habitude de quelques gens de la Cour; à chaque mot que je lui disois, il me répondoit: *hin... hin...* La première demande qu'il me fit étoit pour savoir si les iroquoises étoient jolies. — Oui, lui répondis-je. Pourquoi n'en avez-vous pas amené une avec vous? — Je n'y ai pas pensé. — Parbleu, dit-il à l'Abbé, une douzaine de ces iroquoises feroient fortune ici; puis, s'adressant à moi: réellement, elles sont jolies? — Charmantes, répliquai-je. — Sont-elles brunes, ou blondes? — Brunes. — Grandes? — Oui. — Bien faites? — Oui. — Vilain pied? — Non. — Mais elles ne portent point de chaussure? — Quelquefois. — Vous parlez assez bien le françois; où avez-vous appris cette langue? — A Québec. — Y a-t-il longtems que vous êtes en France? Environ trois ans. — Pourquoi, l'Abbé, ne m'avez-vous pas fait faire la connoissance de Monsieur plus tôt? Aime-t-il la musique? Je crois que oui, dit l'Abbé. Je donne des concerts, il faut qu'il y vienne; je veux le présenter à ma société... Hé!... hé!... la Fleur! (c'étoit le nom de son domestique) — Monsieur! — de l'eau. Excusez, Messieurs, si je fais toilette devant vous; mais on ne se gêne pas avec ses amis, (c'étoit la première fois qu'il me voyoit). Cet homme se mit presque nud, se lava, & fut

ensuite à son bureau, comme il étoit, écrire un billet. Lorsqu'il eut fini, hé! hé! la Fleur! Ma robe-de-chambre. Je la tiens depuis une heure avec votre chemise. — Ai-je des yeux derrière moi? Enfin notre homme s'habilla en causant tantôt avec moi, tantôt avec l'Abbé; il demanda sa voiture, me fit des offres de service, m'engagea à retourner le voir; qu'il seroit charmé de causer avec moi sur mon pays; ensuite il nous dit: adieu, Messieurs; j'ai à faire; je ne puis causer avec vous davantage. Nous sortîmes.

Parbleu! dis-je à l'Abbé, voilà un original qui m'a fort amusé; je n'en ai pas encore vu d'aussi plaisant. Nous rîmes beaucoup de la réception qu'il nous fit. Je remerciai l'Abbé de m'avoir fait faire cette connoissance, non pas que j'aie envie de la cultiver, mais par la singularité de l'homme, à qui j'ai trouvé un caractère neuf, tel que je n'en ai point encore vu ici. L'Abbé voulut me mener dîner chez Mademoiselle C....; mais comme j'étois invité ailleurs, je le refusai, en lui promettant d'aller le voir sous peu de jours. Je racontai, dans l'endroit où je fus, la visite que je venois de faire, avec toutes les particularités; on s'en amusa beaucoup; on connoissoit le personnage. Un vieux officier qui étoit décoré, me dit qu'il l'avoit beaucoup vu. lorsqu'il étoit en place; qu'il ne manquoit pas d'esprit & de certaines connoissances; mais que c'étoit un être singulier, brusquant tous ceux qui avoient affaire à lui, & du reste assez obligeant; mais qu'on l'accusoit de n'avoir pas été délicat sur le choix de ceux qu'il avoit fait employer: il suffisoit de lui être présenté par une femme; & que cette dernière voulût consentir de payer de ses faveurs les graces qu'il faisoit accorder; alors on étoit assuré d'obtenir la place qu'on demandoit. Vous concevez, me dit cet officier, qu'il falloit que la protectrice fût jolie. Ici, mon cher Tamar, les sous-ordres des ministres, ou autres gens en

place, sont des hommes très-importans, & pour lesquels l'on doit avoir les plus grands égards; car ils peuvent, quand ils le veulent, faire beaucoup de mal. A l'égard des ministres, il est d'un usage reconnu qu'ils doivent être menés, soit par leurs femmes, leurs maîtresses, leurs favoris ou leurs premiers commis. Le courtisan, le guerrier, l'homme d'église, le magistrat doivent recourir à tous ces intermédiaires, s'ils ont quelque chose à demander; ce sont les saints & les saintes qu'on doit invoquer pour obtenir des graces. Tous ces bienheureux ne sont pas inamovibles, comme ceux que les chrétiens ont placés dans le paradis. Le culte change ici comme les ministres; on efface alors du calendrier & de sa mémoire ceux dont on a reçu des bienfaits, & l'on offre un nouveau culte à l'idole du jour. Ces sortes d'apostasies ne sont permises qu'en politique; dans la religion des chrétiens on doit toujours invoquer les mêmes saints. Il n'y a point de ministres qui n'aient fait des ingrats; les grands-chefs l'ont souvent été eux-mêmes envers ceux qui avoient bien mérité de la patrie, soit dans les armées, ou dans le cabinet. Louis XIV & Louis XV ont été dans ce cas: d'après ce qu'on m'a raconté, ils ont presque toujours été injustes envers ceux qui avoient des droits à leur reconnaissance. Sais-tu, Tamar, la raison de cela? c'est que les grands-chefs eux-mêmes ne sont pas à l'abri de la jalousie; qu'ils voient avec chagrin des génies qui leur sont supérieurs; ils veulent avoir l'air de conduire eux-mêmes les rênes du gouvernement; & leur amour-propre est blessé lorsqu'ils savent qu'on attribue à un autre qu'à eux une victoire remportée... le succès d'une négociation importante... ou la sage administration de l'intérieur de l'Empire. Rien cependant n'est à mon avis plus nuisible à la gloire d'un état, à sa prospérité & au bonheur des peuples que ces changemens continuels; il n'y a que la France & l'Angleterre qui en offrent l'exemple, &

qui soient sujettes à cette mutation continuelle de ministres; aussi ce sont les deux empires dont les finances se trouvent les plus dérangées, & où les sujets soient le plus accablés d'impositions. On ne peut attribuer cette anarchie financière qu'aux déprédations & au peu de talens de ceux qui ont été chargés de la manutention des revenus de l'état. On m'a dit qu'il suffisoit ici, pour être nommé grand trésorier de l'Empire, d'avoir des ressources dans l'imagination pour se procurer de l'argent, n'importe par quel moyen: or voici quelles ont été ces ressources. Les uns ont imaginé de nouvelles impositions; d'autres ont suspendu les païmens que le grand-chef devoit faire; un troisième a diminué de moitié les intérêts qu'on payoit à ceux qui avoient placé leurs fonds en rentes; il a augmenté les revenus de l'Etat en tierçant le prix du bail passé avec les publicains chargés de la perception des revenus de l'Empire; & ces derniers étoient autorisés d'établir les impositions arbitraires qui leur plairoient, pour pouvoir payer l'augmentation qu'on exigeoit d'eux. Un quatrième enfin, qui avoit profité des besoins de l'Etat pour lui prêter de l'argent à très-gros intérêt, se proposa pour être le restaurateur des finances; il s'annonça comme un homme désintéressé qui ne vouloit que le bien; il commença ses opérations par la création des loteries & de rentes viagères, & fit des emprunts. C'est le seul qui ne mit point d'impositions; mais il ruina les particuliers pour remplir le trésor de l'Etat, & fit un tort réel à l'Agriculture, au Commerce & aux manufactures, en leur ôtant les moyens de se procurer les avances nécessaires pour mettre leurs terres en valeur ou pour augmenter les bénéfices que leur procure leur industrie. Ce trésorier fit des réformes inutiles dans la maison du Grand-Chef; il ruina une quantité de familles qu'il réduisit au désespoir. La basse-classe du peuple, à qui il ne fit ni bien ni mal, le crut un

grand homme; la postérité & la renommée ne le placeront même pas au rang de ceux qui ont été médiocres. D'après tout ce que j'ai entendu dire ici, il me semble cependant qu'il n'est pas impossible de rétablir l'ordre dans les finances d'un empire comme la France, qui offre tant de ressources. Le Grand-Chef des prussiens a une armée nombreuse, une Cour, un Etat civil, une Magistrature assez considérable; ses revenus suffisent à toutes ses dépenses; & il a en outre un trésor qu'on évalue à cent millions d'écus. On convient que l'administration de ce Grand-Chef est un prodige; on l'admire, mais personne ne cherche à l'imiter...

Je te dirai, pour nouvelle, que l'échec que les anglois viennent de recevoir en Amérique a soulevé tous les esprits; & la nation veut absolument que son Grand-Chef forme un nouveau ministère & qu'il congédie l'ancien, qui l'a si mal conseillé avant & durant la guerre actuelle. Je trouve que c'est s'y prendre un peu tard; il auroit fallu donner cette satisfaction aux américains, il y a quatre ans; ils ne sauront plus de gré aujourd'hui du sacrifice qu'on leur fait; ils le regarderont comme contraint, & ils auront raison; d'après cela, ils ne se désisteront pas de leur projet d'indépendance. On a observé que les révolutions ministérielles en Angleterre suivent toujours d'assez près celles qui ont lieu en France. Si le grand trésorier de l'Angleterre est obligé de quitter sa place, comme on l'assure, il n'aura pas survécu longtems à son collègue, qui faisoit ici autant de bruit que le Lord North en faisoit à Londres. La meilleure plaisanterie qu'on a faite sur ces deux hommes, c'est celle de les avoir comparés à deux *augures* qui se rencontrent & se mettent à rire aux éclats en se voyant....*) Ne trouves-tu pas, mon cher Tamar.

*) Cette estampe a été gravée; les portraits de Lord North & de M. Necker étoient très-ressemblans, on les avoit habillés

cette satyre charmante; elle dit bien des choses en peu de mots....

Celui qui a succédé au Directeur des finances des françois paroît un homme fort-paisible; il fait peu parler de lui; il n'a pas à ses ordres, comme son prédécesseur une quantité de renommées à gages pour annoncer dans les quatre parties du monde ses opérations; il suit tout simplement la routine ordinaire, ne pouvant faire mieux; & je crois qu'il a raison. Il est dangereux, suivant moi, de vouloir tout-à-coup détruire dans un grand empire les abus qui s'y sont introduits; & les moyens qu'on emploie pour faire mieux sont souvent pires que le mal.

Les françois, inconstans sur tout, ne peuvent pas attendre que le tems détruise les monumens ou les établissemens qui font la gloire de leur nation; ils devancent eux-mêmes ces destructions. Je te dirai que le Grand-Chef Louis XIV avoit fait élever un édifice de la plus grande magnificence, qu'on nommoit *l'Hôtel Royal des Invalides*; c'étoit une retraite pour les vieux officiers ou soldats, qui par leurs blessures, leur vieillesse ou leurs infirmités, se trouvoient hors d'état de pouvoir continuer le métier de la guerre. Ce monument élevé à la reconnoissance, & pour récompenser les services rendus, faisoit honneur au Grand-Chef qui en étoit le fondateur. Louis XV & ses ministres avoient respecté ce monument qui faisoit l'admiration des étrangers, tant par la beauté & la magnificence de l'édifice, que par le plaisir qu'ils avoient de rencontrer dans cet endroit de vieux guerriers couverts de nobles cicatrices, & qui inspiroient à la nation ce respect qu'on a toujours pour ceux qui ont versé leur sang pour leur patrie. De pareils hommes étoient faits

à la romaine. L'anglois ne fit que rire de la plaisanterie; mais le genevois, qui avoit appris à jouer l'important dans sa place, ne s'en amusa point, & il auroit envoyé l'auteur & le graveur à la Bastille, s'il les eût connus.

pour enflammer le courage de leurs concitoyens ; & la politique exigeoit que dans la capitale de l'Empire on conservât un pareil établissement ; mais comme ici rien n'est stable , il dut subir le sort de la réforme. Lorsque Louis XVI, notre grand allié, monta sur le trône, il fit choix d'un ministre de la guerre qui mourut ; on lui donna pour successeur un ancien guerrier qui vivoit en philosophe après avoir éprouvé tous les revers possibles ; son élévation étonna tout le monde ; la conduite qu'il tint prouva qu'on pouvoit être un excellent général & un mauvais ministre de la guerre ; & tel commande bien une armée , qui est peu propre au travail du cabinet. Le Comte de St. Germain, (c'est ainsi qu'on le nommoit) lorsqu'il fut en place, ne s'occupa que de réformes ; il détruisit tout ce qu'avoient fait ses prédécesseurs ; il prétendit régénérer le militaire, & il le détruisit entièrement : il voulut introduire une nouvelle discipline parmi les soldats, & s'imagina qu'il pouvoit changer à son gré l'esprit de la nation ; il trouva de la résistance parmi les chefs ; on lui tendit des pièges dans lesquels il se laissa prendre ; il connoissoit la tactique militaire ; mais il n'étoit qu'un écolier dans celle de la Cour ; on lui livra plusieurs combats où il eut presque toujours le désavantage. Son projet de destruction de *l'Hôtel royal des Invalides* déplut à toute la nation ; ce qu'il y substitua n'étoit pas fait pour faire oublier l'édifice qu'il vouloit démolir ; il éprouva des dégoûts ; il reconnut trop tard la faute qu'il avoit faite d'accepter un poste dont il ne pouvoit remplir les fonctions ; il demanda sa retraite, & l'obtint : il eut, dit-on, la foiblesse de regretter la Cour ; le chagrin s'empara de lui, & il mourut.

D'après ce qu'on m'a dit ici, je vois, mon cher Tamar, que chaque ministre en France veut être législateur. Si de pareils hommes avoient le pouvoir de changer le cours des astres, ils bouleverseroient les saisons comme ils font des empires

confiés à leurs soins. Il me semble cependant que cet ordre qui est établi dans le système de la nature devrait leur servir de guide. Le soleil, la lune & les étoiles ont une marche réglée dont ils ne s'écartent point. Le laboureur attend tranquillement le retour du printemps pour ensemençer la terre & la préparer à lui donner une riche moisson; il est assuré que cet astre bienfaisant, le Père de la nature ne manquera pas de venir échauffer par ses rayons toutes ces contrées dont il ne s'est éloigné que pour aller partager ses bienfaits & fertiliser d'autres pays. Les grands-chefs sont les soleils des nations qu'ils gouvernent; leurs ministres sont les nuages; les uns ne contiennent que ces rosées douces qui s'élèvent de la terre, & qui retombent ensuite pour faire croître ces moissons & récompenser le laboureur de ses peines & de son travail; ces pluies bienfaites sont l'image des bons ministres. Les nuages qui ne contiennent que le tonnerre & la grêle portent la destruction & la désolation par-tout; ils inondent & frappent de la foudre les villes; ils ravagent les campagnes, & réduisent le malheureux agriculteur au désespoir. Elevés dans l'atmosphère politique entre les grands-chefs & les peuples, comme les nuages qui se trouvent entre le soleil & la terre, ils cachent à leurs maîtres tout le mal qu'ils ont fait, ou bien ils lui font entendre que ce mal étoit nécessaire pour affermir sa puissance: ceux-ci, mon cher Tamar, sont les mauvais ministres, & l'on compte beaucoup plus de ces derniers que des premiers..... Heureuses sont les nations qui n'ont pour maître que le Grand-Chef de l'univers! celui-là est le seul qu'on ne peut tromper; en donnant le mouvement à la matière, il a pourvu en même tems aux besoins de tous les êtres qui l'habitent. Les plaintes ou les prières des animaux raisonnables (que l'on nomme des hommes) n'ont rien changé, & ne changeront jamais rien à son

système, ni à l'ordre qu'il a établi dans le cours ordinaire de la nature ; sa sagesse a tout prévu, & c'est sa volonté seule qui le détermine. Les tremblemens de terre, les volcans, les inondations, sont aussi nécessaires à l'existence du globe, que le boire & le manger sont nécessaires à l'homme pour vivre.

Rien ne m'amuse autant que ces offrandes & ces prières que l'on adresse à des intermédiaires pour obtenir des grâces du Grand-Ouonthio de l'Univers, & de l'idée où sont toutes ces nations policées qu'elles peuvent obtenir de la pluie, du beau tems & de riches moissons, lorsqu'elles les demandent ou qu'elles peuvent appaiser ce qu'elles nomment le courroux du Ciel, lorsqu'elles font des offrandes par l'entremise de ces prêtres menteurs dont l'opulence & la richesse n'est fondée que sur la crédulité des peuples. Je crois que le seul vrai culte est celui qui n'auroit pour objet que de remercier le Père de la nature de tous les bienfaits qu'on a reçus de lui, & qu'on reçoit chaque jour ; tout ce qu'on exige de plus est injuste ; car l'égalité qu'il avoit établie entre les premiers hommes les rendoit tous heureux ; ils ont voulu perfectionner un ouvrage qui parfait étoit dans son principe, & ils l'ont gâté : Leurs religions, leurs loix & leurs arts qu'ils ont inventés, ont multiplié leurs besoins ; ces biens qui étoient en commun, sont devenus la propriété de quelques-uns ; & c'est cette propriété qui a fait le malheur de toute l'espèce humaine qui vit sous des loix policées.

Le premier âge de l'homme peut être comparé à ces contrées charmantes, où l'on voit d'un côté des plaines dorées de riches moissons ; de l'autre des coteaux couverts d'arbres différens chargés de fruits de toute espèce. La nature seule a embelli ces lieux agrestes ; leur fécondité n'est point due au travail des hommes, ni à la sueur de leur corps. Tous ces produits de la terre sont en commun ;

ceux qui habitent ces heureux climats n'ont d'autre demeure que des cabanes artistement construites, par des arbres qui s'entrelacent, & qui les mettent à l'abri de l'ardeur du soleil ou du froid; de nombreux troupeaux servent à les nourrir pendant les mois de l'année où la nature se repose. Ils n'ont ni rois, ni chefs, ni propriétés; tout est en commun; chaque père de famille est nommé à son tour pour faire le partage des récoltes, suivant les besoins de chacun. Ce peuple n'a point la guerre, parce qu'il n'a rien pour tenter la cupidité de ses voisins; & qu'une jeunesse nombreuse est toujours prête à défendre ses foyers contre ceux qui viendroient les attaquer.

Oppose à ce tableau, mon cher Tamar, celui de ces pays policés, où l'on ne reconnoît plus rien de l'ouvrage de la nature, des villes immenses où la misère la plus affreuse demeure à côté de la plus grande opulence; des campagnes couvertes de victimes, brûlées par l'ardeur du soleil, qui sont occupées à forcer la terre de produire pour fournir aux dépenses & au luxe de quelques propriétaires injustes qui traitent en esclaves ceux à qui ils doivent leur existence. Des armées nombreuses toujours prêtes à porter l'horreur & le carnage chez leurs voisins, sans autre motif que la volonté de celui à qui ils ont promis d'obéir. Oh! certainement le Grand-Chef de l'univers n'est pas l'auteur d'un pareil gouvernement.... Adieu, Tamar, je t'embrasse, & suis ton fidèle ami,

Paris, le 27 Janvier 1782.

Mateck.

LETTRE

QUARANTE - SIXIEME.

DE MATECK à TAMAR.

Tu auras vu dans plusieurs de mes lettres, mon cher Tamar, ce que je pense sur les françois & les françoises : en jugeant ces dernières à l'extérieur, on les trouve charmantes ; il n'est pas possible d'être plus aimables & plus séduisantes qu'elles ne le sont, ni d'avoir plus d'esprit qu'elles n'en ont ; leurs graces & leur enjouement font les délices de la société ; mais leur caractère, mon cher Tamar, est aussi inconstant, dans leur vie privée, qu'il l'est dans leurs modes. On pourroit dans l'espace de huit jours les peindre sous mille formes différentes ; & chacun des portraits qu'on feroit d'elles seroit très-ressemblant. Ici on est à chaque instant le témoin de divorces & de raccommodemens entre maris & femmes ; de ruptures entre amans & maîtresses ; de désespoirs & de suicides amoureux ; quant à ces derniers ils sont très-rare actuellement, ainsi que les duels ; on ne se bat plus guères pour l'honneur d'une femme outragée, *)

*) Quel ridicule ! Cette manie durera longtems , en France sur-tout , où la plupart des femmes qui excitoient ces duels prétendoient qu'on avoit blessé l'honneur qu'elles n'avoient pas. Cette folie dureroit encore , si les hommes vouloient en croire ces charmantes déesses de l'hypocrisie. Mais , revenus de leurs égaremens , ou plutôt instruits par l'expérience des imbécilles de l'ancien tems , les françois ont préféré sacrifier l'honneur chimérique des femmes galantes à la sûreté de leur vie. Si ce moyen pouvoit les rendre fidèles & sensibles , il auroit un double avantage : celui de perfectionner des êtres peu susceptibles d'amélioration dans le siècle des infidélités , & celui de ménager la vie des hommes , qui ne peuvent pas la perdre plus inutilement.

(Note de l'Editeur.)

Tome II.

N

ni on ne se donne plus la mort pour l'infidélité d'une maîtresse, ou la perfidie d'un amant; on traite aujourd'hui cela de folie; on a une autre manière de se venger qui est plus gaie, c'est celle d'oublier dans les bras d'un autre l'inconstance d'une coquette ou d'un volage. Mais pour en revenir à ce sexe aimable dont j'ai à te parler, je commencerai par les femmes de la Cour; on peut les comparer à des caméléons qui prennent toutes les formes qu'on veut: lorsqu'elles sont à Versailles, elles affectent un air de grandeur & de dignité qui tient quelquefois du mépris; lorsqu'elles sont à la campagne, on les trouve honnêtes, douces & prévenantes; elles mettent la plus grande simplicité dans leur maintien & dans leur manière de recevoir ceux qui vont chez elles; à la ville on les voit sages, galantes & dévotes; cela dépend des circonstances: aujourd'hui, fidèles à leurs époux; demain, oubliant leurs devoirs pour se livrer aux goûts les plus bizarres. J'en ai vu que leur passion avoit réduites au désespoir; dans un abandon général d'elles-mêmes, elles vouloient quitter la vie; le désordre qui régnoit dans leur chevelure & leur ajustement, ne les rendoit que plus intéressantes; les larmes qui couloient de leurs beaux yeux, loin de ternir leurs charmes, les faisoient paroître plus belles. Je me suis attendri quelquefois sur leur situation; je craignois, en retournant chez elles, d'apprendre leur mort; mais quel étoit mon étonnement de trouver ces mêmes femmes livrées à la plus folle gaîté; semblables à ces roses que l'orage & la grêle ont flétries, mais qui reprennent ensuite toute leur fraîcheur, au souffle léger du zéphir & à la chaleur du soleil, ces belles désolées avoient aussi repris tout leur éclat, soit par le retour de leurs amans, ou par leur goût pour un nouvel objet.... Je quitte ces premières pour aller chez *Célie*; je la trouve seule dans son boudoir; elle est dans un négligé charmant; l'air de contentement règne sur sa physionomie; elle est assise dans l'attitude la plus voluptueuse; ses doigts parcourent les

cordes d'une harpe dont ils tirent des sons mélodieux, pour accompagner une voix céleste : un sourire agréable.... l'expression qu'elle met dans les paroles qu'elle chante.... tout peint dans cette femme adorable l'image d'une divinité.... l'heure du spectacle arrive ; elle s'habille pour y aller ; c'est un grand jour d'Opéra ; elle voit en face de sa loge la jeune Comtesse de.... qui attire tous les regards ; elle entend vanter sa beauté & le bon goût qui règne dans son ajustement ; l'humeur la prend, elle sort du spectacle, revient chez elle, fait fermer sa porte pour tout le monde, gronde ses valets, boude son mari, & s'en prend à sa femme-de-chambre de l'accident arrivé à sa garniture de robe qu'elle a mise en pièces elle-même en remontant avec humeur dans sa voiture. La nuit ne peut rendre le calme à son ame ; les premiers ordres qu'elle donne le matin, c'est pour envoyer chercher la marchande de modes ; elle arrive ; on veut savoir d'elle qui a fait la garniture de robe & l'ajustement pour la Comtesse de.... il en faut un pareil qui doit être fait dans deux jours, afin de paroître dans une assemblée où la Comtesse doit se trouver. Le Chevalier, qui a ses grandes & petites entrées chez *Célie*, vient faire sa visite du matin. Bonjour, belle Marquise, dit-il en entrant ; vous nous avez causé hier de vives allarmes, en vous éclipsant comme vous avez fait ; tout le monde vous a cherchée ; avez-vous été incommodée ? — J'ai eu, répond-on, ma migraine. — Je m'en suis douté ; je vous trouve l'air abattu. — Je n'ai pas dormi de la nuit. — Cela va mieux ? — Oui. — Vous avez fait hier, Madame, le sujet de la conversation pendant tout l'opéra. — Moi ! par quel hasard ? — C'est à l'égard de la Comtesse de.... quelle est votre opinion à son sujet ? — Je la trouve jolie. — Les avis, Madame, sont partagés ; il y en a qui vous préfèrent. — Moi, ah ! ah ! ah ! — Oui, & vous avez beau rire, je suis de leur sentiment ; les yeux de la Comtesse ne disent rien ; sa physionomie est froide ; & je crois qu'elle a besoin d'un peu de

toilette. — Oh ! Chevalier, vous êtes un juge trop sévère, & je trouve que vous avez tort. — D'honneur, je vous dis ce que je pense ; *l'art n'est pas fait pour vous... &... vous n'en avez pas besoin.* — Voilà, Chevalier, un compliment dans les formes. La jeune Marquise, mon cher Tamar, reprend toute sa gaîté par le plaisir qu'elle a d'avoir partagé les suffrages avec sa rivale ; passons à d'autres. La Duchesse de... réunit à la fois des principes de vertu & de galanterie ; les circonstances la rendent vicieuse, & sa légèreté lui donne des remords ; aujourd'hui elle se pare pour briller dans un cercle & attirer tous les regards ; demain on la voit dans un temple des chrétiens, mise de la plus grande simplicité, & distribuant des largesses aux pauvres : elle revient chez elle, fait l'éloge d'un sermon qu'elle a entendu, où l'orateur a prêché contre la médifance ; elle se récrie contre ce vice, & médit dans le moment même contre ses meilleures amis. Le soir elle lit *l'Ange conducteur* & le matin elle parcourt, pendant sa toilette, *les Baisers de Dorat*. Dévote & mondaine, elle est chrétienne & épicurienne à la fois. Lorsque son cœur est libre, elle prie ;... lorsqu'il ne l'est pas, elle aime... *Céphise* est la femme d'un riche financier, elle est ambitieuse ; son amour-propre & sa vanité sont humiliés de ne pouvoir paroître à la Cour ; elle est belle ; son esprit est orné ; elle a des connoissances ; sa maison est le rendez-vous de tous les savans ; elle est auteur, poète, & physicienne ; elle croit être assez philosophe pour commander à ses passions ; mais l'amour commande à son cœur ; elle quitte Apollon & les muses pour vivre sous l'empire du Dieu qui règne à Cythère... La belle *Eglée* a épousé depuis peu un jeune Colonel ; la jouissance avoit devancé les liens du mariage ; on s'étoit juré en s'épousant un amour éternel ; afin d'être plus tranquille, on avoit résolu de vivre à la campagne, on trouvoit cette solitude charmante ; l'ombre des forêts, le bruit des eaux, le chant des oiseaux, étoient préférés à tous ces amusemens de la ville.

Ces tendres époux bâtissent un temple à l'amitié, sur une petite élévation qui est au bout de leur parc ; ils se promettent de passer leur vie dans cette solitude. *Sainville* (c'est le nom de l'époux) reçoit l'ordre de partir pour son régiment ; il est déshonoré s'il n'obéit pas ; l'homme & la gloire l'emportent sur l'amour ; il part, & laisse *Eglée* au désespoir ; elle ne peut plus habiter ces lieux solitaires, ni ce temple qui lui rappellent le souvenir d'un époux chéri ; elle revient à Paris pour se mettre dans un cloître ; elle veut cependant voir un instant ce monde auquel elle avoit renoncé avant de le connoître ; elle y trouve des charmes, & prête une oreille complaisante aux propos galans qu'on lui tient. *Eglée* sans expérience, ignore comment on se défend ; elle devient épouse infidelle ; ce premier pas fait, elle rit du temple bâti à l'amitié, & est toute étonnée de ne plus aimer *Sainville*.... *Orphise* a peu d'esprit, peu de graces, & peu de beauté ; cependant elle plaît : sans être gaie, elle le paroît ; étourdie par réflexion, indiscrette par légèreté, le besoin qu'elle a de parler lui fait dire les secrets des autres & les siens ; elle fait consister son bonheur dans la quantité d'amans qui lui font la cour ; son mari est son confident, elle lui dit tout, jusqu'aux infidélités qu'elle lui fait.... La voluptueuse *Saint-Fons* ne connoît d'autres plaisirs que ceux de satisfaire ses goûts ; toutes ses idées ne sont que pour l'amour ; ce n'est pas par délicatesse de sentiment qu'elle aime ; elle ne fait consister son bonheur que dans la jouissance & dans le changement ; elle n'a jamais été quittée par ses amans ; c'est *Saint-Fons* qui fut toujours la première infidelle ; quelquefois cependant elle a voulu jouer le désespoir, & faire semblant d'employer le fer ou le poison pour trancher ses jours ; mais elle a trouvé qu'il étoit plus grand de survivre à sa douleur, & de se venger dans les bras d'un autre de l'offense prétendue qu'elle avoit reçue. Elle n'est qu'à son sixième lustre, & ne peut compter le nombre d'heureux qu'elle a faits.... La

jeune Présidente est excédée de l'air grave & froid de son époux; sage par principes, elle devient infidelle par ennui; elle est toute étonnée d'avoir eu une foiblesse, & les remords succèdent au plaisir. L'amant heureux lève ses scrupules, le besoin d'aimer & d'être aimée l'emporte sur le devoir; & l'amour platonique du Président justifie l'inconstance & l'infidélité de son épouse. La prude & dévote *Elise* fuit les grandes sociétés; elle ne se montre jamais aux spectacles ni aux fêtes; elle est simple dans ses ajustemens, mais cependant recherchée; elle remplit en apparence tous les devoirs de la religion; le jour elle invoque le Dieu des chrétiens, & la nuit elle sacrifie au dieu d'amour avec un saint homme, qu'elle nomme son directeur de conscience. *)

Je ne finirois pas, mon cher Tamar, si je voulois tracer tous les caractères différens qu'offrent cette capitale, pour nous autres sauvages ce sont des tableaux agréables; car dans le fait toutes ces femmes usent de leurs droits, & ce sont les européens qui les ont rendues ce qu'elles sont. Je trouve ridicule le serment qu'on exige d'elles, d'être fidèles à leur époux. Qui peut répondre de son cœur, & s'engager d'aimer éternellement? Ce que je trouve de plaisant dans cette cérémonie qu'on appelle le mariage, c'est que les hommes ne sont tenus à rien; les femmes seules doivent promettre d'être constantes. Ne trouves-tu pas qu'il y a de

*) Le saint homme que ce Directeur de la conscience d'une jolie femme! Qu'il est glorieux pour la religion qui prêche une morale pure, douce, sage, d'être interprétée par de semblables apôtres! Il veut bien prendre la peine de déshonorer une famille, de mêler son sang impur & corrompu à celui d'un homme qui n'a peut-être rien de plus cher que l'honneur de son épouse & le sien; mais il veut aussi se mettre à l'abri de toutes suspicions, par les dehors imposans de la chasteté; il prêche la continence au mari, & le dérèglement à la femme. C'est un saint dans le temple, & un monstre dans le particulier. Faut-il s'étonner de l'excès de la corruption, puisqu'elle est portée dans le sein des familles par de si habiles séducteurs.

(Note de l'Editeur.)

l'injustice dans cet engagement, qui devoit être réciproque ? Aussi les femmes en ont reconnu l'abus, & le serment qu'elles font aujourd'hui n'a plus lieu que pour la forme.

Les différens tableaux, mon cher Tamar, que je viens de remettre sous tes yeux, ne sont point chargés; je les ai peints comme je les ai vus. Je t'avoue au reste que cette légèreté, cette coquetterie & cette inconstance des françoises me plaît beaucoup; je ne suis point de l'avis de ceux qui font consister les mœurs dans la vertu & la chasteté des femmes; ce ne sont point celles qui sont galantes, ni les hommes adonnés aux plaisirs de l'amour, qui troublent le repos des empires; *) les conquérans, les ambitieux, les hypocrites & les fanatiques, ont seuls opéré toutes les révolutions qui ont été funestes à l'espèce humaine. L'étude que j'ai faite des européens m'a appris à les connoître & à les juger; on doit se défier de ceux qui à l'extérieur affectent une morale austère; ce sont assez ordinairement les plus vicieux & les plus méchans; ils ourdissent dans le secret les trames les plus abominables & ne connoissent d'autres jouissances que celles de faire du mal. Pour terminer l'article de celles qui sont nos plaisirs ou nos chagrins, je vais te communiquer mon opinion à leur sujet; & je crois les connoître assez pour

*) Qu'il me soit permis de faire ici une distinction: il est vrai que les mœurs ne consistent pas dans la vertu & dans la chasteté des femmes seulement; mais dans celles de l'homme & de la femme. Les mauvaises mœurs n'ont point bouleversé les empires, mais elles y ont contribué. Que peut-on, en effet espérer de la solidité d'un Gouvernement qui n'admet de vices qu'en matière de politique? Il est des vices moraux, qui, nuisant à l'union des sociétés, préparent de longue-main la ruine des états & la chute des empires. Si je puis contredire un iroquois sensé & observateur, je lui démontrerai que l'esprit d'ambition, d'hypocrisie, de fanatisme, qui ont renversé des royaumes, n'ont pu avoir lieu qu'après une dépravation des mœurs déjà commencée, & susceptible de plus grands progrès, par le peu d'effort qu'on a faits pour rétablir les principes de la morale. (Note de l'Editeur.)

pouvoir les juger. L'éducation qu'elles reçoivent dans leur jeunesse les forme pour le plaisir & pour l'amour ; la passion de dominer naît avec elles ; leur adresse à subjuguier les hommes & à les soumettre à leurs caprices est incroyable ; lorsqu'une femme a commandé une fois, elle veut commander toujours ; il n'y a pas d'exemples que les maîtresses qu'ont eues les grands-chefs des françois, aient renoncé à leur grandeur pour vivre dans la retraite ; c'est malgré elles qu'elles ont été éloignées du trône, où elles ordonnoient en souveraines. Les françoises vieillissent sans s'en appercevoir ; il faut que leur miroir les avertisse longtems du déclin de leurs charmes avant qu'elles y croient ; ce n'est presque jamais l'âge & les infirmités qui les font mourir ; la perte de leur beauté est la seule chose à laquelle elles soient sensibles & qui les tue.

Je crois, mon cher Tamar, que le seul pays où ce sexe charmant règne réellement, c'est la France ; ici sur-tout, ce sont des idoles qu'on adore, & pour lesquelles on fait les plus grandes folies. Tu ne peux te former une idée de la liberté dont il jouit ; il n'y a guère que la classe du peuple qui habite continuellement avec sa femme ; les gens de la Cour, & ce qu'on nomme ceux du bon ton, vivent dans la même maison, mais séparés l'un de l'autre. Le Duc, le Marquis & le Comte ont leur appartement éloigné de celui de la Duchesse, de la Marquise & de la Comtesse ; les esclaves qui servent ce mari, ne sont pas ceux de la femme, lorsque l'époux & l'épouse ont à se parler, on envoie avant un valet pour savoir si Monsieur, ou Madame, est visible ; si cette dernière est avec son amant, ce qui arrive assez souvent, elle fait dire qu'elle est occupée, & le mari a toujours l'honnêteté de ne pas troubler ce tête-à-tête. Nous sommes à cet égard aussi policés que les françois, car nous en agissons de même avec les étrangers, lorsqu'ils nous font l'honneur de coucher avec nos femmes, & nous ne les troublons jamais dans leurs plaisirs. Je connois le Marquis de qui occupe la même mai-

son que son épouse, & dans le mois ce couple ne se voit souvent pas une fois; on s'écrit, on s'envoie demander réciproquement des nouvelles de sa santé, & l'on agit comme si l'on étoit éloignés de cent lieues l'un de l'autre. J'étois il y a quelque tems dans la galerie de Versailles; quelqu'un abordant le Duc de lui dit: "mon ami, je te fais mon „compliment; j'ai appris à l'instant que la Duchesse „venoit de te donner un fils.„ *Cela ne me regarde pas, répondit le Duc; c'est l'évêque de qui a arrangé cela avec la Duchesse. *)*

J'ai remarqué ici que les gens de qualité ne se marient que pour avoir un héritier; lorsque leur souhait est rempli, n'importe de quelle manière, maris & femmes vivent entr'eux dans la plus grande indifférence; chacun fait de son côté ce qu'il lui plaît. Ce bon exemple a gagné dans la classe de la haute bourgeoisie; & c'est se donner un ridicule que de paroître dans les endroits publics avec sa femme; on est d'ailleurs si occupé ici de ses affaires & de ses plaisirs, qu'on ne pense guère aux soins du ménage; on se repose sur des valets à qui on donne sa confiance; ces derniers font ordinairement fortune dans les places d'intendants & de maîtres-d'hôtel. Les femmes ne sont occupées qu'à faire les honneurs de l'intérieur des maisons, & les maris paient.

Je soupai, il y a quelques jours, chez un des plus riches financiers de cette capitale, avec le Marquis de ... Le maître du logis étoit un parvenu; mais il avoit épousé une Demoiselle de qualité. Le repas qu'on nous donna étoit magnifique; il avoit été précédé d'un concert, où j'avois apperçu le mari; mais je fus fort-étonné de ne le point voir.

*) Les Evêques, successeurs des apôtres, ne doivent pas être confondus avec les chétifs directeurs. Ceux-ci sont pour le menu peuple, ceux-là pour les grands. Si M. le Duc est le père d'un garçon, *Monsieur l'Evêque* se charge de lui épargner la peine d'en faire davantage; il les fait, ou aide à les faire; leur donne de bonnes abbayes, & tout va bien. Il n'est pas difficile de faire vœu de chasteté à ce prix. (Note de l'Editeur.)

à table; j'en demandai la raison au Marquis, à côté duquel j'étois; voici ce qu'il me répondit: "Made-
 „moiselle de ayant fait l'honneur à R.... de
 „l'épouser, ne l'admet jamais à sa table, lorsqu'elle
 „reçoit sa famille chez elle; elle ne lui permet de
 „manger avec elle que quand elle est seule; comme
 „R.... a peu d'esprit & des manières très-roturiè-
 „res, elle ne veut point avoir à rougir en société
 „de l'hymen qu'elle a contracté.„ Je parus étonné
 de la complaisance de ce mari, & qu'il fût assez
 bon de se prêter à de pareils caprices. Il faut, me
 répliqua le Marquis, qu'il souffre en silence ces
 humiliations, pour avoir voulu s'allier à un sang
 illustre. — Mais, demandai-je au Marquis, dites-moi
 qui est chargé du soin de donner des héritiers à un
 ménage aussi uni? Je crois, me répondit le Mar-
 quis, qu'on a permis quelques familiarités à R....
 afin de lui persuader qu'il est père; mais c'est celui
 que vous voyez à côté de Madame R.... qui est
 l'amant en titre; c'est un Chevalier de Malthe, qui
 commença ses caravanes amoureuses avec elle,
 lorsqu'elle étoit encore demoiselle; il lui permit
 d'épouser R.... à condition que cet hymen n'in-
 interromproit point le cours de ses services pour
 s'avancer dans l'ordre & devenir Commandeur....

Je te dirai que je me suis au reste fort-amusé à
 ce souper; Madame R.... est une brune piquante;
 elle a de beaux yeux, une physionomie agréable &
 des graces infinies; elle fait très-bien les honneurs
 de chez elle, & m'a paru avoir l'esprit orné: quant
 à son mari, je n'ai fait que l'appercevoir. La ma-
 nière dont il se présente ne prévient pas en sa
 faveur; & je ne suis pas étonné que son épouse
 préfère le Chevalier de Malthe qui est un joli
 homme, & fait pour plaire à toutes les femmes.

Ici, mon cher Tamar, un homme aimable est
 à la mode comme une coiffure, une robe & un
 ajustement; jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de
 trente ans, les femmes se l'enlèvent tour-à-tour;

j'en connois qui n'ont qu'à se montrer pour vaincre; la Cour & la ville, leur offrent chaque jour de nouvelles conquêtes à faire; c'est par cette raison que les françois ne sont vraiment des amis solides qu'après avoir passé quarante ans. Leur jeunesse & leur âge viril est employé aux plaisirs & à l'amour; & ils sont trop occupés de ces deux passions pour penser à autre chose. Les femmes sont moins raisonnables encore; leur jeunesse se passe sans qu'elles en aient presque joui; ensuite elles veulent plaire à quarante ans comme à quinze; elles évoquent le retour de leurs charmes que le tems a détruits, & croient réparer par l'art les sillons que l'âge a tracés sur leur front; elles ont parcouru une longue carrière pour chercher le bonheur sans jamais pouvoir atteindre au but. Jeunes, elles ont eu une foule d'adorateurs; vieilles elles n'ont souvent pas un ami: la seule ressource qui leur reste, c'est la dévotion; & le public rit de leur sagesse, de leur désespoir, ou de leurs ridicules.

Il est cependant quelques-unes de ces femmes qui doivent être exceptées, & qui réparent par leur esprit ce qu'elles ont perdu du côté de la beauté. Charmantes dans leur jeunesse, estimables dans un âge avancé, elles n'envient point le sort des roses nouvellement écloses; elles en ornent au contraire leurs appartemens, & voient avec plaisir l'éloge qu'on fait devant elles de leur beauté & de leur fraîcheur. Ces femmes enfin goûtent dans leur automne les douceurs de l'amitié, bien-préférables à celles de l'amour qui ne sont que passagères. Voilà, mon cher Tamar, de longues réflexions sur ce sexe charmant; parlons actuellement d'autre chose.

Je t'ai dit, dans ma dernière lettre, qu'on préparoit des fêtes pour célébrer la naissance de l'héritier présomptif du trône des françois; elles ont eu lieu. Je t'avoue que je n'y ai rien trouvé de grand ni de majestueux. Voici en abrégé ce qui s'est passé. Le

vingt-&-un du mois dernier, la Reine, suivant un usage ancien, s'est rendue ici pour remplir certains devoirs de religion; elle a été dans deux temples des chrétiens pour y faire une prière; ensuite elle a traversé une partie de la Capitale au milieu des acclamations du peuple. Cette Souveraine, ainsi que le Grand-Chef, se montrèrent à leurs sujets avec tout l'appareil de la royauté, & qui est fait pour en imposer. Les officiers qui entouroient leur char, jetoient une quantité d'argent au peuple. Ce dernier se battoit & risquoit de perdre la vie ou de se faire massacrer quelques membres pour ramasser la valeur de douze ou de vingt-quatre sols; car on jetoit plus de cette petite monnoie que d'écus ou de louis. Lorsque les Souverains furent arrivés à la Maison de Ville, ils se montrèrent plusieurs fois aux fenêtres pour se faire voir au peuple; on leur servit à dîner; on joua après le repas, & vers les huit heures du soir on tira un feu d'artifice, qui fut suivi d'une illumination dans toute la capitale; celles qui m'ont paru faites avec le plus de goût, étoient à la place de Louis XV, au Palais de Bourbon, & à la place de Vendôme; il y avoit en même tems des gens placés dans différens quartiers de Paris, qui distribuoient à la populace à manger & à boire; on leur jetoit à la tête du pain & de la viande, tandis que d'autres se la cassoient pour avoir du vin que l'on faisoit couler de certaines boîtes faites en planches, qui imitoient des fontaines. A te parler vrai, j'ai trouvé que ces fêtes annonçoient l'avarice, la gourmandise & la misère. Une nation qui se bat pour avoir quelques pièces d'argent, ou un morceau de pain ou de viande, ne peint pas l'opulence.... J'ai aussi remarqué une chose qui m'a fait horreur. Ceux qui sont chargés de veiller au bon ordre pendant ces tems de plaisirs, le font avec une dureté révoltante; ils maltraitent des malheureux qui ne commettent d'autres fautes que celles de montrer trop d'empressement à voir leurs souverains. J'ai vu plusieurs de ces hommes blessés assez grièvement par ceux

mêmes qui sont chargés d'empêcher le désordre. *) J'ignore pourquoi le Grand-Chef des françois, ne se montre jamais en public qu'étant accompagné d'un corps de troupes de cinq à six mille hommes; cet appareil ressemble plutôt à un vainqueur qui entre dans une ville conquise, qu'à un monarque adoré de ses sujets, & qui ne devrait jamais avoir autour de lui d'autres gardes que son peuple, & pour sûreté de sa personne, l'amour qu'ils ont pour lui. Cette arrivée du Grand-Chef dans sa capitale, avec tout ce cortège guerrier, m'a rappelé l'histoire de Jupiter, qui, faisant une visite à sa maîtresse *Sémélé*, la tua par l'éclat de sa gloire....

Un des bienfaits réels que la classe du peuple de Paris a reçu de la part de son souverain, c'est la remise d'un impôt qu'on perceoit ici sous le nom de capitation, & que certains marchands ou artisans ont bien de la peine à payer: ceux qui étoient taxés à la somme de neuf livres & au-dessous ont été affranchi de cette imposition pour cette année. On a aussi payé les dettes de quantité de malheureux qui se trouvoient depuis longtems détenus dans les prisons par leurs créanciers. Quel tableau, mon cher Tamar, pour un sauvage, que celui de voir des hommes qui se croient fort-audeffus de nous, accablés d'un côté sous le joug du despotisme, & de l'autre les victimes de créanciers durs & intraitables, qui ont le droit de persécuter & de priver de la liberté leurs débiteurs, lorsque ces derniers

*) Ce que dit l'Iroquois est très-vrai; il n'y a rien de si insolent que cette soldatesque vis-à-vis du peuple, & même vis-à-vis de bourgeois & gens honnêtes; dans les jours de réjouissances, ils frappent indistinctement tout le monde; le Roi s'étant apperçu, dit-on, de la brutalité de quelques-uns de ces hommes, le jour qu'il vint à Paris, ordonna qu'on ne maltraitât personne, mais qu'on laissât au contraire voir chacun à son aise. Il est vraiment indécent de voir à la Cour & à Paris, la manière dont on se conduit envers le Public, lorsqu'il y a des réjouissances; & aucun pays de l'Europe n'offre un mépris aussi marqué pour la classe du peuple, que la France, où l'on n'a d'égards que pour les gens titrés ou décorés.

ne sont pas en état de leur rendre ce qu'ils ont emprunté. Voilà quelles sont les suites de ces loix policées & de ces propriétés. Heureux ceux qui ne connoissent ni l'un ni l'autre! Mais revenons aux réjouissances dont je t'ai parlé plus haut. Le sur-lendemain du dîner qui eut lieu à la Maison-de-Ville, on donna un bal masqué, où le Grand-Chef & son auguste épouse vinrent encore honorer cette fête de leur présence, qui termina les plaisirs de cette capitale, qui avoient duré trois jours. Le trente du mois dernier, une des premières milices des françois, qu'on nomme les Gardes-du-Corps, donnèrent à Versailles une fête à leur Grand-Chef, ainsi qu'à la Reine: j'ai été la voir; l'ordre & le bon goût qui y régnoient m'ont fait le plus grand plaisir. Ceux qui composent cette troupe d'élite sont choisis parmi les plus beaux hommes de la nation; il y en a beaucoup d'une naissance distinguée; leur service consiste à être toujours à la suite du Grand-Chef; lorsqu'ils marchent à la guerre, on ne les emploie que dans les affaires importantes: ce sont eux ordinairement qui fixent la victoire. Le divertissement qu'ils donnèrent à leurs Souverains commença par un bal paré, qui fut ouvert par la Reine; cette Princesse, mon cher Tamar, avoit l'air de la Déesse de la beauté; il n'est pas possible de réunir plus de graces qu'elle n'en a. Ceux qui faisoient les honneurs de la fête s'en acquittèrent avec toute la galanterie & la politesse qui caractérisent la nation, & sur-tout le militaire françois, qui dans ses amusemens a autant de douceur & d'aménité, qu'il a de valeur & d'audace lorsqu'il s'agit de combattre pour son Grand-Chef. Tout a été de la plus grande magnificence; & ces plaisirs se sont terminés par un bal masqué où je me suis infiniment amusé, & beaucoup plus qu'à celui qui s'est donné à Paris, attendu qu'il y régnoit beaucoup plus d'ordre. C'est ainsi que se sont terminées les réjouissances pour la naissance de M. le Dauphin. Tu vois, par le compte que je viens de t'en rendre, que le tout n'étoit pas bien-merveilleux, & qu'il n'y a pas de quoi immor-

taliser ceux qui ont imaginé toutes les belles choses qui se sont faites dans la capitale. Le génie du corps municipal, est un M. de.... architecte de la ville; il avoit représenté en illumination la façade d'un nouvel Hôtel-de-ville qu'il auroit fort envie de faire construire, parce que cela lui rendroit beaucoup d'argent; mais ce projet a passé comme la lumière & la fumée des lampions qui donnoient une idée des talens de l'artiste. Des connoisseurs ont fort critiqué ce plan, qui, suivant eux, n'offroit rien de neuf ni d'assez majestueux pour un monument qui, après le Palais du Grand-Chef, doit être le plus beau de la capitale d'un empire qu'on doit regarder comme le premier de l'Europe, & peut-être de l'univers.

Lorsque l'on compare l'architecture actuelle avec le beau péristyle du Louvre, & la façade de ce même Palais qui donne sur la rivière, on ne peut se dissimuler que les arts ont bien-dégénéré de ce qu'ils étoient le siècle dernier; on peut en juger par comparaison. Les deux arts qui se soutiennent encore, c'est la peinture & la sculpture: quant à l'architecture, elle est comme les traductions que l'on fait des ouvrages des autres; on imite les monumens qu'offrent Rome & une partie de l'Italie, & l'on défigure les originaux, par le mauvais goût que l'on joint à cette belle simplicité, qui caractérise tous ces palais & ces temples des anciens, qu'on feroit mieux de copier servilement que de les défigurer pour cacher ses plagiats...

Je ne te dirai point de nouvelles par ce courrier; il n'y en a pas au reste de bien-importantes. L'armée angloise faite prisonnière, semble avoir ralenti les armemens en Angleterre. On dit que le Grand-Chef & les ministres de la Grande-Bretagne sont fort-embarrassés sur le parti qu'ils doivent prendre; deux flottes composées chacune de quarante vaisseaux de ligne cherchent à se rencontrer dans les parages de l'Amérique septentrionale; si un combat naval a lieu, il sera sanglant: l'Amiral Rodney commande les forces angloises, & le Comte de

Grasse celles des françois. Des avis reçus mandent que la division règne parmi ces derniers, & que les officiers qui commandent les vaisseaux ne sont point du tout d'accord avec leur Chef. On craint avec raison qu'il ne résulte quelques évènements fâcheux de cette mésintelligence, si le hasard fait qu'on rencontre l'ennemi.

On parle sourdement d'une nouvelle guerre qui seroit prête à éclater dans le Levant au sujet de la Crimée, où les tartares refusent de reconnoître celui qu'on leur a donné pour Chef; la Russie semble vouloir étendre son empire de ce côté, tandis que le Grand-Chef de l'Empire veut recouvrer tout ce pays que ses ancêtres ont cédé aux Turcs.

Je voudrois que les académies européennes, qui s'occupent de perfectionner les langues de leur pays, retranchassent de leur dialecte le mot *garantie*; car, depuis une certaine paix de Westphalie, où toutes les Puissances s'étoient réciproquement promises *la garantie* de leurs états, elles n'ont fait qu'enfreindre les traités, conquérir les unes sur les autres, & manquer à leur parole; la meilleure *garantie* qu'on puisse avoir aujourd'hui, c'est trois cent mille hommes. Avec de pareils négociateurs, on est presque assuré de gagner sa cause, qu'on ait le bon droit ou non de son côté. Je reviendrai sur cet article dans ma prochaine lettre. Adieu, Tamar, Mateck t'embrasse.

Paris, le 26 Février 1782.

LETTRE

QUARANTE-SEPTIEME.

DE TAMAR à MATECK.

Toutes tes Lettres, mon cher Mateck, me sont bien parvenues; la dernière est datée du 26 Nov. 1780, & c'est la trente-deuxième. J'ai aussi reçu une partie des livres que tu m'as envoyés; le premier que j'ai lu c'est la Bible. J'étois très-curieux de connoître cet ouvrage d'après ce que tu m'en dis. Je suis de ton opinion sur tout ce que ce livre renferme: il me paroît difficile de croire, ainsi que tu l' observes, à cette création & à ce travail de six jours *); pour faire tout ce que nous voyons, je crois qu'un mot de l'Etre-Suprême qui conduit cette machine immense, suffisoit pour lui donner le mouvement. Il y a, dans ce que dit le législa-

*) Il faut, en vérité, être fou, ou au moins bien-peu éclairé, pour croire à tout ce qui est écrit dans cet immense recueil des rêveries de Moïse: & ce Moïse étoit bien-peu religieux, puisqu'il fait travailler le Maître de la Nature comme un manœuvre. Avant que le tems existât, Dieu en emploie; il met six jours à faire ce que sa volonté seule pouvoit créer; il crée la lumière avant le soleil; il fait l'homme de terre; tout cela n'est-il pas du dernier ridicule? C'est avoir une idée bien-matérielle d'un être immatériel; & Moïse, qui conversa, dit-on, si souvent avec Dieu, nous le peint d'une manière bien-triviale.

Il se repent ensuite d'avoir fait un méchant ouvrage: celui qui, de toute éternité, avoit la présience, ne pouvoit-il pas prévoir?

Plus loin; Dieu est représenté sous la forme d'un tailleur, qui fait des camisolles de peau pour couvrir les deux êtres qu'il avoit créés à son image. Celui qui n'est qu'esprit, qui n'est point susceptible de formes, crée la matière à son image!

Il est susceptible de colère. Il maudit la postérité d'Adam, il noie presque tous les hommes; envoie, pour les sauver des

teur des juifs, des contradictions qui renversent absolument le système qu'il a voulu établir; il commence par nous assurer que le Grand Ouonthio de l'univers *créa au commencement le ciel & la terre.* 2°. *Que la terre étoit sans forme & vuide; les ténèbres étoient sur la surface de l'abîme, & l'esprit de Dieu se mouvoit sur les eaux,* ce début m'a paru inintelligible; car qu'est-ce que c'est *qu'une terre sans forme & vuide? un abîme, & un esprit qui se meut sur les eaux?* Je t'avoue que je ne comprends rien à cette physique ou métaphysique, c'est comme tu voudras. *Une terre* ne peut exister sans avoir une forme quelconque, *un vuide* suivant l'idée qu'on en a n'est rien; quant à *l'esprit qui se meut sur les eaux,* il s'agit de savoir ce que Moïse entend par esprit. Tu auras pu observer, comme moi & tant d'autres, que dans le mois de Mai, les eaux de nos lacs déposent sur leurs bords une espèce de limon humide qui étant échauffé par les rayons du soleil, acquiert une sorte de mouvement, qui donne la vie à une quantité d'insectes de toutes les espèces; ceci s'accorderoit avec le système des matérialistes.... Je ne suis pas étonné, au reste, que le philosophe juif ait eu beaucoup de sectateurs; l'ignorance de ceux à qui il enseignoit sa doctrine le

peines d'un enfer imaginaire, son fils, dont on n'avoit aucune connoissance auparavant, sous la forme d'un imposteur, qui vient annoncer qu'il est le roi des juifs, & à qui l'on donne pour trône un infâme gibet. Il les attrape tous; trois jours après, il s'envole comme un oiseau je ne sais où. Comme ses complices sont inquiets sur son sort, il leur envoie un pigeon, qui les électrise tous, & qui leur donne le pouvoir de faire des extravagances, comme si cette canaille, le rebut de la Judée, n'en auroit pas fait assez sans lui. Ils se répandent comme des vagabonds, guérissent ceux qui se portent bien, résuscitent ceux qui ne sont qu'endormis, parlent toutes sortes de langues à gens qui ne les entendent pas, font des miracles qu'on a crus, parce qu'on les a entendu conter, qu'on ne croit plus parce qu'on veut voir auparavant; & finissent tous par se faire pendre ou griller. Ils laissent des disciples aussi ignorans qu'eux, qui ont troublé la société tant qu'ils l'ont pu; qui ont persuadé longtems qu'il falloit être un monstre pour plaire à un Dieu bon, & qui finissent par convaincre peu-à-peu de l'imposture de leur mission. (Note de l'iroquois.)

mettoit dans le cas de ne pas craindre de contradicteurs. Le titre du premier Chapitre de cette *Genèse*, me paroît fait au reste de bonne foi; il n'annonce point un homme inspiré de Dieu; c'est un savant qui fait part de ses idées comme tant d'autres écrivains qui ont cherché à pénétrer le secret du Grand-Chef de l'univers. Les traducteurs de la Bible au premier argument disent: *Le livre de la Genèse est ainsi appelé, parce que Moïse y décrit l'origine de toutes choses. Il commence par la création du monde, & s'étend jusqu'à la mort de Joseph, ce qui comprend l'espace de 2400 ans.* J'aurois voulu que cet historien juif eût mis dans son ouvrage plus de méthode, & qu'il eût appris d'abord à ses lecteurs comment il avoit su ce qu'étoit le monde avant qu'il fût créé; car il ne paroît pas que Dieu ait eu de témoin de ce qu'il a fait, ni qu'il ait rendu au premier homme aucun compte de son travail. Moïse ne parle donc que par conjectures; il ne donne aucunes preuves certaines sur tout ce qu'il avance; & suivant moi des opinions ne sont pas des vérités. Lorsqu'on veut établir un système il faut penser à tout. Je trouve que l'auteur juif a commis une faute essentielle en faisant son monde trop jeune. Tu conviendras, mon cher Mateck, que tout homme qui n'a d'autre guide que la nature & les lumières de la raison, d'après l'idée qu'il se forme de la toute-puissance du Grand-Chef de l'univers, ne comprendra jamais que ce soleil, cette lune, ces étoiles & cette terre que nous habitons n'aient que six mille quatre cents ans, plus ou moins *). Un être bienfaisant qui a été de toute

*) Cet âge du monde n'est pas encore bien déterminé. Suivant la période Julienne il est de 6496 ans; d'après les calculs de Scaliger, il n'est que de 5732 ans. Les juifs ne comptent que 5544 ans; les nouveaux grecs unis aujourd'hui, les russes, le font âgé de 7291 années, & les chinois font remonter son existence à quarante mille ans & plus. Il y a grande apparence que ce sont ces derniers qui approchent le plus de la vérité. Il est bien-certain que les peuples d'Asie & de l'Inde sont les premiers de l'univers; & les chinois n'ont aucune idée de la création du monde, inventée par Moïse.

éternité, ne peut pas être supposé n'avoir créé ce globe que nous habitons que depuis une minute; car, mon cher Mateck, fix mille quatre cents ans ne sont pas une seconde de l'éternité. On ne peut d'ailleurs supposer que le Grand-Chef de l'univers, soit sujet à des caprices comme l'homme, & qu'il ait fait dans un tems ce qu'il n'a pas voulu faire dans un autre; or, le bon sens & la raison nous disent que s'il a voulu une chose une fois, il l'a voulu toujours; & s'il a pu créer tout ce qui existe, il n'a pas attendu que des milliards d'années se soient écoulées. Eh! pourquoi auroit-il différé si longtems cet ouvrage admirable, qui annonce sa grandeur & sa puissance? Dis à tes européens, à leurs prêtres & à leurs théologiens, qu'il leur seroit plus aisé de calculer les grains de sable qui sont sur la terre & dans la mer, que l'âge du soleil, de la lune & des étoiles, ainsi que cette masse ronde de terre qu'ils habitent. Qui leur a dit que cette immensité de globes qui les entourent ne contient pas aussi des animaux, des hommes, des plantes, des rivières & des mers? Je crois, Mateck, que ces différentes époques de création du monde ont pris leur origine dans quelque grande révolution de la nature; ceux qui ont échappé au danger, ont imaginé ces fables; les prêtres ensuite (car je crois qu'il y en a eu de tous les tems) les ont annoncées comme des vérités; & c'est sur la crédulité des peuples qu'ils ont fondé l'empire du sacerdoce, & qu'ils ont persuadé aux hommes qu'ils avoient des intelligences directes avec le Grand-Chef de l'Univers, & qu'ils pouvoient changer à leur gré le cours des saisons, rendre la terre fertile ou stérile, apaiser la colère des dieux, lorsqu'ils vouloient ravager la terre.... je t'avoue que je ne conçois pas que des nations éclairées puissent ajouter foi à tout ce qui est dit dans ce livre de la Bible. J'ai été révolté en lisant quelques-uns des Chapitres de la *Genèse*, de l'*Exode*, du *Lévitique*, des *Nombres*, du *Deuteronome*, des *Juges* & des *Rois*. On fait du Grand-Chef de l'univers un être bon, injuste & méchant tour-à-tour. D'un

côté il punit le meurtre, *) de l'autre il l'ordonne. Il fait d'abord l'homme & la femme, pour les rendre ensuite malheureux; il commence par les chasser de l'endroit qu'il leur a assigné pour demeure, pour une faute très-légère qu'ils ont commise; & non content de punir ces deux coupables, il maudit encore toute leur postérité. Je ne comprends rien à ce serpent qui est la cause de la disgrâce d'*Adam & d'Eve*; car le Grand Ouonthio, savoit sûrement tout le mal que feroit ce méchant animal, & pouvoit l'empêcher. Nous apprenons à nos enfans à craindre certaines bêtes féroces qui sont dans nos forêts; & le Créateur de cet univers n'auroit pas eu la générosité de prévenir *Adam & Eve* de la ruse qu'emploïroit ce serpent qui parloit, pour les induire en erreur, & les rendre désobéissans aux volontés du Grand-Chef de l'univers! Je te dirai franchement que tout le commencement de cette *Genèse*, me paroît n'être autre chose qu'une allégorie qui tire son origine de quelque autre système encore plus ancien, & dont Moïse ne parle point: car sois bien assuré, mon cher Mateck, que chaque peuple qui tour-à-tour a habité cet univers, s'est formé des idées différentes sur la cosmogonie. Les *atlantes*, les *chinois*, les *chaldéens*, les *égyptiens*, les *phéniciens*, les *grecs*, & une infinité d'autres nations ont eu chacun leur opinion sur la création. Je me souviens d'avoir vu, il y a longtems, un fragment de cosmogonie phénicienne; l'auteur étoit un certain Sanchoniaton; il n'admettoit point, comme les autres, un travail de six jours, un paradis terrestre,

*) *Tu ne tûras point*, est-il dit dans la légende divine que Moïse étoit allé quérir sur la Montagne où il eut une petite conversation de 40 jours avec Dieu. A peine est-il revenu, qu'il voit tout le peuple d'Israël adorant un *Veau d'or*, (qui valoit bien sans doute un *Dieu de pâte*); il se met en colère; il casse les pierres sur lesquelles le doigt du *Dieu immatériel* avoit gravé ses sages ordonnances; Dieu l'inspire; & le résultat de cette inspiration est un petit massacre de 40,000 israélites, pour avoir adoré un *veau* fait par *Aaron*, frère de Moïse, à qui il ne fut pas fait la moindre réprimande, mais qui fut honoré du grade de Grand-Prêtre. Si ce ne sont que des contradictions apparentes, où est la réalité?

(Note du traducteur)

un serpent, ou bien des géans & des faux dieux. Ce philosophe, en parlant de la création du monde, n'a point recours au merveilleux comme tant d'autres auteurs, à l'exception de ce qu'il dit sur l'homme. Rien n'est plus simple que son système, ni plus intelligible; il rend la nature mère de tout ce qui existe: voici comment il s'explique. *Un esprit amoureux de ses propres principes* (c'est sans doute le Grand-Chef de l'univers dont il veut parler,) *produisit une fange humide qui fut la semence & le germe; tous les êtres qui naquîrent de cette première production de la matière n'eurent, selon lui, aucun sentiment; mais ils produisirent ensuite d'autres êtres intelligens tels que nous les voyons aujourd'hui. Il est d'opinion que le soleil, la lune, les étoiles, & tous les autres astres, doivent leur existence à cette fange humide; que leur lumière ne fut pas plus tôt répandue dans l'univers qu'on vit la terre & la mer entrer en fermentation, ce qui produisit les vents, les nuages, les pluies abondantes, & les inondations, &c.* L'Auteur phénicien auroit dû en rester là; mais il voulut donner un père & une mère à l'homme qui fût plus illustre que la fange humide, & il imagina de faire naître l'un & l'autre d'un vent & de la nuit. Ces premiers nés furent nommés *vie*; ils eurent deux enfans qui s'appelèrent *Genos & Genua* qui veut dire *race & génération*, &c. Le philosophe Sanchoniaton ne fixe point le tems où ce germe & cette semence de la nature se sont développés; d'après ses principes on peut croire qu'il a supposé la matière ou cette fange humide éternelle. Les égyptiens & les grecs ont cru qu'ils étoient nés les uns de la terre humide les autres du limon du Nil. Il y a grande apparence que tous ceux qui ont écrit sur la formation de cet univers, ont pris les différentes révolutions qu'il a éprouvées pour des créations. S'il étoit possible, mon cher Mateck, que les eaux de la mer couvrissent tout-à-coup l'Asie, l'Afrique, l'Amérique & l'Europe, & que toutes ces terres submergées vers le pôle antarctique vinssent à se découvrir, on verroit alors, ces hommes stupides de la nouvelle Zélande & d'ailleurs, faire une cof-

mogonie; ils diviniferoient ces européens qu'ils ont vus chez eux un instant; ils feroient du Capitaine Coock un Dieu; ils raconteroient à leurs enfans tout ce que cet anglois a fait pendant qu'il étoit chez eux; cela passeroit de génération en génération, & dans quelques siècles il n'y auroit rien de vrai de tout ce qu'on raconteroit de ce navigateur. La vérité est la mère de la fable, & cette dernière a donné le jour au mensonge & à la superstition. Les *chaldéens* & les *babyloniens* ont, comme les juifs, une idée du chaos; ils ont cru que l'univers n'étoit qu'eau & obscurité. Les *égyptiens* étoient de la même opinion. Tu fais que nous avons une idée du déluge, & que suivant la tradition de nos pères notre continent faisoit partie de l'Asie; mais nous n'avons jamais eu l'idée d'une création. Comme les chinois n'en ont point de ce déluge universel dont parle cette Bible, ils prétendent cependant que sous le règne de leur Empereur *Tao*, les plus belles provinces de l'Empire étoient encore couvertes des eaux provenantes du chaos.

Ce que tu m'écris sur le philosophe de Buffon est plus ingénieux que vrai. Je trouve que son système se rapporte assez avec celui d'un ancien auteur (Plutarque); ce dernier, en parlant de la création du monde, attribue son origine au feu, qui ayant été éteint, la masse de cendres qui resta forma la terre. *Descartes* & *Buffon* *) sont à-peu-près de la même opinion. Plutarque ne parle que de cendres; & les deux auteurs modernes, d'une masse de verre brisée, ou d'un globe de verre fondu. Presque tous ceux qui ont traité de la création & du premier âge de l'univers ne font mention que de tremblemens de terre, de volcans & d'inondations; c'est la preuve la plus certaine que ce qu'ils ont pris pour une création n'étoit autre chose qu'une révolution arrivée dans le globe,

*) Il me semblent que les auteurs éclairés, tels que ceux que nomme l'iroquois, ont moins eu en vue de démêler ces profondes ténèbres, que de démontrer des possibilités, & d'exercer leurs talens. Des découvertes par des conjectures ne sont plus des découvertes, & les probabilités mènent rarement à des réalités.
(Note de l'Editeur.)

qui avoit anéanti des nations entières. Moïse *) est le seul qui parle de la création de l'homme d'une manière affirmative, comme s'il en avoit été le témoin; il raconte comment le ciel, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, la mer, les animaux & les plantes ont été formés. Dieu, dit l'auteur juif, ordonna que telle ou telle chose fût faite, & elle le fût. Mais qui lui a rendu compte que Dieu avoit dit, puisqu'il étoit tout seul? Si Moïse avoit fait créer l'homme le premier jour, alors son système nous paroîtroit bien-plus vraisemblable; *Adam & Eve*, comme les témoins de la création, auroient pu transmettre à la postérité comment la lumière s'étoit faite; comment les eaux s'étoient séparées de la terre; enfin comment les animaux & les plantes avoient été formés. L'homme fut fait le dernier, eh! avec quoi? avec un peu de boue. *Et il le créa à son image mâle & femelle*, &c. Il est aisé de voir que Moïse, qui avoit été en Egypte, avoit appris la Mythologie des prêtres égyptiens, & qu'il avoit arrangé ensuite un système à sa manière; l'homme formé de boue est la même chose que ceux qu'on croyoit sortis du limon du Nil. *Adam* signifie limon. Avouons, mon cher Mateck, que tous les hommes ont erré dans leurs opinions sur la formation de cet univers; ne pouvant faire un globe semblable à celui qu'ils habitent, ils veulent au moins savoir comment il s'est fait. A te parler franchement, je ne suis content d'aucun de leur système. J'admire l'esprit & les connoissances profondes de quelques-uns d'entr'eux, qui ont traité cette matière; mais lorsque je lève mes yeux vers le ciel, & que je vois ces millions de globes suspendus sur ma tête, & cet ordre admirable qui règne dans leur cours, j'admire ce chef-d'œuvre du Grand Ouonthio; mais je me garde bien de vouloir approfondir ce que je ne peux comprendre. Tous ces philosophes anciens & modernes ont parlé du globe qu'ils habitent sans penser à cette immensité d'autres planètes qui sont

*) Les sauvages ne veulent point croire à la révélation, & que Dieu leur auroit parlé comme aux autres nations. Ont-ils tort?

habitées comme la terre ; au moins tout nous oblige à le croire par les découvertes qu'on a faites dans l'astronomie ; mais il seroit trop long de traiter de cette matière ; revenons à la Bible. Après que le Grand-Chef de l'univers a été injuste envers *Adam & Eve*, il l'est encore envers leurs enfans, *Cain & Abel*. Ces deux frères offrent un sacrifice à *l'Eternel* ; il refuse celui du premier, & reçoit celui du dernier ; il s'élève à ce sujet une querelle entre ces deux hommes, & *Cain* tue *Abel*. *L'Eternel* n'empêche point ce meurtre ; mais lorsqu'il est commis, il punit *Cain*, &c. Tu conviendras, mon cher Mateck, qu'on ne peut ajouter foi à de pareilles rêveries ; car, suivant ce que dit ce Moïse il paroîtroit que Dieu n'auroit créé l'homme que pour l'induire au mal, afin de le punir ensuite des fautes qu'il a faites, & que lui *l'Eternel* auroit pu empêcher. L'histoire de tous ces patriarches ne me paroît pas plus vraisemblable ; & je t'avoue que j'ai été révolté de tous les massacres qui se sont commis au nom du Grand-Chef de l'univers. Je n'ai vu dans toute cette histoire de la Bible, que vol, meurtre & trahison. Je regarde cette religion juive comme la plus dangereuse & la plus injuste de toutes celles qui ont existé, ou qui existent. Je trouve, à te parler vrai, que les nations policées font bien de ne la point admettre. Si tous ces juifs, qui ne peuvent être conduits que par le fanatisme, étoient réunis en corps, ils ne cesseroient de troubler l'univers, comme ils ont troublé ce petit coin de terre qu'ils ont habité. J'ai expliqué quelques-uns des chapitres de cette Bible à plusieurs de nos frères ; ils m'ont dit : crois-tu, Tamar, que si le Grand Ouonthio eût parlé aux hommes, il ne leur parleroit encore, & que sa voix terrible ne se feroit pas entendre d'un pôle à l'autre ? Ce que ce livre enseigne nous paroît contraire à sa bonté & à sa toute-puissance ; car il peut d'un seul mot réduire tout ce globe en cendres, sans avoir recours à ces hommes qu'il arme sans cesse les uns contre les autres pour le venger.....

Tu vois, Mateck, que les lumières de la raison fussent pour révoquer en doute tout ce qu'en-

seigne la Bible. Je me souviens d'avoir lu autrefois dans un ouvrage anglois, qu'un philosophe, nommé *Zoroastre*, avoit imaginé de faire créer le monde en six tems; qui comprenoient l'espace d'une année; c'est sans doute d'après ce système que le juif Moïse a fait le sien; mais comme il a voulu paroître inventeur, il a fait créer en un jour ce que *Zoroastre* avoit fait créer dans 365; soyons plus raisonnables, mon cher Mateck; croyons à l'éternité de l'univers; adorons celui qui en est l'auteur; que notre attachement pour nos frères & l'hospitalité soient la base de notre religion.

Tous ces patriarches & ces prophètes des juifs m'ont paru avoir beaucoup de ressemblance avec plusieurs de ces pontifes & de ces prêtres des chrétiens; ces ordres, donnés de la part de Dieu, d'égorger tous ceux qui ne suivoient pas le culte judaïque, présente le même tableau de ces espagnols qui se sont servis du même prétexte pour faire la conquête d'une partie de l'Amérique. C'étoit au nom du Grand-Chef de l'univers qu'ils se rendoient criminels des plus horribles attentats, en annonçant cependant qu'ils venoient au nom d'un Dieu de paix; les rameaux d'oliviers qu'ils avoient à la main étoient des poignards: & leur éloquence pour persuader, des tortures abominables. O Mateck, tes européens parlent de la cruauté des sauvages; mais je trouve qu'ils les ont bien surpassés. Je ne suis point étonné des guerres cruelles qu'on a faites aux juifs & aux chrétiens; leurs livres & leur religion ne pouvoient que porter le trouble parmi les peuples, & renverser les empires les plus formidables. Toute doctrine qui prêche l'intolérance est le fléau du genre-humain. Je trouve que les grands-chefs ont attendu trop longtems pour réprimer le pouvoir du sacerdoce; mais je crois aussi, d'après ce que tu me dis dans quelques-unes de tes lettres, que les souverains se sont servis des prêtres pour affermir leur puissance. Ces deux autorités sont devenues ensuite rivales l'une de l'autre; & les peuples ont été les victimes de leur querelle & de leur désunion.

J'ai fait une remarque que je vais te communi-

quer; les hommes ne craignent point la mort; ils la bravent au contraire dans mille occasions, & ils redoutent la fin du monde; les grecs & les romains ont été souvent frappés de terreurs paniques; & leurs oracles, leurs sybilles, n'avoient pour objet que de lire dans l'avenir, pour savoir quand un déluge ou un embrâsement viendrait détruire l'univers. Chez les anciens on aimait à s'entretenir des causes & des effets qui devoient anéantir le globe; on cherchoit même à en fixer l'époque; la philosophie moderne est à cet égard bien supérieure à celle des anciens; il n'y a plus que les prêtres qui menacent de peines après la mort, & de jugement dernier; mais il paroît que cela n'effraie pas beaucoup les vivans.... Au reste, la religion des chrétiens a cela de commode qu'ils peuvent, avec de l'argent, acheter des places dans ce qu'ils appellent le paradis. Si ce qu'on débite à cet égard n'est pas vrai, combien de gens attrapés!...

Informe-moi, je te prie, si l'on croit encore en Europe à la magie & à l'astrologie judiciaire; On m'a dit que les prêtres faisoient encore ce qu'ils pouvoient pour tâcher de persuader aux peuples que les tremblemens de terre, les volcans & autres évènements ordinaires de la nature étoient des punitions du Ciel, mais que les philosophes & les physiciens avoient appris aux hommes à connoître les causes & les effets de ces irrutions qui arrivoient successivement sur le globe. *)

Je suis content, mon cher Mateck, de la manière dont tu observes la nation chez laquelle tu es; mais je voudrais que tu me donnasses une idée du caractère du peuple. Tu m'as parlé jusqu'à présent de ceux qui habitent la Cour, & de ces

*) Les Lecteurs voudront bien croire que le traducteur de ces Lettres, n'a fait que rendre littéralement tout ce que dit ce sauvage sur la Bible & sur la religion des juifs & des chrétiens. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui n'a aucune idée de la révélation ne puisse comprendre tout ce qui est dit dans les Livres saints. Lorsque ce Tamar sera plus éclairé, il changera sûrement d'opinion sur Moïse, & sur tout ce que Dieu lui a dit. En qualité de chrétiens nous ne pouvons que faire des vœux pour la conversion de ce sauvage.

gens riches qui sont dans la capitale; mais tous ces hommes, mon cher Tamar, ont des caractères factices qui ne tiennent plus rien de la nature. Je les compare à de beaux arbres qu'on a taillés de mille formes différentes pour en orner des jardins; mais qui ne ressemblent plus à ces chênes ou ces ormes qui sont dans les forêts. Si l'on jugeoit de nos cinq nations par toi & moi, on croiroit que nous sommes des peuples aussi policés que les européens, & l'on se tromperoit. Fais-moi donc le plaisir d'observer dans la basse-classe du peuple; c'est-là que tu trouveras encore ce germe primitif, & qui te mettra à portée de juger ce qu'est ce peuple, & ce qu'il pourroit être s'il renonçoit un jour à son luxe & à sa frivolité.

J'ai déjà parcouru quelques-uns des livres que tu m'as envoyés; je lis avec plaisir les ouvrages de ce philosophe Voltaire; on voit qu'il connoissoit sa nation, & que pour se faire lire par elle il falloit éviter de lui parler raison. Tous ses contes philosophiques m'ont infiniment amusé; & cette manière d'écrire réussira beaucoup mieux que tous ces ouvrages sérieux traités dogmatiquement, qui ennuiant les lecteurs sans les instruire. Ceux qui n'entendent pas ce qu'ils lisent aiment mieux croire que d'approfondir; & leur paresse ne fait que fortifier leur crédulité; c'est cette classe d'hommes qui forme ordinairement celle des fanatiques. Je ne suis pas étonné que les prêtres aient déclaré la guerre à ce philosophe; il les a combattus avec une arme terrible, celle du ridicule; elle est, suivant moi, la seule qu'on devroit employer, & dont on auroit dû faire usage contre toutes les sectes, qui ont tour-à-tour joué un rôle sur le théâtre de l'univers. Les persécutions qu'on a fait éprouver à quelques-unes d'entr'elles, n'ont fait au contraire qu'affermir dans leur croyance ceux qui avoient adopté certaines opinions. Tu conviendras que la religion des chrétiens étoit faite pour séduire & faire des martyrs, puisque ceux qui mouroient, étoient sûrs ou du moins croyoient qu'ils ne quittoient la vie que pour aller jouir d'une autre plus heureuse qu'on leur promettoit. Cette immortalité

de l'ame, ces récompenses éternelles, étoient bien capables de faire tourner des têtes foibles; & je ne suis pas étonné de l'empressement qu'on avoit de se la faire couper, pour aller jouir du bonheur de voir le Grand-Chef de l'univers face-à-face, & se divertir avec tous ces esprits célestes & tous ces bienheureux qui peuplent le paradis.

Tu conviendras cependant, mon cher Mateck, que tous ces chrétiens n'ont été & ne sont vertueux que par intérêt; la vie exemplaire qu'ils ont menée, ou qu'ils mènent, leurs pénitences, leurs jeûnes, leurs mortifications & les martyres qu'ils ont soufferts, avoient pour objet une récompense future; mais je voudrois savoir si l'homme qui est vertueux, qui fait le bien, qui aime ses semblables, qui n'est point injuste envers ses frères, & qui exerce les devoirs de l'hospitalité envers les malheureux, & qui ne croit point à ce paradis des chrétiens, parce qu'il n'en a jamais entendu parler, peut aussi espérer d'aller après sa mort dans ce séjour de délices où l'on a placé tant de gens qui ne me paroissent pas avoir mérité d'y être. Je doute, à te parler vrai, que le Grand-prêtre des chrétiens ait le droit d'ouvrir les portes de ce qu'il nomme le paradis, avec de l'argent, *) pour y

*) Si cela n'est pas, au moins feint-on de le croire..... En voici une preuve: "Un riche particulier, qui, faute d'un mérite réel pour se faire des amis parmi les gens sensés, s'en étoit fait parmi les jésuites, par sa dévotion, & plus encore par son argent, leur légua tout son bien pour qu'ils priaient pour le repos de son ame. Son fils, frustré d'un bien qu'il devoit posséder, plaida pour obtenir la cassation du testament. Il étoit en forme, & la cause étoit désespérée, sans les conseils officieux d'un avocat, sur l'avis duquel il part pour Rome. Il faut observer que le Pape dit tous les ans une Messe qui tire une ame du purgatoire. Le jeune homme arrive, obtient audience, délivre ses 2000 écus, & entend la Messe, qui, si elle n'étoit pas utile à son père dans l'autre monde, devoit lui être bien-profitable à lui-même dans celui-ci. La Messe dite, il tire du S. Père une déclaration de la sortie indubitable de l'ame de son père du purgatoire. Il part; arrive à présente la déclaration papale au Parlement, qui condamne les jésuites à la restitution du bien, puisque l'ame du père n'avoit plus besoin de prières. Ce ne fut pas sans retenir une forte somme pour les prières qu'ils n'avoient

faire entrer qui bon lui semble, comme on iroit à la Comédie ou à l'Opéra dans le pays où tu es. J'ai raisonné avec quelques anglois sur ces matières; & malgré que ce soient aussi des chrétiens, ils ont sur les récompenses futures de l'autre vie la même opinion que moi; c'est par cette raison, m'ont-ils dit, que nous ne payons plus le denier de St. Pierre & que nous brûlons le Pape à Londres, tandis qu'on l'honore en France, en Allemagne, & qu'on lui rend des honneurs divins en Italie. Je t'avoue que je ne peux m'accoutumer à ces contradictions, & qu'il est difficile à l'homme qui veut s'éclairer de démêler la vérité parmi autant d'opinions différentes.

Je ne suis pas dans le cas comme toi, mon cher Mateck, de varier mes lettres, & de te parler d'une quantité d'objets différens, ainsi que tu le fais. La vie monotone que nous menons n'offre point, comme où tu es, de changement de scène à chaque heure du jour; tu connois notre manière de vivre; elle est toujours la même, & tu nous retrouveras tels que tu nous a laissés. Depuis que j'ai reçu les livres que tu m'as envoyés, je suis beaucoup plus sédentaire; je fais quelquefois la lecture à nos frères, & je leur explique certains passages de l'histoire qui peut les amuser. Ce qu'ils aiment le plus à entendre, ce sont les faits de guerre. L'histoire de Charles XII leur a fait un grand plaisir; ils regardent ce grand - chef comme le meilleur guerrier qu'aient encore eu les européens. Rien ne leur plaît davantage que le récit des batailles; cela échauffe singulièrement leur imagination. Je leur ai lu aussi quelques passages de l'Histoire philosophique & politique des européens dans les deux Indes. *C'est un homme*, m'ont-ils dit, qui a fait ce livre. *) Je t'avoue que cet ouvrage me fait

pas faites, que Messieurs de la Compagnie de Jésus firent la restitution. Quelle compagnie! elle ne ressembloit guère à son chef!.,

*) Lorsque les iroquois font l'éloge de quelqu'un, le plus grand compliment qu'ils puissent lui faire, c'est de lui dire qu'il est un homme. Il y en a peu aujourd'hui qui le méritent!.....

grand plaisir, & les américains doivent, par reconnaissance, élever un jour un temple à celui qui en est l'auteur. Ce livre est fait pour inspirer l'amour de la liberté; il y a des passages que j'ai trouvé sublimes; mais je doute qu'ils aient eu le suffrage de ces sous-grands-chefs, que tu nommes des ministres, ainsi que des prêtres des chrétiens. Tous ces hommes sont démasqués de manière à ne pouvoir plus espérer de tromper la crédulité des peuples.

Tu me demandes des nouvelles de la guerre; tu es bien-plus à portée que moi de les savoir promptement; nous sommes absolument retirés dans l'intérieur de nos terres, attendu que nous ne voulons point nous mêler de la querelle des européens, ni des américains. Je peux au reste t'assurer que tous les efforts que font les anglois pour reconquérir l'Amérique, sont inutiles; & dans la situation où sont les choses, la guerre ne peut durer encore deux ans; ils auroient dû y renoncer dès l'année 1778, lorsque la fameuse campagne du Général Bourgoyne fut manquée; ceux qui lui ont succédé n'ont fait que des fautes, dont le Général Washington, qui est aussi *un homme*, a su profiter. L'Amérique a secoué le joug, *) mon cher Mateck, & la Grande Bretagne doit renoncer pour jamais à lui donner des loix; mais elle doit s'attendre un jour à en recevoir d'elle. Cette étonnante révolution en prépare une à l'Europe qui sera terrible, & dans un siècle on reconnoîtra les fautes qu'ont faites les ministres qui d'une part ont fomenté cette guerre, & qui de l'autre ont voulu la soutenir.

Je te dirai que le fils de *Togarmâ*, qui est depuis deux ans à Québec, a fait des progrès rapides dans les langues françoise & angloise; il veut imiter ton exemple, & se dispose à partir pour l'Angleterre. Son projet est de passer d'abord en Asie, où il veut étudier les mœurs des orientaux;

*) Ce n'est pas la dernière révolution utile qu'il y aura dans l'univers: le fanatisme s'éclipse, la philosophie éclaire les hommes sur leurs droits, tous voudront goûter le bonheur, & il ne leur en coûtera qu'un médiocre effort pour être heureux.

des ports de l'Angleterre, ils'embarquera d'abord pour Constantinople; dès qu'il fera arrivé à Londres il t'écrit. Je lui ai communiqué plusieurs de tes lettres dont il m'a paru très-content. Il a fort envie d'être en correspondance avec toi; c'est tout ce que je lui ai raconté à ton sujet, qui lui a donné l'envie de voyager. Je suis assez content de quelques détails qu'il m'a envoyés sur Québec, ainsi que de la manière dont il voit les choses. Je trouve qu'il écrit avec facilité, & qu'il a des idées neuves. Lorsque tu feras en commerce de lettres avec lui, tu m'écritas ce que tu en penses. Il auroit fort envie de te voir avant de partir pour Constantinople; mais il craint que tu ne sois plus en France lorsqu'il arrivera à Londres.

Quelques-uns de nos frères du *Lac Ontario* & du *Lac Champlain*, ont été offrir leurs bras aux anglois pour combattre pour eux; ces derniers les ont accueillis, & leur ont fourni des habits & des armes pour faire la guerre; mais lorsqu'ils ont été bien équipés, ils ont abandonné leurs alliés, pour retourner dans leurs terres. Nos chefs ont désapprouvé cette conduite, & ont dit à ceux qui se sont rendus coupables de cette tromperie, que nous ne nous armerions point pour les défendre dans le cas où les anglois viendroient les attaquer, brûler leurs cabanes, & enlever leurs peaux & leurs fourrures. Nous ne prendrons jamais la flèche & le casse-tête pour soutenir une cause injuste; mais si nos alliés, ou nos ennemis éteignent les premiers le calumet de la paix, alors nous les ferons repentir d'avoir cherché à troubler notre tranquillité.

Iska me charge de te dire qu'elle est fâchée contre toi; que tes européennes occupent seules sans doute ton imagination, puisque dans plusieurs de tes lettres tu ne fais point mention d'elle. Iska a raison, Mateck; Tamar te blâme; mais il n'en est pas moins ton ami. Adieu.

Du Lac Erie le 3 Mars 1781.

LETTRE

QUARANTE-HUITIEME.

DE MATECK à TAMAR.

Après un silence de près d'une année, voilà donc enfin une lettre de toi; il est inutile de te dire le plaisir qu'elle m'a fait; tu dois t'en douter. Je pardonne à ta paresse en faveur de ton occupation à la lecture; je suis charmé que les livres dont j'ai fait choix pour toi aient donné matière à tes réflexions; celles que tu fais sur la Bible sont dans la nature, & je pense à cet égard comme toi; car, malgré tout ce que m'ont dit les prêtres européens pour me persuader, ils n'ont pu y réussir. En parcourant, il y a quelques jours, une bibliothèque, il m'est tombé sous la main un ouvrage intitulé: *La Bible enfin expliquée par les aumoniers du Roi de Prusse*. Il n'est pas possible de rien ajouter à ces recherches, qui me paroissent faites de main de maître; *Moïse* & tout son système sont révoqués en doute d'une manière si claire, qu'il ne me paroît guère facile aux sectateurs de l'historien juif de répondre à toutes les objections qu'on leur fait sur la création du monde, *) sur le déluge, sur les prophètes; enfin sur toutes les sottises que l'on fait faire au Grand-Chef de l'univers, & qui paroîtront toujours contre le bon-sens & la raison à

*) Il n'est guère possible d'accorder la création du monde de Moïse, avec les découvertes qu'on a faites dans les mers du Sud: la plus singulière c'est celle des habitans de *Mallicollo*, qui est une nation absolument différente de toutes celles qu'on a découvertes jusqu'à présent. Ces peuples tiennent beaucoup plus du singe que de l'homme; ils sont hideux à voir; leur stature est fort-petite; ils ont la tête longue, le visage plat, le teint bronzé, les cheveux noirs ou bruns & très-crêpus. Les femmes ne sont pas moins hideuses que les

tout homme qui voudra réfléchir. Je dois, au reste, t'observer que pour comprendre la religion des juifs & des chrétiens, on doit croire à la révélation; & si l'on veut chercher à découvrir la vérité par les lumières de la raison, cela est impossible. Dans le premier envoi que je te ferai, j'y joindrai cet ouvrage, qui te fera, je crois, plaisir. Je te prévien que ces prétendus *aumôniers du Roi de Prusse* sont, à ce qu'on assure, le Roi de Prusse lui-même. Ce Grand-Chef, manie aussi bien la plume que l'épée; tu verras comment il discute la matière à fond, & d'une manière agréable; il ne cherche point à maîtriser les opinions; lorsqu'il a dit son avis, il laisse aux lecteurs la liberté de penser ce qu'ils veulent. Toutes les remarques qu'il fait sont toujours suivies de son admiration & de son respect pour la *sainte écriture*, pour la *révélation*, & pour les *miracles* opérés par *Moïse*, les *prophètes* & les *rois de Juda*. Tu conçois que la lecture d'un pareil ouvrage est défendue par les prêtres des chrétiens; & par cette raison chacun veut l'avoir; on le trouve dans presque toutes les bibliothèques. Comme celui qu'on en croit l'auteur a trois à quatre cent mille hommes à ses ordres, on n'a point condamné cet ouvrage au feu, *) ni

hommes. Les armes de cette nation sont la massue, la lance, l'arc & la flèche. Ce peuple a du reste beaucoup d'intelligence. Leur langue n'a presque point de rapport avec celle de Taiti & des autres îles. Ces insulaires de Mallicollo sont naturellement gais; ils aiment beaucoup la danse, & sont agriculteurs; il ne paroît pas, d'après l'étude qu'on a faite de leurs mœurs, qu'ils soient gouvernés par des chefs, ni qu'ils professent aucune religion; ils sont d'ailleurs très-intelligens, remplis de pénétration, & susceptibles de civilisation, s'ils avoient un homme à leur tête.

*) Si le Roi de Prusse eût avoué cet ouvrage comme de ses productions, je ne crois pas que le Pontife de Rome se fût avisé de lancer ses foudres sur la tête de ce Prince, qui eût bien pu, par reconnoissance, fulminer plus effectivement que lui. Les Princes ne connoissent plus guère d'autres foudres que les canons, dont on n'a pas encore trouvé le secret de détourner les effets. Autrefois la soumission paroît les coups du Pontife chrétien; aujourd'hui c'est la philosophie qui en garantit.

prononcé d'anathême contre celui qui la fait; on s'est contenté de le prohiber, & d'en défendre la lecture; mais il paroît que depuis *Adam*, la curiosité & la désobéissance ont été deux péchés innés avec l'homme; car les uns se damnent, dit-on, avec ce charmant fruit défendu qu'on nomme les femmes; les autres se pervertissent par la lecture de ces œuvres philosophiques qui leur apprennent à ne rien croire sur parole; & le plus petit nombre, dans l'espérance des récompenses éternelles qui l'attendent après sa mort, se tourmente pendant son vivant, & tourmente les autres pour les forcer à penser comme lui. Mais ce qui me paroît inconcevable, mon cher Tamar, c'est que les juifs, les chrétiens & les turcs croient au même Dieu, sans pouvoir être d'accord entr'eux; & depuis quinze cents ans environ ces trois sectes se sont fait une guerre cruelle; ce n'est que depuis ce siècle seulement que les lumières de la philosophie ont fait trêve aux guerres de religion, & qu'enfin l'on a senti la nécessité d'être tolérans; c'est au philosophe *Voltaire* que l'on doit cette heureuse révolution.

D'après l'étude que j'ai faite des françois, je te dirai que la vivacité naturelle de cette nation la rend extrême en tout; je ne crois pas qu'il y en ait en Europe qui ait plus d'esprit & en même tems plus de fanatisme qu'elle. Croirois-tu que ce peuple éclairé met la plus grande importance dans les objets même qui ne sont que pour son amusement? Tous les esprits sont actuellement d'accord, ou du moins à-peu-près, sur la religion; mais il s'élève maintenant une nouvelle querelle, qui pourroit avoir des suites, si le gouvernement n'interpose son autorité. Paris renferme dans ce moment deux sectes; l'une fait son idole de la musique italienne, & l'autre de la musique françoise. Il n'est plus question de la guerre contre les anglois, & de l'indépendance de l'Amérique; la capitale n'est occupée que des héros *Gluck*, *Piccini*, *Grétri* & *Monicini*. Le champ de bataille, c'est l'Opéra; le combat commence par un *récitatif*, par un *monolo-*

gue, ou par un grand chœur, & l'on remporte la victoire par une ariette. La secte italienne prend parti pour les deux premiers généraux, & la secte françoise pour les deux derniers; on a déjà écrit de part & d'autre des volumes sur cette matière, & plusieurs fois on a voulu me prendre pour juge; mais j'ai répondu que j'étois résolu de garder une parfaite neutralité; & qu'avant de pouvoir prononcer sur cet objet & dire mon avis, il falloit que j'eusse fait le voyage d'Italie pour en connoître la langue & la musique dans le pays même; & que je comparois ces opéras italiens francisés à des traductions qui ne pouvoient jamais rendre les beautés qui se trouvoient dans les originaux. Je t'avouerai cependant que la musique du général *Gluck* a fait souvent une forte impression sur mes sens; je ne peux te rendre ce qui se passoit dans mon ame, & l'effet que produisoit sur moi certains morceaux d'harmonie qui me transportoient. La musique de *Piccini*, de *Grétri* & de *Moncignî* pourroit être comparée aux églogues de Virgile, & celle de *Gluck* au poème épique d'Homère. Quant à moi, je préfère les opérettes françoises au grand opéra où je me suis souvent ennuyé. Mais ce que j'aime par-dessus tout, ce sont les vaudevilles, qui renferment toujours des pensées charmantes & qu'on se plaît à retenir. La secte italienne prétend que la langue françoise est bonne pour parler, mais abominable pour chanter, attendu que toutes ses voyelles sont perfides pour l'oreille & pour la musique? Ce qui me feroit croire à cette décision *grammatico-musicale*, c'est que la musique vocale françoise n'est admise chez aucun peuple de l'Europe, & que celle des italiens est reçue avec enthousiasme chez toutes les autres nations; je conclus de là, que Paris étant en possession depuis cent cinquante ans de donner le ton pour les mœurs, les usages & les modes, si la musique françoise étoit la meilleure, elle auroit certainement eu la préférence, comme on la donne à toutes les autres choses qui viennent de ce pays. Un auteur célèbre (Jean-Jaques Rousseau) dont je

t'ai parlé plusieurs fois, & qui se connoissoit en musique, a écrit sur celle des françois. Après avoir disputé le pour & le contre dans une lettre qu'il a adressée au Public, il a conclu "que les françois n'avoient point de musique, qu'ils n'en peuvent avoir; & que s'ils en ont jamais une, ce seroit tant-pis pour eux. Je trouve cette décision un peu tranchante, & même insultante pour la nation; aussi a-t-on répondu des volumes à l'auteur de cette satire contre le chant françois; mais ces réponses n'ont point persuadé; le critique est mort sans se convertir, & les disciples qu'il a laissés continuent à soutenir & à prêcher la même doctrine. Quant à moi, je me trouve fort-heureux de ne point avoir cette oreille délicate qui n'admet d'autre musique que l'italienne; cela me priveroit du plaisir d'entendre & d'applaudir certaines femmes de ce pays qui savent mettre tant d'ame & d'expression dans ce qu'elles chantent, qu'on fait peu d'attention à la manière dont l'air est composé.

Les italiens, les allemands, les anglois prétendent que les françois ne sont pas organisés pour la musique; je trouve cette opinion ridicule; car ceux de cette nation qui ont été en Italie conviennent qu'on chante mieux à Rome & à Naples qu'à Paris; cet aveu suffit pour prouver qu'ils ont l'organe aussi sensible que les autres nations à la bonne musique. Ceux qui ne sont point sortis de cette capitale donnent la préférence à la leur; on ne peut reprocher à ces derniers que la prévention. Je trouve, au surplus, que les françois ont tant d'avantage sur les autres nations, qu'ils peuvent céder le pas aux italiens pour la musique. A l'égard de tous les arts utiles ou agréables, il n'y a qu'ici où ils aient fait des progrès rapides; & les seuls qui pourroient entrer en concurrence avec les françois, ce sont les anglois; & c'est peut-être un des motifs de la rivalité qui règne entre ces deux nations. Les premiers ont eu un *Cornille*, un *Racine*, un *Molière*, & un *la Fontaine*. Les seconds ont à opposer à leurs rivaux un *Shakespear*, un *Milton*, un *Pope*, un *Newton*. Il

ne suffit pas que les écrivains d'une nation obtiennent le suffrage de leurs contemporains ; il faut aussi qu'ils aient celui de leur siècle & de la postérité. *Apelles*, *Phidias*, ont été admirés tour-à-tour des grecs & des romains ; l'immortel auteur de l'Iliade a reçu les hommages des nations anciennes & modernes, & recevra encore ceux des nations futures ; *Homère* aura des admirateurs autant de tems qu'il y aura des hommes. Voilà, mon cher Tamar, ce que l'on peut appeler la vraie gloire ; elle n'est point acquise au prix du sang & du carnage ; *Alexandre*, *César*, *Annibal*, sont des héros ; mais quel bien ont-ils fait aux hommes ? Sans l'auteur de l'Iliade, sauroit-on aujourd'hui qu'il a existé un *Agamemnon*, un *Achille*, un *Hector*, un *Enée* ? L'orgueil, ainsi que je te l'ai dit dans une de mes lettres, élève dans les temples des européens des monumens en marbre aux grands-chefs, aux guerriers, aux ministres, où on lit en lettres d'or, *ci-gît*, &c. tandis qu'on parcourt des yeux une épitaphe mensongère, on foule souvent à ses pieds les cendres de cet homme puissant devant qui tout trembloit lorsqu'il étoit vivant. Rien ne prouve mieux à l'espèce humaine l'égalité, que le néant ; & la cérémonie des chrétiens qui est à mon gré la plus philosophique, c'est celle où, dans un certain jour de l'année, un de leurs prêtres, en mettant un peu de poudre noire sur le front de chacun, leur dit de se souvenir *qu'ils ne sont que cendres, Et qu'ils retourneront en cendres*. Tu auras vu ce que je t'écris à ce sujet dans une de mes lettres.

J'ai oublié de te dire que ce fameux Capitaine Cook, à la veille de recueillir les lauriers que sa nation se proposoit de lui offrir, a été massacré par une horde de sauvages. Cet anglois qui avoit parcouru les deux hémisphères, & montré beaucoup de douceur chez tous les peuples où il avoit été, a voulu punir un sauvage du Nord qui avoit dérobé quelque chose sur son vaisseau ; cet acte d'autorité chez un peuple libre a été regardé comme un attentat, de la part de cet étranger qu'on avoit reçu

comme ami ; Coock frappa le premier, & reçut au même instant le coup de mort. Ce fameux navigateur est regretté, & mérite de l'être ; on espère cependant que le Journal de son dernier voyage sera publié. Je t'enverrai cet ouvrage aussi-tôt qu'il paroîtra ; mais je tâcherai d'avoir une édition de Londres.

L'île où Coock a terminé si malheureusement sa carrière se nomme *Owhje* ; elle est située dans les îles Sandwich, près du *Kamschatka*. J'ai plaint la triste fin de cet européen ; mais ne trouves-tu pas, mon cher Tamar, qu'il a mérité le sort qu'on lui a fait éprouver ? Comme étranger, il n'avoit pas le droit de punir un prétendu délit commis par un habitant qui ignoroit certainement ce que c'est que vol & propriété, & qui aura cru sans doute pouvoir s'approprier quelque chose qui lui aura fait plaisir, ainsi qu'en agissent les européens, qui prennent tout ce qui leur convient dans les pays où ils débarquent ; quels droits ont-ils de venir couper nos bois, prendre nos bestiaux, & souvent s'emparer de nos îles au nom de leurs grands-chefs ?

Ces européens, mon cher Tamar, ont imaginé, je ne fais pourquoi, que l'Amérique & toutes les îles qui sont situées dans les mers du Sud & vers les terres australes doivent leur appartenir dès le moment qu'ils en ont fait ou qu'ils en font la découverte*). Je voudrois savoir sur quoi ils fondent ce droit de propriété ; car suivant leurs loix, le droit de propriété appartient au premier occupant ; or, il est bien prouvé que nos frères & nous, avons

*) Quel droit ? Le même qui rend tous les peuples de l'Europe esclaves du Prince qui les gouverne. Les européens ont massacré impitoyablement les sauvages qu'ils ont pu découvrir ; cela est vrai : mais ce n'a été que pour se délasser des boucheries horribles exercées en France, en Espagne, en Allemagne, dans l'Orient & dans l'Occident. Il y a toujours eu des prétextes pour s'entr'égorger en Europe : si l'on en a manqué quelquefois, ce n'a été que l'embarras de choisir. La religion en a enfantés dans tous les coins ; le desir des conquêtes en a fournis quelquefois ; les peuples partagés sur le

été & sommes encore de droit les vrais possesseurs de l'Amérique; si nous ne le sommes plus de fait, c'est que nous avons été obligés de céder au plus fort; mais cette supériorité ne fait pas un titre pour accabler, comme ils le font, sous le joug de l'esclavage ceux qu'ils ont vaincus; car il me semble que tout pouvoir, toute subordination, doivent être volontaires. Ce qui est établi par la force ou par la ruse me paroît injuste, tyrannique, contre les loix de la nature & la liberté de l'homme. Les titres d'Empereurs, de Rois, de Princes, de Ducs, de Comtes, de Marquis & de Barons, sont à mes yeux des honneurs qui ne devraient être accordés qu'au mérite & à la valeur personnelles, mais qu'on n'auroit jamais dû rendre héréditaires. Les tartares, qui ont toujours conservé cette espèce d'égalité parmi eux, n'ont jamais été subjugués; aussi leurs voisins les russes font-ils ce qu'ils peuvent pour les rassembler dans des villes, les policer, & leur inspirer du goût pour la dépendance. Il est de la politique des grands-chefs de ne point avoir autour d'eux de peuples libres; cela est d'un trop dangereux exemple pour ceux qu'ils tiennent dans l'esclavage. Les richesses & les propriétés ont imaginé pour leur sûreté les loix, la subordination, & les supplices envers ceux qui contreviendroient à l'ordre établi. Je suis d'opinion que nul homme, quel qu'il soit, n'a le droit de s'arroger le pouvoir sur un autre; & lorsqu'il le fait, il usurpe une autorité qu'il n'a pas. Le Grand-Chef de l'univers n'a point partagé les hommes en différentes classes; il les a fait naître tous égaux, leur a donné

choix des souverains, se battoient avec fureur; alors, pour soutenir les droits d'un Prince qui devoit un jour accabler ses sujets sous le poids de la tyrannie, on voyoit le père assassiner ses enfans sans pitié; les frères se haïr; les amis se détester, & des royaumes entiers dans la plus horrible confusion. Voilà la civilisation, le fruit des propriétés, & l'état des hommes en société. Quelle différence lorsqu'on les compare avec ces peuples chez lesquels on portoit l'Evangile à la bouche des canons; ces peuples heureux, trop heureux dans leur insouciance, s'ils n'eussent jamais été visités par les européens!

cette terre qu'ils habitent pour y vivre en commun, pour partager entr'eux les riches moissons dont il la couvre chaque année ; & certainement son intention n'a pas été que les uns aient tout & les autres rien. Les défenseurs du despotisme & du pouvoir arbitraire disent qu'il est faux que l'homme soit né libre ; voici comment ils soutiennent leur système : ils prétendent que dès le moment de notre formation nous commençons à être esclaves, premièrement *dans les entrailles de nos mères*, ensuite *dans le maillot qui nous enveloppe pendant les premières années de notre naissance* ; puis *châtié par les maîtres qui président à notre éducation* ; assujétis ensuite *aux loix & à la dépendance des souverains qui gouvernent, ou des magistrats qui punissent*. Je réponds à cela que ces doctes écrivains européens prennent une partie pour le tout ; ils jugent de toutes les autres nations par eux ; ils ne doivent pas ignorer cependant que ce qu'ils nomment les sauvages, ne connoissent ni le *maillot*, ni les *maîtres*, ni les *loix*, ni la *dépendance*, ni les *souverains qui gouvernent*, ni les *magistrats qui punissent*. Ce que les européens appellent bonheur me paroît être tout le contraire ; ils gémissent sur notre existence, & moi je plains leur sort. Leurs loix leur donnent, quand ils le veulent, le pouvoir d'être injustes & méchants envers leurs frères, & les richesses les autorisent à persécuter ceux qui n'ont à leur opposer que des vertus & de la pauvreté. Ici chaque classe de citoyens méprise celle qui est au-dessous d'elle ; on diroit, à les voir, que c'est autant de nations différentes qui habitent les unes avec les autres. La haute noblesse, le clergé & le militaire tiennent le premier rang ; la magistrature le second ; la bourgeoisie le troisième ; les négocians & les marchands le quatrième ; les artisans le cinquième, & le peuple le sixième. Il y a en outre des classes mixtes, qui sont prises dans tous les états ; la première est composée de premiers commis des ministres, des commis en sous-ordres, des secrétaires des Princes, des maréchaux de France, des présidens, des intendans, des gouverneurs de provinces, des

ducs & pairs, & d'une infinité d'autres gens en place que je ne finirois pas de te nommer. Tous ces hommes sont ordinairement le canal dont on se sert pour obtenir des graces; ils en trafiquent publiquement, comme les filles qui vendent leurs faveurs à ceux qui les paient le plus. La seconde classe mixte, est composé de peintres, de sculpteurs, de musiciens & de comédiens; cette dernière classe est admise dans toutes les sociétés; car il est aujourd'hui du bon ton d'avoir des artistes à sa table; ce sont eux qui remplacent les bouffons qu'on avoit jadis. J'en ai vu quelques-uns qui m'ont fort amusé; mais je trouve que c'est un rôle pénible que celui de faire rire les autres.

Je t'avoue qu'on trouve dans ces différentes classes des originaux qui offriroient des portraits singuliers à peindre à Molière & à Boileau; mais ces deux hommes sont morts sans laisser de postérité; & quoi qu'en disent les poètes modernes, je trouve qu'il s'en faut de beaucoup qu'ils aient cette touche hardie & ce pinceau facile de l'auteur du *Lutrin* & du *Misanthrope*.

Maintenant je vais te parler de cette classe du peuple sur laquelle tu me paroîs desirer d'être instruit. Depuis que je suis ici, je cherche à l'étudier & à la connoître; mais je n'ai pu encore y réussir: cependant je vais te communiquer mes réflexions à son sujet. Tu auras de la peine à le croire, & cela est pourtant très-vrai; j'ai trouvé au milieu de cette capitale des hommes aussi sauvages que parmi nos cinq nations. Le parisien qui est né dans la basse-classe du peuple est brute, taciturne & méchant; il est mécontent de tout; enclin à la sédition; il n'est retenu que par la crainte des châtimens; il aime son souverain; mais il ne lui faudroit qu'un chef pour prendre, sur le plus léger prétexte, les armes contre lui. Il est peu instruit & ne s'applique point à l'étude, malgré les moyens qu'il auroit de le faire dans les écoles publiques fondées à cet effet. Il préfère une vie oisive; il aime la débauche, & pour subvenir à ses besoins, il est perfide, même envers ses meilleurs amis, dont

il se rendra le délateur pour la plus légère récompense qu'il fera sûr d'obtenir. C'est parmi cette classe de gens que cette police, dont je t'ai parlé, trouve des hommes prêts à tout faire, & qu'elle emploie pour ce qu'on nomme ici l'espionnage. Tous ces hommes ont cependant un caractère; ils sont en général très-braves. Si d'un côté ils sont perfides envers leurs frères, de l'autre ils sont remplis de patriotisme; & si l'état étoit en danger, le grand-chef pourroit plutôt compter sur eux, que sur toutes les autres classes, la noblesse exceptée.

La basse-classe du peuple des provinces que j'ai parcourues, ainsi que celle des payfans, m'ont paru préférables à celles de la capitale. J'ai trouvé la première généralement plus instruite & plus spirituelle, & la seconde plus franche, & plus propre à faire de bons soldats, du moins pour résister à la fatigue. Je t'observerai, au reste, que la France divisée en trente-trois gouvernemens, ressemble plutôt à trente-trois royaumes; car chacune des provinces qui forment ces gouvernemens offre une nation différente, soit pour les mœurs, ou la façon de penser.

Mais revenons à Paris & à ceux qui l'habitent: cette capitale offre un assemblage de toutes les nations de l'Europe qui y sont toutes accueillies sans distinction; l'anglois, l'allemand, l'italien y font souvent fortune, sans exciter la jalousie du parisien, qui voit d'un œil très-indifférent qu'on vienne semer & recueillir sur son propre terrain, & qu'on lui enlève les riches moissons qu'il pourroit récolter lui-même. Tous les artisans nationaux se livrent en général à la plus affreuse débauche; les uns altèrent leur santé & meurent; les autres sont obligés de s'expatrier pour des dettes qu'ils ont contractées & qu'ils ne peuvent payer. Je t'ai écrit que les femmes ici étoient des idoles qu'on adoroit; le bas peuple ne rend pas à ce sexe les mêmes hommages que ceux qui sont élevés dans la classe des gens de qualité. J'ai vu de ces femmes très-jolies, que leurs maris maltraitoient d'une ma-

nière indécente, sans que les loix sévissent contre ces derniers; j'en ai demandé la raison; on m'a répondu qu'on n'avoit pas le droit de l'empêcher, à moins qu'il n'y eût plainte de portée en justice réglée; & que le gouvernement auroit trop à faire de se mêler de ces sortes de querelles de ménage. Je témoignai mon étonnement au Marquis à ce sujet, en lui disant combien nous autres sauvages avions de respect & d'attention pour nos femmes; & que j'étois étonné qu'une nation qui avoit la réputation d'être si galante tolérât chez elle une pareille brutalité. Vous avez raison, me répondit-il; mais nous sommes à cet égard encore barbares, & les turcs que nous traitons comme tels le sont moins que nous. Chez les ottomans ce seroit une tache & un déshonneur que de porter la main sur une femme dans la colère; il ne peut se venger des insultes qu'il reçoit de ce sexe que par les injures ou le mépris; aussi les femmes sont si assurées du respect que les turcs ont pour elles, que souvent elles en abusent pour faire des demandes injustes aux juges, & même au Grand-Visir, lorsqu'il est dans le Divan; le seul moyen qu'on ait de s'en débarrasser, c'est de leur donner gain de cause. Il n'y a pas d'exemple que les turcs aient jamais puni de femmes, lors mêmes qu'elles se sont portées à des extrémités & à la révolte, comme cela est arrivé sous le Visir Régib-Mehemet Pacha, où elles pillèrent les magasins publics, tandis qu'on délibéroit dans le Divan sur le parti qu'on devoit prendre; nos ministres & nos magistrats n'auroient pas été aussi doux que les musulmans, ni poussé la galanterie aussi loin envers des femmes révoltées. Nos loix à cet égard sont très-sévères, & peut-être trop; notre jurisprudence regarde la vie des hommes comme très-peu de chose; & si nos juges se trompent, ce qui leur est arrivé, & ce qui leur arrive encore très-souvent, ils en sont quittes pour réhabiliter la mémoire du défunt; mais cette réhabilitation ne rend pas la vie à celui qui l'a perdue injustement. Croirois-tu, Tamar, qu'il y a chez ces européens des hommes qui sont assez in-

fâmes pour ôter la vie à leurs semblables, moyennant une somme qu'on leur paie chaque fois qu'ils tuent un de leurs frères? On nomme ces monstres des *bourreaux*.*) Les loix ont ordonné différentes sortes de supplices. Un esclave qui vole son maître est pendu. Voici comment cela se fait: on suspend un homme par le cou à six pieds de terre; & celui qui est chargé de cette expédition lui ôte la vie en présence d'une foule de peuple qui s'empresse toujours pour voir ces sortes d'expéditions. Si c'est un homme qui a tué & volé en même tems, on lui casse les bras & les jambes tout vivant, & on le laisse expirer sur la roue, nouveau genre de tourment plus affreux encore que le premier. Il y a d'autres cas où l'on brûle un homme tout vif. Les nobles ont un droit particulier: lorsque la faveur ou l'argent ne peut pas les sauver, on leur tranche la tête; c'est, à ce qu'on m'a dit, le genre de mort le plus doux. Je suis d'opinion, mon chier Tamar, qu'un homme, quel qu'il soit, n'a, ni ne peut

*) Les lecteurs auront peine à croire ce qu'on va leur raconter d'un homme qui briguoit la place de bourreau d'une grande ville. Voici le fait: un garçon du maître des hautes-œuvres de Chambéry, ayant entendu parler de la place du bourreau de Lyon qui étoit lucrative, & qu'il y avoit beaucoup d'occupation, se mit dans la tête d'avoir cette place. Pour y réussir, il quitta son maître & vint à Lyon demander du service. Il fut agréé après qu'on eut fait l'épreuve de ses talens; au bout de quelques mois il résolut de succéder à son chef; pour y réussir il crut que le meilleur moyen étoit d'empoisonner toute la famille. Il se munit en conséquence d'une assez grande quantité d'arsenic; un jour que son maître & sa maîtresse étoient sortis, il choisit ce moment pour mettre ce poison dans une marmite de bouillon qui étoit devant le feu. Un enfant de trois ans, duquel il ne se défia point, l'ayant vu verser cette poudre, en avertit sa mère lorsqu'elle fut de retour. On eut des soupçons, on fit prendre de ce bouillon à un chien qui mourut au bout de quelques heures avec des coliques violentes. On fit arrêter ce valet, qui à la question avoua son crime. Il fut condamné à être brûlé vif. Pourroit-on croire qu'il y ait des hommes assez scélérats pour commettre un pareil crime dans l'intention de succéder au vil & affreux métier de bourreau? Ce fait est arrivé à Lyon, je crois, en 1756. (Note de l'éditeur.)

avoir le droit de mort sur son semblable ; je suis d'accord avec les européens qu'un homme qui trouble la société doit en être banni ; mais je voudrais que tout citoyen qui auroit prévariqué, fût obligé lui-même de se donner la mort, lorsqu'il auroit été jugé l'avoir méritée ; & je desirerois à cet effet qu'on élevât une tour au milieu d'une rivière, du haut de laquelle le criminel devoit se précipiter lui-même. Dès le moment que le coupable seroit condamné, on le placeroit sur le haut de cette tour, les mains fortement liées, où il n'auroit d'autre parti à prendre que celui de mourir de faim ou de hâter son trépas. Il me semble qu'il est affreux d'autoriser un homme à en détruire un autre ; cela est contre la nature. On ne peut révoquer en doute que c'est le Grand-Chef de l'univers qui donne la vie ; lui seul a droit de l'ôter ; mais aucun homme, ni aucunes loix n'ont ce pouvoir, & je veux en convaincre ces européens par les propres livres qui servent de base à leur religion. Tu auras vu dans leur Bible ce qui est rapporté au sujet de la mort d'Abel ; voici ce passage : Dieu a dit, *quiconque tûra Caïn sera puni sept fois, & le Seigneur mit un signe sur Caïn pour que ceux qui le rencontreroient ne le tuassent pas.* Si Dieu a dit une fois une chose, sa volonté doit, à ce qu'il me semble, être immuable. Ne trouves-tu pas, d'après cela, que les juifs & les chrétiens se sont rendus coupables en établissant des loix absolument contraires à la volonté du Grand-Chef de l'univers, qui lui-même n'a pas puni un assassinat commis sous ses yeux ; pourquoi cette clémence de sa part ? C'est, ou qu'il n'a pas voulu détruire son ouvrage, ou qu'il n'a pas trouvé l'action de Caïn digne de mort. Chez les européens on n'est pas aussi tolérant ; le vol étoit permis chez les juifs ; ils emportèrent, suivant ce que dit l'écriture, tous les vases d'or & d'argent qu'ils purent prendre aux égyptiens, pour se conformer à l'ordre de Dieu. Les tems sont bien changés ; car les esclaves qui volent aujourd'hui

leurs maîtres sont sur-le-champ privés de la vie. Oh! je t'avoue que je ne peux m'accoutumer à toutes ces contradictions, ni à ce despotisme que certains hommes se sont arrogé sur les autres. Ces punitions, au reste, ne rendent pas les hommes meilleurs; & d'après tout ce que je vois ici, il me paroît que plus les loix sont sévères, plus les crimes qui se commettent sont atroces.

Avant de finir ma lettre, je veux cependant te parler un peu nouvelles: tu te souviendras que je t'ai écrit sur le siège de Gibraltar que les espagnols ont entrepris; ils sont aussi avancés aujourd'hui que le premier jour; les anglois s'occupent l'été à protéger leurs flottes marchandes, & l'hiver, ou du moins sur l'arrière-saison, par forme d'amusement, ils ravitaillent la forteresse de Gibraltar; ils n'ont pas manqué, depuis trois ans, de porter des secours dans cette place, & de la fournir de toutes les munitions de guerre & de bouche nécessaires à sa défense. Quelqu'un qui a vu ce siège, m'a dit qu'il regardoit le camp de St. Roch, comme un camp de plaisance où l'on s'amusoit à tirer au blanc C'est cette année, dit-on, qu'on veut commencer d'agir sérieusement; un frère du Grand-Chef des françois, doit aller servir dans l'armée espagnole comme volontaire; on a imaginé, dit-on, des batteries flottantes, qui doivent réduire en cendres les ouvrages construits du côté de la mer; il paroît cependant que tous ces préparatifs n'effraient pas le brave anglois qui défend cette place, car il ne témoigne pas la moindre crainte à ce sujet. On dit que si la guerre dure dix ans, ce siège fournira le sujet d'un poème épique semblable à celui de la guerre de Troye, avec la différence que cette dernière ville fut prise, & que Gibraltar ne le fera pas.

Raccommode-moi, Tamar, avec la chère Iska, & dis-lui que les européennes ne me la feront

jamais oublier; assure-la que Mateck brûle du desir de la voir & de l'embrasser.

Je suis charmé qu'un de nos frères suive mon exemple; je correspondrai volontiers avec lui; je doute que je puisse le voir lorsqu'il viendra en France; car je suis décidé à partir incessamment d'ici pour l'Allemagne. Si je ne trouve pas de compagnon de voyage, je ferai la route seul.

Adieu, Tamar; ne fais plus si longtems à m'écrire.

Mateck.

Paris, le 1 Mai 1782.

LETTRE

QUARANTE-NEUVIEME.

DE MATECK à TAMAR.

J'ai oublié de te dire dans mes précédentes que mon voyage de Lyon m'avoit privé du plaisir de voir l'Empereur, *) qui, pendant mon absence, est venu faire une visite à la Reine sa sœur; j'aime la manière dont ce Grand - Chef voyage; il n'est point devancé, comme quelques souverains d'Europe, par une armée d'esclaves, ni accompagné par un cortège nombreux de guerriers, de courtisans, de maîtresses & de complaisans; il ne mène avec lui que ceux dont il ne peut se passer; **) il regarde comme inutile cette quantité d'esclaves titrés & non titrés; il laisse tout ce *vil bagage* à sa Cour,

*) On ne sera pas fâché de trouver ici une anecdote curieuse & qui est peu connue.

Dans une petite ville à quelques lieues de Paris, l'Empereur entra dans une auberge, & se fit servir à dîner. Une horde de capucins en garnison dans cette ville, & chargée de réparer les ravages qu'avoit causé dans la population une maladie contagieuse, députa deux de ses membres par mettre le Monarque à contribution. On les annonce: ils sont introduits. — Votre Majesté, Sire, voudra-t-elle bien contribuer, par sa bienfaisance impériale, au rétablissement d'une des ailes de nos *saintes Cazernes*? Nous prions Dieu pour la prospérité de Votre Majesté, & pour le bonheur de ses peuples. — Dites à votre Général, qu'en France, comme par-tout ailleurs, il est assez de malheureux mendiants les secours publics; & que je m'étonne qu'on puisse autoriser des hommes à partager les ressources, réservées aux indigens. Les *Boucs* de Saint Pierre se retirèrent, & laissèrent à décider au Monarque philosophe si l'engeance capucinale n'étoit pas un des piliers les plus gothiques & les plus ridicules qui soutiennent l'édifice chancelant du christianisme.

**) Le Sage Joseph ne préfère pas le brillant au solide. Il aime mieux briller par ses vertus, sa bienfaisance, &c, que par l'éclat ridicule d'une milice fainéante & flatteuse. La vérité est son apanage, le cœur de ses sujets est son temple; les honneurs qu'il y reçoit ne sont sûrement pas suspects.

& n'en fait usage que dans certains jours d'apparat, où il doit, par étiquette, se montrer avec l'éclat de la royauté. Mais lorsqu'il parcourt les provinces de son empire, ou qu'il voyage chez les nations étrangères, il le fait comme simple particulier, & je trouve qu'il a raison; car, s'il veut faire l'étude des hommes & savoir la vérité, ce n'est pas comme Empereur ni comme roi qu'il apprendra à les connoître. Chez les européens, les ministres, les courtisans & les flatteurs ont banni de la Cour le langage de la vérité, & ceux qui osent le parler sont punis par l'exil, & quelquefois par la mort. On m'a raconté qu'un Empereur parut un jour fort-surpris d'apprendre qu'il avoit perdu une bataille contre un de ses voisins, avec lequel il ignoroit qu'il fût en guerre. Un autre souverain avoit pris du goût pour la lecture de ces papiers publics qu'on nomme des gazettes, où il se trouve quelquefois des vérités. Les ministres qui craignirent que leur maître n'apprît par ce moyen ce qui se passoit dans son royaume, ainsi que les injustices qui se faisoient en son nom, firent composer des gazettes exprès, dans lesquelles on ne disoit au monarque que ce qu'on vouloit qu'il sût; l'article *de Londres* vantoit l'administration du *Cabinet de Versailles*, & félicitoit les françois de vivre sous un gouvernement si doux (c'étoit dans le tems des Maupeou, des Terray, &c.); l'article *de Vienne* louoit la modération du grand-chef des françois, qui avoit laissé partager la Pologne, & l'on admiroit la sagesse du ministère qui avoit conseillé à son maître de rester tranquille spectateur de cet événement.... Enfin, Tamar, à l'article *de Constantinople*, on faisoit l'éloge du despotisme, & l'on disoit que les peuples n'étoient heureux que sous un gouvernement où le souverain avoit le droit de vie & de mort sur ses sujets..... Tu ne peux te former une idée des moyens qu'on met en usage pour tromper tous ces princes européens; & malgré ce que font quelques-uns d'entr'eux pour être à l'abri de la surprise, ils sont encore très-souvent dupés par ceux qui les entourent *). Mais

*) Il n'est qu'un seul moyen au Monarque qui veut le bonheur de ses peuples, dont il n'est que le *tuteur*, pour ne

pour en revenir au grand-chef de l'Empire, il paroît s'être formé un système de gouvernement absolument opposé à celui de ses prédécesseurs; on dit qu'il veut être *Patriarche, premier-Ministre, Général d'armée, & Empereur* tout-à-la-fois; je ne vois rien d'impossible à cela; César a rempli toutes ces fonctions avec gloire, pourquoi n'auroit-il pas un imitateur? Je te dirai, au reste, que la manière dont s'y prend le César moderne pour mettre ses projets à exécution, annonce qu'il a calculé d'avance ses succès. Il a dans ce moment un démêlé avec le Pontife des chrétiens; ce dernier prétend que la puissance temporelle ne peut dans aucun cas se mêler de la puissance spirituelle; mais depuis des siècles on a agité cette question, sans qu'elle ait encore été décidée. Les souverains prétendent que l'autorité & le pouvoir des papes ne sont fondés que sur une usurpation, & que les droits des grands-chefs sont imprescriptibles. Ceux qui soutiennent le parti des papes assurent que le souverain Pontife représente sur la terre le vicaire du grand Quonthio de l'univers. Les incrédules refusent de croire cela autant de tems qu'ils ne verront pas une patente signée du Dieu des chrétiens, qui soit envoyée du ciel & annoncée à toutes les nations de la manière la plus authentique. Il paroît, au surplus, que les papes commencent à être persuadés eux-mêmes de la nécessité de renoncer à une puissance qui n'est fondée que sur la crédulité des peuples; on dit un bien infini de celui qui gouverne aujourd'hui l'église; c'est un vieillard respectable, qui paroît vouloir concilier les choses, & les arranger à l'amiable; il n'exige point, comme ont fait quelques-uns de ses prédécesseurs, que le Grand-Chef de l'Empire aille se prosterner devant lui; il est question, au contraire, d'un voyage

point faillir: c'est de tout voir de ses propres yeux, & de ne point se laisser aller avec nonchalance à la merci d'un peuple de flatteurs ambitieux qui l'entourent. Qu'il se pénétre bien de cette vérité déshonorante pour lui-même, que *l'homme vertueux se trouve rarement à la Cour*; qu'il n'y viendra point; qu'il rougiroit d'y paroître. Il faut donc qu'un Roi qui s'aime, qui aime ses devoirs, qui les respecte, aille chercher ses amis dans une autre classe d'hommes; & pour en trouver, il faut qu'il les cherche *parmi ceux qui ne le cherchent pas.*

que le pontife des chrétiens doit faire cette année à Vienne ; il espère que cette démarche amicale réussira mieux que ces foudres du Vatican qui sont de vieilles armes usées dont on ne redoute plus les blessures. Je t'avoue que si d'un côté j'admire cette politique de la Cour de Rome, qui depuis plus de mille ans a joué un grand rôle sur le théâtre de l'Europe, en exerçant une puissance qui n'a été fondée que sur les préjugés & la crédulité ; je suis aussi bien-étonné que ces pontifes de Rome, qui pendant un tems ont disposé des couronnes à leur gré, n'aient pas songé à fonder eux-mêmes leur puissance sur une base plus solide que celle sur laquelle elle est établie. En lisant l'histoire, on voit qu'il ne tenoit qu'à eux de profiter du fanatisme des peuples pour soumettre toute l'Italie à leur domination, & qu'ils auroient pu joindre à ce qu'ils appellent le patrimoine de S. Pierre, les royaumes de Naples & de Sicile, & opposer d'un autre côté les Alpes, pour barrières à la France & à l'Allemagne ; la politique romaine auroit dû prévoir la révolution qui a lieu aujourd'hui ; dès le moment que les excommunications ont cessé de produire leur effet, il falloit y faire succéder une armée bien disciplinée ; voilà, à mon avis, quel étoit le seul moyen de conserver cette puissance spirituelle, qui ne peut absolument se soutenir qu'avec les secours temporels (des soldats & du canon) ; l'Italie, produiroit je crois encore des héros dignes de l'ancienne Rome, s'ils avoient un chef à leur tête. Maintenant il n'est plus tems de faire ce qui auroit été bon il y a quelques siècles, & les prêtres ont perdu l'ascendant qu'ils avoient sur les esprits ; la philosophie a terrassé le fanatisme, & l'on ne trouve plus aujourd'hui de victimes prêtes à se sacrifier pour la défense de la religion. Quelques dévots ou dévotes se contentent de gémir sur la suppression de ces pieux fainéans & fainéantes enfermés dans des cloîtres, & qui n'étoient d'aucune utilité à la société. On dit que beaucoup de ces réclus & récluses ne sont pas fâchés de la liberté qu'on leur a rendue, car beaucoup avoient été engagés par force dans cette vie monastique qui me paroît contre la nature.

Si la religion des chrétiens, mon cher Tamar, étoit dégagée de tous ces préjugés & de ces fables dont elle est remplie, qui ont donné matière à la tourner en ridicule, & qu'on la bornât à un seul culte qui ne devoit être rendu qu'au Grand-Chef de l'univers, j'en aimerois assez les cérémonies; elles ont quelque chose de grand & de majestueux qui en impose. Mais je voudrois que leurs prêtres retranchassent toutes ces offrandes & ces invocations qu'on fait à leurs saints ou à leurs saintes; car suivant moi rien ne tient plus à l'idolâtrie. On est trop instruit aujourd'hui pour croire à tout ce qu'on raconte de ces défunts, & trop incrédule maintenant pour ajouter foi à ces miracles qui couvrent de ridicule ceux qui les ont inventés & ceux qui cherchent à les perpétuer. Ce sont les grecs qui ont été les premiers à imaginer cette vie contemplative & ces mortifications continuelles qu'ils faisoient éprouver à leur corps, pour mériter une récompense après leur mort. Si des hommes aujourd'hui se permettoient de faire ce qu'on faisoit alors, on les regarderoit comme des fous, & comme tels on les soustrairait de la société. En lisant l'histoire de tous ces saints & de toutes ces saintes, on voit qu'ils n'étoient que des rebelles aux loix & à l'autorité des princes; ils fomentèrent des séditions; détruisirent les temples des dieux qui n'étoient pas les leurs; & furent persécuteurs & persécutés. La fermeté que montrèrent ceux qui moururent les martyrs de leur religion, fit une quantité de profélytes; la secte des chrétiens devint alors si puissante qu'elle écrasa celle du paganisme; les récompenses futures de l'autre monde & le purgatoire achevèrent de tourner les têtes. Et cette folie dura jusqu'au quinzième siècle, que deux dervis de la secte des chrétiens opérèrent cette grande révolution qui fit encore répandre beaucoup de sang. C'est toujours aux dépens de l'espèce humaine que les différens cultes se sont établis.

J'ai été par curiosité voir de quelle manière ces chrétiens réformés invoquent dans leurs temples le Grand-Chef de l'univers; comme l'exercice de leur religion n'est point toléré ici, ils se rassemblent chez le Ministre de Hollande; j'ai trouvé qu'il régnoit trop de simplicité dans le culte de ces

derniers, & qu'il n'en imposoit point assez ; j'aime les préceptes & la morale des réformateurs *Luther & Calvin* ; mais ils auroient dû conserver certaines cérémonies. On m'a dit que dans les pays où ces deux sectes étoient dominantes, les temples où ils s'assembloient n'offroient rien de majestueux, & qu'ils en avoient banni les deux arts les plus agréables, la *peinture* & la *sculpture*. Voilà, mon cher Tamar, comme sont les hommes ; ils sont extrêmes dans tout : qu'a de commun la beauté d'un temple avec le culte intérieur de la religion ? Il me semble que le premier devoir doit être celui de décorer avec la plus grande magnificence le lieu où l'on va rendre grace au Grand-Chef de l'univers des bienfaits qu'on a reçus & qu'on reçoit de lui chaque jour ; je te dirai à ce sujet qu'il ne m'est pas possible de t'exprimer l'effet qu'a produit sur moi l'église & sur-tout le dôme des Invalides : on se forme l'idée, en voyant cet édifice, qu'il est consacré au culte du grand Ouonthio de l'univers ; la beauté de l'architecture & des peintures élève l'ame & vous transporte ; du moins cela a produit cet effet sur moi ; il n'y a rien dans cet endroit qui annonce la superstition ; on pense, en voyant ce chef-d'œuvre de l'art, d'être dans ce temple fameux de Jupiter olympien, si vanté par les anciens, & à la perfection duquel tous les princes grecs & les romains ensuite contribuèrent, pour l'achever. Je doute qu'il ait été plus beau que ce dôme des Invalides. On ne voit point dans ce lieu saint de ces figures de bois, ou de pierre travaillées grossièrement ; il règne dans tout l'ensemble de ce superbe édifice un accord parfait, qui tient du prodige. Je t'avoue que ce temple a fait plus d'effet sur moi, que tout ce que les prêtres m'ont dit en faveur de leur religion. Il y en a encore ici quelques autres assez beaux ; mais aucun, à mon avis, n'approche de celui des Invalides. Un des plus grands de cette capitale se nomme *la cathédrale* ; c'est un bâtiment gothique dont l'intérieur est très-vaste & assez bien décoré, il est orné de tableaux des plus grands maîtres ; c'est dommage seulement que les artistes aient employé leurs talens à retracer des faits qui sont dégoûtans & hideux à voir ; la plupart de ces peintures représentent les différens genres de mort qu'ont éprouvés leurs saints ;

ce sont des hommes que l'on écorche, que l'on brûle, qu'on lapide, ou à qui l'on coupe les pieds & les mains. On voit aussi des femmes charmantes que des hommes tourmentent par toutes sortes de supplices; les unes sont dans des chaudières d'huile bouillante; d'autres sont attachées à des troncs d'arbres, & servent de but à des flèches que l'on tire; à d'autres enfin on coupe les mamelles, le nez & les oreilles; cela fait vraiment horreur à voir. La plupart de leurs temples sont ornés de ces sujets gais; on est un peu revenu cependant de ce goût bizarre. Il y a quelques temples modernes; l'un qu'on nomme *St. Roch*, & l'autre *St. Sulpice*, où l'on n'a pas choisi des sujets plus agréables. Dans le premier de ces temples j'ai vu un tableau qui, malgré cela, m'a fait plaisir; il représente une peste; la composition m'en a paru d'une belle ordonnance; on voit des morts & des mourans; un homme placé sur un des premiers plans du tableau, offre l'idée du mal que l'on souffre dans cette cruelle maladie; sa tête exprime les douleurs qu'il ressent; tous ses muscles paroissent en mouvemens convulsifs, & la nature, je crois, ne pourroit pas rendre mieux cette action que le peintre ne l'a fait. Des connoisseurs m'ont dit qu'un autre tableau, qui étoit en face de ce premier, étoit plus beau & d'une correction de dessin plus pure; cela peut être, mais je préfère le premier; son collègue m'a paru froid; le génie a travaillé à la composition de l'un, & l'autre n'a d'autre mérite que les règles de l'art bien observées.

On travaille, depuis environ vingt ans, à un nouveau temple, où l'on n'a rien épargné pour le rendre de la plus grande beauté: il sera dédié, ainsi que tous les autres, à une sainte, qui a l'avantage d'être distinguée de ses compagnes par le titre de Patrone de Paris; c'est elle qu'on intercède dans les tems de calamités; elle paroît avoir beaucoup de pouvoir en *paradis*, car on l'invoque pour *la pluie, le beau tems, les maladies, les grossesses, les enfans, les heureux voyages, & les inondations*. Tous les miracles qu'elle a faits sont constatés par des tableaux qui ornent le temple où elle demeure; son corps repose dans une fort-petite maison, faite d'or & d'argent, & enrichie d'une quantité de

pierres précieuses. Le Grand-Chef de l'univers ne pourroit pas être mieux logé, s'il étoit mort....

Je voudrois que les grands-chefs des chrétiens, sans toucher le fonds de la doctrine & de la religion qu'ils professent, en retranchassent tout ce qui n'a point de rapport avec la Divinité; & qu'au lieu de ces cultes qu'on rend à leurs saints, il y eût, quatre fois l'année, au renouvellement de chaque saison, une fête magnifique où les souverains eux-mêmes assisteroient, & seroient admis aux saints mystères, & qu'à la suite de cette auguste cérémonie, le trésor public, ou les biens de l'église, fournissent aux frais d'une fête qu'on donneroit aux peuples, où l'on célébreroit des jeux & des commémorations en l'honneur de tous les citoyens qui auroient bien mérité de leur patrie. Je voudrois que ces nations policées s'accoutumassent à célébrer gaîment les mystères de leur religion, & qu'ils se pénétraient bien que toutes les prières qu'ils font pour se préserver des tremblemens de terre, des inondations, ne servent à rien; tous ces événemens sont calculés par le Grand-Chef de l'univers, & certainement il n'interrompra point l'ordre de la nature pour satisfaire la fantaisie d'une poignée d'individus qui ne sont pas plus à ses yeux que toutes les autres nations répandues sur la surface du globe. Ce qui existe sur la terre a un commencement & une fin: il n'y a que ce grand tout qui existe de toute éternité; il n'a point été créé; c'est de lui que tout a été fait. Mais qui a fait ce tout? C'est une énigme, mon cher Tamar, dont personne encore n'a deviné le mot.

Il est malheureux pour les hommes que de tout tems on ait été obligé d'avoir recours au mensonge & à la supercherie pour les déterminer à rendre leurs hommages à un être dont ils ne peuvent révoquer en doute l'existence. Les grecs & les romains me paroissent être ceux qui ont eu une plus haute idée de la Divinité; leurs cérémonies religieuses avoient quelque chose de grand & d'imposant. Les temples qu'ils élevoient à leurs différentes idoles, avoient un objet, & je trouve que ceux qu'ils dédioient à *Vénus*, à *Jupiter*, à *Mars*, à *Diane*, à *Minerve*, à *Junon*, valaient bien ceux d'aujourd'hui, qui portent le nom de différens saints

ou saintes, *) il y a même tout lieu de croire que les chrétiens ont pris cet usage (de dédier à des saints les temples qu'ils ont construits) des grecs & des romains. Je t'ai déjà dit que j'avois trouvé bien-singulier de ne point voir ici le temple de Dieu, comme on voyoit dans la Grèce le temple de Jupiter Olympien. Je fis-part de mes réflexions à quelqu'un qui me dit que j'avois raison, & qu'il ne connoissoit qu'une église en France où l'on avoit rendu cet hommage à la Divinité; je lui demandai où elle étoit; c'est à Fernai, me répondit-il; le philosophe Voltaire en est le fondateur; c'est lui qui l'a fait bâtir à ses frais. Son exemple fera peut-être suivi dans quelques siècles d'ici.

Les religions, mon cher Tamar, sont comme les gouvernemens & les empires; elles ont éprouvé les mêmes révolutions, les mêmes variations & les mêmes changemens; je crois que la véritable histoire de l'univers seroit celle qui pourroit nous donner une idée de l'origine des premiers hommes, des premiers gouvernemens, & du premier culte qu'on a rendu à la Divinité; dans la religion des chrétiens on voit un assemblage des cérémonies égyptiennes, grecques, juives & romaines. La seule différence qui s'y trouve, c'est que les premiers ont fait des saints, des idoles & des faux dieux des anciens. Je passois, il y a quelques jours, par un temple des chrétiens; je vis un homme du peuple qui étoit prosterné devant une figure qui n'avoit point de tête; elle la tenoit dans ses deux mains; pourriez-vous me dire, demandai-je à cet homme, ce que

*) La comparaison ne peut être plus juste. On invoquoit, chez les païens des dieux pour tous les cas possibles: celui-ci présidoit aux combats, celui-là à la paix; celui-ci étoit adoré pour tel objet, celui-là pour tel autre; ici ce sont des moissons abondantes que l'on demande, là un fléau que l'on veut détourner, par-tout ce sont des prières intéressées; par-tout des dieux fabriqués selon l'intérêt des prêtres. Chez les chrétiens, on n'a pas voulu adorer des dieux de même fabrique; mais on a forgé une légende de saints, qui plaident leurs causes au tribunal du grand Ouonthio, & ils ont donné à S. Pierre la fonction d'Avocat-Général; le pauvre Saint a bien de l'occupation, car toute cette canaille qui l'obsède sans cesse a toujours des représentations à faire au Grand-Chef de l'univers, qui est obligé de juger souvent sans connoître les causes, & qui ressemble assez, en cela, aux juges terrestres.

c'est que cette statue? — C'est Saint Denis*), Monsieur! — Que faites-vous là à genoux? — Je le prie; c'est mon patron; j'ai une femme & des enfans; je suis sans ouvrage, & viens lui demander de m'en envoyer. — Vous a-t-il exaucé quelquefois? — Pas souvent. — Mais croyez-vous que vous ne feriez pas mieux de vous adresser à Dieu? — Oui, cela se peut; mais comme il ne fait rien sans consulter les saints, si mon patron lui disoit du mal de moi, je n'obtiendrois jamais rien. — Au moins vous devriez savoir qu'on ne doit se prosterner que devant Dieu, & jamais devant ce que vous appelez des saints! — Oh! Monsieur, je vois bien que vous n'êtes pas de notre religion; sans cela, vous sauriez qu'on ne peut prier les saints qu'à genoux. Je gémissais, mon cher Tamar, sur l'ignorance de cet homme; je lui donnai une pièce. Je suis bien-assuré qu'il ne manquera pas d'attribuer à son patron la charité que je lui ai faite. Est-il possible d'imaginer que dans la capitale d'un empire & au milieu d'une nation aussi éclairée, il se trouve des hommes aussi peu instruits. On compte ici huit cent mille âmes environ, dont très-certainement la quatrième partie n'est pas plus savante que Mr. Denis que j'ai interrogé. Tu peux juger, d'après cela, de tous les habitans de la campagne; leurs prêtres qu'ils appellent leurs *curés*, & qui sont pour la plupart aussi bornés que leurs paroissiens, font croire à ces derniers tout ce qu'ils veulent. Chaque temple villageois a trois à quatre saints dont le pouvoir est différent; l'un empêche la grêle de ravager les campagnes; l'autre rend les poules fécondes, & fait éclore les

*) Quand l'Iroquois voyagera dans la Basse-Bretagne, il verra un petit Saint de pierre qui mérite bien autant que St. Denis que l'on parle de lui, & qui n'est pas moins ridicule. C'est de St. Guignolet que je veux parler. En 1745, il étoit dans toute sa vogue: les femmes stériles, ou dont les maris étoient impuissans, couroient à ce Saint pétrifié, & racloient dans un verre de vin, avec un couteau neuf, quelque peu de ses parties génitales; on avaloit ce breuvage, & l'on concevoit sur-le-champ. Ce saint appartenoit à une société de saints anachorètes vivant de la crédulité du peuple, & il se trouvoit posté dans une niche adossée à une muraille au travers de laquelle passoit un long bâton dont le bout formoit l'engin sacré & miraculeux de notre Saint. A mesure qu'il diminuoit, un coup de maillet le faisoit avancer, & émerveilloit ces

poulets sans accident. *) Un troisième préserve les bêtes à cornes **) de maladies, & les empêche de mourir de leur mort naturelle.

Juge d'après cela, mon cher Tamar, de ce que doit penser l'homme éclairé lorsqu'il réfléchit sur la religion des chrétiens. Les préceptes principaux de leur doctrine consistent 1°. *d'aimer leurs frères comme eux-mêmes*; 2°. *de pardonner à leurs ennemis*; 3°. *de donner à manger à celui qui a faim, & à boire à celui qui a soif*. Si les chrétiens suivoient ces préceptes, certainement toutes les nations qui sont répandues sur la surface du globe seroient heureuses, & ne formeroient qu'une même famille. Mais, à la honte des européens, ils ont violé & transgressé tous ces préceptes qu'enseignent leur doctrine: les hommes, chez eux, ne s'aiment plus que par intérêt; ils ne savent plus pardonner à leurs ennemis: on se sert, au contraire, de tous les moyens pour leur nuire & se venger d'eux. Ceux

bonnes femmes. Les offrandes, comme c'est l'usage, retournoient au Prieur, qui avoit alors le plus grand intérêt à répandre la renommée du Saint. Mais à force de racler *l'instrument* réparateur de l'inhabileté des maris, il éprouva une diminution graduelle, & se trouva réduit enfin à rien. Le Saint étoit eunuque. Le Prieur auroit bien voulu suppléer à ce défaut, & tenir quelquefois la place du Saint: mais il auroit fallu prendre une autre voie, & il n'étoit pas sûr que la foi que ces bonnes femmes avoient à St. Guignolet fût reversible sur lui. Il prit donc le parti de faire fabriquer, à la place de la partie usée, un *instrument* de fer, qui pût résister aux épreuves des dévotes qui y avoient recours. Le Prieur donna le modèle, & l'habile ferrurier rendit au Saint toute sa vertu, qui, comme on fait, se réduit toute entière dans ce petit coin du corps.

*) Ceci ne doit pas être regardé comme une mauvaise plaisanterie qu'on veut faire contre la religion. La province de Bresse, près de Lyon, est réputée pour les bonnes poulardes; il y a près de Bourg, capitale de la Bresse, un village qu'on nomme Saint-Denis; tous les ans, le 9 Octobre, les paysans se rendent à l'église de ce village pour y prier Saint-Denis, Patron de cette paroisse, de vouloir bien s'intéresser à la santé des poules, poulets, dindes, oies & autres animaux volatiles, de maladies & d'accidens pendant l'année. Cette plaisanterie vaut au curé deux à trois cents écus qu'on lui paie en volaille, & qu'il vend argent-comptant. J'ai été le témoin de ce fait. Le curé alors étoit un nommé Bardet, aimant les jeunes gouvernantes & le vin vieux.

**) Il y a bien des gens à la Cour, à Paris & dans les provinces qui devraient avoir recours à ce Saint.

qui ont *faim ou soif* doivent souvent mourir de misère, tandis que leurs semblables nagent dans la richesse & dans l'opulence, & qu'ils affichent un luxe insultant pour ceux qui manquent des besoins de première nécessité. C'est cette grande inégalité des richesses qui rend les hommes vicieux & méchans. Comme on ne peut acquérir parmi eux de l'estime & de la considération qu'avec de l'or, chacun cherche à en amasser par toutes sortes de moyens; cette capitale est remplie d'une espèce abominable, qui, semblable à ces arabes de l'Asie, attendent tous les étrangers pour les dévaliser; ils dépouillent chaque année une quantité de victimes à qui ils laissent à-peine de quoi retourner dans leur pays à pied. Ce sont ordinairement ces femmes entretenues, desquelles je t'ai déjà parlé, dont on se sert pour entraîner dans la débauche & dans le jeu ces voyageurs qui viennent ici; ceux qui ont le malheur de tomber dans les mains de ces Laïs, sont pris comme dans une piège: l'extérieur séduisant de ces femmes, auquel elles savent joindre avec adresse les beaux sentimens de délicatesse & de désintéressement, fait des dupes de ceux qui ne les connoissent pas; elles obligent par leurs caresses & leurs embrassemens à les combler de bienfaits; leur amour dure autant de tems que la fortune de celui qui les entretient lui permet de donner; aussitôt que ces moyens cessent, le baromètre de ces courtisannes monte *au variable*, ensuite au grand froid, puis à zéro. Les loix ne peuvent rien contre ces sortes d'escroqueries; car ceux qui se sont fait duper, l'ont été volontairement. J'aurois été sacrifié comme tant d'autres, si, arrivé ici, je n'avois pas été prévenu par le Marquis de sur la manière dont je devois me conduire avec ces femmes; aussi je n'ai point à me plaindre d'elles; j'ai éprouvé, au contraire, de leur part des procédés honnêtes; j'ai payé les faveurs qu'elles m'ont accordées avec *la monnoie de l'amour*; c'est tout ce qu'elles ont reçu de moi; ce qu'il y a de bien-singulier, c'est qu'elles m'aimoient davantage que ceux qui leur prodiguoient l'or & les bijoux de toute espèce.

Quand aux joueurs, c'est une société que je n'ai jamais fréquentée; la compagnie de ces fortes de gens est pour l'ordinaire peu agréable; ils sont tristes,

& leur conversation ne roule que sur le bonheur ou le malheur que leur a fait éprouver la fortune. S'ils sont riches, rien n'est plus insolent que ceux qui ont passé dans un clin-d'œil de la médiocrité à l'opulence. S'ils sont pauvres, rien n'est plus bas & plus rampant que ces êtres. Autrefois un joueur de profession étoit, m'a-t-on dit, regardé comme un homme méprisable; maintenant, s'il a de l'or, il est admis dans la meilleure compagnie, & ce métal est un titre qui vaut infiniment mieux qu'un vieux parchemin qui annonce une longue suite d'ancêtres illustres; mais dont le descendant n'a d'autres richesses que les vertus de ses aïeux.

Ici les mœurs ne sont connues que du peuple: les grands & les gens riches sont dispensés d'en avoir; la classe indigente de la nation est la seule qu'on oblige d'être vertueuse, sous peine de la vie. Tu auras vu ce que je t'ai dit au sujet du vol dans une de mes lettres; le Marquis de m'a assuré que si le grand-chef des françois, faisoit rendre compte des fortunes qui ont été mal acquises sous son prédécesseur, & même de celles qui ont déjà été faites depuis qu'il est sur le trône, qu'il auroit de quoi payer la dette énorme qui fait gémir ses sujets sous le poids des impositions. Depuis que la guerre est déclarée entre la France & l'Angleterre, (voilà la cinquième année) ceux qui ont été chargés des fournitures de la marine ont gagné des sommes immenses; on m'en a montré plusieurs qui d'un état médiocre sont devenus seigneurs de paroisses, & propriétaires de terres considérables. De pareilles bénéfices, mon cher Tamar, me paroissent illicites & beaucoup plus répréhensibles par les loix que cet homme qu'on punit pour le plus petit larcin. On m'a dit que l'Empereur des turcs se déguisoit quelquefois, & qu'il alloit se mêler dans les endroits publics parmi le peuple pour savoir ce qu'on disoit de lui & de son gouvernement; si le Grand-Chef des françois suivoit cet exemple, il apprendroit bien des choses qu'il ignore & qu'on a grand soin de lui cacher; il sauroit toutes les injustices qui se commettent en son nom, l'abus que l'on fait de son autorité; les monopoles qui se font de la part de ceux qui sont chargés de la perception des revenus de l'empire; le trafic qui se fait de la justice, & les fortunes mal acquises aux dépens du fisc. Ce

gouvernement turc que l'on critique me paroît, à certains égards, meilleur que celui de ceux qui en sont les détracteurs. Croirois-tu qu'un grand-chef des françois n'a pas le droit de dépouiller un Chancelier, un Cardinal, un Evêque, de ces dignités, lorsqu'ils en sont pourvus. Ces places sont inamovibles; il ne peut que les exiler; mais les deux derniers sur-tout conservent les exercices de leurs fonctions; le premier n'en a que les honneurs. En Turquie un Mufti, un Visir, un Pacha, un Cadi sont déposés, & presque toujours leurs biens sont confisqués; les trois derniers sont heureux lorsqu'ils ne paient pas de leur tête l'abus qu'ils ont fait du pouvoir qui leur étoit confié. Ici c'est par des récompenses qu'on punit ceux qu'on exile.... L'Empereur turc lui-même est sujet aux loix, & s'il se laisse gouverner par ceux qui sont dans l'intérieur du sérail, le peuple a le droit de demander que son grand-chef soit déposé, & souvent il perd aussi la vie. Lorsque de pareilles révolutions arrivent, elles sont toujours favorables, & c'est à elles que le gouvernement turc doit la réforme des abus qui s'introduisent toujours sous un souverain indolent & un ministère tyrannique. Malgré le vice qui existe dans l'administration & la législation des ottomans, un seul homme peut changer la face de cet empire. Il est encore parmi cette nation des Mahomet, des Saladin & des Soliman. Les européens cherchent à tirer ce peuple asiatique de la léthargie où il est; je crains qu'ils ne s'en repaissent; la Russie peut être comparée à ces joueurs qui ont gagné beaucoup d'argent dans une partie qu'ils ont faites, & qui, voulant une seconde fois tenter la fortune, perdent tout.... Dans ce moment les ottomans refusent de remplir les conditions de paix honteuses qu'on leur a fait souscrire; l'Impératrice de Russie insiste pour obliger les vaincus d'exécuter leurs promesses; il y a grande apparence que c'est le sort des armes qui décidera cette question. La politique de la France joue un grand rôle dans cette affaire; il y a même tout lieu de penser que c'est elle qui a obligé les ottomans de revenir sur un traité de paix qui les déshonore. On ne croit pas que les flottes russes viendront dans l'Archipel comme elles ont fait dans la dernière guerre; les françois paroissent déterminés de l'empêcher.

Je te dirai qu'il vient d'arriver de grandes nouvelles de l'Amérique septentrionale, mais peu agréables pour les françois; il y a eu un combat naval, où ils ont été battus; six de leurs vaisseaux de guerre ont été pris ou coulés à fond; celui qui commandoit cette flotte a été fait prisonnier de guerre, après avoir combattu pendant six heures avec toute la bravoure possible. Le vaisseau qu'il montoit étoit de cent dix canons: il se nommoit *la Ville de Paris*, il a été criblé de coups de canons; plus des deux tiers de l'équipage ont péri dans l'action; cette victoire a aussi coûté cher aux anglois; mais ils ont l'honneur d'être vainqueurs. C'est cet heureux Rodney, dont je t'ai déjà parlé, qui a gagné cette bataille; c'est le seul Général anglois qui ait fait parler de lui dans cette guerre; voilà le troisième Amiral qu'il fait prisonnier en deux ans. Cette nouvelle a répandu ici la consternation. Il y a quelques jours que les généraux d'armée des Tuileries & du Palais-Royal avoient fait la conquête de la Jamaïque, battu la flotte angloise, fait Sir Rodney prisonnier, & l'on avoit déjà fait une souscription pour le faire voir par billets. Le nouvelliste de la Cour n'a pas paru depuis deux jours; on va se faire inscrire chez lui, & Paris ne peut s'accoutumer à la retraite de cet homme important; pour satisfaire l'empressement qu'a le Public de le voir, il a fait annoncer qu'il donneroit audience après-demain; mais pour en revenir aux anglois, ce qui vient d'arriver change toute la face des choses, voilà la Grande-Bretagne qui se trouve bien-supérieure en forces, & dans ce moment les françois ne sont pas en état de remplacer les vaisseaux qu'ils ont perdus. Le Comte de Grassé accuse, dit-on, plusieurs officiers de son escadre de n'avoir pas fait leur devoir dans cette journée mémorable; il assure qu'il auroit vaincu s'il avoit été secondé. Il a péri dans ce combat un officier de mérite, que je regrette beaucoup, & que j'avois eu occasion de voir ici quelquefois; il se nommoit le Baron d'Escars; il est mort en héros, & s'est rendu digne du nom illustre qu'il portoit; il s'est sacrifié pour défendre le vaisseau Amiral, & a fait payer cher sa mort aux anglois, ces derniers font le plus grand éloge de ce Capitaine de vaisseau. On n'a encore que des détails confus de cette action; la plupart de ceux qu'on a reçus viennent de l'Angleterre; on suppose que les ennemis auront enflé

leurs succès ; mais quoi qu'il en soit, le mal est grand, & l'on doit regarder la campagne d'Amérique comme finie pour cette année ; c'est tout ce que pourront faire les françois que de se tenir sur la défensive. Pour se venger de cet échec, on a résolu de faire décidément la conquête de Gibraltar ; les forces de mer de la France & de l'Espagne vont se réunir pour empêcher les anglois d'y porter des secours par mer ; un frère du grand - chef des françois va partir pour l'Espagne, d'où il se rendra au fameux camp de St. Roch, où est l'armée assiégeante ; on y a aussi fait passer quelques régimens françois. Tandis que les espagnols & les françois font les plus grands préparatifs pour s'emparer de cette forteresse, les anglois paroissent de la plus grande sécurité. On dit ici qu'ils ont perdu tout espoir de pouvoir sauver cette clé du détroit ; pour moi, mon cher Tamar, je ne suis pas de cet avis ; comme j'ai la plus haute opinion du Général qui défend cette forteresse, je suis persuadé que la tranquillité des anglois vient de la confiance qu'ils ont en lui ; ils paroissent assurés qu'il a de quoi soutenir l'attaque qu'on se prépare à lui donner, sans qu'il soit besoin de lui porter de nouveaux secours. Si on en avoit cru les relations espagnoles, il y a deux ans que Gibraltar auroit été obligé de capituler, faute de vivres & de munitions de guerre ; mais ces relations ressembloient à ces gazettes dont je te parle au commencement de cette lettre ; on les avoit fait imprimer pour le Roi d'Espagne, afin de lui persuader que ses troupes sortiroient victorieuses de ce siège, & il croit ce qu'on lui dit.

Ce qui paroît plus certain, c'est que cette campagne sera la dernière, & que la paix se fera cette année ou dans le commencement de l'autre. L'argent manque aux anglois & aux françois ; l'on croit que les uns & les autres seront bien - aises d'entendre à des propositions de paix. Quant à l'indépendance de l'Amérique elle paroît certaine, & la Grande-Bretagne doit enfin reconnoître ses anciens sujets comme un peuple libre, & leur accorder les honneurs de la Souveraineté. Cette démarche est un peu humiliante pour une nation qui s'étoit accoutumée à donner la loi & à ne jamais la recevoir. Je trouve qu'elle a mérité cette mortification par la conduite qu'elle a tenue avec ses colonies. Adieu, Tamar, annonce à nos cinq nations que les américains vont devenir nos frères.

Paris, le 15 Juin 1782.

Mateck.

LETTRE

CINQUANTIEME.

DE MATECK à TAMAR.

JE suis charmé, mon cher Tamar, du voyage que Togarma se propose de faire en Asie: il aura de quoi observer parmi les différentes nations qu'il trouvera dans cette partie du monde. On a déjà beaucoup écrit sur ce pays; mais je trouve qu'on n'a point assez fait de recherches sur l'histoire ancienne des asiatiques. J'aurois désiré qu'on eût tâché de percer le voile de l'antiquité pour avoir quelques notions sur les mœurs, les coutumes & les usages des premiers peuples qui ont habité ces contrées. Je conçois qu'un pareil travail offre de grandes difficultés; car l'ignorance dans laquelle sont tombés tour-à-tour ces nations éclairées & policées qui se sont succédées, ne permet pas de suivre les fastes de l'histoire de celles que des révolutions de la nature ont détruites entièrement, & de l'existence desquelles il ne reste aucune trace. Les chinois sont le seul peuple dont l'origine remonte à une date très-reculée; mais que les juifs & les chrétiens renvoient en doute, par la raison que cela renverse tout le système de la création du monde, du déluge & de la révélation. Leur cosmogonie offre d'ailleurs tant de contradictions qu'il est difficile de croire aucuns de leurs historiens sur parole. Tous les savans que j'ai consultés sur l'origine du monde & sur celle des gouvernemens m'ont avoué avec sincérité qu'on n'en avoit aucune idée claire. „Quand on „compare (me dit l'un d'entr'eux) cette histoire des „juifs avec ces empires d'Egypte & d'Assyrie, qui „étoient contemporains de ce peuple de Dieu, il est „aisé de voir que ces hébreux n'ont été instruits que

Tome III.

R

„des dernières dynasties de ces deux Empires, dont
 „Moïse, & ceux qui ont écrit après lui ont absolu-
 „ment ignoré le commencement; ces deux grandes
 „puissances cultivoient les sciences & les arts en
 „Asie & en Afrique, lorsque les juifs vivoient en-
 „core dans la plus grande barbarie: Moïse fut en
 „Egypte pour s'instruire; c'est dans ce pays qu'il
 „apprit la géométrie, l'astronomie, & qu'il se fit
 „initier dans la religion des brames, dont il adopta
 „une partie des cérémonies qu'on voit encore au-
 „jourd'hui parmi les juifs. Ce qui prouve même
 „que le législateur hébreu n'étoit pas un grand
 „politique, c'est qu'à l'exemple de ceux qu'il avoit
 „pris pour modèles, il inspira à sa nation d'avoir
 „en horreur tous les étrangers; les israélites sui-
 „virent exactement ce précepte; & d'après leur
 „propre histoire, aucun peuple ne les a surpassés en
 „perfidie, en cruauté & en intolérance. Mais ce
 „qui étonne le plus, c'est de voir ce peuple chéri
 „de Dieu toujours accablé de misère, vivant dans
 „la plus grande ignorance, chassé de tous les côtés,
 „& sans cesse errant, tandis que les chaldéens, les
 „assyriens, les phéniciens, formoient des nations
 „aussi policées que le sont aujourd'hui celles de
 „l'Europe. Les monumens qui existent encore
 „prouvent ce qu'étoient ces peuples. On ne trouve
 „au contraire aucuns vestiges de ce temple fameux
 „bâti par Salomon, & qui, suivant la description
 „qu'on en fait, devoit surpasser en beauté & en
 „magnificence tout ce qu'a produit la Grèce & Rome.
 „Mais l'on voit encore aujourd'hui les ruines de
 „l'ancienne Memphis, les fameuses pyramides
 „d'Egypte, & des vestiges de l'ancienne Athènes.
 „Rien n'existe de la grandeur des juifs que ce qu'ils
 „en disent dans leurs écrits. Il n'y a qu'eux de té-
 „moins des victoires qu'ils remportent, & des pro-
 „diges qui s'opèrent en leur faveur: d'une part
 „c'est une mer qui se sépare pour ouvrir un passage
 „aux israélites, & qui reprend ensuite son cours
 „pour engloutir leur ennemi; un autre fois c'est
 „un de leurs guerriers qui ordonne au soleil de s'ar-
 „rêter dans sa course, & le soleil obéit à cet

„homme. . . . Il faut convenir que cette dernière
 „merveille auroit dû être connue de toutes les na-
 „tions qui étoient alors répandues sur la surface du
 „globe ; aucune cependant n'en a fait mention ; ce
 „sont les juifs seuls qui en parlent. On ne peut se
 „dissimuler que de pareils prodiges étoient faits
 „pour en imposer & faire croire au Dieu des juifs,
 „car ceux des païens n'ont jamais opéré de pareilles
 „merveilles ; cependant le contraire arriva. Cette
 „nation chérie fut méprisée, battue, vaincue par
 „un Roi de Babylone, & emmenée en captivité ;
 „ensuite renvoyée longtems après par Cyrus, puis
 „protégée par les Rois *Assuérus, Artaxerxès, Da-*
 „*rius*, &c. Ce sont ces rois païens, qui permirent
 „de rebâtir le temple de Jérusalem ; il paroît que
 „sous ce dernier règne des juifs, Dieu ne se mêla
 „plus de leurs affaires ; il fit naître parmi eux des
 „prophètes qui leur prédirent tous les malheurs qui
 „devoient leur arriver ; cela n'étoit pas difficile à
 „deviner ; le gouvernement des juifs, leur système
 „politique & leur religion étoient faits pour attirer
 „sur eux la haine & l'animadversion de leurs voisins.
 „Nous avons de nos jours les prophètes *Pitt*, les
 „prophètes *Choiseul* & les prophètes *Raynal*. Le
 „premier a prédit *l'abaissement de l'Angleterre* ; le
 „second *le partage de la Pologne*, & le troisième la
 „*révolution de l'Amérique*. Dans quelques siècles
 „d'ici on parlera de ces prophètes Ministres comme
 „on parle maintenant d'*Esaïe*, d'*Elie* & de *Jérémie*.
 „Le fameux Lord *Chatam* pourroit être comparé à
 „ce dernier prophète. Les juifs ont eu l'ambition
 „de se faire passer pour la première nation de l'uni-
 „vers ; c'est par cette raison qu'ils ont cherché à
 „mettre de l'obscurité sur tout ce qui les a précé-
 „dés ; je pense, moi, qu'il est impossible de se pro-
 „curer aucune notion sur l'origine des premiers hom-
 „mes & des premiers gouvernemens ; j'ai parcou-
 „ru tout ce qui a été écrit à ce sujet, & je n'ai trou-
 „vé que l'Empire de Perse fondé par Cyrus dont on
 „puisse embrasser le commencement & la fin ; mais
 „il est bien-certain qu'avant ces persans, il y avoit
 „eu les assyriens ; que Cyrus trouva une nation

» toute formée ; qu'il ne fut point législateur, &
 » qu'il ne fit qu'adopter les loix civiles & le systême
 » politique qu'il trouva établis. En considérant les
 » choses avec des yeux d'observateur, tous les em-
 »pires, les royaumes & les républiques qui se sont
 » formés tour-à-tour, n'ont fait que se modeler les
 » uns sur les autres ; ils ont cherché à se perfection-
 » ner ; y ont-ils réussi ? C'est ce dont je doute. Ce
 » travail, au reste, dont les hommes s'occupent
 » depuis des millions d'années peut-être, doit cer-
 » tainement son origine à une nation quelconque ;
 » mais comment parvenir à la connoître ? La chose
 » me semble impossible ; ce tems qui détruit tout a
 » enseveli sous les eaux, ou dans le centre de la
 » terre tout ce qui pourroit servir à l'homme pour
 » lui faire connoître l'âge du monde, ainsi que celui
 » du globe que nous habitons. Toute la tradition
 » qui nous reste sur l'origine de ceux qui nous ont
 » précédés ne remonte pas au-delà de six mille ans ;
 » encore faut-il ajouter foi à toutes les fables qu'on
 » nous raconte, & dans lesquelles il règne tant
 » d'obscurité qu'elles sont plus propres à faire douter
 » qu'à instruire. On voyoit, au reste, dans ces tems
 » reculés ce qu'on voit encore aujourd'hui, de bons
 » & de mauvais ministres, des hommes combattant
 » pour la liberté, & d'autres pour établir le despo-
 » tisme & l'esclavage ; des religions imaginées par
 » des prêtres, la plupart fondées sur la crédulité,
 » & se propageant par le fanatisme & la superstition.
 » Enfin des guerres injustes & des peuples toujours
 » mécontents. Ce qu'il y a de remarquable, c'est
 » que ces conflits d'opinions sur les gouvernemens
 » & les différens systêmes d'administration, n'ont
 » eu lieu que parmi les nations policées ; celles
 » qui n'ont suivi que l'instinct de la nature ont été
 » beaucoup plus heureuses. Des philosophes, des
 » physiciens & des métaphysiciens ont cru, au dé-
 » faut des moyens qui leur manquoient pour péné-
 » trer dans l'obscurité de l'histoire, pouvoir y su-
 » pléer de leur propre imagination ; ils ont prétendu
 » donner pour des vérités ce qui n'étoit que des opi-
 » nions ; chacun d'eux a imaginé de créer un monde

„à sa manière; ils ont cherché à deviner ce qu'ils
 „ne pouvoient comprendre; de là sont venues toutes
 „ces erreurs qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours,
 „& qui se perpétueront encore longtems. Pour moi,
 „je crois que la révolution qu'a éprouvé le globe
 „il y a sept à huit mille ans, (l'époque, au reste, n'en
 „est pas bien connue) doit avoir frappé de terreur
 „tous ceux qui ont survécu à cette terrible catastro-
 „phe; aujourd'hui elle est totalement oubliée;
 „toutes ces nations policées vivent actuellement
 „dans la plus grande sécurité; il arrive de tems à
 „autre que différentes contrées, ou quelques villes
 „disparoissent par des tremblemens de terre ou des
 „volcans; mais comme ces accidens ne détruisent
 „que de très-petites parties du tout (la terre,) on
 „n'y fait que peu d'attention; chacun raisonne à
 „sa manière sur ces évènements; les prêtres en
 „attribuent la cause à la colère des Dieux, & les
 „physiciens au cours ordinaire de la nature. Pour
 „moi, je suis d'avis que tous les empires, les royau-
 „mes & les républiques, vieillissent comme l'homme:
 „le moment de leur fin est, suivant moi, celui où
 „ils confient le soin de leur santé à des ministres. Ces
 „derniers sont comme les médecins, qui tuent in-
 „différemment les malades & ceux qui sont en bonne
 „santé. Ces Esculapes politiques n'emploient actuelle-
 „ment pour remède, que la poudre & le canon;
 „d'autres mettent tous les sujets d'un royaume au
 „régime; chaque empire, chaque royaume, chaque
 „république pratiquent une médecine différente. Il
 „résulte de ce conflit d'opinions, que tous les essais
 „que l'on fait sur ces malheureux peuples policés leur
 „sont funestes; le moment où ces derniers sentiront
 „la nécessité de se soustraire à tous ces empyriques,
 „sera celui où ils recouvreront leur liberté. L'Amé-
 „rique vient de leur en donner l'exemple; les mé-
 „decins de St. James ont voulu forcer des gens qui
 „se portoient bien à prendre du thé; ces derniers
 „ont refusé de faire usage de ce remède, qu'ils ont
 „regardé comme contraire à leur tempérament &
 „à leur constitution; les docteurs Gates, Burgoyne,
 „Howe & Cornwallis, ont voulu soutenir les apho-

„rismes des médecins Bute, North & Sandwich;
 „mais le docteur Washington a fait avaler à ses
 „concitoyens un apozème qui leur a rendu la santé
 „& la liberté. Toute l'Europe paroît vouloir faire
 „usage de l'apozème des américains; il ne faut qu'un
 „seul homme pour opérer cette révolution &
 „savoir administrer le remède à propos.”

Je crois, mon cher Tamar, que ce savant a raison;
 & tous ces peuples policés me paroissent bien re-
 venus sur les médecins politiques dont il est parlé
 ci-dessus. Je compare tous ces ministres européens,
 à des marchands en gros; les ambassadeurs & les
 plénipotentiaires sont les courtiers qu'ils emploient;
 la bourse se tient tous les Mardis à Versailles; j'ai
 pris quelquefois plaisir à voir tous ces représentans
 des différentes nations se rassembler chez le Mi-
 nistre du Grand-Chef des françois; c'est-là, Tamar,
 que se négocient les affaires de paix & de guerre,
 de commerce & d'échange entre les empires, les
 royaumes & les républiques. On vend & l'on troque
 des sujets les uns contre les autres; & ces derniers,
 qui, en se couchant, étoient françois, polonois ou
 corfes, sont tout étonnés, en se réveillant, de se
 trouver espagnols, anglois ou russes. Tu conçois,
 mon cher Tamar, que ces sortes de marchés ne se
 font que très-rarement de bonne-foi; il y a tou-
 jours quelqu'un qui est la dupe; les courtiers les
 plus habiles dans ces sortes de trocs, sont, à ce
 qu'on dit, les autrichiens & les prussiens. Les
 premiers sont rusés, les seconds sont adroits; les
 courtiers hollandois sont lents & intéressés; ceux
 des anglois sont vains & présomptueux; ceux des
 françois promettent tout, & ne tiennent rien; ceux
 d'Espagne sont presque toujours la dupe des mar-
 chés qu'ils font; ceux de Russie sont des charlatans
 qui vendent bien leur baume, & qui pourront un
 jour devenir les premiers courtiers de l'Europe.
 Ceux de Sardaigne sont grands spéculateurs; ils
 attendent que les circonstances les favorisent pour
 avoir à bon marché quelques provinces d'Italie.
 Ceux de Naples, de Rome & de Venise ne vien-
 nent plus à la bourse, que pour savoir ce qui s'y

passe; les uns n'ont plus d'échange à proposer, & les autres de reliques à vendre; le commerce des saints est absolument tombé, & aussi celui des indulgences; il n'y a pas même d'apparence qu'il se relève jamais. L'Empereur s'est emparé de la fabrique d'évêques; c'est lui qui les fait maintenant; il trouve que cela lui coûte moins, & qu'ils sont aussi bons que ceux qui étoient de la fabrique de Rome; il y a grande apparence qu'on imitera ce Grand-Chef de l'Empire. Mais pour terminer ce qui regarde les courtiers-ambassadeurs, ceux des danois & des suédois ont fait d'assez bonnes affaires depuis le commencement de la guerre actuelle; ils ont prêté leurs noms aux négocians belligérans pour faire le commerce; on regarde cependant leurs spéculations comme précaires, & l'on doute qu'ils puissent les continuer à la paix. La Suède, mon cher Tamar, est un exemple des vicissitudes humaines; il y a un siècle & demi environ que cet Empire étoit l'arbitre de l'Europe, & maintenant il n'est regardé que comme puissance du troisième ordre; la nation cependant n'a point changé; elle est toujours la même; mais ceux qui l'ont gouvernée lui avoient ôté pendant très-longtems toute son énergie. C'étoit une espèce de faculté, qu'on nommoit un Sénat; les membres qui le composaient n'étoient jamais d'accord entr'eux, & la Suède étoit fort-malade sous le gouvernement de ces Esculapes. Un jeune Grand-Chef entreprit sa guérison, & il y réussit sans recourir à ce remède violent fort en usage maintenant (la poudre & le canon;) il n'employa, comme fit jadis Démostènes, que l'éloquence; elle eut tout le succès qu'il pouvoit desirer; à l'exemple de César, il peut dire: je suis venu, j'ai parlé, & j'ai vaincu. Jamais révolution ne s'est opérée plus promptement & avec autant de tranquillité; c'est à un pareil grand-chef qu'on doit élever des autels; son trône n'est point teint du sang de ses sujets.....

Quand on examine, Tamar, ces guerres qui désolent l'Europe depuis deux siècles environ, on ne peut qu'être étonné des motifs qui les occasionnent, ainsi que de la folie de ceux qui sacrifient volontai-

rement des milliers d'hommes pour rien. Les anglois & les françois, dans l'avant - dernière guerre qu'ils se sont faite, ont perdu quatre à 500 mille de leurs sujets, & chacun un milliard d'argent, pour savoir à qui appartiendrait le pays du Canada, qui fournit de belles pélicies & des castors. Il faut convenir que voilà deux objets de luxe qui coûtent bien-cher à ces deux nations, & que rien ne pourra jamais les dédommager des pertes qu'ils ont faites. La guerre actuelle est à-peu-près semblable; elle a commencé pour un herbe qui croit en Chine; & les françois ont aidé à la fomentier pour se procurer à bon marché une autre herbe de Virginie qu'on nomme tabac. Je suis d'opinion que le commerce est le fléau du genre-humain, & que c'est lui seul qui a occasionné la décadence de tous les empires. Il a commencé par introduire l'opulence; ensuite les nations n'ont pu se contenter des présens que la nature faisoit croître dans leur pays: on n'a trouvé bon que ce qui venoit de chez les autres. Voilà, mon cher Tamar, l'origine de l'esclavage des européens: leurs grands - chefs ont profité de leurs foiblesses pour les asservir. C'est aux dépens de ces vins, de ce café, de ce sucre, de ces étoffes de la Chine & des grandes Indes qu'on entretient ces armées nombreuses, qui sont toujours prêtes à marcher contre leurs concitoyens, aussi bien que contre leurs ennemis. Je t'avoue que je ne peux concevoir comment les françois & les anglois peuvent subvenir aux impositions qu'ils doivent payer. On m'a assuré que le revenu du grand-chef des premiers se montoit à plus de cinq cent millions par an, & qu'on comptoit en outre, deux cent cinquante millions qu'il en coûtait pour les fraix de perception. Il n'y a pas de Souverain dans l'univers qui possède de pareils revenus; & les mines du Mexique & du Pérou ne sont pas en état de fournir chaque année une semblable somme. Juge, d'après cela, de l'industrie des françois! Je dois convenir que les ressources de cet empire sont pour moi une chose incompréhensible; plus j'y réfléchis, & plus je m'y perds; si je ne l'avois pas vu, je croirois que c'est un roman. Tous les autres Etats

de l'Europe sont montés sur ce pied à-peu-près; ils ont moins de revenus, mais aussi ils n'ont point de dettes. Le grand-chef le plus riche c'est celui des prussiens; il a un trésor considérable qui le rend redoutable à tous ses voisins, parce qu'il peut faire la guerre quand il lui plaît, & gagner les cœurs de ses sujets comme il lui plaît. Celles qu'il a eu à soutenir ne lui ont presque rien coûté; c'est toujours à ses ennemis qu'il en a fait payer les frais. Beaucoup de gens le blâment de s'être conduit sur ces principes; pour moi, je trouve heureux les sujets qui ont un pareil Grand-Chef pour maître; ils ne craignent pas, à la paix, d'être accablés d'impositions, ni d'emprunts pour satisfaire aux engagements qui ont été contractés, & aux dépenses que la guerre a occasionnées. Je t'avoue que je ne vois pas encore les avantages que la France retirera de celle qu'elle fait maintenant à l'Angleterre. On dit toujours que le combat naval du 12 Avril dernier forcera les deux nations rivales de faire la paix. Les nouveaux Ministres anglois qui ont succédé au fameux Lord North, viennent de témoigner leur reconnoissance à l'Amiral Rodney, en lui ôtant le commandement de la flotte qui a si bien combattu contre les françois. Que penses-tu d'une nation qui se conduit ainsi?

J'ai oublié de te dire, dans mes précédentes lettres, que Paris va éprouver une grande révolution dans ses mœurs: depuis quelque tems on a établi ici des clubs à l'imitation de ceux de Londres: ce sont des endroits où les oisifs, les beaux-esprits & les novellistes se rassemblent. Dans quelques-uns il faut faire preuve de noblesse pour y être admis; mais comme ici tout est mode, les coteries clubs vont devenir en vogue. Le clergé, les nobles, les financiers, les bourgeois & le peuple auront chacun le leur; cela durera autant de tems que dans ces sortes d'assemblées on ne se mêlera point de censurer les opérations du Gouvernement; mais comme les françois n'ont conservé de leur liberté que la faculté de parler, on interdira ces sortes de rendez-vous dès le moment qu'on en croira la suppression nécessaire au bon-ordre & à la tranquillité

des ministres. Je te dirai, au reste, que ces sociétés, ou clubs, ne sont qu'un ancien usage renouvelé; du tems que les françois étoient *aimables, gais, francs & bons citoyens*, ils se rassembloient dans des tavernes, où ils buvoient & chantoient des couplets joyeux en l'honneur de Bacchus & de Vénus; les beaux génies du siècle de Louis XIV s'étoient formés à ces écoles; mais depuis que le *café & le punch* ont succédé au breuvage naturel (le vin), l'esprit a dégénéré; la nation, semblable aux asiatiques, a du goût pour l'esclavage, & elle est attaquée du spleen. *) Quoiqu'en disent les physiciens & les métaphysiciens, je suis d'opinion, mon cher Tamar, que les alimens & la boisson influent sur le caractère des hommes; j'en peux juger par comparaison: ici la classe du peuple est généralement plus gaie, elle a même de l'esprit lorsqu'elle est animée par une pointe de vin; j'ai entendu souvent des réparties plaisantes, que les beaux génies qui tapissent l'Académie françoise auroient voulu avoir dites. Je remets à t'écrire plus longuement sur ces clubs ou coteries, & à te parler des réglemens & des statuts de ces différentes sociétés.

Croirois-tu que ces françois, cette nation si éclairée, ait encore la foiblesse d'ajouter foi aux *terreurs paniques*; aux *songes*; aux *sorcières*; à la *magie*, & aux *revenans*? Je fus, il y a quelques jours, rendre visite à Madame de.... Je la trouvais dans l'affliction; je lui en demandai la cause: j'ai fait, me répondit-elle, cette nuit un rêve affreux, & certainement je suis menacée de quelque malheur. Je tâchai de la rassurer; mais tout ce que je lui dis fut inutile; elle persista à vouloir me persuader que les songes étoient des pressentimens certains. Comme je cherchois à combattre son opinion, un domestique entra pour dire que la Marquise de M.... faisoit inviter Madame de.... à

*) On fait que les asiatiques prennent beaucoup de café, & que les anglois boivent beaucoup de punch. Il est certain que ces deux breuvages influent sur le physique de l'homme, & ne valent pas le vin. On a la preuve que ce dernier donne de la gaieté & du courage.

dîner à la campagne pour le Vendredi. Le Ciel me garde, répondit-elle à son valet, de sortir demain ! Dites qu'on fasse mes remerciemens à la Marquise ; que je la prie de remettre la partie pour la semaine prochaine. Savez-vous, me dit ensuite Madame de pourquoi j'ai refusé ? c'est que le Vendredi a toujours été funeste pour moi ; c'est un Vendredi que j'ai été mariée ; c'est un Vendredi que je me suis brouillée avec mon mari ; c'est un Vendredi que j'ai perdu mon procès en séparation ; enfin c'est un Vendredi que j'ai Mais je ne peux vous en dire davantage J'aurois désiré que cette dame continuât de me raconter ses infortunes du Vendredi ; mais elle s'y refusa. Je t'avoue que ces préjugés m'étonnent, sur-tout dans un pays où l'on se pique de n'en avoir aucuns ; & malgré ce qu'on me dit, je ne croirai jamais qu'il y ait des jours plus heureux ou malheureux les uns que les autres.

Je me suis trouvé à dîner & à souper dans plusieurs maisons, où l'on avoit grand soin que l'on ne se trouvât pas treize à table ; je demandai la raison de cela : c'est, me répondit-on, que ce nombre de treize est perfide, & qu'il meurt un des treize convives dans l'année. Tout ce qu'on m'a raconté à ce sujet m'a amusé, mais ne m'a pas convaincu. On m'a assuré qu'un homme de lettres rempli d'esprit & de connoissances, croyoit aux forciers, à l'apparition des morts, & à ce qu'on nomme ici des diseurs de bonne-aventure ; tous les mortels, mon cher Tamar, policés & non policés, doivent payer le tribut à l'humanité ; & il en est peu d'entr'eux qui n'aient quelques foiblesses qu'ils rougissent d'avouer, mais qu'on découvre lorsqu'on a occasion de les voir souvent. J'en ai vu qui étoient malades pour avoir entendu un chien hurler la nuit devant la porte de leurs maisons ; d'autres regardent comme un pronostique sinistre, le chant d'un hibou ou d'une chouette à l'heure de minuit ; la rencontre d'un troupeau de bœufs ou de moutons est d'un bon ou mauvais augure ; cela dépend de la manière dont la tête de ces quadrupèdes est tournée. Il y a encore dans le peuple

une croyance qui m'a paru plaisante : c'est un conte de leurs prêtres, qui lui fait accroire que ceux qui sont rebelles aux ordres de l'église sont changés en *loups-garoux* *) pour expier certains crimes qu'ils ont commis, & pour lesquels ils ont été excommuniés. Ces hommes ainsi métamorphosés en différens animaux, courent les villes & les campagnes, dans certains tems de l'année, traînant après eux de longues chaînes ; ils ne sont condamnés à cette pénitence que pendant la nuit : le jour ils reprennent leur figure humaine. On ne croit point ici, mon cher Tamar, aux métamorphoses de *Jupiter*, d'*Apollon* & de *Mercury* : bien des gens sont intimement persuadés que le Grand-Chef de l'univers change certains hommes en *loups-garoux*, pour leur faire expier certains péchés qu'ils ont faits. . . . Je n'ai point encore vu de ces prodiges depuis que je suis ici : j'ai rencontré dans la société des animaux de toutes les espèces ; mais ils avoient conservé la figure humaine. . . . J'ai vu parmi les hommes des lions, des tigres, des loups, des renards & des singes, mais peu de moutons. La nature, Tamar, n'offre point le spectacle d'animaux d'une même espèce qui se détruisent entr'eux ; l'homme est le seul qui fasse la guerre à son semblable ; nous avons à cet égard la même façon de penser que les peuples policés ; il est cependant singulier que l'être qui devrait avoir le plus de raison, en ait le moins. Je t'avoue que je compare ces prétendus héros qui ont ensanglanté la terre, aux lions, aux tigres & aux loups. Quant aux renards, c'est, à mon avis, les ministres ; ce n'est que par

*) Un de ces prétendus lous-garoux, qui profitoit de la crédulité du peuple (il y a quelques années, au faubourg St. Antoine à Paris) pour voler aisément & impunément ses voisins, avoit répandu la terreur dans tout le quartier. La Police en eut avis, & trop peu crédule pour avoir des craintes, elle chargea le Guet-à-cheval de s'assurer du Loup-garou, ou du diable, si par hasard c'en étoit un, & de l'incarcérer *subito*. La nuit suivante l'ordre fut exécuté, & le prétendu loup-garon fut arrêté dans sa fuite par quelques coups de pistolet qui lui cassèrent les jambes. On jugea à propos de lui ôter les moyens d'effrayer désormais ses voisins, & il fut enfermé, pour la sûreté publique & pour la sienne propre.

la ruse qu'ils ont réussi à enchaîner ceux qu'ils gouvernent. Pour les finges, ce sont les courtisans; ils ne sont occupés qu'à faire leur cour basilement à leur maître, pour en obtenir des bienfaits; ils sont vicieux ou vertueux, & sont absolument sans caractère; aujourd'hui libertins, demain dévots, esprits-forts ou pusillanimes, ils sont tout ce que leur maître veut qu'ils soient. Je suis assuré que si le grand-chef des françois avoit le malheur de perdre un œil, que la moitié de sa cour s'en feroit aussi crever un pour être bergne (*); cette basse flatterie s'étend même jusqu'aux ministres; on m'a raconté que, sous le dernier règne, il y avoit un Cardinal qui gouvernoit despotiquement l'empire françois; un jour dans un repas, où le plus jeune de la compagnie devoit servir d'un gâteau, le favori du Cardinal n'invita à ce souper que des gens qui avoient quatre-vingt-dix ans; le Cardinal qui n'en avoit que quatre-vingt-huit, fit les honneurs de la table; ce ministre avoit encore d'autres manies; il ne vouloit point qu'on parlât de mort devant lui; lorsque des circonstances le mettoient dans le cas de porter le deuil, son valet-de-chambre apportoit l'habit de costume, le Cardinal ne demandoit jamais de qui est-on en deuil? A-propos de cela, je te dirai que tous les françois sont, sans distinction de rang, les parens ou alliés de tous les souverains de l'Europe; aussitôt qu'il meurt quelques-uns de ces derniers, tout Paris prend l'habit noir; la femme de mon cordonnier vint, il y a quelques jours, chez moi dans ce costume lugubre; je crus que son mari étoit mort; j'allois lui en faire mon compliment de condoléance, lorsqu'elle m'affura qu'il se portoit très-bien. Je suis en deuil, me dit-elle, d'un Prince d'Allemagne qui vient de mourir. — C'étoit donc votre parent, lui demandai-je? — Oh point du tout; je n'ai pas cet honneur; mais ici c'est l'u-

*) Ils devroient renchérir, ce me semble, & se les faire crever tous deux. Cette engeance seroit alors moins dangereuse, & affoiblirait beaucoup moins les inclinations qu'un roi a toujours au bien de ses sujets. Ce seroit à la vérité une Cour d'aveugles, mais le Grand-Chef en verroit plus clair, parce qu'il ne verroit plus par les yeux d'autrui.

sage de prendre le deuil pour tous les souverains & les princes du sang; & si je n'étois pas en noir, je ne pourrois pas assister à un repas de communauté dont mon mari est syndic. — Mais, répliquai-je, qu'a de commun ce syndicat avec la mort de ce Prince d'Allemagne? — Rien; mais ceux de notre corps qui ont passé par les charges doivent suivre l'étiquette de la Cour; c'est un usage reçu. Je t'avoue que je trouve plaisant qu'un *tailleur*, un *cordonnier*, une *faiseuse de modes*, un *perruquier*, portent le deuil pour la mort d'un Grand-Chef, ou d'un prince qu'ils n'ont jamais connu que par les gazettes. Je crois que c'est encore une politique du gouvernement; il flatte par ce moyen l'amour-propre de la nation, & cette petite liberté qu'il donne ne tire point à conséquence. Les françois en général sont glorieux; la parure & l'habillement ont beaucoup d'attrait pour eux; chacun veut paroître ce qu'il n'est pas; on lui fait payer cher ce plaisir, & de tous les impôts, celui sur le luxe me paroît le plus raisonnable; car celui qui peut payer ses fantaisies peut aussi contribuer aux charges de l'état, mieux que cette classe indigente de la campagne qui n'a que le strict nécessaire pour vivre.

Je t'avoue que par estime & par amitié pour cette nation que j'aime & chez laquelle je suis, je desire bien que la paix se fasse; je m'intéresse à cette quantité d'hommes qui, n'ayant rien à démêler dans la guerre qui se fait, sont obligés d'arroser chaque jour la terre de la sueur de leur corps pour fournir par leur travail aux besoins continuels de l'Etat. *) J'admire toujours cet amour des françois pour leur Grand-Chef; depuis la nouvelle ar-

*) Au milieu de la misère que fait éprouver à la moitié de la France, la foule immense des impôts, on voit encore sur tous les visages la sérénité du bonheur, & l'on trouve dans le cœur de tous les individus, même des plus malheureux, cet amour, cet attachement pour le souverain qui les gouverne. Que seroit-ce, s'il pouvoit se flatter d'avoir fait le bonheur de tous! Il seroit adoré, béni chéri du monde entier. Il ne faudroit, à mon avis, qu'une disposition différente dans les impôts: le peuple est foulé; il faut lui ôter l'excédent de sa charge, & le transporter à celui qui jouit nonchalamment d'une fortune mal acquise, ou au moins acquise sans travail.

rivée du malheur qu'a éprouvé la flotte, tous les citoyens s'empres-
 sent d'offrir de réparer cet échec : si le gouvernement veut accepter toutes les off-
 res qui lui sont faites, il aura de quoi former une se-
 conde marine, qui, réunie aux vaisseaux qu'il a
 déjà, fera bien-supérieure à celle de l'Angleterre.
 Imagine-toi, Tamar, que pour six vaisseaux pris
 ou coulés bas, on offre d'en faire construire trente.
 Les anglois, tout en chantant victoire, paroissent
 avoir été aussi maltraités que les françois, & hors
 d'état de poursuivre leurs succès. On se seroit at-
 tendu, après un pareil combat, que les amiraux
 de la Grande-Bretagne auroient tenté quelque ex-
 pédition importante; mais il paroît, d'après les
 avis reçus, qu'ils ont été obligés de se réparer, &
 les dommages qu'ils ont éprouvés sont si grands,
 qu'ils ne seront pas en état de reparoître à la mer
 cette année. On dit que l'Amiral Rodney avoit
 formé le projet d'amener le général françois à
 Londres sur le beau vaisseau *la Ville de Paris*, dont
 il s'est emparé; mais que ce vaisseau n'est pas en
 état de tenir la mer, & qu'on doute que les an-
 glois jouissent jamais du plaisir de le voir. Quant
 au Comte de Grasse, prisonnier de guerre, il doit
 arriver incessamment à Londres, d'où il se rendra
 ici. C'est un moment cruel, selon moi, que celui
 d'un général qui paroît devant une nation après la
 perte d'une bataille: eût-il tous les talens de César,
 le Public est toujours peu disposé à lui rendre justi-
 ce; ses ennemis l'accusent, & ses amis n'osent le
 justifier. Tout ce qu'on m'a déjà raconté de ce
 combat m'a paru si plein de contrariété, que je
 ne puis encore te dire mon avis; il paroît, au reste,
 que le succès de cette bataille est dû aux manœu-
 vres habiles de l'Amiral anglois, qui a rompu la
 ligne des vaisseaux françois, & a réussi, par ce
 moyen, à empêcher ces derniers de pouvoir se
 rallier; l'ordre de bataille étant rompu, chaque
 vaisseau a été obligé de combattre comme il a pu.
 On dit aujourd'hui que les françois sont fort-heu-
 reux de n'avoir pas perdu toute leur flotte; les
 rivaux du vainqueur Rodney, assurent qu'il n'au-
 roit tenu qu'à lui de la détruire entièrement. Tu

vois comme les hommes sont injustes, & combien il est difficile de les contenter.

Mon grand plaisir, maintenant, c'est d'aller dans ces endroits publics où se débitent les nouvelles: tu ne peux te former une idée de toutes les folies qui se disent, & de tous les projets que l'on fait. Le nouvelliste de la cour est devenu fort-discret; on a beau lui faire des questions, il n'y répond que par des oui & non; hier seulement il a commencé à parler, & il a assuré ses auditeurs que sous peu de tems il auroit des nouvelles importantes à communiquer. Dans ce moment tous les yeux sont fixés sur le siège de Gibraltar; le frère du Grand-Chef des françois est parti pour l'Espagne; il doit être rendu actuellement devant cette forteresse. Si l'on en croit ce que disent les espagnols, semblables aux Titans, ils ont élevé une muraille aussi haute que le roc qui défend cette place; ils n'auront qu'un pas à faire pour y entrer; mais on dit que le Général anglois, ainsi que Jupiter, voit d'un œil tranquille les préparatifs qui se font contre lui, & qu'il foudroiera les Titans lorsqu'ils voudront approcher de trop près l'Olympe confié à sa garde. La sécurité où il est au milieu des ennemis qui l'entourent, me fait croire qu'il est sûr de son fait, & qu'il sortira vainqueur de l'assaut qu'on se propose de lui livrer. On commence à parler du départ d'une flotte d'Angleterre pour aller porter des secours à Gibraltar; on est fort-étonné ici de cette résolution de la Cour de Londres, & l'on se demande comment passera cette flotte au milieu de soixante-&-dix vaisseaux de ligne françois & espagnols, qui gardent le passage du détroit. Tu peux juger, Tamar, des beaux raisonnemens que font à ce sujet les oisifs de cette capitale, qui n'ont jamais vu d'autres vaisseaux que de chétives pirogues qui voguent sur leur petite rivière de Seine, qu'on peut à peine comparer à un de nos ruisseaux qui forment les lacs Supérieur & Ontario.

Adieu, Tamar; dis bien des choses pour moi à nos frères; embrasse ma chère Iska mille fois; & dis-lui que je l'aime avec fureur. Je t'embrasse & suis ton fidèle ami. Paris, le 16^e Août 1782.

Mateck.

LETTRE

CINQUANTE - ET - UNIEME.

DE MATECK à TAMAR.

Pour se plaire ici, mon cher Tamar, il faut absolument être indépendant, & n'avoir autre chose à faire qu'à s'amuser & à observer. Je t'ai dit que les françois étoient aimables, polis & prévenans envers leurs compatriotes & les étrangers; mais il y a parmi eux une certaine classe d'hommes qui ne se piquent point d'avoir aucune de ces qualités; leurs prêtres, leurs magistrats, & tout ce qui tient à la justice, sont, généralement parlant, des gens peu sociables, presque toujours remplis d'humeur, & d'un abord rebutant. J'ai remarqué, depuis je suis ici, qu'il y a peu de gens en place qui sachent refuser avec grace ce qu'on sollicite près d'eux; ils humilient presque toujours ceux dont ils tiennent le sort entre leurs mains. Tel homme a été aimable dans sa vie privée: lorsqu'il est employé il n'est plus le même; il devient dur, caustique, & d'un accès difficile; ses amis même craignent de le voir. Les françois disent que les grandeurs & les honneurs changent les mœurs; je trouve qu'ils ont raison. Les magistrats doivent, dit-on, par état, avoir un extérieur de gravité qui en impose; c'est par cette raison que la plupart de ceux qui sont jeunes, quittent leur chevelure, pour en prendre une factice (la perruque) qui les vieillisse. Ne trouves-tu pas que c'est jouer la comédie? Car dans le fait si ce Président n'a pas les lumières & les talens nécessaires pour la place qu'il occupe, il n'en fera pas meilleur juge en perruque qu'avec ses cheveux. Tous les

S

magistrats de ce pays ont un habillement différent de celui de la nation ; ils ne peuvent le porter que de deux couleurs, noir ou rouge ; ce sont des espèces de robes à la turque qui traînent ; on connoît les dignités à la longueur de leur queue. Je trouve singulier que ce vêtement commode ne soit pas adopté par toute la nation ; mais ce n'est pas l'usage, la mode en viendra peut-être ; pour le porter, il faut être membre de la justice ; les avocats, les procureurs & les huissiers ont seuls le droit de s'habiller comme l'aréopage qui préside dans le temple de Thémis. Toute cette classe d'hommes, qui est très-considérable pour le malheur des françois..... est généralement fort-triste, & d'une société peu agréable ; ceux qui composent la classe inférieure, tels que les procureurs & les huissiers, sont, à mon avis, des êtres fort à charge à la société dont ils sont le fléau. Ce sont ces hommes, dont je t'ai déjà parlé dans mes premières lettres, qu'on nomme les troupes légères ; ils font des fortunes rapides aux dépens de ceux pour lesquels ils combattent ; au bout de dix ans de service au plus, ils se retirent avec des biens considérables acquis aux dépens d'une quantité de victimes qu'ils ont immolées. L'autorité du Grand-chef des françois n'a pu encore parvenir à détruire cette hydre de la chicane, ni à exterminer cette milice, plus redoutable à la nation que ne l'ont été jadis les gots, les hunns & les vandales. Il me semble que, si j'étois fait pour régner sur les françois, ce seroit le premier changement que j'opérerois dans mes états pour le bonheur de mes sujets, & je ne peux concevoir pourquoi on ne s'en occupe point. (*) Car tu ne peux te former

(*) L'Iroquois ignore que le fisc tire des sommes immenses de tous les frais de procédures : les droits de greffe, dont une part revient au Roi ; le papier timbré ; les droits de contrôle ; les huit sols pour livre sont pour le Gouvernement une mine d'or qui est inépuisable, & que les pauvres plaideurs doivent alimenter sans cesse. On ne peut voir sans indignation les volumes qui se font pour une procédure ; ce qui pourroit être écrit sur une main de papier on en emploie une rame ; les parties sont à la discrétion des procureurs, qui font payer ce qu'ils veulent, car il n'y a pas de grace pour les frais de Justice.

une idée des horreurs qui se commettent au nom de cette déesse qu'on nomme la Justice. Il n'y a pas de sauvage, de tartare, d'arabe, de corsaire, qui soit plus insolent, plus dur, plus intraitable, que certains procureurs & huissiers de ce pays. Ces barbares réduisent sans pitié un citoyen à la plus affreuse misère; ils ont une ame de fer & un cœur atroce; les loix les autorisent à se conduire ainsi. Un créancier a tout droit sur son débiteur; il peut à son gré le priver de ses biens & de sa liberté; il n'y a que la vie qu'il ne peut pas lui ôter; mais que sert cette dernière, mon cher Tamar, lorsqu'on n'en jouit qu'étant enfermé dans un endroit affreux où l'air empesté tue chaque jour les victimes qui y sont détenues. Je n'ai voulu aller qu'une seule fois dans ces endroits qu'on nomme des prisons; ces lieux m'ont fait horreur. Je trouve les sauvages qui mangent les hommes moins cruels que ceux qui se repaissent ici du plaisir de les faire mourir lentement; être tué & mangé, c'est l'affaire d'un moment; mais languir dans des souterrains, & privé de la lumière pendant des années, est à mes yeux un supplice qui ne se conçoit pas. Si d'un côté on plaint ces malheureuses victimes, de l'autre on doit convenir cependant que beaucoup d'entr'elles se sont attiré leur sort: les unes se sont rendues esclaves de leurs besoins; c'est le luxe & toutes les superfluités dont elles ont fait usage pour les commodités de la vie, qui les ont dérangées dans leurs affaires; c'est par une convention reconnue par toute la nation, que le débiteur devient l'esclave de son créancier lorsqu'il ne le paie point; mais je trouverois plus raisonnable que ce dernier occupât celui qui lui doit à un travail utile; car c'est un citoyen perdu pour l'état pendant tout le tems qu'il est en captivité. Quant à ceux qui sont dans les fers pour crime d'homicide, on ne peut les plaindre; mais je voudrois qu'on hâtât leur jugement; ce sont des hommes à charge à l'état & à eux-mêmes; ne pouvant plus rentrer dans la société, on doit les forcer de se donner la mort; car je suis toujours d'opinion que les hommes n'ont aucun droit d'attenter

à la vie de leurs semblables, ni de les condamner au dernier supplice. Les grands-chefs peuvent ôter ce qu'ils peuvent donner : savoir, *les titres, les honneurs, les richesses* ; mais la vie est un présent du Grand-Chef de l'univers, sur laquelle ils ne peuvent avoir aucune autorité.

Ce font, au reste, mon cher Tamar, les gouvernemens corrompus qui engendrent les hommes méchans : ici les punitions n'empêchent point les crimes ; un fils assassine son père pour succéder à son bien ; une femme fait assassiner son mari pour vivre avec son amant ; un esclave tue son maître pour le voler ; des malheureux sans asyle, sans ressources, attendent sur les grands chemins les voyageurs pour les dépouiller ; ils leur ôtent ensuite la vie, pour se soustraire aux poursuites de la Justice. C'est dans l'empire le plus beau de l'Europe & le plus policé que se commettent toutes ces horreurs. Depuis que je suis ici j'ai cherché à deviner la cause qui fait braver les loix & les supplices : voici à ce sujet mes réflexions. Le gouvernement ne fait pas assez d'attention à la manière dont plus de vingt mille individus se procurent leur subsistance dans cette capitale, & qui n'ayant absolument rien pour vivre que leur industrie & leur adresse à tromper, trouvent le moyen de subsister aux dépens de tous ceux qui ont la facilité de leur faire crédit. Il me semble qu'un état bien policé ne devoit point tolérer de pareils abus, & que tout homme qui ne pourroit pas prouver qu'il a de quoi vivre sans être à charge à la société, devoit être forcé d'embrasser un état, soit comme agriculteur ou comme soldat. Tout citoyen quelconque doit être utile à l'état dont il est membre. L'enthousiasme de la patrie, ainsi que je te l'ai déjà dit, ne se trouve plus que parmi la noblesse, & la basse-classe du peuple ; tous ces citoyens mixtes, parmi lesquels je comprends les bourgeois aisés, les financiers, & cette quantité d'oisifs sont des étrangers dans leur propre pays, qui regardent les événemens avec la plus grande indifférence ; aujourd'hui françois, ils passeroient demain sous la domination d'une autre puissance sans le moindre regret,

pourvu que leur propriété soit conservée ; lorsqu'une nation est parvenue à cette infouciance, il est aisé de la vaincre.

Je crois, mon cher Tamar, que les ministres du Grand - Chef des françois ont formé le projet de rassembler tous les sujets de l'empire dans la capitale ; cette ville, qui est déjà trop grande, s'augmente encore tous les jours. Si cela continue, dans dix ans d'ici Versailles & Paris ne feront qu'une même ville : elles étoient, sous le dernier règne, éloignées de quatre lieues l'un de l'autre ; maintenant on pourroit dire qu'elles se sont rapprochées de deux lieues, car on trouve une continuation de maisons depuis Paris jusqu'à Sève. (*) L'existence des habitans qui peuplent ce colosse dépend absolument d'une bonne ou mauvaise récolte, d'une sécheresse, d'une inondation, ou d'un rude hiver, qui glace pendant deux mois seulement le fleuve qui apporte les denrées de première nécessité dans ce gouffre énorme qu'on nomme Paris. Tu auras peine à le croire, Tamar ; on m'a assuré que ce volcan avoit besoin, chaque année, pour l'alimenter, de deux millions de septiers de grains, quatre-vingt mille bœufs ou vaches, cent-cinquante-mille veaux, trois ou quatre-cent-mille moutons, plus de deux-cent-mille muids de vin, Et cinq à six-cent-mille voies de bois. Je ne comprends point dans ce calcul la quantité de poisson de mer & d'eau douce qui se consomme tous les jours, ainsi que la quantité de fourrages qu'il faut pour la nourriture de quatre-vingt à cent mille chevaux. Une famine de huit jours seulement feroit périr les deux tiers au moins des citadins qui habitent cette superbe capitale ; &, suivant moi, c'est le seul événement qu'ils aient à craindre, & dont ils auront peine à empêcher l'effet, malgré les précautions qu'on prend pour entretenir l'abondance dans cette ville. Paris, comme tu le vois, peut être comparé à ce Gargantua dont je t'ai parlé ; & lorsqu'on a fait cette plaisanterie, il n'étoit pas ce qu'il est aujourd'hui. Ce qui auroit suffi jadis à nourrir vingt familles est con-

(*) C'est la moitié du chemin de Paris à Versailles.

sommé maintenant dans un seul repas. La cuisine françoise peut-être comparée à sa finance ; il y règne le même désordre & la même déprédation.

Tandis que la capitale regorge d'embonpoint, on met tous les habitans des campagnes à la diète la plus sévère. On divise l'Empire françois en trente-trois généralités : chacune de ces généralités est gouvernée par un médecin qu'on nomme un *Intendant* ; la doctrine de ces Esculapes, c'est que le travail est nécessaire à l'homme, & que le régime est le remède le plus sûr pour conserver sa santé ; ils sont aussi philosophes, & prêchent le mépris des richesses. Les paysans ne peuvent avoir pour leur usage que les ustenciles qui leur sont absolument nécessaires ; tout ce qui est objet de luxe est sujet à un impôt qu'on nomme *la taille*. (Je trouverois cette loi très-sage si tous les sujets de l'empire y étoient assujétis). Ces *Intendans-médecins* envoient tous les ans un rapport de la généralité confiée à leurs soins ; ils font l'apologie des médicamens qu'ils ont employés ; quelques-uns assurent que tels pays d'états ou d'élection lui paroissent avoir trop d'embonpoint & qu'il seroit d'avis d'ordonner des saignées.... & des purgatifs...(*)... Les docteurs-ministres examinent leurs propositions, en font leur rapport au Grand-Chef, qui, persuadé qu'on lui dit la vérité, signe la consultation. Il est arrivé très-souvent que les pays d'état ont refusé de se soumettre à l'ordonnance des *Intendans-médecins*, & qu'ils ont forcé la faculté de Versailles de les rappeler ; mais on récompense ordinairement le zèle de ces derniers, en les nommant à des places de Conseillers-d'Etats ou de Ministres.... Cependant on doit rendre justice à quel-

(*) Terme d'administration qui veut dire augmenter les impositions. Sous l'Abbé Terray c'étoit le grand remède. On reproche à ce ministre une réponse atroce qu'il fit au compte qu'on lui rendit de la misère qui régnoit dans quelques provinces, & qui faisoit mourir une quantité de monde. "Laissez-les mourir, répondit-il ; il en restera toujours assez." Louis XVI a fait justice de ce ministre abominable,

ques *Intendans-médecins* ; il y en a certains qui font le bien des provinces confiées à leurs soins ; il seroit à souhaiter que cette façon de penser fût générale parmi tous ceux qui sont chargés d'une portion de l'autorité du Grand-Chef ; car il n'est pas possible que ce dernier voie tout par lui-même ; il doit s'en rapporter à ce qu'on lui dit ; & ceux qui osent abuser de son pouvoir, ont le plus grand intérêt à lui cacher la vérité.

Je soupai, il y a quelques jours, chez le Marquis de.... avec un officier qui arrivoit de Prusse ; il nous a parlé de l'administration de ce pays : suivant ce qu'il nous a dit, on n'y connoît point ces *Intendans-médecins*, ces publicains chargés de recevoir les revenus de l'état, & qu'on nomme ici des receveurs généraux, des trésoriers, des fermiers-généraux, des caissiers du marc-d'or, des receveurs de capitation & de vingtième, des tailles, &c, &c. Les revenus du Grand-Chef des prussiens entrent dans ses coffres sans perdre la moindre chose de leur valeur intrinsèque en passant dans une infinité de mains à qui l'on doit payer un droit. Ce Monarque est lui-même son Général d'armée, son Premier-Ministre, son Contrôleur-Général des finances, son Trésorier, & le Grand-Maître de sa maison ; il conduit son empire comme un père de famille conduit sa maison ; & malgré toutes ces occupations, il trouve encore le tems de parcourir chaque année les provinces de son royaume ; c'est une chose incroyable que d'entendre raconter tout ce qu'il fait, & les détails dans lesquels il entre. Lorsque que cet officier arriva à Potzdam, il fut arrêté aux portes ; on lui demanda d'où il venoit, où il alloit, ce qu'il étoit, ce qu'il venoit faire dans le pays. — Voir un grand Roi ; je suis officier françois, & je viens apprendre mon métier sous le plus grand Général de l'Europe. — Vous ne pouvez rester ici sans une permission de notre Roi. — Je me propose de lui écrire pour l'obtenir. — Votre nom ? — Je m'appelle

le Comte de * * * *. Où logez-vous ? — A tel endroit. — Quel grade militaire avez-vous ? — Colonel. — D'infanterie ou de cavalerie ? — De cavalerie. — Votre serviteur, Monsieur. Le Vicomte de * * * *, arrivé à son auberge, se hâta d'écrire sa lettre au Grand-Chef; il étoit neuf heures du matin; il reçut la réponse le même jour à quatre heures du soir, conçue en ces termes :

„J'ai reçu, Monsieur le Vicomte de * * * *, votre „lettre, par laquelle vous me demandez la permission de voir les manœuvres..... Je me fais un „vrai plaisir de l'accorder à un officier de mérite „tel que vous, & j'ai donné mes ordres en conséquence. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa „sainte & digne garde.

FRÉDÉRIC.

Le Vicomte de * * * * se rendit le lendemain à la parade; il y vit ce Monarque qui le combla d'attentions & de bontés; il lui expliqua les manœuvres qui auroient lieu le lendemain, & lui permit de le suivre à cheval dans toutes les évolutions qui se feroient. Le Vicomte nous a fait le récit de tout ce qu'il a vu: ce Grand-Chef commande lui-même un corps de douze à quinze mille hommes; il nomme l'officier général qui doit manœuvrer contre lui; on emploie de part & d'autre les mêmes ruses & les mêmes stratagèmes qu'à la guerre; le Vicomte nous a assuré que ce Monarque avoit encore toute la vivacité & la justesse du coup-d'œil d'un homme de quarante ans, & qu'à cheval il avoit l'air du dieu Mars. Je t'avoue que tout ce que m'a dit cet officier m'a échauffé l'imagination au point que je suis déterminé à partir incessamment pour l'Allemagne; & je dirigerai ma route par les états de ce Monarque, car je veux absolument le connoître. D'après la réputation dont il jouit, ce doit être le mortel le plus étonnant qui ait encore existé, & l'on croiroit qu'il est animé par le génie d'un Dieu. Ce qu'on raconte

de ces héros grecs & romains me paroît fort-auf-dessous de ce héros moderne. Le Marquis de *** auroit fort envie de m'accompagner ; mais je doute que ses affaires puissent le lui permettre ; comme il ne pourroit être absent longtems, je préfère d'aller seul. Il y a plus de huit mois que je desirerois de quitter ce pays ; je n'y ai été retenu que par le Comte de .. qui vouloit faire le voyage avec moi ; mais, suivant les apparences, il ne me tiendra pas parole. Je t'avoue que je suis bien-curieux de connoître ces anciens germains, & d'étudier leur caractère, leurs mœurs & leurs usages ; j'ai eu occasion d'en voir plusieurs ici ; mais ils étoient déjà trop francisés ; c'est dans le pays même qu'il faut juger une nation ; semblable aux arbres, elle dégénère lorsqu'elle est transplantée ailleurs. Je suis fort-impatient de voir si les allemands ont autant dégénéré de leurs ancêtres, que les françois sont différens des gaulois.

Si tous ces guerriers qui ont combattu jadis si vaillamment pour leur liberté contre les romains, & qui ne connoissoient que la chasse & la guerre, pouvoient revenir, ils seroient fort-étonnés, je crois, de la métamorphose ; ils chercheroient inutilement dans leurs descendans, ces femmes gauloises dont parle César, qui se battoient comme les hommes, & dont la force & le courage étonna les romains. Ce sexe aimable n'est plus propre aujourd'hui qu'à la guerre d'amour ; sa manière de la faire est peut-être plus dangereuse, & lorsqu'elles sont jolies, elles sont presque toujours sûres de vaincre. Les françoises ont admis l'usage de recevoir des visites dans leur lit & à leur toilette ; c'est dans ces deux endroits qu'on peut les voir sans art ; celles qui en ont besoin ne reçoivent point..... Une jolie femme dans son lit, mon cher Tamar, est une volupté pour les yeux, & un tourment pour les desirs : elle a grand soin que son habit de nuit soit de la plus grande élégance, sans cependant avoir l'air à prétentions. Cette femme sortant des bras du sommeil, offre la fraîcheur de la rose ; ses cheveux dans un

heureux désordre flottent au hasard sur le plus beau cou ; sa gorge, à demi couverte , laisse appercevoir un sein plus blanc que le lis , & dont la forme se dessine à travers une toile fine qui le couvre. Ses moindres gestes & ses moindres mouvemens offrent des attitudes plus voluptueuses les unes que les autres ; une couverture de soie légère , artistement travaillée , cache , mon cher Tamar , ce sanctuaire qui est le seul vrai bonheur où tous les hommes aspirent. Je ne dois pas oublier de te dire que les lits où reposent les femmes sont pour la plupart décorés avec la plus grande magnificence ; c'est , à mon avis , le seul luxe que j'approuve , & je voudrois que tous les autels où l'on sacrifie à l'amour fussent ornés de même. Je t'avoue cependant que c'est un vrai supplice de voir les femmes dans de pareils momens ; c'est une furieuse épreuve pour un cœur sensible , & sur-tout pour un sauvage qui est accoutumé à satisfaire ses desirs..... Lorsque l'heure du lever arrive , elles prient la compagnie de passer dans le cabinet de toilette , pour conserver un air de décence ; on m'a assuré cependant que l'usage s'introduit de se lever en présence des hommes , & même de mettre sa chemise devant eux , sans qu'ils puissent appercevoir autre chose que ce qu'ils ont coutume de voir lorsqu'on est habillé. *Orphise* (c'est le nom de celle chez laquelle nous étions ,) ne tarda pas à nous venir trouver ; une femme - de - chambre assez jolie lui présenta un vêtement de soie blanc , (*) qu'elle passa dans ses bras ; cela s'appelle un *peignoir*. Elle se plaça devant un miroir ; sa suivante détacha ses cheveux qui étoient reployés en plusieurs doubles sur le sommet de la tête d'*Orphise* ; alors chacun fit l'éloge de leur beauté , de leur longueur , de leur quantité ; on les mesura , & chacun assura qu'il n'y avoit point de femme à Paris qui en eût de plus beaux & d'une

(*) C'est un raffinement de luxe ; autrefois il étoit de mouffeline , garni des dentelles.

couleur plus agréable ; celle qui est à la mode aujourd'hui doit être cendrée. Tandis qu'on étoient occupé à remplir de parfums ceux d'*Orphise*, cette belle femme, tantôt les yeux fixés sur nous, ou sur la glace devant laquelle elle étoit, nous entretenoit à-la-fois de politique, de spectacles, d'histoire naturelle, de modes, de religion & d'intrigues amoureuses, ou de la réputation d'un prédicateur qu'elle vent entendre ; 2 ou 3 esclaves sont appelés pour aller faire des commissions chez la Duchesse, chez la Marquise, chez Alexandre (fameuse marchande de modes), & chez le Ministre, pour lui demander une audience. Tant d'objets différens ne la distraient point de sa conversation ni de sa toilette ; elle dit à sa femme-de-chambre que telle boucle de cheveux ne descend pas assez bas ; elle raconte à la compagnie le plaisir qu'elle a eu la veille dans un souper, & la jalousie qu'elle a causée à une vieille présidente qui a encore des prétentions à la beauté. Rien n'est plus plaisant que toutes ces transitions, ainsi que la manière agréable de passer d'un sujet à un autre. La conversation est tout-à-coup interrompue par une rougeur imperceptible qu'elle aperçoit sur sa peau, & qu'on verroit à peine avec un microscope ; elle ouvre une boîte d'or ; elle y prend une petite tache noire qu'elle mouille avec sa jolie langue ; elle place ensuite ce point noir au-dessous de son œil ; cette prétendue rougeur sur la peau n'est qu'un prétexte pour se donner un agrément de plus, & qui sied très-bien ; cette coquetterie est inconnue à nos iroquoises, & je veux les accoutumer à en faire usage ; cela vaut infiniment mieux que de se gâter le teint comme elles le font avec toutes sortes de couleurs. Les européennes met'ent du rouge comme les nôtres ; mais elles savent l'employer avec plus d'art : il faut aussi qu'il imite les couleurs naturelles. Les femmes de la Cour s'en servent comme nos iroquoises, elles se peignent les joues & le menton avec une quantité considérable ; cela fait un assez

bon effet à la lumière ; mais je trouve cela affreux au jour. La toilette d'*Orphise* achevée, son mari envoie savoir de ses nouvelles, & demande s'il pourra dîner avec elle, qu'il a invité du monde. — Dites à Monsieur que je suis bien-fâchée ; je suis priée chez la Maréchale de * * * * elle me mène à l'Opéra, d'où je reviendrai souper chez elle ; Monsieur fera mes excuses à sa compagnie ; mais je ne peux rompre l'engagement que j'ai pris. Le mari docile n'insiste point pour que Madame l'aide à faire les honneurs de chez lui, pour avoir la liberté d'en faire autant. On trouve ici, ainsi que je te l'ai déjà dit, beaucoup de ces époux & de ces épouses qui souvent dans un mois ne se voient pas une fois ; ce n'est que dans la bourgeoisie & le peuple qu'on a conservé l'habitude de vivre & d'habiter continuellement ensemble. Cependant les européens ont une passion que nous ne connoissons point, & qui les rend malheureux ; c'est la jalousie ; ils le font de leurs femmes, de leurs maîtresses, & même souvent sans avoir obtenu de ces dernières aucunes faveurs ; cela a causé & cause encore entr'eux des combats très-sanglans, où l'un des deux perd presque toujours la vie. Je trouve, Tamar, que c'est une grande folie que de vouloir forcer une femme à nous être fidèle, ou à nous aimer malgré elle ; cela me paroît contre la nature & cette liberté dont nous devons jouir en naissant. Je désapprouve, par cette raison, les mariages que l'on contracte ici, & qui ne peuvent se rompre qu'à la mort de l'un des deux. Je trouve que nos cinq nations ont bien fait de ne point se conformer aux volontés de ces prêtres des chrétiens qui vouloient nous persuader que le grand génie s'offensoit lorsqu'un de nous quittoit sa femme pour en prendre une autre. Nous aurions été malheureux si nous avions introduit cette coutume parmi nous. Comme ici on en a reconnu l'abus, on trouve le moyen d'é luder la loi ; on garde la femme qu'on a épousée ; mais on a une maîtresse, & l'on change ces dernières tant qu'on veut.

Je te dirai que j'aime assez l'usage qu'ont ici les femmes de ne pas nourrir leurs enfans elles-mêmes ; on confie ce soin à d'autres qu'on nomme des nourrices ; c'est par cette raison que les françoises se conservent belles longtems ; les nôtres perdent d'abord leur fraîcheur, & deviennent rebutantes par leur enbonpoint & le peu de soin qu'elles ont d'elles. J'ai vu ici beaucoup de femmes de quarante ans, qui ont l'air bien-plus jeunes que les nôtres à vingt ; les premières conservent leurs charmes, au moyen de l'art qu'elles suppléent à la nature.

J'ai eu, il y a quelques jours, une dispute avec un savant, homme d'esprit, mais rempli de préjugés, sur la manière d'élever des enfans dès le moment qu'ils viennent au monde ; nous étions dans une maison où il y en avoit un encore au berceau, qui crioit ; il prétendit que c'étoit le maillôt, dans lequel il étoit enveloppé, qui occasionnoit ses pleurs. Je voulus lui faire quelques observations à ce sujet ; mais il persista à m'affirmer que c'étoit les langes dont il étoit enveloppé qui le tenoient à la gêne & le laissoient souffrir ; il fit aux parens une longue dissertation sur la sotte coutume (c'est le terme dont il se servit) qu'on avoit de garroter ainsi les enfans, & que c'étoit la cause de cette quantité d'hommes contrefaits qu'on voyoit dans cette capitale. Pour prouver son raisonnement, il nous fit une démonstration anatomique, très-savante, à la vérité, mais qui ne me convainquit point. Lorsqu'il eut fini, la Dame du logis me demanda de quelle manière on élevoit chez nous les enfans du premier âge ; voici ce que je répondis. Il y a parmi les nations qui habitent l'Amérique septentrionale, une grande quantité d'hommes mal faits ; j'en attribue la cause en partie à la manière de les élever dans leur enfance, & voici sur quoi je fonde mon opinion : il n'y a pas de nation mieux faite que les iroquois & les hu-

rons; cependant dès qu'ils sont nés, les mères se servent de planches rembourées de poil d'animaux ou de coton; on couche ensuite l'enfant sur cette planche, de manière qu'il paroît que le dos y est collé; on l'emmailotte ensuite de langes, comme on fait ici, & ces langes sont soutenus par de petites bandes passées dans des trous qu'on a faits à la planche. Lorsque les femmes vont en voyage ou dans les bois avec leurs maris, elles attachent au haut de cette planche une corde & dans les différentes haltes qu'elles font, elles suspendent leurs enfans à des branches d'arbres. Cette méthode, à mon avis, me paroît très-bonne; cette planche sur laquelle cet enfant est assujéti, l'accoutume à être droit, fait rentrer ses épaules en-dedans, développe ses membres avec plus de facilité, & lorsqu'on le porte, on n'a pas besoin de le tenir dans une attitude forcée en le ployant en trois. Un arbre qui dans sa première croissance vient de travers, devient droit lorsqu'on l'assujéti à un corps solide qui lui fait prendre la forme qu'on veut qu'il ait, avant qu'il ait acquis assez de force pour résister. Il en est, je crois, de même de l'homme; si l'on pouvoit prévoir ceux qui, en naissant, sont disposés à être contrefaits, je crois qu'il seroit possible de l'empêcher. J'assurai ce savant qu'il n'y avoit pas en Europe d'homme mieux fait ni d'une plus belle taille que les hurons & les iroquois, & qui soit en état de résister à la fatigue comme ces derniers. Je lui ajoutai qu'un de nos frères, à l'âge de soixante ans, étoit regardé comme jeune, & que nous conservions nos vieillards jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix & cent ans; que nous étions rarement attaqués de maladies, & point sujets à toutes ces incommodités qu'éprouvent les européens, & que, malgré l'usage où l'on étoit parmi nous de fumer continuellement, les iroquois & les hurons avoient les plus belles dents qu'on puisse voir, & les conservoient dans leur plus grande vieillesse. Les européens, lui ajoutai-je,

prétendent que la viande est un aliment mal - sain pour l'homme ; cependant c'est notre seule nourriture , & il est rare de voir parmi nos frères quelqu'un qui sente mauvais de la bouche. Celui à qui je fis ce récit prétendit que nos cinq nations feroient plus nombreuses si on n'emmaillotoit pas les enfans , & si on les élevoit entièrement à la manière des européens. Vous vous trompez , lui répondis-je ; notre dépopulation n'a eu lieu que depuis le moment où vous êtes venus habiter parmi nous ; vous nous avez chassés de nos terres , & forcés d'aller habiter des endroits marécageux & mal - sains qui ont détruit les deux tiers de nos cinq nations. Vous nous avez ensuite appris à boire une liqueur qui nous tue (l'eau-de-vie). L'usage qu'on en a introduit parmi nous fait un mal que je ne peux vous exprimer ; c'est un poison lent qui nous donne la mort , & que par goût nous prenons volontairement. Malgré tout ce que je pus dire à ce savant, je ne pus le convaincre. Lorsque certains hommes, mon cher Tamar, ont adopté une opinion, il est difficile de les faire revenir ; c'est ce qui a fait les martyrs des religions , & souvent le malheur des gouvernemens.

Je t'annonce que la paix paroît certaine entre les françois & les anglois : on négocie de part & d'autre pour convenir sur les préliminaires , & suivre les apparences on fera d'accord pour le mois de Janvier au plus tard. Il y a vingt ans que la France reçut la loi de la Grande-Bretagne ; les tems sont bien changés ; cette dernière perd le plus beau domaine de sa couronne ; c'est à l'opinion de deux hommes qu'elle doit ce revers de fortune , & l'abaissement de sa puissance qu'elle ne pourra jamais rétablir, quelques efforts qu'elle fasse pour reparoître sur le théâtre de l'Europe avec cette grandeur & cet éclat qui lui faisoient jouer jadis un des premiers rôles parmi les puissances.

Je ne t'écirai plus qu'une lettre d'ici ; je compte partir le mois prochain ; je dirigerai ma route par la Flandres ; je m'arrêterai dans les Pays - Bas ; on m'a dit que ce pays méritoit d'être vu. On me parle de Bruxelles comme d'une ville qui est une des plus agréables, après Paris ; je te dirai ce que j'en pense.

Embrasse ma chère Iska pour moi, & dis-lui que j'attends de ses nouvelles pour lui répondre ; qu'elle doit être bien - assurée que je la *sakia* (*) plus que moi-même. Adieu ; Mateck t'embrasse.

Paris, le 29 Octobre 1782.

(*) Terme iroquois qui veut dire *aimer, chérir, adorer* ; cela ne se peut rendre en françois.

LETTRE

CINQUANTE - DEUXIEME.

DE MATECK à TAMAR.

Avant de quitter Paris, mon cher Tamar, je veux encore te parler des mariages de ce pays: c'est un article intéressant que j'ai toujours voulu traiter à part, & sur lequel il me paroît que ces nations policées sont bien-plus barbares que nous. Je te dirai donc qu'ici les mariages d'inclination entre les Comtes, les Barons, les Marquis, les Chevaliers, ne se font qu'au théâtre de la comédie; & cette prétendue peinture des mœurs de la nation ne les peint point telles qu'elles sont. C'est au contraire l'inverse de ce qui se passe dans la société.

Ce qu'on appelle ici Demoiselles de qualité ne fréquentent jamais les compagnies avant d'être femmes. On a l'habitude de les mettre dans des cloîtres où elles reçoivent leur éducation; ou bien elles sont sous la garde de gouvernantes qui ne les quittent point, & qui ont la plus grande attention de ne jamais permettre qu'elles aient aucun entretien tête-à-tête avec les hommes. Il n'y a absolument que les femmes mariées, les veuves & les filles de la basse-classe du peuple, qui soient libres; celles qui sont nobles ou riches ne sont jamais consultées sur les époux qu'on leur destine; les parens les engagent sans leur consentement, & c'est par cette raison qu'on voit cet indifférence qui règne parmi les grands entre maris & femmes. Cependant il faut rendre justice aux françois: ceux qui sont d'une classe distinguée ont l'attention d'avoir à l'extérieur les plus grands égards pour leur épouse; il y en a même qui sont aux petits soins avec elles; la froideur entr'eux n'existe que dans l'intérieur, & dans les fonctions du devoir conjugal; mais il y a toujours un tiers qui se charge de ce soin. Quelques maris injustes ont prétendu & prétendent encore qu'ils ont seuls le droit d'être infidèles, & veulent forcer leurs femmes à faire vœu de chasteté; mais ces dernières ont appelé com-

me d'abus contre cette autorité tyrannique, & les loix parlent toujours en leur faveur, sur-tout lorsqu'elles sont jolies. Leurs persécuteurs, telles bonnes raisons qu'ils allèguent pour prouver la bonté de leur cause, ont toujours tort, & rarement ils gagnent leur procès. Comme tout ici est galant en faveur du beau sexe, les juges eux-mêmes se piquent d'imiter le reste de la nation, & cette déesse de la justice, qu'on nomme Thémis, fait très-souvent pencher sa balance en faveur de la beauté. Enfin, mon cher Tamar, les femmes des robins, des financiers, & de la haute bourgeoisie, sont maintenant à l'unisson des gens de la Cour; il n'y a plus que la classe inférieure & celle du peuple qui tiennent encore à l'antique usage, & qui dans les mariages qu'elles contractent cherchent à se connoître avant que de s'aimer. Autant nous sommes froids avec les femmes, autant les françois sont passionnés. Ici grands & petits courent du matin au soir *l'Allumette*, *) & ils trouvent beaucoup de femmes qui la soufflent, pourvu qu'on paie la peine qu'elles prennent. Les sauvages sont en général peu galans; ils n'aiment que la chasse & la guerre. Les françois ne nous ressemblent pas; ils entretiennent continuellement les femmes de leur belle passion, & ces dernières sont si accoutumées à cela, qu'elles s'ennuient lorsqu'on leur parle d'autre chose. Nos iroquoises, Tamar, préfèrent les effets aux paroles, & je trouve qu'elles ont raison. Quelquefois on se

*) Courir l'allumette en terme iroquois, veut dire aller la nuit voir des filles. Toutes les sauvages ne reçoivent jamais d'hommes pendant le jour; elles refusent pareillement d'écouter toutes les galanteries qu'on pourroit leur dire; elles prétendent que la nuit est faite pour l'amour, & qu'on peut dans la journée les entretenir d'autre chose. On doit donc, pour leur plaire, se conformer à leurs desirs; alors on peut les voir quand on veut. Les iroquoises ont de l'esprit & de la vivacité; elles sont enjouées, & leur langue, quoique très-concise, prête à des reparties fines. Lorsqu'un iroquois fait une déclaration à une femme, il lui dit: *Je t'aime autant que le grand génie, ou que le soleil*. Si celle à qui il fait sa cour le reçoit trois à quatre fois de suite, alors, pour s'assurer si elle l'aime réellement, il s'introduit dans sa maison pendant la nuit, après que tout le monde est retiré, tenant à la main son allumette qui brûle; il s'avance près du lit de sa maîtresse; si cette dernière souffle l'allumette, c'est une preuve qu'elle consent à l'aimer; il se couche aussitôt auprès d'elle. Mais si au contraire la femme cache sa tête sous la couverture, l'amant se retire sans mot

conduit ici à-peu-près comme nous; on n'attend point qu'un prêtre permette de coucher avec celle qu'on aime; on devance ce qu'on nomme ici la bénédiction nuptiale. On n'a de recours à cette dernière qu'à l'extrémité, & lorsqu'on est forcé par sa maîtresse de légitimer un enfant prêt à naître, & qui feroit bâtard sans quelques mots que dit le prêtre des chrétiens pour le rendre légitime.

Je t'avoue, mon cher Tamar, que plus je veux approfondir les loix des européens, ainsi que leurs mœurs & leurs usages, & plus je trouve de contradictions. Je t'ai parlé de ces filles entretenues & pour lesquelles les françois font des dépenses immenses. L'Opéra & la comédie, sont des asyles pour ces femmes galantes; lorsqu'elles sont reçues dans ces deux endroits, elles sont sous la protection du gouvernement; leurs parens n'ont plus aucune autorité sur elles; il leur est permis d'exercer en liberté le métier de courtisane, & de ruiner tous ceux qui se prennent dans les filets qu'elles leur tendent. Or, dans cette capitale il y a deux sortes de loix: l'une qui punit les filles qui trafiquent publiquement de leurs charmes, & l'autre qui protège celles qui font le même métier: conçois cela, si tu peux. Ce n'est pas-là tout: tandis qu'on punit, ou qu'on autorise le vice dans la capitale, on fonde dans les provinces des prix pour récompenser la vertu; cela devient à la mode; on nomme ces sortes de fondations *fêtes de la Rosière*. Voici en quoi elles consistent: on forme une dot, & l'on marie

dire, & ne cherche point à obtenir de force ce qu'il ne peut avoir de bon gré. Il arrive très-souvent qu'en s'en allant il rencontre un rival, qui, plus heureux que lui, obtient qu'on souffle son allumette: il ne se plaint point de cette prédilection, ni ne provoque point celui qui est préféré. A cet égard, les sauvages ont pour principe que l'amour est libre, & que chacun doit suivre les mouvemens de son cœur. Toutes les femmes sauvages pensent de cette manière; elles ne veulent point dépendre du caprice de leurs amans. Les hommes cependant ont un certain point-d'honneur; il n'épouseroient point une fille qui auroit eu un enfant avec un autre; cela est cause que les femmes emploient certains remèdes contre nature.... Les sauvages ne peuvent pas concevoir les mariages des nations policées, & qu'on puisse se lier l'un à l'autre sans espoir de pouvoir jamais rompre ce nœud: quelque chose qu'on leur dise pour justifier notre hymen, ils répondent que nous méritons par nos loix d'être esclaves. (Note de l'éditeur.)

tous les ans une jeune paysane dont la conduite & les mœurs sont irréprochables ; il faut que cela soit attesté par toutes les autres filles & femmes de son village, & par le prêtre des chrétiens, qu'on nomme le curé de la paroisse. C'est ordinairement sur le rapport de ce dernier qu'on se détermine ; je ne fais pas si l'on fait bien, car tu te souviendras que plusieurs de ces curés missionnaires que nous avions chez nous alloient de nuit faire souffler l'allumette à nos filles.... & qu'ils vouloient nous empêcher de faire ce qu'ils faisoient eux mêmes.... Mais pour en revenir à ces *rosières*, lorsqu'on s'est bien assuré que leur vertu est sans reproche, le Seigneur du village, qui est ordinairement le fondateur, ou son représentant, conduit en triomphe & couronnée de fleurs, la jeune mariée, à l'église ; le prêtre des chrétiens fait la cérémonie d'usage ; ensuite on ramène les époux, on leur donne un grand dîner, ainsi qu'à tous les parens, & le soir la fête se termine comme chez nous, car ces nations policées n'ont pas imaginé une autre manière..... La *Rosière* reçoit le présent de noce, qui consiste dans une somme d'argent, & un habillement neuf qu'on lui donne. Si une de ces *Rosières* venoit dans la capitale, à moins qu'elle ne fût très-jolie, elle n'attireroit point les regards, & l'on seroit bien plus empressé d'admirer une de ces filles galantes qui débudent dans le monde par le titre de maîtresse du Prince, du Duc, ou du Marquis de..... on parle d'elle pendant huit jours ; on court aux spectacles, aux waux-halls, & aux promenades publiques pour la voir ; les femmes lui trouvent un *air honnête & décent* ; les hommes la trouvent divine : une autre paroît, celle-ci est oubliée ; les *Rosières d'amour* sont beaucoup plus communes ici que les *Rosières de vertu*. Dans un grand empire comme la France il faut avoir de quoi choisir ; je n'ai jamais vu des secondes ; mais je me suis fort amusé avec les premières.....

Je t'ai dit plus haut, qu'un enfant qui naissoit avant le mariage étoit regardé chez les européens comme bâtard : mais voici encore une contradiction dans les loix : avec de l'argent on peut faire légitimer qui l'on veut ; alors on n'est plus le fils de son père, mais on devient *Comte, Marquis, ou Chevalier*. On m'a fait voir ici des copies de contrats

de mariage assez plaisans. Une femme avoit trois ou quatre enfans illégitimés dont on vouloit faire des gentilshommes; on cherchoit quelqu'un de titré & sans fortune qui voulût être père d'enfans qu'il n'avoit pas fait; on lui payoit une certaine somme, & il épousoit toute la famille; la femme qu'il prenoit mettoit pour première condition, qu'elle ne souffleroit jamais l'allumette avec lui, & qu'il devoit s'engager par écrit à s'éloigner de la capitale, à la distance de cent lieues environ, & qu'on lui feroit toucher une pension pour subvenir à ses besoins. Ce mari *in-partibus* devoit promettre de reconnoître tous les enfans qui viendroient encore à naître, & on lui donnoit pour chaque nouveau né une gratification. On voit ici une quantité de conventions semblables, que le gouvernement tolère ou protège..... Accorde tout cela, mon cher Tamar, si tu le peux, avec ces loix juives adoptées par les européens pour l'adultère? D'un côté on le punit, de l'autre on l'autorise, & l'on voit avec surprise le même ministre qui signe le matin un ordre pour enfermer une femme infidelle, & qui le soir en signe un autre pour éloigner un mari, & soutenir sa femme dans l'adultère. *) D'après des loix aussi bizarres & aussi contradictoires, dis-moi si nous ne sommes pas mille fois plus heureux de n'en point avoir, & de ne point connoître ce *tien* & le *mien* des européens. Il n'est pas possible que ces derniers soient heureux & justes, avec cette inégalité des conditions qui est établie parmi eux; les gens riches pourront toujours, quand ils le voudront, se soustraire à la sévérité des loix, & le peuple

*) Il est certain que l'iroquois a raison: un étranger ne peut qu'être étonné en voyant cette contrariété dans les loix. Le Roi de Prusse, à qui on peut s'en rapporter dans l'art de conduire les hommes, a autorisé chez lui le divorce: un règlement aussi sage devoit être admis parmi toutes les nations de l'Europe; c'est un usage reçu chez toutes celles de l'Amérique: il est permis à l'homme & à la femme de se séparer quand il leur plaît; l'un & l'autre s'avertissent seulement huit jours d'avance; ils ne font point comme ici retentir les tribunaux de plaintes bien ou mal fondées qu'ils ont à faire l'un contre l'autre; le prétexte qu'ils prennent ordinairement, surtout le mari, c'est de dire que le repos lui est nécessaire. Lorsque les époux sont d'accord, on rassemble les morceaux de la baguette qui a été rompue lors du mariage, & qu'on a distribués aux parens; on les jette au feu, en présence de

seul y fera assujéti. Je t'avoue que si j'étois le Grand-Chef des françois, je voudrois que les gens riches & ceux qui composeroient ma cour, servissent d'exemple aux autres ; je serois envers ces premiers de la plus grande sévérité, & de la plus grande indulgence envers la basse-classe de la nation : je suis d'opinion que ce seroit le seul moyen de réformer tous les abus qui se commettent par la certitude que l'on a de l'impunité. Les hommes alors reprendroient cet esprit de patriotisme qu'ils n'ont plus, & ils auroient, avec le tems, ces mœurs de la nature, que l'on retrouve encore dans quelques contrées d'Europe & principalement dans la Suisse.

On est tout étonné ici, mon cher Tamar, du desir que je témoigne de retourner dans ma patrie, après que j'aurai terminé mes voyages. Les petits-mâtres & les petites-mâîtresses de ce pays, dont je t'ai parlé dans le courant de mes lettres, croient que l'univers n'existe qu'ici ; il font consister le souverain bonheur du monde, dans le quartier du palais royal ou du fauxbourg St. Germain, & tout ce qui n'habite pas ces deux endroits est regardé par eux comme des nations qui ne sont point encore civilisées. J'eus à cet égard une comédie, il y a quelques jours ; je me trouvai dans une société où il y avoit deux femmes & un petit-mâitre qui avoient été faire un voyage de plaisir en Hollande, ils nous racontèrent ce qu'ils avoient vus ; bon Dieu, disoit une de ces femmes, comme ces hollandois sont encore sauvages ! ils n'ont point de rois, point de waux-halls, point d'opéras ; nous avons vu, dans une de leurs villes, une espèce de comédiens de bois, de grandeur naturelle,

ces derniers, qui avoient servi de témoins ; alors le mari & la femme deviennent libres. Jamais il n'y a de dispute dans ces sortes de séparations ; elles se passent sans querelle ni reproches de part & d'autre ; les femmes ainsi que les hommes sont libres de se marier quand il leur plaît. Les enfans qui sont nés se partagent ; étant la seule richesse des sauvages, on la regarde comme un bien qui appartient à la communauté ; si le nombre est impair, la femme en a un de plus que le mari.

Les sauvages ont aussi la coutume, sur-tout chez les hurons, de donner à leurs enfans le nom de leur mère ; ils disent que celui qui vient au monde reçoit l'ame de son père, mais qu'il reçoit le corps de sa mère, & que par cette raison il doit en perpétuer le nom. Les européens devroient adopter cet usage : cela éviteroit bien des mensonges qui se font aux baptêmes....

(Note de l'éditeur.)

qui représentent des tragédies & des drames; ils articulent des mots dans une langue sauvage que nous n'avons point comprise. J'aurois voulu voir, dit le petit-maître, les ressorts qui faisoient mouvoir ces figures; nos françois tireroient parti de cette invention. Savez-vous, ajouta l'autre femme qui n'avoit pas encore parlé, que j'ai eu peur de ces hommes qui portent ces grandes culottes & ces chapeaux ronds; on m'a dit que ces sauvages tuoient les femmes & les mangeoient. Il y en a plusieurs qui m'ont regardée, lorsque nous avons été voir leurs vaisseaux, & je tremblois de peur qu'ils n'eussent quelques desseins sur moi. En vérité, répliqua la première femme, nos ministres devroient bien civiliser cette nation: on pourroit y réussir; la ville où se tient leur chef m'a paru un peu plus policée; on y parle françois, mais il faudroit envoyer dans ce pays une colonie, qui seroit composée de nos financiers, de nos académiciens du second ordre, de nos ministres disgraciés, & sur-tout de nos marchandes de modes, afin d'introduire parmi cette nation le goût du luxe, & lui apprendre à faire de ses richesses un meilleur usage que celui qu'elle en fait. Parbleu, Mesdames, vous me donnez une idée, repartit le petit-maître; je veux présenter un mémoire au ministre, sur ce pays. Je me flatte de l'avoir assez étudié pour le connoître; c'est une trente-quatrième province qu'on pourroit joindre à la France..... Je demandai à cet observateur combien il avoit resté en Hollande. — Six semaines, me répondit-il — eh! vous croyez, dans si peu de tems, avoir pu étudier à fond les mœurs de ce peuple? — Oh! n'en doutez point; la république des sept Provinces-unies ne doit point, par sa constitution, avoir de chef; c'est un corps politique qui a sept membres: tant qu'ils ont été unis entr'eux, ils ont été très-forts; nous les avons aidé à se soustraire à l'autorité d'un Grand-Chef qui les persécutoit; notre intérêt maintenant c'est de chercher à changer leur constitution, & je vais former mon plan en conséquence. Je fis mon compliment, mon cher Tamar, à ce nouveau législateur; mais j'espère, pour le bonheur des hollandois, que son projet n'aura pas lieu. Nous sommes heureux d'être aussi éloignés que nous le sommes de cette capitale, car nous serions dans le cas de recevoir sans cela de ces vi-

sites de Paris. Que diroient ces petites-maîtresses de nous, si elles comparent leurs voisins les hollandois à des sauvages? Rien ne m'amuse davantage que les propos que j'entends faire chaque jour sur notre pays. Bien des gens de celui-ci ne peuvent encore se persuader que je sois iroquois; ils ont l'idée que nous sommes des animaux rares comme ceux qui sont dans la ménagerie du Grand-Chef des françois. Je dois cependant convenir que tous ceux qui habitent ce pays ne sont pas de la même ignorance.

Je te dirai que j'ai été incommodé la semaine dernière pendant quelques jours: le Marquis de..... m'envoya son médecin; je refusai de le voir; j'employai notre remède ordinaire, & dans vingt-quatre heures j'ai été guéri. *) Je fus remercier le Marquis, de son attention: il se fâcha beaucoup contre moi, sur le mauvais accueil que j'avois fait à son médecin; je le priai de ne me pas faire mauvais gré de ce qui s'étoit passé; mais je l'assurai que nous autres sauvages avons l'habitude de nous guérir nous-mêmes, qu'on ne trouvoit point chez nous de médecins ni de chirurgiens, & que c'étoit la raison de notre santé. — Je conçois, me dit le Marquis, que vous puissiez vous passer des premiers: mais les seconds sont absolument nécessaires pour les fractures & autres accidens auxquels les hommes sont

*) Le grand remède des sauvages de tout le Canada, ainsi que de ceux qui habitent le Mississipi, le fleuve St. Laurent & la Baie d'Hudson, c'est de se faire suer ou de se baigner, même dans l'hiver; ils se mettent dans la neige jusqu'au col, ne pouvant se baigner dans les rivières, à cause des glaces; & lorsqu'ils sont incommodés au point de ne pouvoir sortir de chez eux, ils prennent alors des bains de vapeurs: les endroits qui sont destinés à cet usage sont des espèces de fours, couverts de nattes & de peaux, dans lesquels on met des pierres enflammées, qui donnent une si grande chaleur que les malades ne tardent pas d'être dans la sueur la plus forte; ils répètent ce bain sec trois à quatre fois, & ils sont guéris. Ils ne font jamais usage des bains chauds, comme les européens; ils sont d'opinion que cela affoiblit le corps, & ôte à l'homme toute sa vigueur; je crois qu'ils ont raison: les sauvages ne connoissent point toutes nos maladies européennes; la seule qu'ils gagnent quelquefois par la fatigue, c'est la pleurésie: ils la regardent comme mortelle; mais cependant peu en sont atteints. La preuve de l'inutilité des médecins, c'est que les sauvages vivent fort-longtemps, & qu'ils n'en ont pas parmi eux.

(Note de l'éditeur.)

sujets. Nous guériffrons, lui répondis-je, assez bien les fractures & autres blessures, avec de certaines herbes dont nous connoissons les propriétés. Il en est de même de toutes les autres maladies. La saignée & tous les médicamens que vous autres européens employez, nous sont inconnus. L'air que nous respirons, la bonté de nos eaux, l'exercice que nous faisons, & le contentement de l'esprit, voilà quels sont nos remèdes les plus salutaires. Le Marquis fut fort-étonné lorsque je lui racontai que pour nous délasser de nos fatigues pendant les jours d'été, nous nous plongeons tout en sueur dans nos lacs, & que nous sortions de ces bains avec la plus grande vigueur pour recommencer nos exercices. Je l'assurai au reste que nous n'avions jamais peur de la mort, que nous en voyons au contraire approcher le moment avec tranquillité, je lui dis l'usage où l'on étoit parmi nous de venir danser autour du moribond, & de chercher à le réjouir par des chansons & des danses, afin que son ame quittât gaîment son corps: pendant notre vie, lui dis-je, nous avons soin de ce dernier; quant à l'ame, nous la rendons au grand génie, afin qu'il la renvoie, si elle est bonne, habiter de nouveau parmi nos frères, & si elle est mauvaise, nous lui demandons de la faire passer dans le corps de quelques *Ooutaonas* nos ennemis. *)

Lorsqu'un de nos frères s'est endormi pour toujours, tous ses parens & amis se divertissent: il n'y a que ses esclaves qui le pleurent. Nous sommes d'opinion qu'on doit se réjouir de la mort, parce qu'il vaut mieux cesser d'être que de souffrir.

Le Marquis me demanda si nous élevions des monumens à nos chefs & à nos guerriers: je lui répondis non; qu'étant tous égaux nous n'avions pas la folie, comme les européens, d'immortaliser nos chefs & nos guerriers, comme ils le faisoient à l'égard de leurs grands-chefs, de leur ministres, de leurs généraux, & souvent même de ces hommes obscurs dont la mémoire est un opprobre.

*) Les sauvages ont quelqu'idée de la métempsychose; ils croient que les ames après la mort viennent habiter de nouveaux corps, & que celles des hommes méchans vont dans ceux de leurs ennemis, ou de quelques bêtes féroces. Cette opinion prouve qu'ils croient à l'immortalité de l'ame. Les *Ooutaonas* sont des sauvages ennemis jurés des iroquois.

Que nous autres sauvages nous regardons comme un devoir de mourir ou de bien servir sa patrie, & celui qui peut avoir le bonheur de périr à la guerre est assez récompensé d'avoir sacrifié sa vie pour la défense de son pays; tous les honneurs qu'on lui rendroit après sa mort sont inutiles, puisqu'il ne peut en être le témoin. Nous transmettons les exploits de nos guerriers à nos enfans, & lorsqu'ils sont en âge, ils se font un devoir de les imiter. On n'emploie point chez nous la force & la ruse, comme cela se fait en Europe, pour faire marcher des citoyens contre les ennemis de la patrie; parmi nous dès que le Grand-Chef de guerre a parlé, chacun prend les armes, & marche à l'ennemi. Il nous arrive quelquefois, lorsque nous revenons vainqueurs, de laisser sur la route des traces de nos victoires; nous avons à cet effet des caractères hiéroglyphes que nous peignons en noir sur des arbres dont nous ôtons l'écorce; ces différentes images représentent les faits de nos guerriers, ainsi que les différens chefs qui nous ont conduit à la victoire. C'est la seule méthode que nous ayons de transmettre nos succès guerriers; mais notre manière d'écrire l'histoire n'est pas pour la postérité; car au bout de dix à douze années, ces marques que nous avons faites sont détruites par le tems; il ne reste plus que la tradition, & nous oublions facilement ce que nous ont dit nos ancêtres. Le Marquis rit beaucoup de notre manière d'exister; il me força de convenir que, prêtres & médecins à part, les européens avoient de grands avantages sur les sauvages. Je l'assurai que j'étois de son avis à certains égards, mais que je voudrois seulement que ces nations policées ne se fussent pas autant éloignées de la nature qu'elles l'avoient fait; je ne peux, lui ajoutai-je, m'accoutumer à voir ce luxe scandaleux qui règne dans votre capitale & qui semble n'exister que pour insulter à la misère de tous ces malheureux qui forment plus des deux tiers de votre nation. Je voudrois que les richesses fussent mieux partagées. Le Marquis m'assura que cela étoit impossible; que cette inégalité de fortunes dans un état policé étoit nécessaire; c'est le desir d'acquérir du bien, me dit-il, qui donne à l'homme du goût pour le travail; tout l'ordre seroit renversé si l'on partageoit la richesse de la France entre les

vingt millions d'ames qui forment sa population. Chacun de ces individus n'ayant plus de besoins, ne voudroient plus travailler ni conduire la charrue pour les autres. J'observai au Marquis que je ne voyois pas la nécessité qu'il y eût dans une nation différentes classes d'hommes qui soient obligés de travailler sans cesse pour nourrir d'autres classes qui ne font rien; car j'en reviens toujours à mon système, la nature a pourvu à tous les besoins de l'homme. Avant que les européens vinssent habiter nos contrées, nous étions heureux, nous pouvions nous passer de tous ces objets de luxe auxquels ils nous ont accoutumé; la chasse & la pêche fournissoient abondamment à notre nourriture, & la peau des animaux que nous avions tués servoit pour notre habillement: que nous falloit-il de plus? Il y avoit peut-être quelques milliers d'années que nous vivions dans cet état d'innocence que malheureusement nous n'avons plus.

Nous avons au reste dans notre gouvernement barbare des avantages que les européens n'ont pas: toutes les guerres qu'ils font sont ruineuses pour eux; les fraix qu'elles coûtent laissent à la paix un fléau plus redoutable que la guerre même; car le peuple est obligé de continuer à payer des impositions énormes pour acquitter les dettes qu'on a contractées; chez nous la guerre ne nous coûte rien, & nous n'avons point à la paix de ressouvenir qui empoisonne le plaisir d'avoir remporté des victoires, par les sommes qu'elles ont coûté & qu'il faut rembourser à force de travail. Les grands-chefs des européens sont forcés, malgré eux, de laisser subsister les impositions, car leur puissance est absolument dépendante de leur crédit. Tu ne peux te former une idée de ce que doit la France & l'Angleterre; cette somme énorme est incalculable dans notre langue. La situation de la dernière est beaucoup plus critique que celle de sa rivale; la première a des ressources infinies dans le sol de son pays, l'industrie de la nation & son commerce: il n'en est pas de même de la Grande-Bretagne; la perte de l'Amérique est irréparable, & rien ne pourra jamais en dédommager. J'ignore quel sera le sort futur de l'Angleterre; mais l'avenir présente un tableau qui est effrayant pour elle; elle se défend cependant avec le courage du lion, & paroît encore

redoutable au milieu de ses défaites. Tu fais ce que je t'ai dit dans mes dernières au sujet de cette forteresse du Détroit ; cette expédition des espagnols est finie ; ils ont absolument échoué dans leur projet de s'emparer de cette place. L'Amiral Howe, ainsi que le gouverneur de Gibraltar viennent de se couvrir de gloire ; le premier, avec une flotte de trente vaisseaux de ligne environ, a passé devant celle des françois & des espagnols réunis qui étoit forte de plus du double ; sa manœuvre étoit si bien combinée qu'il a franchi le Détroit par un vent favorable & contraire à ses ennemis ; il a jeté des secours dans la forteresse. Il est ressorti avec la même audace qu'il étoit entré, sans qu'il ait été possible de l'arrêter dans sa marche & le forcer à combattre. Ces manœuvres habiles & presque inconcevables immortalisent cet Amiral.

Ces batteries flottantes construites à grands frais, & qui devoient réduire en cendres la rade & les fortifications de Gibraltar du côté de la mer, ont été écrasées en deux heures de tems par le feu des anglois ; tous ceux qui les montoient ont été tués ou noyés ; le gouverneur de la place, en vainqueur généreux, a sauvé une quantité de ces victimes de l'obéissance qui cherchoient leur salut dans la fuite & qu'on a retirées de la mer. On ne peut, mon cher Tamar, que plaindre les braves guerriers qui ont péri dans cette expédition ; on peut dire à leur gloire qu'ils ont vu la mort sans la craindre, car ils étoient sûrs, dès le moment qu'ils se sont embarqués, qu'ils n'en reviendroient pas. Les gens de l'art avoient prédit le sort de ces frêles machines. Cette nouvelle a fait sensation ici : on prenoit intérêt à ce siège, à cause d'un frère du Grand-Chef des françois, qui s'y trouvoit comme volontaire avec un autre Prince du sang Royal, dont le nom est cher à la nation.

Je t'ai annoncé dans mes dernières qu'on s'occupoit de la paix : je peux te dire maintenant qu'elle est décidée. Les anglois ont envoyé un homme de leur nation avec *le grand-calumet* ; on a écouté les propositions qu'il avoit à faire, & comme elles ont paru acceptables, on est convenu que les hostilités cesseroient dès le moment que les préliminaires seroient signés. L'Amérique est reconnue indépendante. Cette guerre & la paix qui la termine cou-

vrent de gloire le Grand - Chef des françois : quel triomphe pour un jeune monarque qui n'est pas encore dans son fixième lustre qui a brisé le sceptre de l'empire des mers , dont les anglois s'étoient emparés , & qui termine enfin une querelle qui duroit depuis des siècles (car tu sauras qu'il y a plus de deux cents ans que les anglois se disoient les rois des eaux). Ces françois, mon cher Tamar, avec leur légèreté sont des hommes redoutables dans les combats lorsqu'ils sont conduits par des chefs vaillans & intelligens. Ce que je n'oublierai jamais, c'est le caractère & la gaieté soutenue de cette nation, qui, au milieu d'une guerre très-importante pour elle, avoit l'air d'être en pleine paix ; musique, opéras, bals, modes, fêtes continuelles, font son unique occupation ; une victoire perdue ou gagnée n'influe point sur sa bonne humeur ; elle chante ses revers comme ses succès. Ceux qui tiennent encore à la société par quelques liens ont du patriotisme, & les efforts que j'ai vu faire à différentes classes des gens riches pour réparer l'échec reçu par l'Amiral Rodney, m'a un peu raccommode avec tous ceux qu'on nomme ici *des financiers*. Les anglois ont senti, je crois, la nécessité de terminer la guerre ; ils ont calculé les ressources qui restoit à leurs ennemis, & le nouveau ministère anglois, mieux instruit que celui qui l'avoit précédé, fait une paix plus honorable que la Grande-Bretagne n'avoit lieu de l'espérer. La guerre injuste qu'elle a faite à ses colonies devoit lui coûter quelque chose de plus que leur indépendance. On ne fait point encore quelles sont les conditions de la pacification : on dit qu'on est convenu de se rendre de part & d'autre tout ce qu'on s'est pris . & les dépens compensés, c'est-à-dire, que chacun paie les fraix qu'il a faits ; on trouve que les anglois en sont quitte à bon marché....

Je pars, mon cher Tamar, décidément la semaine prochaine : tu ne recevras plus de nouvelles de moi qu'à mon arrivée à Bruxelles, où je compte faire quelque séjour. Une des raisons qui me font précipiter mon voyage, c'est l'arrivée prochaine à Paris, de Mademoiselle de Verneuil : j'ai oublié de te dire que j'étois en correspondance réglée avec elle ; mais comme j'ai craint de revoir cette femme charmante, la raison l'emporte sur l'amour ; je ne peux te dire tout ce qu'il m'en coûte de m'éloigner

d'elle ; mais j'aurois crain, en la revoyant, de faire une folie. J'ai pensé à ma chère Iska, & la beauté, les graces, l'esprit de ces européennes ne me feront jamais manquer au serment que j'ai fait de n'avoir qu'elle pour épouse. Garde-toi de lui dire que j'ai couru *l'allumette* ; car il pourroit lui prendre envie de *souffler* celle de quelqu'un de nos frères, pour se venger ; & je crois que j'en serois jaloux.

Je n'aurai point de compagnon de voyage ; je pars seul : un des hommes que je regrette le plus sincèrement, c'est le Marquis de Je crois qu'il est vraiment mon ami, & si l'on peut compter sur la parole d'un françois, je compte sur la sienne. Nous nous sommes promis réciproquement de nous écrire ; il me donnera des nouvelles de Paris, & moi des pays où je serai.

Tu pourras toujours continuer de m'adresser tes lettres ici ; on me les fera passer où je serai ; elles me parviendront aussi plus sûrement, car on dit que les postes en Allemagne ne sont pas servies avec autant d'exactitude que celles de France. Comme je vais dans un pays dont je ne connois point la langue, on m'a donné un interprète. Il me servira de domestique & de truchement pendant le voyage. On m'assure que dans toutes les grandes villes on y parle françois comme ici. J'ai promis au Marquis de que je reviendrois le voir avant de faire mon voyage d'Angleterre.

Je t'avoue que je quitte les françois à regret : je souhaite que les autres nations chez lesquelles je vais me les fassent oublier ; mais j'en doute. Je te dirai au reste ce que j'en pense avec la même franchise que je t'ai parlé des premiers.

Je n'ai pas le tems de t'en dire d'avantage, ni de te parler nouvelles : celle qui viennent d'Allemagne annoncent toujours la guerre contre les turcs ; la puissance de ces derniers paroît être sur son déclin, & celle des russes est un soleil levant qui semble vouloir éclipser le croissant qui l'offusque.

Adieu, Tamar, Mateck t'embrasse ainsi que sa chère Iska. Paris, le 27 Décembre 1782.



-31889-

E 721

L 6514

vol. 3

